















MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

10

TOME DIXIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE BAUDOUIN,
Rue et hôtel Mignon, 2.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR

NAPOLÉON,

LA REVOLUTION,

LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE
ET LA RESTAURATION.

TOME DIXIÈME.



A PARIS,
LIBRAIRIE DE L. MAME,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

MDCCCXXXV.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Le roi d'Espagne. — Sa lettre à l'empereur. — Autre lettre à sa femme. — Beau caractère de Joseph. — Le ministre anglais Hamilton. — Le vicomte Charles de Chatillon. — La trahison britannique. — Le maréchal Suchet. — Le brevet. — *Apporte!* — Ma conversation avec l'empereur. — M. Lajeard de Cherval. — M. de Talleyrand. — Les grands vicaires de Reims. — Mes ennemis. — M. et madame Juste de Noailles. — Le comte Louis de Narbonne. — L'homme *malheureux* et l'homme *heureux*. — Madame Campan. — Victoires faciles en Espagne. — Revers de la médaille en allant à l'Ouest.

Dans le peu de momens que Junot avait passés avec le roi d'Espagne, celui-ci avait laissé voir combien il était malheureux de l'état où la guerre plongeait toute la Péninsule.

— J'ai parlé à mon frère, lui dit-il; je lui ai parlé avec une force dont je me sentais toujours capable, mais que lui-même peut-être ne me soupçonnait pas, parce que jusqu'à présent, le désir de bien vivre avec

lui l'emportait sur le plus ou moins de volonté d'action ; et puis ce qui me concerne est de moins grande importance que les intérêts d'un empire. Je suis chargé du sort de tout un peuple, et certes, je ne faiblirai pas devant la tâche qui m'est imposée.

Déjà, en 1810, le roi Joseph avait tenu une conduite que peut-être on ignore dans quelques parties de l'Europe, parce que l'empereur laissait peu sortir ces vérités de la boîte dans laquelle il les fermait. Mais voici quelques mots d'une note remise par Azanza, ministre de Joseph, le 8 mars 1810, à l'ambassadeur de France à Madrid, qui était alors M. de Laforest. Cette note fut écrite à Malaga, à l'époque où l'empereur créa des gouvernemens militaires dans plusieurs provinces d'Espagne.

Le roi d'Espagne représentait à son frère dans cette note :

« ..... Que, considérant les malheurs et le bouleversement qui résultent presque toujours d'un gouvernement purement militaire, il ne pouvait se dispenser de lui représenter que dans le moment qui paraissait le plus favorable pour organiser les provinces de la gauche de l'Ebre, conformément à la constitution, pour qu'elles servissent d'exemple aux autres, il était douloureux de les voir au contraire traitées avec la rigueur d'un gouvernement militaire. Sa Majesté, instruite par l'expérience, depuis que quelques généraux français, sans l'autorisation expresse qu'on leur donnait aujourd'hui, avaient voulu ordonner la perception et l'emploi des revenus publics dans les provinces où ils commandaient, était persuadé que leurs dépositions devaient rencontrer à chaque pas des difficultés insurmontables, et causer les plus grands désordres ; qu'il serait facile d'imaginer l'éloignement des contribuables, lorsque ce serait une autorité étrangère qui, sans s'assujétir aux

formes établies, et même sans les connaître, donnerait ses ordres pour la levée des impôts, etc., etc. Que l'on ne perde pas de vue (ajoutait cette même note du 8 mars) qu'on n'est pas parvenu sans peine à faire entendre au peuple qu'il n'était pas question de le soumettre à la France; mais bien de le rendre INDÉPENDANT, et de lui laisser la qualité d'Espagnol, comme auparavant, et que sans doute cette conviction qui commençait à s'opérer en lui, avait été l'agent le plus efficace pour l'engager à rentrer dans l'ordre. »

A cette même époque, le gouverneur militaire de Biscaye publia des écrits dans lesquels on donnait à entendre que l'empereur exerçait sa souveraineté dans cette province. Le roi Joseph était toujours en Andalousie. Il fit écrire le 17 mars 1810 par son ministre Azanza, de Grenade, où il était alors, une autre note dans laquelle il déplorait le système d'après lequel son frère lui prêtait appui et assistance, car c'était, selon lui, un secours trop chèrement acheté que de le payer avec *la honte de la nation*.

« Quels résultats ensuite peut-on attendre d'opérations exécutées de cette manière? Est-ce donc en méconnaissant l'autorité royale aux yeux de tous, en foulant aux pieds l'honneur national, en démembrant la monarchie? .. En agissant ainsi, on ne peut voir qu'un sinistre et terrible effet, et que déjà l'on commence à éprouver : l'inefficacité des efforts du roi d'Espagne pour arriver à une pacification générale, l'avilissement du caractère dont elle est revêtue, la ruine de la nation, la perte des Amériques, une émigration considérable d'Espagnols... Il est temps enfin d'arrêter cet embrasement, dont les progrès peuvent devenir épouvantables en peu de temps... faire renaître les obstacles, et finir par dévorer une nation orgueilleuse de porter un nom illustre, douée d'un caractère indomptable, et qui

préférerait son extermination totale à une existence précaire et dégradée, etc. [1] »

Cette note, comme je l'ai dit plus haut, *fut passée* (pour parler en style diplomatique) au nom du roi d'Espagne, en date du 17 mars 1810, de Grenade, où il était alors, à l'ambassadeur de France... Maintenant, suivons toujours. Ceci est important; car justice doit être pour tous au monde, et combien n'ai-je pas entendu accuser le roi Joseph, *par des Espagnols eux-mêmes*, de lâcheté comme roi, et n'étant qu'instrument servile des volontés tyranniques de son frère!...

Eh bien! le 2 mars 1812, lorsque l'empereur ordonna la division de la Catalogne et y nomma des intendans, Azanza réclama toujours officiellement au nom du roi son maître auprès de l'empereur, et cela, non pas comme une chose purement de forme, car l'empereur lui-même a parlé bien assez haut contre ses frères lorsque les lois n'étaient pas exécutées par eux aussitôt qu'elles étaient prononcées.

« L'intention de Sa Majesté Impériale, dit le ministre espagnol dans cette même note, ne peut être que le roi passe aux yeux de sa nation pour consentir volontairement au demembrement de la monarchie espagnole, parce que cette coopération est incompatible, non seulement avec l'honneur du roi, mais avec ses engagemens contractés avec sa nation... car il n'avait accepté la couronne que sous la garantie de l'intégrité totale de l'Espagne... Ainsi donc, ajoute le duc de Santa-Fé dans cette note, *que je garantis officiellement authentique*, Sa Majesté le roi ne peut donner

[1] Lorsque, en 1811, le roi d'Espagne vint à Paris pour le baptême de son neveu, l'empereur lui promit positivement que l'autorité des gouverneurs militaires marcherait toujours de concert avec les autorités du pays, et il n'en fut rien. Oh! que de causes se sont réunies pour perdre l'Espagne.

son consentement ni explicite ni implicite à aucun démembrement de la monarchie, et en conséquence elle *proteste*.

Le 10 mai suivant, en apprenant que le comte Dorsenne, général en chef de l'armée du Nord, avait de *sa seule volonté* dissous le conseil et le tribunal *de Corte* de Pampelune, et donné *une nouvelle forme à la junte criminelle* CRÉÉE PAR LE ROI, Azanza réclama de nouveau et d'un style qui montrait l'ulcération profonde de son maître :

» C'est avec surprise et mécontentement, dit-il, que Sa Majesté a vu cette mesure lorsque, depuis son retour de France, elle était dans la ferme croyance que les Français ne devaient plus s'immiscer dans les affaires civiles et ecclésiastiques d'Espagne... Qu'ainsi donc il est fâché d'avoir à annoncer que le roi a non seulement désapprouvé le comte Dorsenne, mais lui a ordonné de rétablir dans son premier état le tribunal de Corte, le conseil et la junte criminelle de Navarre, etc., etc., etc. »

Toutes ces notes, qui certes à cette époque ne paraissaient dans aucun journal français, demeurèrent sans effet; mais elles ne prouvent pas moins le zèle avec lequel le roi Joseph et son ministère s'opposaient au démembrement de la monarchie espagnole et à tout ce qui pouvait blesser son indépendance, Azanza, envoyé à Paris à la suite de cette correspondance infructueuse, écrivait au roi des lettres qui montraient la loyale bonne foi de tous ceux qui voulaient en effet et ne voulaient que le bien de l'Espagne. On publia alors un paquet de dépêches que des guerillas interceptèrent à l'entrée de Madrid, et qui étaient adressées au roi par le duc de Santa-Fé [1], qui alors était à Paris. On publia des lettres

[1] Cette pièce et beaucoup d'autres, furent produites dans le Mémoire

des 19, 20 et 21 juin ; cette dépêche fit voir aux Espagnols que leur roi ne songeait qu'à eux. Mais voici une autre pièce plus curieuse sans doute encore, et que l'histoire doit conserver comme un monument touchant d'honneur et de bons sentimens.

N° I.

Le roi d'Espagne à son frère l'empereur Napoléon.

Madrid, le 23 mai 1812.

« Sire,

» Lorsqu'il y a bientôt un an [1], je demandai à Votre » Majesté son avis sur mon retour en Espagne, elle » m'engagea à y retourner, et j'y suis... Elle eut la » bonté de me dire qu'au pis-aller, j'aurais le temps de » la quitter, si les espérances qu'on avait conçues ne se » réalisaient pas ; que, dans ce cas, Sa Majesté m'assu- » rerait un asile dans le midi de la France, où je pour- » rais partager ma vie avec Morfontaine.

» Sire, les événemens ont trompé mes espérances : » je n'ai fait aucun bien et je n'ai pas l'espoir d'en faire. » Je prie donc Votre Majesté de me permettre de dé- » poser entre ses mains les droits qu'elle voulut bien » me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a » quatre ans. Je n'ai jamais eu d'autre but en l'accep- » tant que celui de faire le bonheur de cette monarchie, » mais cela n'est pas en mon pouvoir.

» Je prie Votre Majesté de m'agréer au nombre de

justificatif d'Azanza et d'O'Farrill, lorsqu'ils quittèrent les affaires. C'est le chef-d'œuvre de la loyauté et de la probité politique... car on peut en avoir dans cette carrière toujours occulte et toujours mystérieuse.

[1] Lorsque je le rencontrai à Poitiers après le [illegible].

» ses sujets, et de croire qu'elle n'aura jamais de servi-
» teur plus fidèle que l'ami que la nature lui a donné.

» De Votre Majesté impériale et royale,

» Sire,

» L'affectionné frère,

» JOSEPH. »

Y a-t-il quelque chose à reprendre dans cette lettre remplie de dignité à la fois et des plus nobles sentimens, et ne craignant pas de les manifester sous la main d'acier qui alors comprimait tout élan, toute pensée!.. Il faut maintenant lire ce qui suit :

Le roi Joseph à la reine Julie.

N° II.

Madrid, 23 mai 1812.

» MA CHÈRE AMIE,

» Tu dois remettre la lettre que je t'envoie pour
» l'empereur, si le décret de réunion a lieu et s'il est
» publié dans les gazettes... Dans tout autre cas, tu at-
» tendras ma réponse... Si le cas de la remise de ma
» lettre arrive, tu m'enverrais par un courrier la ré-
» ponse de l'empereur et les passeports.

» Renvoie-moi Remi, dont je suis assez en peine; si
» on m'envoie des fonds, pourquoi tant tarder avec des
» convois, et ne pas se servir de l'estafette pour me re
» mettre des traites du trésor public?

» Je t'embrasse ainsi que mes enfans.

» ton ami,

» JOSEPH. »

P. S. » Si tu sais que M. Mollien ne m'a pas envoyé
» d'argent depuis les 500,000 francs que j'ai déjà reçus
» pour janvier, lorsque tu recevras cette lettre, remets
» à l'empereur ma renonciation ; à l'impossible nul
» n'est tenu. Voici l'état de mon trésor. »

Ces deux lettres sont, selon moi, de curieuses pièces pour servir de matériaux historiques, d'abord parce qu'elles présentent les affaires d'Espagne sous un aspect un peu différent de celui que nous offrait le *Moniteur* et les diverses relations qui ne parlent du roi Joseph que *comme un préfet de son frère* [1]... Voici une autre lettre sous la même date que les deux précédentes.

N° III.

Le roi Joseph à la reine Julie.

AU LUXEMBOURG, A PARIS.

Madrid, le 23 mai 1822.

» MA CHÈRE AMIE,

» M. Deslande, qui te remettra cette lettre, te don-
» nera tous les détails que tu pourras désirer sur ma si-
» tuation ; je vais t'en parler moi-même, afin que tu
» puisses la faire connaître à l'empereur [1] et qu'il prenne
» un parti quelconque ; tous me conviennent pour sor-
» tir de ma situation actuelle. 1° Si l'empereur fait la

[1] Il était aimé d'une partie des Espagnols, et si l'empereur eût voulu, il était l'instrument le plus utile pour opérer comme l'empereur voulait le faire.

» guerre à la Russie, et qu'il me croie utile ici, je reste,
» avec le commandement général et l'administration
» générale... S'il fait la guerre, et qu'il ne me donne ni
» le commandement ni l'administration du pays, je dé-
» sire alors rentrer en France.

» Si la guerre avec la Russie n'a pas lieu, soit que
» l'empereur me donne le commandement, ou ne me
» le donne pas, j'espère bien qu'on n'exigera rien de
» moi qui puisse faire croire que je consens au démem-
» brement de la monarchie, que l'on me laissera assez
» de troupes, et que l'on m'enverra le million [1] de prêt
» mensuel que l'on m'a promis. J'attends dans cet état
» tant que je peux, parce que je mets mon honneur
» autant à ne pas quitter l'Espagne trop légèrement,
» qu'à la quitter dès que, durant la guerre avec l'An-
» gleterre, on exigera de moi des sacrifices que je ne
» peux ni ne dois faire qu'à la paix générale, dans le
» but du bien de l'Espagne, de la France et de l'Eu-
» rope : un décret de réunion de l'Ebre qui m'arrive-
» rait à l'improviste me ferait partir le lendemain.

» Si l'empereur ajourne ses projets à la paix, qu'il me
» donne les moyens d'exister pendant la guerre.

» Si l'empereur incline à ce que je quitte, ou à l'une
» des mesures qui me feraient quitter, il m'importe de
» le savoir et de rentrer en paix avec lui, et avec son
» consentement sincère et entier... J'avoue que la rai-
» son me dicte ce parti, si conforme d'ailleurs à la si-
» tuation de ce malheureux pays, puisque je ne peux
» rien pour lui.... si conforme à mes relations domes-
» tiques, et n'ayant pas d'enfant mâle... Si donc l'em-
» pereur accepte ma retraite, je désire obtenir de lui

[1] On y voit aussi ce que depuis long-temps nous répétons, et que l'on ne veut jamais croire, c'est que la France a toujours envoyé bien autrement d'argent en Espagne qu'elle n'en a retiré.

» la permission d'acquérir une terre dans la Toscane
» ou dans le midi ; mais à 300 lieues de Paris... Je pour-
» rai y passer une partie de l'année, et l'autre à Mor-
» fontaine... Les événemens et une position aussi fausse
» que celle ou je me trouve, si éloignée de la droiture
» et de la loyauté de mon caractère, ont beaucoup af-
» faibli ma santé... Il n'y a donc que l'honneur et le de-
» voir qui puissent me retenir ici, mes goûts m'en
» chassent.... à moins que l'empereur ne se prononce
» différemment qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

» Adieu, je t'embrasse ainsi que mes enfans.

» Joseph. »

On trouve dans cette dernière lettre, comme dans les précédentes, une force admirable et une vertu positive. Tant de simplicité, de bons sentimens... et puis toujours cette abnégation de soi-même!... Ensuite que pouvait faire, je vous le demande, l'homme le mieux intentionné du monde, lorsque à chaque résolution prise il trouvait une entrave pour l'exécution? Il fallait agir comme il l'a fait. Maintenant je vais ajouter une particularité intéressante.

En 1811, l'Angleterre avait à son ministère des affaires étrangères M. Hamilton... ce M. Hamilton conçut le projet de former une alliance avec l'Espagne. C'était un plan hardi, mais excellent; et un plan à la *Chatam* ou à la *Pitt*. Il était difficile de le mettre ensuite à exécution, parce que nulles relations n'existaient alors entre l'Espagne et la Grande-Bretagne; mais M. Hamilton se servit d'un moyen assez simple pour arriver à son but : il choisit un Français[1] réfugié

[1] Le comte Charles de Chatillon, aussi remarquable par son esprit et

en Angleterre. Ce Français, que je connais beaucoup, et qui m'a souvent raconté ce qui a rapport à cette affaire, devait aller à Madrid, et proposer à Joseph au nom de l'Angleterre, de le reconnaître roi des Espagnes et des Indes, à la condition qu'il renverrait tout ce qu'il avait de Français dans la Péninsule, dont la Grande-Bretagne s'engageait à assurer l'entière intégrité du territoire. M. Hamilton était ce même ministre qui avait fait proposer à Lucien de former une sorte *de ligue* contre la France et contre l'empereur. Je ne sais pas si M. Hamilton a des sœurs et des frères... s'il en a, je suis sûre qu'il doit plaider avec eux. Cet homme-là n'a rien de fraternel dans l'âme..... Ce qui empêcha cette dernière mesure d'être mise à entière exécution, fut le désastre de Moscow.

Nous n'avons plus besoin d'autre aide pour le combattre, que ses propres fautes, disaient les pygmées de Londres en parlant du colosse qui cependant leur faisait toujours peur, et qui les avait fait trembler vingt ans!... ce LUI [1] que notre roi littéraire a désigné par ce seul mot, et que chacun reconnaît; et quels moyens employaient-ils, la perfidie, la trahison fraternelle!...

Je crois être certaine que Joseph n'aurait pas accepté : non... il aimait trop son frère et l'honneurr...

L'empereur avait conçu de singulières idées sur cette guerre d'Espagne. J'ai déjà parlé de tous les avis que lui avaient donnés des hommes bien savans en tout ce qui pouvait l'éclairer à cet égard, et rien n'avait pu le tirer du charme fallacieux que l'appât de cet conquête avait jeté sur lui; aussi la douleur qu'il ressentait d'un échec se fit voir dans l'accueil que reçut Masséna, et la joie du triomphe dans la récompense de Suchet.

ses talens que par les excellentes qualités de son cœur et surtout sa fidélité en amitié.

[1] Voyez la belle ode de Victor Hugo, avec ce seul titre : LUI !...

Ce fut au sujet de la prise de Tarragone que l'empereur avait dit :

— Suchet... le bâton de maréchal est dans Tarragone...

Et Suchet prit Tarragone...

L'empereur avait bien changé depuis l'armée d'Italie : à Lodi... à Arcole c'était lui-même qu'il jettait au milieu des boulets ennemis pour y faire aller ses soldats... aujourd'hui c'est différent... c'est un bâton qu'il jette dans la tranchée en disant : — Apporte !

Et le bâton est rapporté... Sans doute le résultat est en apparence le même, et cependant quelle immense différence !...

Le brevet du maréchal Suchet est d'une teneur autre que les brevets de ses collègues. J'en ai eu une copie fidèle ; la voici :

Décret impérial.

Au palais de Saint-Cloud, le 8 juillet 1811.

» Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, etc.,
» etc., voulant donner une preuve de notre satisfac-
» tion et de notre confiance au général en chef Suchet,
» pour tous les services qu'il nous a rendus dans diffé-
» rentes circonstances, et notamment dans la prise de
» Lérida, Mèquinenza, Tortose et Tarragone, avons
» décrété et décrétons ce qui suit :

» Art. Ier. Le général en chef Suchet est nommé
» maréchal de l'empire.

» Art. II. Notre ministre de la guerre est chargé de
» l'exécution du présent décret.

» *Signé*, Napoléon. «

Et ce brave et bon Suchet, pour reconnaître les bon-

tés de l'empereur, prenait aussitôt le Mont-Serrat, cette montagne fortifiée dont chaque ermitage était devenu une redoute, et chaque ermite un brave partisan... Le royaume de Valence s'ouvrit ensuite devant les canons de l'armée d'Aragon. Le fort d'Oropesa tombait au pouvoir des Français; l'antique Sagonte était encore captive, et ses vieilles murailles se teignaient même du sang de Suchet; enfin il arrivait devant Valence, et prenait Valence! Pour Suchet la guerre d'Espagne n'a été qu'une promenade militaire, où il se reposait en plantant le drapeau national sur les antiques créneaux mauresques ou romains de toutes les vieilles cités qui jalonnent les provinces d'Espagne...

Lors de la prise de Valence il parut dans le *Journal des Débats* (alors *Journal de l'Empire*) un article ainsi conçu :

» Les victoires du maréchal Suchet avaient sans doute fait prévoir la prise de Valence; mais la durée du siége de Saragosse et la défense opiniâtre de Tarragone pouvaient faire craindre que la marche triomphante de l'armée d'Aragon ne fût un moment ralentie, et qu'une place fortifiée par tant de travaux, asile de tant de soldats, ne dût être achetée par des sacrifices proportionnés à son importance; aussi la nouvelle de cet événement a-t-elle causé une grande sensation dans Paris.

» La capitulation de Valence a été en même temps la prise d'une armée.... elle était composée des meilleures troupes qu'eussent les insurgés, comme troupes régulières, et de leurs plus habiles généraux [1]...

» *L'esprit d'insurrection se refroidit, et est au moment de s'éteindre* [2] *!...*

[1] *Caro*, frère de La Romana, était dans Valence.

[2] Voilà comment l'empereur savait les affaires d'Espagne, car il croyait ce qu'il écrivait alors!

« ... Au retour du maréchal Suchet en Aragon, *où la paix a constamment suivi la victoire, aucune insurrection* n'a fait *revenir le général sur ses pas*... aucune place n'a survécu à ses efforts... La bataille de Sagonte lui a soumis le royaume de Valence, comme l'avait également fait celle d'Almanza; mais il ne fit pas comme le duc d'Orléans, il n'arrive pas le lendemain du combat, et prouva de son sang qu'il y était présent... etc. »

Il fallait que l'empereur connût qu'en effet le maréchal Suchet était un homme vraiment supérieur pour faire mettre de pareilles louanges dans un journal; car j'ai déjà dit, je crois, que l'article que j'ai cité était mis par ordre comme celui de Lérida. L'empereur prit une grande amitié pour le maréchal Suchet; il le combla, l'accabla sous le poids des bienfaits les plus excessifs: titres, fortune, grades les plus élevés, tout ce qu'on peut donner, il le donna, et récompensa avec une magnificence rare peut-être, même parmi les souverains les plus orgueilleux et les plus vains de leur puissance... Le titre de duc d'Albuféra fut accompagné d'un majorat de CINQ CENT MILLE LIVRES DE RENTES [1] !... S'il est vrai que la marchandise qui se paie le plus cher soit les bras et les jambes, on peut en vérité la mettre à la disposition d'un maître aussi généreux que l'empereur Napoléon, quand il y ajoute surtout un prix aussi glorieux que des articles tels que celui que je viens de citer...

« Ce que Suchet écrit vaut mieux que ce qu'il dit; et ce qu'il fait vaut mieux que ce qu'il écrit: c'est le contraire de bien d'autres. »

C'est un mot de l'empereur sur le maréchal Suchet.

[1] Les Espagnols prétendent que l'étang d'Albuféra vaut, à lui seul, plus de 800,000 francs annuellement. C'EST LA PLUS BELLE dotation que Napoléon ait donnée.

Du moins m'a-t-il été donné pour être tel que je viens de le rapporter. Maintenant je vais en dire un autre que je tiens, *moi*, directement de l'empereur.

Dans une audience que j'eus de lui à son retour de Russie pour lui demander celui de Junot, je le sollicitai pour une personne à laquelle je prenais un vif intérêt d'amitié; je savais que l'empereur n'en avait pas pour cette personne, et j'en eus d'autant plus de crainte de présenter ma requête. L'empereur la prit, et me dit d'abord avec humeur :

— Pourquoi vous être chargée de cette demande?... vous savez que je n'aime pas que les femmes se mêlent d'affaires... il fallait donner cela à Duroc...

Je rappelai à l'empereur que je remplissais là un devoir sacré.

L'empereur fit encore un geste d'impatience...

— Il fallait parler de cela à Talleyrand... Pourquoi ne pas lui en avoir parlé?

— Je l'ai fait, sire.

— Eh bien !...

— Eh bien ! sire, il m'a refusé de parler non seulement à Votre Majesté, mais au grand-maître...

— Mais Talleyrand et votre ami l'abbé de La Jeard n'ont-ils pas été élevés ensemble?

— En partie, sire... ils ont été tous deux au séminaire dans le même temps, et grands-vicaires de Reims également ensemble, et puis liés de la plus étroite amitié.

Tandis que je parlais, Napoléon se promenait, et puis il s'arrêtait par intervalles à la fenêtre, pour regarder dans le jardin ou sur le pont. L'expression de sa physionomie n'avait rien de bon dans ce moment...

— Est-ce que l'abbé de La Jeard était l'ami de votre mère, pour que vous preniez son parti comme vous le faites depuis qu'il est question de lui?...

— Monsieur La Jeard de Cherval n'était point l'ami de ma mère, sire; il ne l'a même jamais connue, je crois, que comme une fort belle personne qu'on remarque au spectacle ou à la promenade. Je ne le connais moi-même que depuis son retour en France. C'est depuis cette époque qu'il est notre ami, et que Junot et moi sachant l'apprécier...

— Eh! sans doute, interrompit vivement l'empereur... Puis il poursuivit plus lentement :

— Vous deviez pourtant bien savoir que cet homme était mon ennemi!...

C'était vraiment une chose bien extraordinaire, que cette sorte de monomanie pour le reproche qu'il adressait à ses plus fidèles serviteurs, d'aimer à voir *ses ennemis*.

— Sire, Junot et moi nous avons déjà répondu à cette injuste inculpation, et il n'y a pas long-temps que j'eus l'honneur de faire remarquer à Votre Majesté monsieur et madame Juste de Noailles, et M. le comte Louis de Narbonne!...

L'empereur se mordit les lèvres et ne répondit pas... Seulement au bout de quelques instans de silence il reprit :

On verra... Mais, conseiller de l'Université ou préfet!... Qui a jamais fait une pétition tournée de cette manière?... Qui a fait cette belle pièce?

— Moi, sire.

— On le voit bien... mais il est inutile que vous appreniez à en faire... Cousez..... brodez.... et ne vous mêlez pas de vouloir placer les gens... cela sent l'intrigue..... je ne veux pas de cela dans ma cour, et encore moins parmi les femmes de mes généraux.

— J'ai déjà observé à Votre Majesté, sire, que M. La Jeard de Cherval n'était pas un ami ordinaire, Junot le connaît et peut en répondre à Votre Majesté.

—Et qu'est-ce que vous diriez à votre tour, madame Junot, si je vous prouvais que votre mari ne me répondra jamais de l'abbé de La Jeard?...

Je fus étonnée... l'empereur continua :

Cet homme ne m'aime pas... mais cela m'est égal, je l'emploierai *demain*, aujourd'hui même, avec la conviction de sa haine... Mon Dieu ! il y en a bien d'autres qui ne m'aiment pas... Quel est d'ailleurs le gouvernement un peu actif qui n'a pas d'ennemis?... Mais votre abbé de La Jeard, c'est autre chose... il porte avec lui une sorte de charme malfaisant, ou plutôt un sort qui sera toujours un obstacle entre lui et moi...

J'avoue que je ne compris pas d'abord l'empereur..... il le remarqua sans doute, car il me dit avec cet accent que l'on donne à ce qu'on veut faire comprendre :

— Oui ; cet homme est *malheureux*..... *rien ne lui réussit ;* et pourtant il a bien de l'esprit, à ce qu'on dit !... Eh bien ! il ne peut arriver à rien, et cela dans tous les pays... Il est malheureux, vous dis-je..... son étoile est mauvaise...

C'est la seule fois que j'aie entendu Napoléon parler d'une manière aussi formelle sur l'influence de la destinée... Il dit encore quelques mots sur les événemens de la vie de M. de Cherval qu'il connaissait à merveille, tout en donnant à ces mêmes événemens une autre explication que la véritable... puis tout-à-coup il s'arrêta et me dit en me regardant avec colère :

—Est-ce l'abbé de La Jeard qui vous a dicté la lettre que j'ai reçue de vous il y a huit jours, et dont Duroc vous a apporté la réponse lui-même?

— Non, sire.

— Hum !..... à la bonne heure..... Et qui vous l'a dictée?

— Personne, sire... moi-même.

Je vis qu'il se tournait pour cacher un sourire... Il était ce matin, où plutôt ce soir-là, car il était six heures, de la plus charmante humeur du monde.

— Enfin, il n'importe... votre abbé est *mal chanceux*; il est né sous une mauvaise étoile, comme disent les paysans.

— Eh bien! sire, la vôtre est bien assez belle pour prêter un peu de son bonheur à celle d'un autre, je crois.

Le moment était mal choisi, et je fis une lourde bêtise, mais accablante, et je fus plus bête encore en m'arrêtant. Mais l'empereur était occupé, et alors il suivait, comme toujours, au reste, l'idée qui le dominait..... Il se promenait dans les mains derrière son dos, s'arrêtant par intervalle, et regardant par la fenêtre; il était bien curieux à examiner dans de pareils instans. Sa physionomie était alors d'une telle mobilité que ses sentimens s'y peignaient comme dans une glace réfléchissante.

— Tenez, me dit-il après un silence assez prolongé... voulez-vous connaître un homme *heureux*?... né sous une étoile *heureuse*, et répandant son bonheur sur toutes ses entreprises?..... c'est Suchet!..... Voilà l'homme prédestiné..... il joue bien avec cela, et c'est encore une chance heureuse de plus de trouver un homme doué de talens dans un homme doué de bonheur : il y a tant de gens qui gâtent la plus belle destinée!....

La guerre avait constamment tenu le maréchal duc d'Albuféra éloigné de Paris... il en fut absent pendant sept ans... Au bout de ce temps, il rentra en France, dont il était sorti général, commandant une division, possédant, il est vrai, une belle réputation militaire, mais enfin général divisionnaire; et il y revenait maréchal d'empire, duc, colonel général de la garde im-

périale, et commandant en chef les deux armées de Catalogne et d'Aragon; aussi, quand l'empereur le revit, il lui dit :

— Maréchal Suchet, vous avez beaucoup grandi depuis que je vous ai vu.

Et il disait à Sainte-Hélène, pendant ces heures de captivité dont il cherchait à tromper la longueur en rassemblant tous ces souvenirs qui pouvaient lui donner de la joie :

— Suchet était quelqu'un [1] chez qui l'esprit et le caractère s'étaient accrus à surprendre.

Sans doute les paroles prononcées sur un lit de mort ont un caractère tellement solennel que le son, quoique faible, de la voix vibre à jamais dans l'âme. Eh bien, quoique ce que je vais citer a été dit au docteur O'Meara, comme je considère que l'agonie de Napoléon a commencé le jour où son pied a touché le rivage maudit de Sainte-Hélène, je regarde toutes les paroles qu'il proféra sur son roc calciné, comme celles d'un mourant à l'heure extrême.

Questionné un jour par le docteur O'Meara sur l'opinion qu'il avait (lui Napoléon) sur les généraux qu'il avait laissé en France, il répondit :

— ... *Il me paraît que c'est Suchet : avant lui c'était Masséna; mais on peut le considérer comme mort... Suchet... Clausel... Gérard... sont maintenant, à mon avis, les meilleurs généraux français* [2].

Dans les Mémoires de madame Campan [3], on trouve un mot très-joli de Napoléon sur le maréchal Suchet :

« Il est fâcheux, dit-il, que des souverains ne puissent pas *improviser* des hommes comme lui. .

[1] *Mémorial*, première édition, tome II, page 19.

[2] *Souvenirs d'O'Méara*, tome Ier, page 61.

[3] Spirituel et recommandable ouvrage, écrit tout à la fois par la femme

« Ce mot est charmant; mais ce qu'il a de curieux, c'est que Napoléon l'a dit naïvement, et cependant il répond à toute une suite de pensées.

— Si j'avais eu deux maréchaux comme Suchet, disait-il à madame Campan (dans ce même souvenir), j'aurais non seulement *conquis* l'Espagne, je *l'aurais conservée*... Et il ajoutait alors le mot que j'ai rapporté, et ce mot répondait au sentiment vague peut-être, mais excité au fond de l'âme par tous les malheurs d'une armée détruite dans une entreprise tentée contre l'avis de tous, tentée contre le sort lui-même?..... Et il est bien vrai que dans de tels instans le souverain imprudent paierait de la moitié de sa couronne les services du seul homme qui, par ses succès, justifie pleinement, ET SEUL, cette même imprudence... Il y a dans le cœur de tous les hommes des cordes qui répondent aux mêmes pressions.

L'état général des recettes effectuées dans les provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne depuis le 1er mars 1810 (date de la création du gouvernement militaire) jusqu'au 31 juillet 1814, époque de la rentrée du maréchal en France, s'élève à 73,133,676 fr. 06 c., et celui des dépenses à 73,060,676 fr. 06 c; les 73,000 formant la balance ont été versés dans la caisse du payeur général de l'armée du midi.

Les armées du maréchal étaient donc bien payées, bien nourries, bien logées, heureuses enfin. Mais ensuite comment étaient les nôtres? comment étaient les soldats et les officiers qui traversaient les montagnes et les torrens du Beira, sans trouver un toit pour y dormir en paix après une journée pendant laquelle il leur avait

de bonne compagnie et la femme profonde, sensée et vraiment remarquable.

fallu se battre TOUJOURS!... et puis, arrivant dans une venta abandonnée, dont le mur noirci par l'incendie cachait des assassins; ils s'endormaient là, fatigués, mouillés jusqu'aux os... sans vivres, sans secours enfin... ils s'endormaient, les malheureux, et bien souvent d'un éternel sommeil.

Voilà quel fut la contrée heureuse par laquelle passa l'une des armées de la Péninsule!.. Quel fut le sort de celle qui quitta Oporto pour rentrer en Espagne par les déserts de l'Estrella et les Landes de l'Estramadoure?... toujours ces mêmes rochers, ces cavernes dont les flancs vomissaient sur nos soldats des meurtriers sans pitié... tandis que la faim et la misère achevaient leur ouvrage. Et lorsque pour la troisième fois cent mille Français reçurent l'ordre d'aller vaincre, comme Sparte donnait celui de mourir, ce fut encore dans un désert, ruiné, sans ressources, hérissé de rochers, qui, à leur tour, l'étaient de baïonnettes ennemies, coupé par des torrens, qui à cette époque de l'année roulaient des eaux glacées et mortelles, ce fut au travers de tous ces périls qui multipliaient la mort, qu'on jeta une nouvelle armée à la destinée, comme pour apaiser sa faim qui commençait à être insatiable... Dans cette Thébaïde, le soldat ne trouvait RIEN que le danger : pas de pain, pas de vin, pas de bois pour se chauffer, pas même un peu d'herbe pour y dormir!... et puis pas d'argent!... dix-huit mois sans paie!... sans qu'il eût au moins la possibilité de charmer ses longues heures de veille par des rêves, des projets de bonheur pour l'avenir de sa vieille mère, de sa sœur, de sa fiancée, et de lui-même enfin!... Et pourtant quelque malheureux qu'ait été le soldat, quelque réprouvé qu'il fût du sort... jamais je ne l'entendis se plaindre ; et les rochers de Busaco peuvent rendre témoignage par les ossemens Français qui comblent leurs ravins, que, même

privés de TOUT, nos soldats savent toujours mourir pour la France.

Sans doute les campagnes des armées d'Aragon ont été glorieuses et brillantes, et, comme Française, je tresserai avec joie la couronne civique que leurs généraux et leurs soldats ont tous méritée, car ils en furent dignes. N'oublions pas non plus, nous qui ne sommes pas souverains, nous qui n'avons aucune imprudence à expier ou à cacher, que nous devons être compatriotes de tous *également*. Soyons Français avec ceux qui combattirent à Sagonte, qui vainquirent à Lérida; mais soyons-le également avec ceux qui moururent à Busaco, qui capitulèrent à Vimiéro, et ceux qui triomphèrent aussi à l'Arzobispo, à Rédinha, à Badajoz, et sur les bords de la Gébora [1].

[1] Je ne cite pas ici une foule de glorieuses affaires qui font honneur à nos armes et aux généraux qui menèrent nos soldats à l'ennemi. Mais la place me manque et non la bonne volonté.

CHAPITRE II.

L'Europe s'obscurcit. — Contre-coup dans le Nord. — M. Pitt se survivant. — Fêtes aux Tuileries. — La princesse Pauline ravissante dans le costume de Clorinde. — Ridicule de celui de la reine de Naples. — Quadrille des *Heures* et des *Saisons*. — *Flore*, *l'Amour* et *Apollon*. — Mort d'une rose. — Le général Shérer.. — Madame Legrand. — Le général Legrand. — Inaction terrible de la Russie. — Le boudoir de Catherine. — 1811. — La récolte. — Le duc de Bassano. — M. de Montalivet. — *Le pain ne manquera pas, mais il sera cher.* — Belles paroles de l'empereur.

Le drame politique prenait tous les jours une physionomie plus active et plus sérieuse en même temps. Mais par une conséquence toute naturelle du malheur que devait produire la guerre de la Péninsule, c'était alors qu'il se faisait sentir de ce côté des Pyrénées, et que son contre-coup allait ébranler l'Europe et renverser le trône impérial. Les efforts inouïs que fit Napoléon pour soutenir l'Espagne, amenaient à la fin de 1811 et en 1812 un résultat qui aurait été sans doute la soumission de l'Espagne. Nous étions affermis en Catalogne et en Aragon par les victoires de Suchet, tandis ue, nous avançant jusqu'aux portes de Cadix, nous achevions la conquête des quatre royaumes d'Andalousie. Le passage de la Sierra-Moréna forcé en quelques

heures, la dispersion de la junte centrale [1], les cortès extraordinaires, assemblés dans l'île de Léon, rendant presque tous les jours des décrets contradictoires, le conseil de régence [2] toujours en dispute avec les autres autorités, tous ces troubles que les chefs du nouveau pouvoir n'avaient pas la force ou peut être la volonté de maîtriser et de détruire, nous donnaient, à nous, une attitude plus respectable [3]; et le roi Joseph l'avait pu remarquer dans son voyage en Andalousie. Il la traversa toute entière, fut même visiter les rives de la baie de Cadix, et put se convaincre que partout on était fatigué de la guerre. Les Espagnols n'aimaient pas les Anglais, et cette union leur était odieuse; ainsi donc, malgré nos revers devant lord Wellington, notre retraite précipitée, et tous les malheurs des Arapiles, je crois que nous aurions gardé l'Espagne. Au reste, elle était elle-même dans cette persuasion; car des milliers de famille rentraient dans la mère-patrie, tout le monde non seulement acceptait des emplois près du

[1] Une assez curieuse remarque à faire, c'est *l'estime* dans laquelle une junte tenait l'autre. C'est une pièce rare à voir que la proclamation de la junte suprême, du 28 janvier, dans laquelle elle appelle les membres centrals *poltrons et fuyards*, abandonnant leur poste.

[2] Lorsque les Français approchèrent de Séville, la junte centrale s'étonna. Il y eut alors un beau mouvement de la junte suprême, qui reprit son nom au moment du danger... Les cortès s'établirent dans l'île de Léon, le 24 septembre de la même année, et nommèrent un conseil de régence composé de trois membres; il exerça jusqu'au 22 janvier 1812. Puis les cortès les ôtèrent pour les remplacer par un autre conseil de cinq individus... Ceux-ci eurent le pouvoir jusqu'au 8 mars 1813. Alors il y eut encore un autre conseil composé de trois membres, qui conserva le pouvoir jusqu'au retour de Ferdinand VII; c'était absolument l'histoire de la France, depuis le 10 août jusqu'au 13 vendémiaire, tant il est vrai que l'anarchie porte partout les mêmes fruits.

[3] J'ai entendu des Espagnols d'un grand sens, dire fort judicieusement, que les événemens heureux de l'Andalousie avaient placé la nation dans une position éminemment critique, parce qu'il fallut se déclarer *immédiatement*.

nouveau gouvernement, mais, comme le disait un loyal et brave espagnol (don Gonzalo O' Farrill), *les solliciteurs se multipliaient comme aux* jours les *plus paisibles de la monarchie.*

Une autre preuve de cette conviction dont je parle, est la séparation des provinces américaines de la mère-patrie, et la proclamation de leur indépendance. Buénos-Ayres destitua son vice-roi Don Francisco Cisnéros, et créa une junte suprême au nom de Ferdinand VII!... D'autres provinces jugèrent le moment favorable pour conquérir leur indépendance, et elles la proclamèrent, toujours dans cette persuasion que la mère-patrie était perdue pour l'Amérique.

Mais lorsque le contre-coup de la guerre d'Espagne alla frapper à l'autre bout de l'Europe ; lorsque de cette même bouche fraternelle de l'empereur de Russie sortirent des paroles menaçantes ; lorsque l'Autriche oublia que l'impératrice des Français était sa fille ; lorsque la Prusse qui n'oubliait, ELLE, jamais rien, surtout dans son intérêt, fit comme eux ; lorsque enfin toute cette ligue formidable du nord s'élevà pour compter ses phalanges et voir si elles pouvaient résister à Napoléon, alors la Péninsule reprit aussi sa robe maudite, se hérissa de nouveau de meurtres et de carnage. L'enfant dormant à l'ombre d'une haie fut égorgé s'il était Français!... et le peu de confiance que nos troupes avaient reprise fut détruite pour ne plus revenir.

L'Angleterre fut ici ce qu'au reste elle fut souvent en agissant comme légataire de M. Pitt [1] ; elle prévit les désastres du Nord et porta de nouvelles forces dans la Péninsule. Ce n'était pas dans la coalition du Nord

[1] M. Pitt ne fut jamais heureux dans ses dix-sept ou dix-huit tentatives faites contre la France... Mais si l'arbre fut long à venir, il grandit enfin, les fruits mûrirent; et je crois que lord Castlereagh et lord Aberdeen ne travaillèrent que d'après ses propres instructions.

qu'était sa place ; et lorsqu'après la bataille des Arapiles, les Français, qui évacuaient Madrid et l'Andalousie, forcèrent les Anglais à se replier jusque sous le canon de Ciudad-Rodrigo, ils y furent sans peine, ils étaient certains de n'y pas demeurer long-temps.

Le ciel de France était à cette époque partout nébuleux. C'était vainement que l'empereur ordonnait des fêtes, des quadrilles, qu'il réunissait autour de l'impératrice Marie-Louise une cour composée de jeunes femmes chargées de la distraire... Ces mêmes jeunes femmes étaient inquiètes... elles avaient là autour d'elles des frères, des maris, des pères, des amans, et la perspective d'une nouvelle guerre était odieuse... Mais on sait que lorsque l'empereur avait parlé il fallait obéir ; et quand il commandait d'être gaie, il fallait rire et montrer un semblant de joie, quoiqu'on n'en eût pas au cœur.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'il y eut à la cour, dans la salle de spectacle du château, un quadrille où les sœurs de l'empereur jouèrent le principal rôle : le quadrille lui même était insignifiant ; il n'y avait de charmant à voir que les deux princesses, mais la princesse Borghèse était idéale surtout de beauté.

Elle représentait l'Italie, et sous ce costume purement de fantaisie, et créé avec le goût le plus parfait, elle était ravissante... Elle avait sur la tête un léger casque d'or bruni, sur lequel étaient quelques légères têtes de plumes d'autruche, d'un blanc éblouissant ; sa poitrine était couverte par une petite égide à écailles d'or, de laquelle partait une tunique de mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or ; mais ce qui était ravissant, c'étaient ses bras et ses jambes !... ses bras entourés de larges bracelets d'or, où se voyaient les plus beaux camées de la maison Borghèse, la plus riche en ce genre de bijoux... ses petits pieds étaient chaussés

par des brodequins à bandes de pourpre brodées d'or, et dont chaque *croisement* sur la jambe était arrêté par un camée. La plaque qui réunit l'*égide* et la fixe sur la poitrine, était un magnifique camée représentant Méduse mourante. C'est sans doute un des morceaux les plus curieux de la belle collection de la maison Borghèse. Le costume de la princesse Pauline était complète par une demi-pique d'or qu'elle tenait à la main.

Il est impossible de rendre l'effet qu'elle produisit à son arrivée sur la scène, où elle joua une très courte pantomine avec sa sœur, qui représentait la France. La princesse Pauline avait l'air de ces apparitions fantastiques, évoquées comme une intelligence céleste... c'était un ange descendant du ciel sur un rayon lumineux. Cette idéale créature, toute suave, toute sylphide, avec ce casque et cette lance, et ce léger nuage blanc ondulant sur cette surface étincelante du casque d'or, et puis ces mouvemens doux et moelleux, parce que son corps fatigué et surtout paresseux n'avait pas la volonté de se mouvoir, toute en elle, jusqu'à cette nonchalence, était adorable. Ah! si jamais sa sœur fut jalouse de sa gracieuse beauté, cette soirée n'a pas dû éteindre son envie... j'ignore comment la reine de Naples a pu être assez mal conseillée pour adopter un costume aussi ridicule que celui qu'elle avait, surtout avec sa taille, qui était déjà à cette époque courte et ramassée... Elle avait une robe assez longue, avec un manteau de pourpre brodé d'or, avec lequel elle figurait la France[1]; et puis sa tête était surmontée d'un casque, d'un panache; tout cela était lourd, sans grâce;

[1] Peut-être était-elle l'Italie, et la princesse Pauline la France; je n'ai pas le fait assez présent pour décider la chose, qui est, du reste, de bien peu d'importance.

et si du milieu de ce monceau de dorures, de perles, de joyaux et de mauvais goût, il n'était pas sorti une charmante tête, bien fraîche et bien gracieusement jolie, c'était à faire un trop bizarre contraste avec cette apparition lumineusement belle dont sa sœur faisait le prestigieux effet... Elles dansèrent toutes deux une *manière* de pas que Despréaux leur composa, et dans lequel la princesse Pauline eut encore tout l'avantage par la légèreté de son costume et la grâce qu'il permettait à ses attitudes.

Et puis il y eut aussi un autre quadrille, celui des Saisons, qui fut vraiment charmant par la fraîcheur des costumes, leur richesse, le soin avec lequel tout était fait; et ce qui était bien aussi remarquable, parce que cette magnificence-là est impossible à imiter, c'était la multitude de ravissantes personnes qui formaient le groupe des Heures suivant le Soleil.

Ce soleil, c'était quelqu'un qui avait le surnom de *beau*, c'était un aide-de-camp de Berthier, M. Charles de Lagrange. Il était sans doute fort bien; il avait une belle tournure, même une belle figure, quoique ses deux yeux ne fussent pas toujours d'accord;... enfin il était fort bien;... toujours est-il qu'il faisait Apollon, qu'il avait un tricot couleur de chair, qu'il était couronné de l'*alloro* obligé, et qu'il portait la lyre. Par exemple, si les femmes étaient charmantes sous tous les costumes qui étaient mis en réquisition pour les quadrilles, rien n'était plus ridicule que les hommes. Ils avaient l'air de *mardis-gras*, et depuis j'ai bien ri devant une caricature ravissante, qui est, je crois, du crayon admirable de Charlet, et qui représente un Turc arrêté dans le carnaval par un gendarme, avec un *Pierrot de sa connaissance:* c'est absolument cela.

M. de Gals de Malvirade, aujourd'hui colonel de cavalerie, alors premier page de l'empereur, faisait

Zéphyre; une femme bien charmante, et aussi pure qu'elle était belle, madame de Mesgrigni, sous-gouvernante du roi de Rome, était son *Printemps* ou sa Flore, comme on voudra; et jamais plus joli visage, plus doux sourire, n'ont été à Flore, si tant est qu'il y ait eu une Flore.

C'était une gracieuse femme, en effet... que madame de Mesgrigni, si belle, et pourtant si respectée des méchans; une auréole si pure autour de ce charmant visage! Elle était sœur de M. de Rambuteau. M. de Narbonne m'apprit d'abord à la connaître, et puis ensuite je l'appréciai par moi-même. Hélas! celle-là aussi a fait dire :

Et rose elle vécut ce que vivent les roses!

Elle est morte bien jeune!... aimée, regrettée, et devant aussi bien regretter la vie!...

C'est ainsi que va le monde!... Les heureux n'y sont retenus que par un lien de fleurs; les malheureux par une chaîne de fer..... et jamais elle ne rompt sous la main de la destinée... Ceux qu'elle retient, ils ne peuvent pas mourir ceux-là!...

Ce fut au milieu de ce groupe de jeunes et jolies personnes, qu'une femme également charmante fit son entrée de ce monde dont le tribunal donne lui seul le droit d'être appelée *belle*. Cette jeune femme était la comtesse Legrand, femme du général Legrand. Cette union avait un aspect bizarre. La jeune épouse, vraiment charmante, était fille de Schérer, autrefois ministre de la guerre et général en chef de l'armée d'Italie pendant l'absence de l'empereur lors de la campagne d'Egypte. Cet homme, que beaucoup de voix ont attaqué, a été plus malheureux que coupable, peut-être il fut contraint de suivre un torrent qui alors entraî-

Une des colonnes de son empire que Napoléon regardait comme admirable non seulement par la force mais par la nature, c'était la confédération du Rhin... Cette œuvre qu'enfanta d'abord le génie de Henri IV, et qui fut exécutée par Bonaparte, eût été admirable si son emploi eût été autrement dirigé... Les Allemands aussi ont été méconnus par Napoléon ; les souverains confédérés ont été *seuls* caressés par sa main, tandis que leurs peuples étaient la vraie force qu'il fallait se concilier. Les princes ont eu des terres, des souverainetés, des extensions de territoire, même des couronnes... mais ils n'avaient pas le pouvoir, mais les peuples grandissaient, s'éclairaient ; leur élan, pour n'être pas rapide, n'en était pas moins sûr, et c'était dans l'ombre qu'ils attendaient le jour de la vengeance. Plus franc d'ailleurs que l'habitant du Midi, l'Allemand ne mettra pas de poison dans les citernes, ne brûlera pas son blé, n'assassinera pas surtout son ennemi pendant qu'il dort ; mais il ceindra l'épée, au jour de la vengeance il frappera de son glaive, et ne le remettra dans le fourreau que lorsqu'il sera vengé... Le lien qui les unit porte un beau nom : c'est celui de la vertu (*Tugend bund* [1]). L'empereur Napoléon fit donc la faute de compter les peuples allemands pour rien *comme hommes*, et de ne les admettre dans la politique que comme une valeur numérique, qui produisait tant d'hommes de plus ou de moins dans un traité.....! maintenant nous sommes à une époque où tout devient malheurs, même nos gloires.

La Russie et la Porte avaient fait un traité ; on a prétendu que Napoléon l'ignorait... On a dit bien des choses à cette époque mémorable... on a gardé le silence sur bien d'autres !... Depuis, tout a été trouble

[1] Le lien de la vertu.

et confusion ; mais du milieu de ce trouble on peut tirer quelques vérités. Je vais tâcher de le faire.

Dès l'année 1810 et 1811 la récolte n'avait pas été bonne. L'empereur était vraiment paternel pour tous les besoins du peuple ; et à cet égard il avait soin qu'il ne lui manquât rien, comme un père de famille, je le répète, soignerait ses enfans. Les ordres les plus sévères furent donc donnés pour que non seulement les greniers fussent remplis, mais que des approvisionnemens fussent faits, afin que Paris ne manquât pas. Les provinces sont presque toujours sûres d'avoir du blé, par leur position d'abord, et puis parce qu'elles sont plus prévoyantes. Jusqu'à présent, Paris et les grandes villes ont seules souffert de la famine.

C'était alors M. le conseiller d'État Maret, frère du duc de Bassano et honnête homme comme lui, qui était chargé de l'approvisionnement de Paris, en même temps qu'il était directeur-général des vivres de la marine. Avant lui, M. Paulet, gendre de Wandeberg, avait été à la tête de l'approvisionnement de Paris, moyennant la somme de cinq cent mille francs par mois, lesquels lui étaient payées par un bon du préfet de police sur les hôpitaux et les hospices... La chose alla quelque temps assez bien. Puis arriva 1812, et l'on vit qu'il n'y avait pas ce qui serait nécessaire ; déjà le pain haussait de prix, et le peuple souffrait.

M. de Montalivet avait envoyé chercher un jour le comte Dubois, préfet de police, et lui avait dit :

— A dater de tel jour, vous ne donnerez plus *les bons* sur *les hospices* à M. Paulet... c'est M. Maret, conseiller d'état, qui est chargé de cette besogne.

Il existait, ainsi que je viens de le dire, une direction des vivres de la guerre et de la marine à la tête de laquelle était M. Maret, frère du duc de Bassano, homme peut-être moins spirituel que son frère, mais, je le ré-

pète, intègre comme lui et comme lui ne connaissant que son devoir. Comme l'empereur avait un coup d'œil d'aigle pour démêler dans chacun le mérite qui lui était propre, il sut, à ne pas en douter, que M. Maret était celui qu'il lui fallait dans la place où il était, et il joignit à sa direction des vivres la réserve de Paris, à la tête de laquelle était avant M. Paulet et quelques autres. Cette explication est nécessaire pour arriver à ce que je vais dire.

On était alors au mois d'août 1811. Les plus graves affaires se traitaient. M. le duc de Bassano était ministre des affaires étrangères; et si la confiance d'amitié que l'empereur lui portait, ainsi que celle qu'il avait dans les lumières du duc, eût égalé celle que Napoléon avait dans ses propres prévisions, nos affaires seraient aujourd'hui dans une autre position, et l'empereur serait peut-être encore aux Tuileries.

Le duc de Bassano est un des hommes les plus remarquables de notre époque, et le plus en état de tenir le gouvernail d'un vaisseau en dérive. Il me prend une noble et généreuse indignation lorsque je vois que les affaires ont été confiées à des mains inhabiles, à des cœurs anti-français, à des hommes ineptes dans la science si difficile de parler à des intérêts différens, de mettre d'accord ceux de la patrie, de la gloire, et pourtant ne pas blesser ceux qui sont en regard dans la question. Tout cela se peut faire sans fausseté. Le duc de Bassano, dont l'esprit, le talent naturel, joint à une grande finesse de tact, une grande habitude des affaires, avait bien paru à l'empereur le seul homme capable de porter le fardeau de ses confidences politiques, est devenu depuis un homme d'autant plus précieux pour un Etat que les trésors de son expérience sont remplis des faits qui rendront l'histoire de notre époque si importante... J'ai rarement rencontré d'homme plus ai-

mable, plus spirituel et plus capable de charmer les loisirs de toute une soirée, dans un salon rempli de gens aimables et difficiles. Jamais on ne causa avec plus de grâce, plus de charme, une parole plus gracieuse; c'est toujours ce qu'il faut dire et faire, jamais autrement. Et puis... comme cet homme est Français!... Ce qu'il aime, c'est le sol de cette France que tant de gens oublient!... dont ils parlent pourtant, et qu'ils connaissent si peu!... J'ai pour le duc de Bassano une profonde estime, et cette estime est fondée sur ce que je *connais*, sur ce que je *sais* de lui...

En confiant donc à son frère la direction des vivres de la guerre et de la marine, l'empereur montrait au duc de Bassano une confiance intime, car la connaissance de la marche des différens corps de troupes devait être à la disposition du directeur des vivres, et cette chose, déjà d'une immense importance, doublait encore de sa valeur, dès que le directeur était frère du ministre des affaires étrangères... M. de Montalivet était alors ministre de l'intérieur.

C'était le 15 d'août de l'année 1811. Les salons de Saint-Cloud étaient remplis par la foule de ceux qui venaient faire leur cour à l'Empereur... Il souriait à tout le monde, mais il était facile de voir qu'un sujet grave l'occupait et que son esprit était envahi par une foule de grands intérêts. Il fut préoccupé pendant tout le temps que dura le tour du cercle diplomatique... puis, apercevant le duc de Bassano, il lui dit :

— Retenez à Saint-Cloud le ministre de l'intérieur, votre frère, Dubois, le comte de Réal, Regnauld de Saint-Jean d'Angely... nous aurons un conseil après la messe; vous direz à M. de Montalivet d'envoyer chercher à Paris toutes les notes qu'il peut avoir sur l'état de la récolte de cette année et sur les restes de l'année dernière. Si votre frère a également des notes prêtes à

cet égard, dites-lui de me les apporter. Afin de leur donner le temps nécessaire pour arriver, le conseil n'aura lieu qu'à trois heures...

M. le duc de Bassano s'acquitta sur-le-champ de cet ordre. M. de Montalivet envoya ou fut chercher les notes demandées par l'empereur, et à trois heures le le conseil s'ouvrit... L'empereur paraissait sombre et soucieux... enfin il rompit le silence et demanda à M. de Montalivet dans quel état était la récolte cette année en France.

M. de Montalivet répondit que la récolte *était des plus belles*, et que jamais elle n'avait présenté une plus grande espérance.

L'empereur jeta un seul regard sur M. de Montalivet, et passa à un autre conseiller, en lui adressant la même demande; M. Maret répondit que ses notes n'étaient pas prêtes pour lui permettre de répondre aussi promptement à une question de cette importance, mais qu'il croyait pouvoir dire, cependant, qu'il ne croyait pas à ces espérances dont parlait M. de Montalivet. Dubois fut du même avis, et quelques autres aussi; mais le plus grand nombre *affirma* que la récolte était belle.

L'empereur écoutait le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, et son front supporté par sa main; il ne jouait pas avec son canif dans un pareil moment!... Enfin, il releva la tête, parcourut l'assemblée avec le regard perçant et profond qui le rendait incisif comme un glaive, et prononcer lentement ce peu de mots :

— Et moi, messieurs, je vous dis qu'il *n'est pas vrai* que nous ayons une bonne récolte... elle est mauvaise même [1] !... elle est... ce que fut celle de l'année der-

[1] Lorsqu'un soleil précoce fait former trop vite l'épi, il en résulte que les pluies qui viennent ensuite font couler la fleur; et l'épi, avec la plus

nière... Ceci est grave, messieurs. Vous savez tous de quelle importance il est pour la tranquillité de la France, et notamment de Paris, que le pain *surtout* soit assuré. J'ai vu dix émeutes qui n'auraient pas eu lieu si le peuple avait eu de quoi manger... Il faut s'occuper sérieusement de cette affaire. Songez bien que lorsque la récolte est médiocre il y a gêne, et que lorsqu'elle est bonne il y a souvent gêne encore [1].

Le conseil fut souvent tenu pour le même objet. L'empereur voyait approcher le moment où il devait quitter Paris, et sa sollicitude était grande pour l'état dans lequel il laissait la France. Aussi fut-il de la plus extrême sévérité pour l'exactitude des séances de cette sorte de comité des subsistances, qu'il présidait toujours lui-même.

Un jour M. de Montalivet, en terminant son rapport, dit :

— Enfin, sire, Votre Majesté ne doit avoir aucune inquiétude... *le pain sera cher, mais il ne manquera pas.*

A peine la dernière parole était-elle sortie de la bouche de M. de Montalivet, que l'empereur fut debout devant lui, et le regardant d'un œil menaçant, et sa lèvre frémissante... beau, admirable dans sa colère!...

— Qu'est-ce à dire, monsieur!... Qu'entendez-vous par ces paroles? *Le pain sera cher, mais il ne manquera pas!..* Eh! de qui donc croyez-vous, monsieur, que nous nous occupions depuis deux mois?... des riches!...

belle apparence, n'a que des grains presque vides. Ce fut ce qui arriva en 1810 et 1811.

[1] Par la cherté des transports. — L'empereur parlait ensuite des autres provinces de la France. La Beauce ne donne ses grains qu'à Paris. La Beauce, quelque abondante que soit sa récolte, ne la verse que dans les greniers de Paris, qui toujours doivent être pleins.

Je m'en occupe bien, vraiment!... Et qu'est-ce que cela me fait à moi, monsieur, que vous ayez du pain ou que vous n'en ayez pas?... Je sais qu'avec de l'or on en trouvera comme on en a trouvé, comme on trouve de tout avec l'or dans ce monde... Ce que je veux, monsieur, c'est que le peuple ait du pain... c'est qu'il en ait beaucoup, et de bon, et à bon marché... c'est que l'ouvrier, enfin, puisse nourrir sa famille avec le prix de sa journée!...

Et sa voix de plus en plus tonnante était montée au plus haut degré de violence... Elle faisait trembler la voûte... puis, il ajouta avec plus de calme:

— Messieurs, lorsque je serai loin de la France, n'oubliez pas que le premier soin du pouvoir que j'y laisserai, sera d'assurer constamment la tranquillité et le bonheur public, et que les subsistances forment le principal mobile de cette tranquillité, pour le peuple surtout.

Et, dans le même temps que de si essentielles inquiétudes venaient à lui pour troubler son sommeil, il était tenu dans une sorte de question par la Russie, qui, jouant le jeu qu'elle avait adopté depuis Tilsitt, et ne jugeant pas encore le moment favorable pour lever l'étendard avec le cri de la guerre, montrait néanmoins sa mauvaise foi, car alors il y en avait, non que l'empereur Alexandre n'aimât pas Napoléon, mais parce que sa position le contraignait lui-même à la duplicité. Avant de commencer le récit des événemens arrivés en 1812 et 1813, il faut entrer ici dans quelques détails pour lesquels il est nécessaire de retourner dans le passé.

Lorsque le traité de Tilsitt fut signé par Napoléon et l'empereur Alexandre, il est étrange que le Russe ait put abuser le héros au point de lui faire croire à une alliance qui n'eût été fondée sur des sentimens d'es-

time et d'amitié qui n'auraient eu qu'*un semblant*. Il faut donc qu'il y ait eu quelque chose de vrai dans cette affection proclamée de si haut par l'empereur Alexandre. Mais ici je raisonne comme une femme[1], et la question est trop sérieuse pour n'y pas mettre toute la gravité convenable... Il est de fait que depuis le jour où Napoléon força la Russie à signer un traité qui la déconsidérait aux yeux du monde entier, il dut s'attendre à une représaille. Déjà Masséna, en battant Korsakoff sur la Limath, avait altéré le prestige brillant laissé par Catherine II, et Austerlitz avait achevé de le détruire; enfin la guerre de Pologne et le traité de Tilsitt[2] avaient complété la déconsidération générale... Ce fut donc une imprudence, une faute réelle à Napoléon, de dégarnir le nord, de lui livrer le *champ* pour aller en Espagne et en Italie : la faute est toujours *faute* ; soit qu'elle vienne de la pensée elle-même soit qu'elle soit le résultat d'une grande confiance.... la confiance est toujours impardonnable d'un souverain a un souverain. La mort de Paul Ier, d'ailleurs, faisait voir à Napoléon que la Russie, bien que gouvernée aussi despotiquement qu'un royaume de l'Inde, avait une manière de se faire justice devant laquelle il n'était aucun tribunal qui osât siéger pour la condamner. Peut-être l'empereur Alexandre eut-il en effet un moment d'entraînement vers Napoléon, surtout à Erfurt, où Napoléon exerça sur le czar cet irrésistible empire que connaissent tous ceux qui l'ont approché. Mais il devait apprendre à connaître la nation russe; il devait le faire comme l'amant d'une femme doit par-

[1] Parce que les femmes ne vivant que d'affection, la voient comme une nécessité dans tous les actes de la vie.

[2] 24 septembre 1799.

[3] 8 juillet 1808.

faitement connaître tout ce qui est autour d'elle. Depuis Pierre-le-Grand, la nation russe (ce qu'on peut appeler corps de nation) n'avait fait aucun progrès dans la civilisation de l'Europe. Ses nobles, eux seuls, avaient pris de nous nos vices et nos besoins de luxe; mais le peuple russe était ce qu'il était, il avait toujours cette même soif de conquêtes et non de gloire, donnée à un peuple barbare par un maître despote. C'était toujours cette même volonté de ne voir dans une frontière, quelque reculée qu'elle fût, qu'une limite qu'il fallait abattre, et cela avec cet orgueil qui caractérise le peuple barbare. Les Russes ont encore même après être venus se plonger dans la lumière de l'Occident, toute la superstition des Scythes, et cette haine pour tout étranger qui caractérise le peuple hébreu, dont le sang s'est mêlé au sien depuis plusieurs siècles. Tout ce que je viens de signaler devait donc devenir l'objet de l'attention de Napoléon, même en admettant, ce que je crois, vrai, que l'empereur Alexandre lui fût d'abord dévoué. Mais encore une fois l'Angleterre était là pour rappeler à la noblesse russe qu'elle ne pouvait vivre sans elle.

Toute l'année 1811 se passa en pourparlers inutiles. Le 5 avril, M. le duc de Bassano fut nommé ministre des affaires étrangères; le 6 il passa une note à M. le prince Kourakin, pour lui demander des explications. Le prince répondit des choses oiseuses, ou bien parlait toujours de ce duché d'Oldenbourg; c'était à peu près comme s'il était venu parler du douaire de la reine Mandane. On lui demanda ce que signifiait cette armée de 80,000 hommes qui se rassemblait par les ordres du cabinet de Pétersbourg? L'ambassadeur, comme un homme tout pacifique qu'il était, répondit qu'on se raillait probablement de lui, qu'il n'était pas question d'une armée, et que l'empereur son maître

était lui-même fort peiné qu'on lui fît de semblables questions.

Maintenant, savez-vous quel fut le véritable motif de plusieurs malheurs... peut-être même des plus grands malheurs de cette année? ce fut l'ambassade de M. le duc de Vicence. Alors que j'aurai raconté ce que j'ai à dire, on sera moins étonné.

L'empereur Napoléon avait envoyé à Pétersbourg le duc de Rovigo, mais non pas comme ambassadeur, seulement comme envoyé extraordinaire, la manière dont l'empereur Alexandre l'avait traité à Austerlitz et à Erfurt ayant fait présumer à Napoléon qu'il le verrait avec plus de bienveillance qu'un autre.

Mais il fallait songer à un ambassadeur. L'empereur, qui avait ses manies comme tout le monde, avait celle de faire entrer l'extérieur pour beaucoup dans ces dans ces sortes de choix. Le duc de Vicence avait une belle figure, une noble tournure; il était homme de bonne compagnie autant qu'homme de France; il était noble *par lui-même*, il l'était encore par *lui* Napoléon; tout cela, joint à d'autres raisons que j'ignore, le firent nommer à l'ambassade de Russie; mais aussitôt que cette nouvelle fut connue dans les salons de Pétersbourg, il n'y eut qu'une voix pour s'écrier que M. de Caulincourt ne serait *reçu de personne.*

Le duc de Rovigo l'était partout, et fort bien! Ce n'était donc pas la France?... Enfin, un jour qu'on en parlait, même devant le duc de Rovigo, il prit un ton sérieux, et demanda ce qu'on pouvait reprocher à M. le grand-écuyer : alors plusieurs s'avancèrent, et lui répondirent aussi sérieusement, que M. de Caulincourt ne serait reçu dans aucune maison de Pétersbourg, à cause de sa terrible affaire du duc d'Enghien! On l'avait résolu, et le parti était pris.

Savary avait sans doute des défauts, mais il avait

deux qualités qui, selon moi, effacent ou compensent bien des choses : il était bon Français, et aimait véritablement l'empereur. En entendant réveiller une histoire qui frappait directement sur son maître, et dont le contre-coup atteignait son camarade, il fut irrité, et souvent il eut des scènes très-vives avec plusieurs personnes de la cour de Pétersbourg ; enfin, un jour la chose en vint au point de le faire sortir de toute mesure, et s'adressant au plus offensant du groupe dont il était entouré :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, lui dit-il ; le duc de Vicence n'est pour rien dans l'affaire du duc d'Enghien, c'est MOI, moi qui ai l'honneur de vous parler, qui l'ai fait fusiller...

Et il regarda fixement l'homme à qui il s'adressait ; celui-ci demeura tout interdit, et n'osa poursuivre.

A son arrivée à Paris, le duc de Rovigo trouva M. de Caulincourt encore au milieu de ses préparatifs de voyage, et il ne lui dissimula aucune des difficultés qu'il allait avoir à surmonter sans lui en cacher le motif. M. de Caulincourt fut effrayé ; quoique très-brave à l'armée, d'une honorable et remarquable conduite, il était d'un caractère craintif, et ne pouvait prendre sur lui de braver un danger dans la vie privée. A la vue des difficultés qui s'élevaient devant lui, à cette cour où il se promettait tant de jouissances, il fut accablé, et au moment de refuser ; mais le moyen de faire une pareille démarche ? comment aller dire à l'empereur :

— Sire, je ne vais pas à Pétersbourg, parce que l'on m'accuse *de vous avoir livré* le duc d'Enghien...

Dans sa perplexité, il se confia à B......r. Celui-ci n'était pas fort en inventions pour sortir d'embarras, témoin ce qu'il fit en 1814, lorque, pour conserver ses majorats, il ne trouva rien de mieux à faire que d'aban-

donner son bienfaiteur. Après avoir long-temps cherché une planche de salut pour le duc de Vicence, voici ce qu'ils imaginèrent à eux deux : ils firent des instructions, comme si elles eussent été en effet données par B......r au nom de l'empereur à l'époque de la mort du duc d'Enghien ; ces instructions, comme tout ce qui se donne après coup, avaient un caractère d'illégitimité vraiment curieux, et leur teneur seule suffisait pour les marquer d'un timbre douteux. Il y était dit que M. le général Caulincourt devait se rendre à Strasbourg pour y observer la conduite d'une comtesse de Riecht, qui était assez suspecte ; et puis, il avait d'autres pauvretés tout aussi ridicules ; entre autres choses, on remarquait qu'un chef d'escadron de gendarmerie avait l'ordre de rendre compte à M. le général Caulincourt ; mais on n'avait pas songé que ce chef d'escadron dont on avait la maladresse de dire le nom ne l'était que depuis deux ans, et que l'affaire du duc d'Enghien s'était passée en 1804. L'officier de gendarmerie n'était alors qu'un jeune sous-officier. Ensuite, B......r, quelque puissant qu'il fût, n'avait pas autorité pour conférer les pouvoirs dont M. de Vicence *se parait ;* quels qu'ils fussent néanmoins, ils parurent très-bons au duc de Vicence, qui partit pour la Russie avec ses papiers dans sa poche.

Arrivé à Pétersbourg, il trouva, comme le lui avait annoncé Savary, une ligue formidable élevée contre lui : on ne lui rendit d'abord aucune visite, et lorsqu'on était obligé de le saluer, c'était le moins bas possible.

M. le duc de Vicence avait l'âme trop noble, trop bien placée pour supporter une pareille conduite ; il s'adressa au czar lui-même, et lui demanda justice.

L'empereur Alexandre se récria sur une pareille offense, au point de croire qu'il allait envoyer toute la

cour à Tobolsck; mais toute cette grande colère n'aboutit en résumé qu'à répéter qu'il était au désespoir. M. le duc de Vicence jugea que le moment était favorable pour présenter sa justification :

— Il m'est d'autant plus pénible, dit-il à l'empereur Alexandre, de me voir repousser pour une telle accusation, que je puis prouver que je ne suis pas coupable.

Et là-dessus il mit la main dans sa poche, et en tira *ses papiers*, sans lesquels il ne marchait plus, les présenta à l'empereur, en le suppliant de les lire; mais l'empereur Alexandre était plus que satisfait!...... un ambassadeur de Napoléon!... un duc de l'empire!... un grand-officier de la couronne de France venait *s'agenouiller* devant lui pour le supplier de lui accorder, non seulement son appui, sa protection, mais de lui rendre l'HONNEUR aux yeux de ses sujets!... Le malheureux duc de Vicence ne comprit pas les différentes positions dans lesquelles l'empereur Alexandre et lui se trouvaient... Mais le czar les jugea d'un coup d'œil, et, en homme habile, il profita de ses avantages, il releva M. de Vicence, et crut ne pouvoir mieux le placer que dans ses bras, près de son cœur... Plus il aurait de droits sur l'amitié et la reconnaissance de l'ambassadeur de Napoléon, et plus sa position devenait une chose dont il pouvait disposer. Dès qu'il l'eut envisagée sous un point de vue, rien ne fut épargné pour conquérir un homme d'autant plus difficile à gagner qu'il était impossible qu'il devînt jamais traître; il était trop loyal, et c'est avec le plus entier dévouement pour l'empereur Napoléon que M. de Caulincourt a perdu son maître.

C'était une chose curieuse, en effet, me disait une personne qui était témoin de cette partie du grand drame politique de 1812, de voir M. de Caulincourt

entrer en furie lorsqu'on lui écrivait de France qu'il était urgent de faire expliquer le cabinet de Pétersbourg sur l'armée de quatre-vingt mille hommes qu'il organisait.

— Mais il n'y en a pas, écrivait-il au duc de Bassano, alors ministre des affaires étrangères; je vous répète qu'il n'y a pas en Russie un homme portant fusil et giberne qui soit en marche pour se rendre à un camp. Il est d'autant plus fâcheux que l'on permette à ces bruits d'approcher de l'empereur Napoléon, que l'empereur Alexandre est très-irrité de l'apparence même de la défiance.

Son entêtement était inconcevable pour qui ne savait pas tout ce qui avait été mis en œuvre, non pas pour le corrompre, mais pour le séduire.

— Monsieur de Caulincourt, lui avait dit Alexandre, lorsque M. de Vicence lui présenta les fameuses instructions de B.....r, je ne veux rien lire de tout ce que vous me montrez là. Je sais depuis long-temps tout ce qu'on peut savoir sur cette malheureuse affaire du duc d'Enghien. Le duc de Bade est mon beau frère; c'est pour ainsi dire une partie de ma cour que la sienne. Vous pouvez donc être certain que je connais, je vous le répète, la vérité de tout ce qui vous touche. *Je connais votre innocence.* Je l'affirme *sur ma parole d'honneur*, et j'espère que ma caution sera admise, poursuivit-il en souriant de la manière la plus aimable, et en présentant à M. le duc de Vicence une main sur laquelle celui-ci s'inclina sans pouvoir parler, car il était trop ému.

A dater de ce moment, M. de Caulincourt fut acquis à jamais à l'empereur Alexandre. Celui-ci trop adroit, et en même temps trop généreux pour faire à demi la réhabilitation de celui qu'il voulait sauver, dit hautement ce qu'il avait dit dans son cabinet, fut le

premier à aller chez l'ambassadeur de France, et dès lors on ne parla plus de l'affaire du duc d'Enghien que pour affirmer l'innocence de M. de Caulincourt dans tout ce qui pouvait y être relatif.

M. de Caulincourt, ainsi que je l'ai dit plus haut dans ces Mémoires, avait du chevaleresque dans le caractère. Il avait été accablé par cette funeste aventure d'Ettenheim, et long-temps ce regard accusateur que l'Europe lançait sur lui faisait un effet mortel sur sa vie même, et bien certainement l'a rendue plus courte. Il est alors facile d'expliquer le sentiment, non seulement de reconnaissance, mais d'adoration qu'il voua pour jamais à l'homme qui employait son pouvoir souverain à lui rendre l'honneur. Sans aimer moins l'empereur Napoléon, il fut dévoué à l'empereur Alexandre, et devint sans s'en douter, comme je l'ai déjà dit, un des instrumens les plus meurtriers qui mirent Napoléon dans le cercueil.

Lorsque le ministre des affaires étrangères de France lui adressait une note instante et vive, il y répondait, non seulement avec humeur, mais de cette humeur qui est enfin hors de mesure, parce qu'elle dit : *Je ne répondrai plus à des choses qui me paraissent absurdes.*

Et voilà pourtant comment agissait notre ambassadeur lorsque partout en Russie on faisait des levées d'hommes, lorsque le cabinet de Petersbourg posait les bases d'un traité avec le divan, lorsque la Suède demandait et obtenait la promesse de la Norwège pour sa trahison... lorsqu'enfin tout était flagrant et positif.

Malgré sa prévention en faveur de M. de Caulincourt, Napoléon vit que si son cœur était droit, sa vue politique ne l'était pas, ou bien qu'elle était si basse, qu'il valait autant qu'un autre prît sa place, et M. de Lauriston fut envoyé à Pétersbourg pour remplacer M.

de Caulincourt, qu'il y trouva encore, et qui ne partit même que quelques jours après son arrivée.

A peine eurent-ils échangé quelques paroles, que M. de Vicence dit avec un sourire amer :

— C'est toujours la même chose à ce que je vois... l'empereur croit absolument à cette fable d'une armée que forme l'empereur Alexandre... C'est une monomanie répandue dans tout ce qui l'entoure !... en vérité, c'est fabuleux !...

— Mes ordres portent, dit le général Lauriston, d'avoir au plus tôt, et avec l'empereur Alexandre lui-même, un éclaircissement à cet égard surtout. Cette affaire est *spéciale* : l'empereur m'a parlé *lui-même*, et d'une manière *si positive*, que tu comprends que je ne puis en rien m'écarter de mes instructions... et puis écoute donc, entre nous, je te dirai que je suis moi-même trop convaincu du fait pour ne pas chercher à mettre l'empereur Alexandre sur un terrain où des paroles évasives ne lui serviront de rien.

— Et toi aussi ! dit le duc de Vicence en regardant Lauriston avec un sentiment de peine très vif... et toi aussi, tu crois aux intentions hostiles de la Russie !... Mais je t'en conjure, que ce ne soit pas à l'empereur lui-même que tu t'adresses !... tu lui feras une peine profonde, je le sais.

Lauriston répondit avec mesure à M. de Vicence, mais avec fermeté, car son intention était de suivre les ordres de l'empereur Napoléon. Dès le jour même, il demanda et obtint l'audience qu'il sollicitait.

— Monsieur de Lauriston, lui dit Alexandre, il est bien fâcheux qu'on veuille jeter entre l'empereur Naléon et moi des semences de discordes qui ne peuvent produire que de mauvais fruits. Il est aussi par trop étrange de me prêter des intentions aussi perverses, je puis le dire, que celles que l'on me suppose en France...

J'assemble une armée, monsieur.... mais où donc est-elle?... Quatre-vingt mille hommes ne se rassemblent pas dans le mystère!... Si vous voulez bien nommer des officiers qui guideront les miens, ils iront ensemble reconnaître cette armée qui entre sur mon territoire, qui s'y promène sans que j en sois instruit... sans que mes sujets le sachent!.. Vous conviendrez que c'est fantastique!...

En sortant du cabinet de l'empereur Alexandre, Lauriston avait un trouble dans l'âme qui lui fit écrire la plus étrange lettre en France. Lui aussi avait été soumis à une sorte de fascination tout extraordinaire. Cette ironie, mêlée à une assurance si positive, si tranchée, dans ses assertions!.... le moyen de douter?.... Mais ce ne fut pas long. L'empereur, d'ailleurs, savait à quoi s'en tenir, et ne pouvait l'ignorer. Cependant il n'apprit que long-temps après le traité fait entre la Russie et la Turquie.

Maintenant il me faut placer ici la suite de cette histoire. Comme je n'écrirai pas mes souvenirs de l'époque à laquelle eut lieu ce que je vais dire, je veux le placer ici, où d'ailleurs il se trouve parfaitement en son lieu.

Croirait-on, si la chose n'était tellement constatée, qu'il est impossible de la révoquer en doute, que M. de Caulincourt ne fut pas détrompé par les événemens qui se sont succédé depuis 1812 jusqu'en 1824!,.. C'est pourtant un fait notoire, quelque fabuleux qu'il paraisse.

Un jour, le général Pe..t arrive chez une personne de ma connaissance, ayant deux volumes sous son bras, et fortement préoccupé d'une pensée qui paraissait l'absorber. On était alors en 1824, et le duc de Vicence était déjà fort mal de la maladie dont il est mort.

— Croiriez-vous, dit le général Pe..t à la personne

qu'il allait voir, que M. de Caulincourt en est au point où nous l'avons vu en 1812!...

— Allons donc!...

— C'est la vérité... Tout à l'heure je suis allé chez lui pour le voir et lui parler de quelques affaires. Je ne sais comment la conversation s'est tournée du côté de la Russie, et tout aussitôt M. de Vicence s'est mis dans un état presque furieux pour soutenir l'innocence de l'empereur Alexandre, disant toujours que ce qui avait perdu l'empereur Napoléon, c'était cette malheureuse volonté de guerre qu'il avait portée tout à la fois dans le Nord et dans le Midi.

— L'empereur Alexandre ne voulait pas la guerre, répétait M. de Vicence... il la voulait si peu, qu'il fit mettre en prison l'officier qui, le premier, lui annonça que l'armée française était entrée en Pologne[1]. Il l'accusa de répandre des bruits *totalement faux*, et capables de troubler le pays.

— Monsieur le duc, lui ai-je dit (c'est le général Pe..t qui parle), j'ai la plus grande confiance dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais ici, il se trouve plusieurs événemens qui contribuent à tellement brouiller nos idées, que je ne sais comment m'y retrouver... *Vous m'affirmez* que l'empereur de Russie ne voulait pas la guerre, n'est-il pas vrai?...... C'est également dans ce sens que vous avez écrit à l'empereur et au duc de Bassano?...

— Oui, répondit le duc de Vicence, parce que j'étais convaincu, comme je le suis toujours que la Russie ne voulait pas la guerre.

Et en parlant ainsi, il plaçait la main sur son cœur,

[1] On verra plus tard que l'empereur Alexandre me répéta ce même mot, en 1814, lorsqu'il vint chez moi : — Et ce qui est bien singulier, c'est que le czar me frappa au point de me fasciner aussi, et de me faire croire qu'il avait raison.

et affirmait avec fermeté, parce qu'en effet il était brave et loyal.

— Eh bien ! monsieur le duc, dit le général Pe..t, j'ai entendu parler d'un ouvrage dont on fait assez de cas, parce qu'il est d'un homme très capable d'abord, et puis d'un homme *qui a vu*, et qui surtout a pu tout voir : *c'est le colonel Bouteurlin*, aide-de-camp de Sa Majesté l'empereur Alexandre. On m'avait beaucoup parlé de cet ouvrage, et j'ai voulu le lire ; je l'ai acheté il n'y a pas deux heures. En venant chez vous, j'en ai coupé et lu plusieurs pages. J'ai trouvé dans la préface surtout quelques lignes qui sont bien contradictoires avec ce que vous venez de me dire : vous en pourrez juger ; l'ouvrage est dans votre salon où je l'ai déposé avant d'entrer chez vous.

Le général Pe..t fut prendre l'ouvrage du colonel Boutourdin, et l'apportant au duc de Vicence, il chercha le passage qui l'avait frappé, et le lui donna à lire... Après avoir parlé de la campagne d'Iena, des batailles d'Eylau, de Friedland, il arrivait enfin au traité de Tilsitt, et il disait :

» Nous comprîmes parfaitement, après ce traité si humiliant, que nous n'avions d'autre parti à prendre que celui de demeurer dans un repos apparent et dans une activité cachée. Il fallait se défendre enfin. Nous donnâmes des ordres aux troupes qui étaient sur le Pruth, et même à celles qui pouvaient nous être utiles sur des frontières ennemies... Tout fut habilement conduit, et au mois DE FÉVRIER 1812 nous avions *quatre-vingt mille hommes* sous les armes prêts à repousser une première agression ; et puis les esprit étaient travaillés par le clergé russe, qui est, comme on le sait, tout-à-fait *missionnaire* pour répandre la parole sainte. Enfin, l'ouvrage était tout entier dans cet esprit. A l'heure qui sonnait alors, tout ce qu'on avait fait dans

l'ombre réclamait un beau soleil pour se faire admirer : autant la parole astucieuse avait cherché l'obcurité, autant la parole *bravante* chercha-t-elle le grand jour. M. Boutourlin avait parfaitement compris les deux positions, et, en homme d'esprit, il en avait profité. Son ouvrage n'était pas agréable à lire alors pour un Français; mais pour peu qu'on soit impartial, et pour peu que quelques années aient adouci l'amertume de certains souvenirs, le livre du colonel Boutourlin est remarquable et intéressant. M. le général Pe....t en fit l'observation à M. de Vicence.

Mais celui-ci ne comprit rien à ce que lui dit le général... La plus funeste lumière lui apparaissait pour éclairer la vérité....... et quelle était POUR LUI cette vérité!!... Le malheureux fut atterré sous le poids d'une telle infortune!... C'était trop aussi pour lui!!....Avec un cœur loyal, avec une noble pensée, quel rôle lui avait fait jouer sa destinée!.... et pourtant, je le répète. M. de Caulincourt avait en lui tout ce qui fait l'homme essentiellement comme il faut, le vrai gentilhomme... l'honnête homme...... et c'était seulement au bout de douze ans qu'il voyait qu'il avait été trompé!.....qu'il avait trompé surtout!.. et qui avait-il trompé!....

Lorsque le général Pe..t le quitta, après cette fatale communication, il était plongé dans une apathie apparente; mais combien il devait souffrir!

CHAPITRE III.

Nuit de Noël. — Sermon. — L'abbé Fournier à Charenton. — Députations envoyées à l'empereur. — *Il serait mort martyr*. — Nouveau régime calmant. — Couvent des capucins. — L'abbé Fournier nommé aumônier de l'empereur. — Caractère. — M. de Boulogne. — L'abbé Bernier. — L'empereur Napoléon surnommé Théodore-le-Grand, Charlemagne, etc. — Par qui. — Son opinion sur le clergé en général. — L'évêque de Montpellier chez le préfet de police. — L'oubli des principes. — Christophe, roi d'Haïti. — L'oint d'huile de cacao. — Duc de Marmelade, etc. — Dessalines. — Parodie. — Retour aux affaires de l'Europe. — Lettre du duc de Bassano à M. de Krutsmarck. — Traité entre la France et la Prusse. — Junot reçoit de l'empereur la direction des troupes d'Italie. — Traité entre la Suède et la Russie. — La Norwége. — Bernadotte. — Suchet, *duc d'Albuféra*. — Nouveaux combats en Espagne. — Prochain départ de Napoléon. — Douces émotions. — Jeux et sommeil du royal enfant. — Réfutation d'une calomnie. — Dénombrement. — Etat des corps d'armée qui pénètrent en Russie. — Cérémonie religieuse à Moscow. — Image miraculeuse de saint Serge. — Le czar. — Réunion aux eaux d'Aix en Savoie.

Ce que j'ai dit dans les chapitres précédens du comte Dubois me rappelle une histoire assez drôle, dont le commencement remonte plus haut dans le passé, mais dont le dénouement a précisément eu lieu à l'époque où nous sommes.

On fit un jour un rapport au préfet de police sur un fait qui avait eu lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois, un jour ou plutôt une nuit de Noël. C'était un discours prononcé en chaire par un jeune prêtre rempli de talens,

et ce discours, ou ce sermon, comme on voudra l'appeler, avait produit une vive sensation. L'empereur n'aimait pas cette sorte de bruit; il fut irrité, et ordonna les peines les plus sévères. Le discours était des plus vifs, et ne concluait à rien moins qu'à la révolte. Le préfet de police, qui connaissait les têtes auxquelles il avait affaire, prit le parti d'agir avec une vigueur dont la nuance était assez originale. L'abbé fournier, c'était le nom du jeune prêtre, fut arrêté dans le jour même, et mis en prison... Mais où croyez-vous qu'il fut conduit? A Charenton!... Il avait été arrêté comme fou!...

A peine l'arrestation fut-elle connue, que toutes les personnes qui s'intéressaient à l'abbé Fournier, et elles étaient nombreuses, formèrent un cœur de plaintes capables de rendre sourd Dieu lui-même. L'empereur fut assailli de demandes de toutes parts, et par tout le monde : enfin, l'abbé Founier produisait à lui seul plus de scandale que tout le clergé persécuté n'en aurait amené... Une députation fut trouver le préfet.

— De quoi vous plaignez-vous? répondit-il.... de ce j'ai fait arrêter l'abbé Fournier?..... Mais, messieurs, pouvais-je ne pas le faire? Comment voulez-vous qu'on laisse prêcher l'insurrection aux portes des Tuileries, sans mettre ordre à de pareils abus?... Vous vous plaignez encore qu'il soit à Charenton?... Aimeriez-vous mieux qu'il passât à une cour d'assises?... mais à l'heure qu'il est, il serait jugé, condamné (parce qu'il est coupable), et fusillé, ce qui, pour un abbé, vous en conviendrez, n'est pas une belle ni une convenable mort.

— Monsieur, répondit un ecclésiastique de beaucoup de talens, mais très exalté dans sa manière de voir... monsieur l'abbé Fournier serait mort pour son Dieu et pour son roi!... il serait mort martyr, et pour de si grandes causes tous les trépas sont beaux.

— Parfaitement dit, monsieur l'abbé, répondit le comte Dubois en clignant un peu l'œil gauche... merveilleusement répondu... Mais croyez-vous donc que l'abbé Fournier ne sera pas très joyeux en apprenant qu'il en est quitte pour avoir la réputation d'un fou? Nous le tiendrons là *en lieu sûr*, seulement pour lui imposer pendant quelques mois un régime calmant ; et puis nous lui ouvrirons les portes. Ne pensez-vous pas qu'alors il sera sage ?

La députation s'en alla comme elle était venue, et M. l'abbé Fournier demeura plusieurs mois à Charenton (je crois même à Bicêtre); pendant ce temps l'empereur était continuellement tourmenté pour lui donner sa liberté. Comme il ne voulait pas le laisser sortir de prison, il le fit partir pour Mantoue, où il fut recommandé au père gardien d'un couvent de capucins pour être sous sa surveillance immédiate et sous sa responsabilité... Quelques années plus tard le cardinal Fesch, allant à Rome, demanda a l'empereur de lui accorder une légère grâce : l'empereur sourit en pensant que c'était probablement quelque tableau du palais *Quirinal* ou de la ville Borghèse... mais pas du tout, c'était *la liberté de l'abbé Fournier.*

— Ah ça! dit l'empereur, qu'est-ce que c'est donc que cet abbé Fournier? en vérité il fait à lui seul plus de bruit que l'élection de dix députés. Mais que voulez-vous en faire? demanda Napoléon à son oncle.

— Mon Dieu! dit le bon cardinal, je veux seulement lui faire revoir le ciel et les champs, au pauvre jeune homme!... Quant au mal qu'il peut faire, *j'en réponds, sire*, L'abbé Fournier ne quittera pas ma maison ; et vous me connaissez assez pour être certain que ce n'est pas de chez moi que sortira le vent qui fera venir la tempête autour de vous.

— A cette condition, je lui donne sa liberté, dit l'em-

pereur; j'espère qu'il vous en aura de la reconnaissance.

Le cardinal en arrivant à Mantoue, s'en fut aussitôt au couvent des capucins, et délivra le pauvre prisonnier en lui disant à qu'elles conditions il avait obtenu sa liberté.

— Je me suis engagé en votre nom, monsieur l'abbé, lui dit-il, et il faut me confirmer dans la persuasion où je suis, que vous êtes bien résolu à vous bien conduire. Cette condition est de rigueur, comme vous pouvez le penser, dès que vous faites partie de la grande-aumônerie; mais aussi, cette condition fidèlement observée, vous pouvez compter que vous n'aurez jamais de plus chaud protecteur que moi.

L'abbé Fournier est tout à la fois un homme de cœur, d'esprit, et d'une grande piété : il comprit tout ce que lui dit le cardinal, et le comprit bien, parce qu'il l'entendit avec sa raison et avec son âme. Il partit pour Rome avec le cardinal Fesch, devint son secrétaire intime, et plus tard M. l'abbé Fournier fut nommé aumônier de l'empereur. C'était, je le répète, un homme non seulement de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit remarquable; il sortait de la ligne dans laquelle on trouvait à cette époque tant de prêtres intolérens, apportant eux-mêmes un obstacle puissant au maintien de la religion catholique en France, parce qu'il s'y rapportaient, après quinze ans d'une entière liberté dans l'exercice de la religion, un despotisme intolérant, preuve d'un esprit étroit, et malheureusement commun parmi le clergé qui se répandait alors en France. Plusieurs ecclésiastiques oubliaient que Napoléon avait rouvert les églises, rappelé les prêtres, fait un nouveau traité d'alliance avec la cour de Rome, et qu'enfin tout ce qui était chrétien en France lui devait *reconnaissance*. Mais les hommes habiles le comprirent : M. l'abbé de Boulogne fut même un peu trop loin dans ses prédications,

qu'il avait mis chez les capucins de Mantoue parce qu'on le jugeait fou.

M. Dubois était un jour chez lui lorsqu'on lui annonça *monseigneur l'évêque de Montpellier!*

Il connaissait celui que l'empereur avait choisi, et le nom que prononçait l'huissier de son cabinet le fit sourire; mais il s'empressa d'aller au-devant du nouveau prélat, qui de son côté, l'aborda en souriant :

— Monsieur le comte, lui dit-il en lui prenant la main, je viens pour vous remercier!... vous voyez que je suis tout-à-fait dans les principes évangéliques..... l'oubli des injures!..... Mais au fait, toute plaisanterie cessante, je vous dois une éternelle reconnaissance; car enfin, si je n'avais pas été arrêté comme *fou* et enfermé dans un lieu qui a failli me faire perdre en effet la raison, on n'aurait pas demandé pour moi d'être transféré à Mantoue..... le cardinal Fesch ne se serait pas intéressé à ma situation... il n'aurait pas demandé à me voir... il ne m'aurait pas emmené à Rome...., et je ne serais pas aujourd'hui évêque de Montpellier, et le plus dévoué de vos serviteurs.

C'est une drôle d'histoire, n'est-ce pas, que celle de l'abbé Fournier?... il est toujours en Languedoc. occupant le siége de Narbonne, qui, je crois, est réuni à celui de Montpellier [1]. Je trouve que c'est une attitude fort comique, surtout pour un prélat, que de le voir se rendre chez le lieutenant-général de police pour le remercier de l'avoir fait enfermer comme fou!...

Pendant ce temps le pape était toujours prisonnier à Savone. Il ne vint habiter Fontainebleau qu'après le départ de l'empereur. Pendant ce temps il se passait des scènes étranges dans l'autre partie du globe. *Henri*

[1] Autrefois l'archevêché de Narbonne comprenait Montpellier, et, je crois, deux autres évêchés. On le rétablit à la restauration.

Christophe était couronné roi d'*Haïti!*... un capucin, nommé *Corneille Brell*, le sacrait avec de l'huile de cacao; et pour cette importante et solennelle fonction, il était créé grand-aumônier et *duc de Lance*. Déjà, en 1804, ce même capucin avait sacré l'empereur Dessalines, Les grands-officiers de la couronne s'appelaient *duc de Marmelade*, *comte de Limonade*, etc., etc..... Quant à la constitution du royaume d'Haïti, elle est calquée sur la constitution française de 1804. Cette parodie d'un grand empire et d'un grand homme, faite à *la fois* dans une province pour ainsi dire, et par un esclave qui n'a pas même la grande âme de Spartacus?... Eh bien! cette parodie a pourtant donné lieu à de sottes et ridicules plaisanteries..... Cette circonstance, toute naturelle en elle-même dès que l'île de Saint-Domingue est livrée à l'anarchie la plus complète, n'avait même rien de piquant. Christophe n'était que le singe noir des Antilles.... C'est sans doute une singulière comédie, mais qui n'a aucun rapport *scénique* avec le drame qui se jouait alors en Europe.

La partie française de Saint-Domingue se trouvait, par le nouvel arrangement de choses, divisée en deux États, à l'époque de la mort du monstre des Antilles, de Dessalines; les mulâtres, ainsi que je l'ai expliqué dans son temps, voulurent changer la nature du gouvernement de Saint-Domingue, et établir un gouvernement républicain avec un président électif. C'est alors que Christophe fut élu comme président de la république d'Haïti, pour quatre années seulement, et que Péthion, un autre mulâtre, le mis hors la loi!.... et puis voilà que maintenant Christophe met une couronne sur sa tête laineuse, et joue aussi avec des sceptres, des couronnes et des hommes!... c'est une triste chose que l'histoire du monde!...

Tandis que les cérémonies du sacre de Christophe

occupaient les noirs des Antilles, notre vieille Europe était menacée jusque dans ses gothiques fondations. Les empires s'ébranlaient et se menaçaient d'une destruction mutuelle; la France se préparait à la lutte en guerrière conquérante; quant à la Russie, dont les intentions hostiles ne pouvaient plus enfin se cacher, non seulement elle acceptait le combat, mais elle semblait le provoquer et vouloir donner le signal.... les autres puissances étaient toujours craintives, car, au premier mouvement, les douleurs de leurs blessures, fraîches encore, leur rappelaient que Napoléon punit sévèrement le parjure... Servant son pays qui fut toujours en première ligne dans son cœur, le duc de Bassano avait employé toute l'année qui venait de s'écouler à gagner des auxiliaires, c'est-à-dire à les amener à faire des promesses plus positives qu'évasives, ce qui jusqu'à présent avait été leur jeu... L'Autriche, quoique alliée, semblait avoir de la répugnance à poursuivre son frère de Russie. La Prusse se montrait encore plus rétive, et M. de Krusmarck, alors chargé de ses intérêts, paraissait ne vouloir rien accorder. M. de Krusmarck, était un homme de mérite et d'une volonté très arrêtée. Cependant rien n'était plus important que de s'assurer de la Prusse, il fallait qu'elle fût pour nous, ou bien QU'ELLE FÛT DÉTRUITE. Le moment approchait, où le parti devenait extrême; le duc de Bassano écrivit à M. de Krusmarck :

» MON CHER BARON,

» Le moment de prononcer sur le sort de la Prusse » est enfin venu. Je ne puis vous cacher que cette » question est pour elle une question DE VIE OU DE MORT. » A Tilsitt, l'empereur, vous le savez, avait déjà des » intentions bien sévères; ces intentions sont toujours

» les mêmes et ne peuvent être contenues que dans le » cas où la Prusse serait notre alliée, et notre alliée » fidèle. Les momens sont chers, et la circonstance des » plus graves, songez-y bien, etc., etc. »

M. de Krusmarck comprit enfin que la Prusse était perdue, si l'empereur Napoléon prenait seulement le toit d'une de ses chaumières, et le 24 de février un traité offensif et défensif fut signé à Paris entre la France et le cabinet de Berlin; quant à l'Autriche, elle était notre alliée naturelle, mais comme elle était bien plus encore notre ennemie *naturelle*, on sait ce qu'il advint de cette alliance contre laquelle l'empereur s'appuyait avec une si profonde sécurité. . Puis le Danemark, la Confédération du Rhin... TOUT était pour nous au moment où le premier clairon sonna le chant du départ.

Junot avait pris des bains de Baréges, et il ne se ressentait plus de ses douleurs rhumatismales; il avait sollicité avec ardeur de l'empereur [1], un commandement *quel qu'il fût, pourvu qu'il fît la guerre*. L'empereur lui en donna un très magnifique; il l'envoya à Milan pour prendre la direction des troupes d'Italie et pour les conduire vers le Nord. Junot fut comblé de joie, et partit de Paris au moment où l'on allait signer le traité de paix *offensif et défensif* avec l'Autriche [2], elle donnait un secours de 30,000 hommes et 60 pièces de canon... C'était le prince de Schwartzenberg qui devait commander les troupes autrichiennes.

Dans le même moment, la Suède signait aussi son traité avec la Russie [3] !.... Un ancien maréchal de France allait pointer le canon sur ses compatriotes !....

[1] J'ai le brouillon de sa lettre, et c'est une pièce qui montre combien il aimait et la *France* et l'*empereur*.

[2] 24 février 1812.

[3] Signé à Pétersbourg, le 26 mars.

CHAPITRE III.

Nuit de Noël. — Sermon. — L'abbé Fournier à Charenton. — Députations envoyées à l'empereur. — *Il serait mort martyr.* — Nouveau régime calmant. — Couvent des capucins. — L'abbé Fournier nommé aumônier de l'empereur. — Caractère. — M. de Boulogne. — L'abbé Bernier. — L'empereur Napoléon surnommé Théodore-le-Grand, Charlemagne, etc. — Par qui. — Son opinion sur le clergé en général. — L'évêque de Montpellier chez le préfet de police. — L'oubli des principes. — Christophe, roi d'Haïti. — L'oint d'huile de cacao. — Duc de Marmelade, etc. — Dessalines. — Parodie. — Retour aux affaires de l'Europe. — Lettre du duc de Bassano à M. de Krutsmarck. — Traité entre la France et la Prusse. — Junot reçoit de l'empereur la direction des troupes d'Italie. — Traité entre la Suède et la Russie. — La Norwége. — Bernadotte. — Suchet, *duc d'Albuféra.* — Nouveaux combats en Espagne. — Prochain départ de Napoléon. — Douces émotions. — Jeux et sommeil du royal enfant. — Réfutation d'une calomnie. — Dénombrement. — Etat des corps d'armée qui pénètrent en Russie. — Cérémonie religieuse à Moscow. — Image miraculeuse de saint Serge. — Le czar. — Réunion aux eaux d'Aix en Savoie.

Ce que j'ai dit dans les chapitres précédens du comte Dubois me rappelle une histoire assez drôle, dont le commencement remonte plus haut dans le passé, mais dont le dénouement a précisément eu lieu à l'époque où nous sommes.

On fit un jour un rapport au préfet de police sur un fait qui avait eu lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois, un jour ou plutôt une nuit de Noël. C'était un discours prononcé en chaire par un jeune prêtre rempli de talens,

et ce discours, ou ce sermon, comme on voudra l'appeler, avait produit une vive sensation. L'empereur n'aimait pas cette sorte de bruit; il fut irrité, et ordonna les peines les plus sévères. Le discours était des plus vifs, et ne concluait à rien moins qu'à la révolte. Le préfet de police, qui connaissait les têtes auxquelles il avait affaire, prit le parti d'agir avec une vigueur dont la nuance était assez originale. L'abbé fournier, c'était le nom du jeune prêtre, fut arrêté dans le jour même, et mis en prison... Mais où croyez-vous qu'il fut conduit? A Charenton!... Il avait été arrêté comme fou!...

A peine l'arrestation fut-elle connue, que toutes les personnes qui s'intéressaient à l'abbé Fournier, et elles étaient nombreuses, formèrent un cœur de plaintes capables de rendre sourd Dieu lui-même. L'empereur fut assailli de demandes de toutes parts, et par tout le monde : enfin, l'abbé Founier produisait à lui seul plus de scandale que tout le clergé persécuté n'en aurait amené... Une députation fut trouver le préfet.

— De quoi vous plaignez-vous? répondit-il.... de ce j'ai fait arrêter l'abbé Fournier?..... Mais, messieurs, pouvais-je ne pas le faire? Comment voulez-vous qu'on laisse prêcher l'insurrection aux portes des Tuileries, sans mettre ordre à de pareils abus?... Vous vous plaignez encore qu'il soit à Charenton?... Aimeriez-vous mieux qu'il passât à une cour d'assises?... mais à l'heure qu'il est, il serait jugé, condamné (parce qu'il est coupable), et fusillé, ce qui, pour un abbé, vous en conviendrez, n'est pas une belle ni une convenable mort.

— Monsieur, répondit un ecclésiastique de beaucoup de talens, mais très exalté dans sa manière de voir... monsieur l'abbé Fournier serait mort pour son Dieu et pour son roi!... il serait mort martyr, et pour de si grandes causes tous les trépas sont beaux.

remplacé, comme force morale, par la perte de dix ennemis.

Enfin, l'empereur quitta Paris.... ce fut un triste jour; cependant le temps était beau, l'air était embaumé par ces mêmes violettes qui, plus tard, devaient nous rappeler la gloire et le bonheur de nos armes, bien plus que tous les lauriers du Ladon.... Il est des souvenirs que le temps n'efface pas... il en est de même qu'il ne fait qu'accroître et *inciser* profondément au cœur : celui que j'évoque en ce moment est de cette nature... Je vois encore l'empereur avec une expression telle que jamais je ne le vis jamais aussi touché... il était avec son fils... L'enfant, qui adorait son père, avait ses petits bras passés autour de son cou, et paraissait le serrer contre son cœur, ce cœur qui devait cesser de battre à peine au matin de sa vie, et cela parce qu'il était le fils de Napoléon !... Pauvre cher ange!... comme il était beau !... comme son père jouissait de sa beauté!... Il était là, comme accablé par un bonheur trop grand!... il était là, comme le plus grand, comme le meilleur des hommes!... Il joua d'abord avec son fils, et puis tout tranquillement l'enfant avait cessé ses jeux, il avait appuyé sa blonde tête sur la poitrine large et puissante de son père; et là, après quelques douces caresses, le royal enfant s'était endormi, et son père, après avoir fait un signe de la main, s'était assis bien doucement pour ne pas éveiller son fils!... Oh! qui n'a pas vu dans cette attitude pleine de charmes ne le connaît pas!... Et comme il fut remettre l'enfant dans son berceau avec soin!... sa nourrice aurait eu la main moins légère!... Cette scène que je rapporte là n'est rien par elle-même; je serais bien embarrassée de pouvoir dire comment c'est *une scène* même, comment c'est *un fait*; un père qui embrasse son fils tandis qu'il dort, qui le regarde dormir, et qui demeure en silence, quoi de plus sim-

ple? quoi de plus dépourvu d'accessoires étrangers à un sublime qui vous ravit?... Et ce sublime, c'est Napoléon, ce roi du monde, cet homme que des paroles de prévention montrent souvent comme un être qui sacrifiait TOUT à ses penchans, qui n'aimait rien enfin.... Et ce souvenir me le rappelle à moi beau comme une jeune mère le serait l'œil humide de cette première sensation maternelle, lorsque, pour la première fois, son enfant lui sourit ou la nomme. Sans doute que dans ce moment Napoléon songeait qu'une balle, un boulet pouvait le tuer, et alors!... cette jolie, cette ravissante créature, comment serait-elle alors en ce monde?... Hélas! peut-être le rideau de l'avenir se soulevait-il en ce moment pour lui! Il faut que ce soit, pour que *sa fauve prunelle* fût voilée par des larmes, et que son noble visage fût ainsi animé d'une aussi étrange expression. Je ne l'ai pas vu le jour où il présenta ce bel enfant à toute cette garde nationale si belle, si aimante, si fidèle, et surtout si enthousiaste pour son empereur!... non, je ne l'ai pas vu, lorsque, se fiant à leurs cris d'amour, il leur confia sa femme et son fils!... Ce fut un grand moment, sans doute; ce fut peut-être l'instant de la vie de l'empereur où il fut ému en parlant au peuple!... eh bien, je ne crois pas qu'il l'ait été davantage que le jour que je viens de rappeler.

Enfin, il partit!... et fut en Allemagne pour donner les derniers ordres et rassembler tout ce qui devait marcher ensemble; il voyait, avec cet œil si profondément habile, que cette campagne était décisive, et que rien ne pouvait balancer un revers : il connaissait la Prusse. La Confédération du Rhin, qui aurait dû être reconnaissante pour son propre intérêt, au moins si ce n'est par honneur pour son serment, la Confédération du Rhin était toujours au moment de trahir, et il le sa-

vait?... et cependant il l'admettait à un partage d'affection pour ainsi dire avec la France.

Au moment où la vieille Europe s'ébranla sous la marche de tant de peuples, il vint dans la pensée de faire le calcul de ces mêmes peuples, et chercher à établir une balance dans laquelle les divers intérêts seraient pesés.

La population de l'Europe, d'après M. de Humboldt, est de 182,000,000, dont il faut déduire les 10,000,000 de la Turquie européenne. On comptait alors que la France avait bien 42,000,000 d'habitans.

	42,000,000
Le royaume d'Italie.	6,000,000
Les provinces Illyriennnes.	1,100,000
Naples, Lucques, Piombino.	4,600,000
L'Espagne (Europe).	10,500,000
Le Portugal (Europe).	3,000,000
Westphalie.	2,100,000
	69,300,000

Voici, sous la domination de l'empereur Napoléon ou de ses frères, plus du tiers de l'Europe. Maintenant je vais donner la somme des peuples soumis à sa domination. Ainsi :

Report. . . .	85,500,000
La Confédération Rhénane.	11,000,000
La Suisse.	1,600,000
Le grand duché de Varsovie.	3,600,000
	16,200,000
	69,300,000

Voilà donc 85,000,000 d'hommes sous la domina-

tion de l'empereur Napoléon, et dans toute l'Europe nous n'en comptons, d'après le calcul de M. Humboldt, qui est, je pense, le plus juste de tous, que 182[1]. Si nous en retranchons 10 pour la Turquie d'Europe, ce qui est, au fait, assez juste, il est évident que plus des deux tiers de l'Europe sont entraînés dans l'orbite de cette planète merveilleuse qui fait exécuter ses ordres dans un espace comprenant dix-neuf dégrés de latitude, et trente degrés de longitude?...

Voici maintenant l'état des corps d'armée qui formaient cette masse terrible qui se rua sur la Russie, et dont la secousse ébranla l'Europe entière, lorsque le monde sauvage repoussa le monde civilisé.

Maréchal Davoust,	1er corps d'infanterie.
Maréchal Oudinot,	2me corps.
Maréchal Ney,	3me corps.
Le prince Eugène,	4me corps.
Prince J. Poniatowski,	5me corps.
Général Gouvion Saint-Cyr,	6me corps.
Général Reigner,	7me corps.
Duc d'Abrantès,	8me corps.
Maréchal Victor,	9me corps.
Maréchal Macdonald,	10me corps.

Toute la cavalerie de l'armée, formant quatre corps, était commandée par Murat, et les corps l'étaient par les généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg. La vieille garde, cette masse d'hommes qu'on estime par leur hauts faits, leur belle conduite, était commandée par le duc de Dantzig et le maréchal Lefebvre, la jeune garde marchait sous le

[1] On pourrait objecter que l'Espagne étant en guerre dans la plus grande partie des provinces, ne devrait pas figurer dans le calcul que je présente.

maréchal Mortier; la cavalerie de la garde agissait séparément de la cavalerie de l'armée; enfin le total de quatre cent cinquante mille parmi lesquels on peut compter au moins deux cent soixante-dix mille combattans! .. dans les quatre cent cinquante mille hommes, je ne compte pas le corps autrichien, qui était de plus de trente mille hommes, et se gouvernait lui-même, on s'en est bien aperçu.

L'armée russe était divisée en deux parties et une réserve; les deux parties s'appelaient première et seconde armée d'occident; le général Barclay de Tolly commandait la première, le général Bagration la seconde; la réserve était confiée au général Tormasow. L'armée russe était, dit on, de trois cent soixante mille combattans.

J'avais conservé des relations fort intimes en Russie, et malgré la rupture des deux empires, comme mes affections passent toujours avant les considérations politiquement flatteuses, et que des lettres d'amies d'ailleurs ne pouvaient avoir aucune influence sur le destin même d'un écureuil, je recevais souvent encore des lettres de Pétersbourg et même de Moscow où j'avais également des relations d'amitié. Ce fut ainsi instruite de ce qui se passa à Moscow, lorsque l'empereur Alexandre fut y chercher l'image vénérée de saint Serge. Ce devait être un beau spectacle en effet que cette cathédrale antique, cette basilique chrétienne, dont les vitraux cachés par de vieilles bannières répandaient un demi-jour douteux sur la belle figure du jeune czar recevant des mains du métropolitain Platon, alors plus que centenaire, l'image miraculeuse qui devait conduire l'armée dans les périls et l'en faire triompher!.... Oui, ce devait être imposant en effet; ce devait être bien beau surtout pour un Français s'il s'en trouvait à Moscow!.. Que devait-il dire!.. que devait-il

penser, en voyant s'humilier au pied d'une image le chef d'un grand empire, n'espérant de refuge pour sa défense, après seulement quinze jours d'hostilités, que dans la protection d'une relique, et cela en 1812 !...

A cette époque, Paris offrait un spectacle curieux, mais affligeant; tout le monde partait; *les maris, les fils, les frères, les amis,* tout cela s'en allait à la guerre, et *les femmes, les mères, les sœurs et les amies,* pleuraient, et pour se distraire, allaient aux eaux, dans leurs terres, ou bien en Italie, ou en Suisse. J'étais alors bien malade, et des suites de mon voyage d'Espagne, et des inquiétudes que m'avait données mon fils Alfred. J'étais attaquée pour la deuxième fois d'une souffrance nerveuse au pilore, tellement douloureuse, que je craignis un moment d'être mortellement attaquée. Les eaux de Cauterêts m'avaient fait beaucoup de bien ; je résolus de prendre encore le même remède, mais Cauterêts était trop loin. On me dit que les eaux d'Aix en Savoie avaient presque la même vertu, et je me décidai à y aller. Etant à déjeûner à la Malmaison avec l'impératrice Joséphine, je lui parlai de mon projet de voyage. . . . .

— Oh, allez donc à Aix en Savoie ! me dit-elle... je vais à Milan, et, en revenant en France, j'irai à Genève, et bien certainement à Aix ; je serai bien contente de vous y trouver.

L'impératrice Joséphine avait une parole si gracieuse, un regard si caressant et si doux quand elle voulait obtenir ce qu'elle demandait, qu'il était difficile de lui résister. Je lui promis donc d'aller à Aix, quoique je susse qu'il devait y avoir plusieurs personnes de la famille impériale... En effet, la princesse Pauline, Madame-mère, la reine d'Espagne et la princesse de Suède devaient passer l'été à Aix en Savoie. C'était bien brillant pour un lieu où la vie la plus sim-

ple est la plus agréable ; mais enfin il pouvait bien y avoir quelque compensation dans la beauté du pays, et puis, avec la volonté d'être polie et point esclave, on est sûr d'être bien, en quelque lieu de la terre qu'on soit.

Je me déterminai donc à aller à Aix ; j'emmenai avec moi mon fils aîné, qui avait trois ans, et je laissai le plus jeune avec sa nourrice, sous la surveillance d'une personne attachée à mon mari ; puis je plaçai mes deux filles avec leur gouvernante anglaise et leur bonne, dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, sous la surveillance immédiate de madame de Navarre, qui alors en était la supérieure. C'était une femme d'un esprit et d'un caractère remarquable, et que j'ai prise depuis dans une haute estime. Mes filles lui furent confiées, et je partis tranquille pour mon voyage en Savoie. Je n'avais pas encore, ainsi que toutes celles qui avaient des intérêts à la grande armée, de puissans motifs d'inquiétude ; au contraire, cette force immense que nous venions de déployer pour la première fois me paraissait devoir écraser la puissance qui s'opposait à nous. Hélas ! la vie ne se compose que de déceptions... d'espérances trompées ! et l'on en vient au point même où je suis... de douter que la mort soit un bien !

CHAPITRE IV.

Entrevue de l'empereur avec François II. — *La Russie entraînée par la fatalité*. — Reconnaissance des Cortès d'Espagne par Alexandre. — Charles IV. — Lettre de M. de Rovigo. — Inconvenance. — Sollicitude de Napoléon. — M. de Caulbé. — 300,000 francs. — *L'[illegible] la Pierre*. — Joséphine. — Toilette. — Vases fêlés. — Porcelaines du Japon. — *Bric-à-brac*. — Mauvais goût de Marie-Louise. — Madame-mère. — Souvenirs de la patrie. — Chant du chevrier. — Xavéria. — La demande à dîner. — Repartie heureuse. — M. d'[illegible].

Avant de tirer le premier coup de canon, l'empereur voulut tenter un dernier effort afin de connaître les dispositions définitives de la Russie. M. de Narbonne, malgré toute son habitude des cours, n'avait pu rendre aucun compte lors de la mission de Wilna. Napoléon espéra mieux d'une entrevue avec l'empereur d'Autriche, devenu son beau-père, et surtout d'une entrevue avec M. de Metternich, car l'empereur François II ne garde pour lui que le ministère du bien à faire dans ses États... Il emmena donc l'impératrice à Dresde, pour la réunir en apparence à son père, mais bien certainement au fond pour connaître un peu la route du labyrinthe dans lequel il allait entrer.

L'entrevue ne servit qu'à épaissir et serrer le bandeau; la certitude de la guerre des États-Unis avec la

Grande-Bretagne acheva l'ouvrage ; le général *Bloomfield*, ayant son quartier-général à New-York, proclama la guerre de son gouvernement avec l'Angleterre, et par une coïncidence assez singulière, car il ne pouvait y avoir accord en cela, l'empereur proclamait la guerre avec la Russie le même jour (22 juin 1812) à son quartier-général de Wilkowsky, près *de Gumbinen* (Prusse orientale) :

» Soldats! dit Napoléon, la seconde guerre de la Pologne est commencée... La première s'est terminée à Tilsitt; à Tilsitt la Russie a juré alliance éternelle avec la France, et guerre à l'Angleterre; elle *viole* aujourd'hui ses sermens... La *Russie est entraînée par la fatalité!*... Ses destins doivent s'accomplir... Nous croit-elle donc dégénérés?... Marchons en avant! passons le Niemen... portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première....

Et pendant qu'il annonçait ainsi par avance le destin de la plus grande nation de l'Europe, comme nombre d'hommes, elle, de son côté, opposant la résistance à l'attaque, ou plutôt continuant l'attaque sourdement commencée, la Russie signait à *Weliky-Louky* un traité de paix avec la régence de Cadix agissant au nom de Ferdinand VII. L'empereur Alexandre reconnaissait la légitimité de l'assemblée générale et extraordinaire des Cortès, tenue à Cadix, ainsi *que sa constitution*[1]. Une clause spéciale du traité portait qu'on devait se secourir mutuellement dans tous ce qui pouvait accélérer la chute de leur ennemi commun... et cet ennemi, c'est Napoléon.

C'est maintenant que la trahison, qui plus tard ne

[1] Cette remarque est assez utile à faire, car je ne pense pas qu'en 1823 l'empereur Alexandre ait été fort tenté de donner le moindre appui aux insurgés d'Espagne.

craignit pas de se montrer avec impudence, entourait déjà Napoléon et l'empereur Alexandre... J'ai là-dessus des pensées qui *m'appartiennent*... qui sont le fruit de mes réflexions sur ce que *j'ai vu et entendu*. Il n'est pas possible que l'empereur Alexandre ait été subitement aussi mal pour l'empereur Napoléon sans un motif que le temps pourra faire connaître ; comme maintenant on ne *sait rien*... il faut se taire. Je dirai seulement les faits d'après lesquels j'ai formé mon opinion.

A cette époque il y eut en France un mouvement de famille, si l'on peut parler ainsi, bien important s'il eût été connu, et dont personne ne s'inquiéta, parce que les intérêts étaient tous attentifs à suivre la boussole européenne ; ce mouvement fut le départ de la famille royale d'Espagne, qui habitait Marseille depuis son départ de Bayonne, ou à peu de chose près. Mon frère, qui alors était lieutenant-général de police à Marseille, et qui avait les nobles et malheureux prisonniers en partie sous sa garde et sous sa responsabilité, fut d'autant plus ravi de les voir partir, que le roi Charles IV souffrait de cette vie sédentaire qu'il était forcé de mener ; tandis qu'à Rome, Albert espérait que le bon vieillard pourrait reprendre quelques unes de ses habitudes de chasse ; et puis, comme il connaissait particulièrement le général Miollis, il était tranquille sur les soins et les égards qu'il aurait pour la noble famille exilée... Mais, en parlant de cela, il me faut mettre ici une lettre bien curieuse, écrite par le duc de Rovigo, et par ordre de l'empereur, au premier écuyer de Leurs Majestés le roi et la reine d'Espagne. La voici, et je la transcris sur l'original lui-même... Je n'omets pas un mot, parce que tout y est à remarquer.

« Paris, le 4 mai 1812.

» Je m'empresse de vous apprendre, monsieur, que

» Sa Majesté l'empereur et roi vient de me donner l'or-
» dre de tout disposer pour le départ du roi Charles IV
» et de sa famille, de Marseille à Rome...

» Si Sa Majesté désire voir l'escadre de Toulon, elle
» sera reçue à bord des bâtimens de l'empereur, *comme*
» *roi* [1], avec les honneurs qui seraient rendus à l'em-
» pereur lui-même... et pendant son séjour à bord, l'es-
» cadre arborera le pavillon.

» Sa Majesté *devra* revenir par Aix, se diriger sur
» Avignon, Grenoble, Fort-Barreau, Chambéry, Le
» Mont-Cenis. Les ordres seront donnés tant par le mi-
» nistre de la guerre que par le ministre de l'intérieur
» pour les gîtes et les honneurs à rendre au roi, quand
» vous aurez fait connaître les stations où le roi désire
» s'arrêter.

» A Turin, le prince Borghèse, gouverneur-général,
» ira à sa rencontre, et le conduira dans le palais de
» l'empereur et roi ; *il lui a été écrit en conséquence*...
» Le roi pourra s'y reposer *si bon lui semble*.

» Le roi prendra ensuite la route de Parme ; et des
» ordres sont donnés à l'intendant des palais impériaux
» d'Italie, pour que le palais de Parme et le château de
» *Colorno* soient en état de recevoir Leurs Majestés.

» Sa Majesté le roi se rendra de Parme à Florence,
» où elle est également attendue par Son Altesse Impé-
» riale madame la grande-duchesse de Toscane.

» Leurs Majestés continueront leur route vers Rome
» à leur loisir, et j'écris dès ce soir à M. le général
» Miollis, pour que tout soit prêt à les recevoir.

» L'intention de l'empereur était de donner au roi
» son palais du Quirinal, mais les réparations considé-
» rables qui s'y exécutent cette année ne permettent

[1] Le secrétaire qui a pu écrire d'un semblable style aurait eu besoin de faire un cours, non-seulement de politesse, mais de convenance.

» pas d'en disposer. Sa Majesté vient de me donner » l'ordre d'annoncer au prince Borghèse, à Turin, que » son intention est qu'il mette provisoirement à la dis- » position du gouverneur général [1] son palais et *sa villa* » pour l'habitation de ville et de campagne de Sa Ma- » jesté, et de toute la famille royale. Je viens d'écrire » en conséquence pour qu'aucun des meubles, tableaux » et objets précieux ne soient déplacés de ces deux pa- » lais, *et qu'on les dispose à recevoir le roi*. La personne » qui ira en avant, en s'annonçant de sa part, en sera » mise en possession. Je désire, monsieur, que tout ce » qui est relatif à la conservation de ces objets soit ré- » glé dans les intérêts du prince Borghèse.

» Il serait convenable que vous pussiez accompagner » le roi jusqu'à Rome, et faire en sorte qu'avant son » départ Sa Majesté se séparât d'une quantité d'Espa- » gnols qui ne lui sont plus nécessaires, et qui ne peu- » vent que diminuer les agrémens de sa position par » les frais considérables qu'ils lui occasionnent.

» L'empereur m'a chargé de faire connaître au roi, » *qu'il ne s'opposait en rien à ce qu'il vît sa fille* [2] et le » roi de Sardaigne, autant de fois que cela conviendrait » à Sa Majesté : les mesures qui avaient été prises en- » vers cette princesse cessant en grande partie d'avoir » leur effet, lorsque le *roi peut reprendre son autorité* » *sur elle*.

» Sa Majesté m'a fait connaître son intention, que le » roi et sa famille soient conduits par des chevaux de » poste aux frais de l'empereur. J'écris en conséquence » *au conseiller d'Etat Lavalette* [3], avec lequel vous vous » concerterez pour tout ce détail.

[1] Le général Miollis.

[2] La reine d'Etrurie. Elle était dans une couvent de Rome, elle avait été compromise dans je ne sais plus quelle affaire, mais il n'importe, la formule et bizarre.

[3] Le style de cette lettre est parfois bien étrange : comment imaginer

» Quant à vous, monsieur, quand vous aurez ter-
» miné tout ce qui concerne l'établissement de Leurs
» Majestés à Rome, je désire que vous reveniez à Paris
» continuer d'y gérer les affaires de Sa Majesté; la ma-
» nière dont vous avez déjà suivi ici ses relations, rend
» ce désir commun à tous ceux qui ont eu à traiter
» avec vous.

» Recevez, monsieur, les assurances nouvelles de
» ma considération très-distinguée.

» Le duc de Rovigo. »

A Monsieur le colonel Cailhé, premier écuyer de Sa Majesté le roi Charles IV.

Cette lettre est fort remarquable, en ce qu'elle montre toute la solicitude de l'empereur pour le roi et la reine d'Espagne; sa volonté qu'ils soient traités honorablement, et même magnifiquement. *Le pavillon espagnol* est de bon goût, et en général la lettre serait admirablement bien si elle était *traduite* autrement.

L'impératrice Joséphine avait fait une impression tout-à-fait profonde sur les souverains espagnols, et je tiens de leur premier écuyer lui-même, qui était en même temps leur ami, que l'impératrice fut souvent un génie tutélaire pour la royale et malheureuse famille, lorsque, surtout en l'absence de l'empereur, les paiemens qui devaient se faire étaient lents à s'effectuer; alors l'impératrice faisait mille démarches pour qu'ils fussent payés; et lorsquelle ne pouvait pas changer les ordres et les dispositions de l'empereur, alors elle disait à M. Cailhé :

— Mon cher colonel, il faut aller trouver l'empe-

que dans une lettre aussi officielle on va appeler un homme par son no sans lui donner son titre, et surtout celui si commun de *monsieur!*

reur; ce n'est pas lui qui fait ces mauvaises choses..... Partez, je vais vous donner une lettre pour lui.

Et M. Cailhé montait en chaise de Poste, ne s'arrêtait que pour changer de chevaux; puis arrivait auprès de l'empereur, qui en effet n'était jamais pour rien dans ces retards de paiement; il se mettait en colère, faisait faire une ordonnance *de* 300,000 *francs*, pas exemple, la remettait lui-même à M. Gailhé en souriant de ce doux et bon sourire qui lui gagnait tant de cœurs; et puis ensuite se remettait à son travail comme si on ne lui avait parlé que des bastions ou des routes qu'il avait en ce moment sous les yeux.

Un homme d'Etat tout-à-fait supérieur [1], et du plus charmant esprit comme du plus profond mérite, étant avec moi il y'a seulement quelques jours, et partageant mon émotion en parlant de l'empereur, parce que cet homme possède un cœur noble et une âme généreuse, me disait qu'il avait pu vérifier, dans la haute position où il était près de Napoléon, combien la fable de *l'Ours et la Pierre* avait de vérité!...

— Mais, lui disais-je, sans doute l'empereur avait des amis... mais a-t-il été bien servi?

— Ah! madame! s'écria-t-il...... le plus grand malheur peut-être de l'empereur, c'est d'avoir été TROP bien servi!...

En effet, il avait raison, lorsque l'on veut faire plus que la position ne comporte, l'extension donnée en bien comme en mal est tout aussi funeste, car elle fait également rompre.

Depuis, j'ai commenté cette idée, et je l'ai trouvée d'une justesse admirable!..... Oui, l'empereur fut souvent même TROP BIEN SERVI!

L'impératrice Joséphine aurait bien pu certifier de

[1] M. le duc de Bassano.

la vérité de ce que je viens de dire là. Toute sa destinée brisée, sa vie détruite, c'était pour servir l'empereur!...

Lorsque je revis l'impératrice Joséphine, ce fut assez long-temps après mon retour d'Espagne; elle était à Navarre lorsque j'arrivai à Paris, et n'en revint que dans l'automne, lorsque l'humidité l'eut chassée de Navarre, où les eaux, les ombrages, les prairies, causent des inconvéniens qui ne sont pas balancés que pendant deux mois de la plus belle saison, c'est-à-dire de fin de juin jusqu'à la fin d'août : l'impératrice en avait déjà beaucoup souffert.

Je la trouvai fort engraissée; cela lui allait bien et mal; cela lui allait bien pour son visage, parce qu'une fois qu'une femme a passé quarante ans, il faut qu'elle engraisse pour que sa figure ait encore une illusion de jeunesse... cela lui allait mal, parce que sa tournure si ravissante avait presque disparu, et que c'était presque toute sa beauté; elle était devenue fort grasse, et sa taille avait pris cette apparence *de matrone* qu'on trouve dans toutes les statues d'Agripine, de Cornélie, de Livie, etc., etc. Il y avait surtout une portion de sa personne qui s'était accrue d'une manière tout extraordinaire, et la façon dont elle s'habillait, quoique son goût fût parfait, contribuait encore à la faire paraître plus forte.

Au reste, elle avait, le jour dont je parle, une toilette ravissante, avec laquelle je la trouvais mille fois mieux que dans une grande toilette du soir. On ne voit plus maintenant de ces *élégances matinales*, ou du matin pour parler plus juste, et ce n'en est pas mieux. Lorsqu'il y avait du luxe, les ouvriers travaillaient, et les femmes étaient mieux mises; maintenant, ce n'est pas qu'elles économisent... non... elles achètent des

magots... des vases du Japon fêlés, ébréchés, qui s'achètent des prix fous, et n'ont aucune valeur [1].

La toilette de l'impératrice était admirable de bon goût et de fraîcheur; elle avait une robe de mousseline de l'inde, de ces mousselines qu'on peut appeler un tissu d'air, que, cependant, malgré sa finesse, on avait brodée au plumetis d'un semis de petites étoiles dont le milieu était rempli par un point de dentelle fait à l'aiguille. La robe était montante et faite comme une redingote; tout autour était une magnifique angleterre de la hauteur des deux mains, et abondamment froncée; le tour du col et le devant de la robe en avait également; de distance en distance étaient des nœuds d'un ruban de satin bleu, si frais, si pur de nuances, bleu turquoise, que jamais on ne vit rien de si charmant; le dessous de la robe était en satin du même bleu que les rubans; sur sa tête, l'impératrice avait un bonnet dont les *papillons* étaient en angleterre du même dessin, mais encore plus fine que celle de la robe, et gracieusement posé at coupé par des touffes de ce ruban bleu auquel ne venait se mêler aucune fleur... Jamais on ne fera une plus charmante toilette, et surtout elle ne sera jamais mieux portée; c'est un enchantement qu'un pareil costume [2]... Mais si vous voulez l'imiter aujour-

[1] J'étais, il y a quelques jours, chez une de mes amies qui a cette manie même au degré de la folie. Sa chambre ressemble à une arrière-boutique de bric-à-brac; mais le curieux (ce n'est rien de ce qui est là), c'est que tous les objets étalés en grande pompe sur des étagères et presque sur la cheminée sont cassés et presque hors de service. Ce sont des Magots n'ayant qu'un bras, un dragon sans queue... des tasses sans leur soucoupe, des théières rattachées par un lien... des pots à crême appareillés seulement pour *la fêlure*... Et que croyez-vous qu'elle paie cela? des niaiseries peut-être? non pas du tout. La moindre pièce lui coûte 300 à 400 francs... et beaucoup ont été payés jusqu'à 3 à 4,000 francs.

[2] Mademoiselle Minette m'a fait une pareille robe pour un jour de Longchamp, excepté que ce qui était bleu était jaune d'or; mon chapeau avait été fait par Herbault; il était en paille d'Italie, avec des giroflées jaunes et des jacinthes bleues.

d'hui, n'allez pas garnir votre robe avec *un tulle, application d'angleterre*, parce que les plis seront raides et sans grâce; n'allez pas employer de mauvaise mousseline claire, sans être fine, parce que le reflet n'est plus le même... et en tout, si l'on veut imiter une fraîche et suave toilette d'un temps où le goût marchait avec une grande richesse, il faut ne rien mettre de faux, et consentir à porter une robe toute simple... L'impératrice Joséphine avait un goût admirable pour sa parure. Je suis certaine que ce goût tout naturel, au reste, et qui lui était inhérent, a contribué à la faire paraître long-temps jeune. L'empereur, qui certes ne faisait guère attention à la manière dont les femmes étaient mises, si ce n'est lorsqu'un habit de cour lui frappait trop souvent les yeux, s'occupait cependent souvent de l'impératrice Joséphine : on aurait dit qu'il en était fier!...

La meilleure preuve du bon goût de l'impératrice Joséphine, c'est le peu d'élégance de Marie-Louise; elle avait les mêmes ouvriers, elle avait une somme très-forte pour la dépense de sa maison... Eh bien! jamais je ne lui ai vu ne ces costumes de cour étourdissans par une élégance magnifique toute charmante [1]. Je crois que la faute en venait d'elle. Quant à la duchesse de Montebello, qui sait très-bien ce que c'est que de se

[1] Je revoyais hier, dans une page de mon journal de 1809, le détail d'une robe que j'ai vue à l'impératrice Joséphine. La jupe et le manteau étaient pareils; tous deux en tulle brodé en lames d'or, mais avec une délicatesse infinie. C'était un carreau pris dans un autre, et pris par ses quatre côtés, ce qui formait, non p... un tissu d'or, mais un réseau admirablement fait. Une petite frange bordait le manteau et la robe. Puis le tour du corsage, les manches, la ceinture, tout était brodé en émeraudes entourées de diamans. Le diadème, le peigne, les boucles d'oreilles..... tout en émeraudes. Une autre fois, l'impératrice mit la même robe avec la garniture complète de perles admirables. Je ne sais quelle est celle des deux parures que j'aime le mieux.

bien mettre, comme elle était dame d'honneur, et non pas dame d'atours, cela ne la regardait pas.

J'ai déjà dit que Madame était de la plus grande réserve relativement à l'impératrice Marie-Louise ; elle était pour la seconde de ses belles-filles ce qu'elle avait été pour la première, c'est-à-dire très-silencieuse, et ne cherchant en général qu'à établir de bonnes relations entre ses nombreux enfans. Je répète ici ce que j'ai dit souvent, c'est que MADAME-MÈRE est une des femmes les plus supérieures de l'époque ; mais ce que je puis dire aussi, c'est qu'elle n'aimait pas Marie-Louise.

MADAME était d'une grande réserve avec nous sur ces sortes de matières. Il y avait une femme dans sa maison qui avait sa confiance plus qu'aucune autre ; peut-être c'était SAVÉRIA, cette femme qu'elle avait amenée avec elle de Corse, et qui avait élevé tous ses enfans dans leur première enfance... Savéria avait non pas de l'attachement pour tout ce qui était *Bonaparte*, mais un culte, une idolâtrie ; c'était une femme extraordinaire. Je n'oublierai jamais l'expression de sensibilité sauvage qui l'anima un jour à Pont ; j'étais dans une vieille galerie abandonnée où se trouvait une épinette plutôt qu'un piano, sur laquelle mademoiselle de Launay et moi nous nous amusions quelquefois pour tromper le temps ; un jour, je chantais à demi-voix, tandis que Madame faisait son reversi ; et dans cette maison, où tout me rappelait la Corse bien plus que chez moi, il me revint en mémoire une chanson de chevrier, un chant montagnard, que ma mère m'avait appris en me le chantant, non-seulement dans mon enfance, mais plus tard, pour qu'à mon tour je le disse auprès de son lit, pour endormir ses douleurs... Je le chantais, et je chantais doucement. Cependant Savéria m'entendit ; sa chambre n'était pas éloignée, et elle s'approcha doucement de moi, tandis que j'étais au piano... puis j'enten-

dit des sons étouffés, des sanglots... C'était Savéria, qui elle aussi voulait chanter le chant de ses montagnes, et que les larmes de la patrie suffoquaient et empêchaient de parler... elle me fit une impression vive, cette femme!... Elle n'avait guère de bonté que pour ceux qu'elle aimait, et une expression douce semblait étrangère à ses traits... du reste, je ne pouvais me plaindre, car elle m'aimait.

Madame avait pris une excellente attitude avec Marie-Louise ; celle-ci crut, dans les premiers mois de son mariage, qu'il n'y avait dans la nombreuse famille de l'empereur que lui dont elle dût s'occuper, et la reine de Naples, qui avait été au-devant d'elle jusqu'au-delà des frontières. Madame, dont l'excellent esprit lui faisait toujours voir l'inconvénient de mettre le trouble par des plaintes inutiles d'ailleurs, ne s'en rapporta qu'à elle-même pour se faire respecter de sa jeune belle-fille ; et un jour, Marie-Louise ayant été chez elle, pendant une absence de l'empereur, et lui ayant dit :

— Madame, je viens vous demander à dîner... mais ne vous dérangez pas... je ne viens pas comme l'impératrice... je viens tout simplement chez vous...

— Mon Dieu, lui dit Madame en l'interrompant et l'attirant à elle en la baisant sur le front, je ne ferai non plus aucune façon... je vous recevrai comme ma fille... et la femme de l'empereur aura le dîner de la mère de l'empereur...

L'impératrice Joséphine avait été beaucoup moins soigneuse pour Madame, que Marie-Louise, et elle avait été mal conseillée... L'empereur ne rendait pas à sa mère autant de soins extérieurs que lui-même aurait voulu le faire, mais il était vivement blessé quand il apprenait qu'on avait eu des torts avec elle... Un homme, qui cependant était son favori, manqua avoir une vive semonce, dans une circonstance relative à

une personne aujourd'hui bien fameuse dans le monde littéraire : c'est M. d'Arlincourt.

M. d'Arlincourt était à cette époque fort jeune homme, et très-amoureux de madame d'Arlincourt, qui alors s'appelait mademoiselle Chollet, et dont le père était sénateur. Le mariage de M. d'Arlincourt dépendait d'une place dans la maison d'une des princesses : on le nomma chez Madame sans réfléchir que son âge était un empêchement réel. Madame fut très-irritée d'abord de cette nomination sans qu'elle eût été consultée. M. d'Arlincourt n'était pas alors une de nos gloires littéraires, et *le Solitaire* n'avait pas fait son entrée dans le monde.

CHAPITRE V.

Haute-Combe. — Talma. — *Je n'aime pas le grec.* — Comparaisons. — Bobèche et Desbureaux. — M. de Forbin. — Bonnes façons. — Recette pour ne pas crotter ses souliers. — La reine d'Espagne. — Empire de la mode. — Mots de Louis XIV. — Les brouillards. — M. de Rambuteau. — Qualités essentielles d'un homme d'Etat. — Le cardinal de Retz. — *La borne de cuivre de la place Vendôme.* — La colonne Vendôme. — Colbert. — *Flamme tombée du ciel.* — M. de T........ n'est pas un homme d'Etat. — Les vingt sermens. — Opinion de l'empereur à ce sujet. — Madame de Mesgriny, sous gouvernante du roi de Rome.

Je partis donc pour Aix en Savoie, le 25 de juin 1812, avec madame la baronne Lallemant, mon amie la plus intime, mon beau-frère, et mon fils aîné, qui avait alors trois ans. Mon logement avait été retenu d'avance, et cela avec raison, car la foule était immense cette année à Aix, et les buveurs d'eau et les baigneurs étaient en si grand nombre, qu'en vérité il était à craindre qu'on ne fût obligé d'aller loger à *Haute-Combe* [1] ou bien à la *Dent-du-Chat* [2]. Non-seulement il se trou-

[1] Ancienne abbaye maintenant en ruines, où l'on enterrait les ducs de Savoie. C'est de l'autre côté du lac du Bourget. On n'y peut aller que par eau, surtout d'Aix.

[2] Montagne assez élevée, immédiatement derrière Haute-Combe.

vait à Aix beaucoup de personnes de la famille impériale, mais toutes celles qu'elles amenaient à leur suite encombraient toutes les maisons, d'ailleurs fort petites, de la bourgade appelée *Aix en Savoie*. Quant à moi, j'avais le bonheur d'être fort bien logée. J'étais chez M. *Dommanget* [1], dans une jolie maison située sur la place, et mes hôtes étaient ce que j'espère qu'ils sont toujours, de bonnes et d'excellentes gens. La reine d'Espagne logeait en face de moi, et n'était pas, à beaucoup près, aussi bien.

J'ai déjà dit que nous nous étions donné rendez-vous à peu près une vingtaine de personnes pour nous trouver *en masse* dans ce lieu presque toujours amusant, mais qui, cette année, nous menaçait d'un ennui tout *quintessencié*, en raison des princesses et des reines qui s'y trouvaient en si grand nombre, qu'on ne savait comment faire pour n'en pas rencontrer. Il y en avait même de tous les genres. Reines *en exercice* comme la reine d'Espagne, reine en espérance comme la princesse de Suède, reine dans le passé comme l'impératrice Joséphine, et roi de théâtre comme Talma, car pour le dire en passant, il était à Aix pour y boire de l'eau chaude et se faire du bien ; mais au lieu de cela, il faillit y faire une maladie qui aurait été mortelle. Le pauvre homme était condamné tous les soirs de la vie, par la princesse Pauline, à lire tout haut des scènes de Molière pour *nous faire rire !*... Talma n'osa d'abord se refuser à une demande faite par la sœur de l'empereur. Il se mit donc à faire la petite voix, et à dire presque aussi bien que mademoiselle Mars :

— *Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas grec.*

[1] C'est sous tous les rapports le meilleur logement particulier qu'on puisse prendre à Aix.... Je l'ai revu beaucoup plus tard, il est toujours aussi bien.

Puis il reprenait en faux bourdon, pour gronder comme *l'Avare*. Enfin, c'était tous les soirs une joie nouvelle. Cela alla bien tant que Talma lui-même, fatigué de faire *l'empereur* et *le prince royal*, et même *le grand turc*, s'amusa de cette extrême différence dans ses personnages[1]; mais le fait est que le pauvre homme en avait par-dessus la tête, et encore par de-là, des tragédies, des comédies, tout cela fût-il chefs-d'œuvre, et plus que chefs-d'œuvre...

— Je n'y puis plus tenir, me dit-il un jour; je *tourne* à la mort..... C'est aussi par trop fort, en vérité!... Elle me forcera à quitter Aix... ce dont je suis fâché, car je m'y serais amusé, si ce n'était cette malheureuse obligation de faire le répétiteur tous les soirs... car vous saurez qu'elle veut apprendre le rôle d'Agnès[2], et celui d'Angélique[3].

— Et ne feriez-vous, dis-je à Talma, à la personne qui vous aurait valu cette belle gloire de vous entendre dire que vous *jouez* mieux Célimène que *mademoiselle Contat, et mademoiselle Levert*[4]?

Talma prit un air furibond qui me réjouit extrêmement.

— Ce que je lui ferais! ce que je lui ferais, me répondit-il tout effarouché..... eh bien! je lui dirais que c'est fort ridicule...

— Dites-moi donc alors que *c'est fort ridicule*, car c'est moi qui ai fait cette belle besogne en lui racontant combien vous nous aviez fait rire un jour à Bièvre, en jouant à vous seul tout une parade, avec un talent

[1] A cette époque Talma jouait très souvent Nicomède et Héraclius.
[2] *L'Ecole des femmes.*
[3] *Les Femmes savantes.*
[4] Mademoiselle Mars n'avait pas encore pris le rôle à cette époque. On sait que mademoiselle Contat ne le jouait pas bien du tout.

aussi supérieur que celui que vous mettez à jouer Hamlet.

Le pauvre Talma demeura confondu. Il n'osa plus reparler de cette affaire pendant quelques jours, et le fait est que la chose était réelle. Tous ceux qui connaissaient Talma, et qui ont été dans son intimité, savent qu'il jouait *les Gilles* et les parades dans une perfection rare, qui rappelait le talent de Garrick. Mais, pour cela, il ne fallait pas qu'on lui apportât une planche sur laquelle il fît le Bobèche ou le Desbureaux; il fallait qu'il se trouvât dans un salon de château, bien commodément assis sur un bon divan, dont il prenait un coussin pour se faire un enfant, et auquel il parlait pour faire rire tout comme pour faire pleurer. J'avais raconté une scène de ce genre à la princesse Pauline, et tout de suite la pauvre femme en avait demandé une représentation. Seulement, comme il n'y *avait pas d'affiches*, on ne pouvait pas mettre : PAR ORDRE, comme nous voyons que cela arrive tous les jours.

La princesse Pauline avait avec elle madame de la Turbie, une personne que je fus fort aise de retrouver à Aix; elle a de l'esprit, une grande réserve dans ses manières, ce qui la rend plus agréable pour ceux qu'elle préfère. Quant à moi, je la goûtais fort. Elle avait à cette époque un certain magot de mari qu'on appelait M. de la Turbie, gentilhomme garde, ou du moins de Turin, où il était là avec le *prince gouverneur général*, avec lequel il devait s'arranger à ravir. Depuis, cette bizarre union a été rompue, et madame de la Turbie a épousé M. le duc de Clermont-Tonnerre, qui, alors, était écuyer de la princesse Pauline. M. de Forbin passe un mois avec nous, mais non pas comme attaché à la maison de la princesse; il s'arrêtait à Aix en revenant d'Italie.

M. de Forbin a été, sans contredit, l'homme le plus

agréable de la haute société de France, ce qui veut dire de l'Europe; et l'époque dont je parle est celle de sa vie qui le présente entouré de plus d'agrémens. Il avait une jolie figure.... une tournure distinguée et fort remarquable d'élégance, ce qui est regardé par les femmes comme la chose la plus obligatoire dès qu'il est question de dire :

— M. le marquis de... M. le duc de... voilà l'homme le plus agréable de la société, cet hiver.

Ce n'est pas d'*être extraordinaire* qu'il faut se piquer, c'est d'être élégant dans ses manières comme dans sa mise, et surtout dans cette dernière chose. On me citera lord Byron, qui ne mettait pas de cravate, et portait des manteaux drapés. C'est vrai; mais lord Byron est une de ces exceptions extraordinaires qui ne peuvent nullement être proposées pour modèles dans aucun temps : il faut être *ce qu'il était*, un immortel génie, pour s'en aller ainsi *mascaradant* par le monde avec ses poules, ses chiens et ses têtes de mort... Il était original, parce qu'il le voulait bien; il aurait au reste tout aussi bien fait de ne le pas vouloir; et si l'on doit admirer lord Byron, ce n'est pas du tout en cela... Mon Dieu! que les verres de lunettes sont difficiles à choisir pour avoir la vue claire!...... et encore lorsque votre lunette est garnie de bons verres, c'est une autre besogne non moins difficile que de la mettre au point juste, pour que votre rayon visuel rencontre parfaitement.

Pour en revenir à M. de Forbin, il était, comme je viens de le dire plus haut, un homme parfaitement aimable, et de bonne façon surtout; ensuite entouré de cette recherche dans sa toilette et dans sa vie, qui composaient un homme élégant.

Dans un salon, il y parlait mieux qu'un autre; il y faisait, par exemple, une lecture comme il en fit une

chez moi dans l'hiver de 1812 à 1813, et telle était *la mode* dans l'orbite de laquelle il faisait alors sa révolution, que je me rappelle que madame Juste de Noailles me demanda comme grande faveur d'y être admise; nous n'étions *que douze* à quatorze personnes. Cétait pour entendre la lecture du *Quaker*, charmante nouvelle qu'il fit imprimer à quelque temps de là. Ensuite il peignit avec un talent positif et un succès qui était non discuté. Il avait enfin, au moment où je le *mets en scène*, tout ce qui peut le plus établir la réputation d'un homme à la mode, et d'un homme à la mode parce qu'il est aimable et qu'il est supérieur. Il s'arrangeait assez peu de la frivolité de la cour de sa princesse, à laquelle il était néanmoins fort attaché. On disait même qu'il le lui avait été beaucoup plus encore. Mais dans le moment où nous sommes, c'était du colonel Du..... qu'elle-même était fort occupé alors. Le colonel Du... qui n'était alors que *lieutenant-colonel*, c'est-à-dire chef d'escadron, était un grand garçon de cinq pieds sept à huit pouces, qui était toujours habillé en hussard, qui était *beau-fils* tout-à-fait. Je me mets hors de la question pour juger en pareil agrément. On peut être fort bien, fort beau, mais les tournures de ce genre me sont anthipathiques. Voici un trait qui peut donner une idée, à ce qu'il me semble, de toute sa personne. Aix est mal bâti, comme doit l'être en effet un lieu d'eaux au milieu des montagnes. La princesse Pauline habitait une petite maison appelée *maison Chevalay*, et située sur le haut d'une montagne au pied de laquelle est bâtie la petite ville. Pour arriver chez la princesse, il fallait traverser *une vigne* assez étendue, et par conséquent prendre un peu de terre après ses souliers ce qui est l'un de ces inconvéniens qui prêtent à rire plus qu'à toute autre chose. M. le colonel Du.... n'en jugeait pas ainsi, et nous le trouvâmes dans le salon de la

princesse avec des bottes si bien cirées, si luisantes, que des souliers de femme en satin noir en ussent été jaloux. Comme j'avais plus de familiarité qu'une autre dans le salon de la princesse, je me chargeai de savoir comment il faisait pour se mirer ainsi dans les pointes de ses bottes, quand nous étions crottées quelquefois jusqu'à mi-jambes... Non seulement il n'y a pas de voiture à Aix; mais la maison de la princesse était inabordable autrement qu'à pied.

— Rien de plus simple, me répondit M. Du.... J'ai pour domestique un ancien brigadier de mon régiment, et comme il est grand et fort, il me porte.

— Il vous porte!...

Et je demeurai immobile.

— Sans doute, il me porte, me répondit-il tout étonné lui-même de mon étonnement.

— Mais comment se peut-il qu'il vous porte? car enfin vous êtes plus grand que lui.

—Je me mets sur ses épaules, et je relève mes jambes.

Oh! pour le coup, c'était trop fort!... Cette description était une peinture *raphaélique* dans son genre. Le colonel Du... me rappelait le viellard des *Mille et une Nuits*, que Sindbad le marin trouve dans une île déserte, et qui s'élance à califourchon sur ses épaules, en le contraignant à galoper comme un cheval... Je fus long-temps à me représenter le colonel Du..... comme le vieillard de Sindbad le marin. Cela prouve qu'il faut éviter de donner de soi une impression extérieure qui frappe en ridicule.

Une autre personne de la maison de la princesse Pauline était aussi venue à Aix avec elle : c'était mademoiselle Millot, depuis madame de Saluces : c'était une charmante personne, et même d'un esprit fort supérieur; il y a d'elle un roman fort bien fait, intitulé : *Foscarini ou le Patricien de Venise.*

Madame-mère était, comme toujours, simple, convenable et bonne. Madame de Fontanges, sa dame d'honneur, était la seule femme de sa maison d'honneur qui l'eût suivie. Je me proposai pour faire mon service auprès de MADAME, quoiqu'alors j'en fusse entièrement dispensée; mais Madame ne voulut pas en entendre parler, et bonne pour moi, comme au temps où elle venait chercher la pauvre orpheline pour lui servir de mère. M. Rossi, ami de Madame plutôt que son secrétaire, était avec elle. Je crois, mais confusément, que M. de Beaumont vint avant la fin de la saison.

La reine d'Espagne n'avait que peu de suite; c'était un ange repliant toujours ses ailes, et ne sachant faire aucune chose qui jetât le moindre éclat. Sa sœur avait auprès d'elle une personne fort agréable, Grecque de naissance, fort belle, et qui mourut bien tragiquement peu de temps après : on l'appelait madame de Fotte.

Quant à l'impératrice Joséphine, je ne me rappelle pas quelles étaient les personnes qui étaient avec elle; et qui ensuite elle ne vint que très-tard. Je crois pourtant que c'est madame d'Audenarde, mais je n'en suis pas sûre.

Nous avons ensuite beaucoup de personnes de la société de Paris, ce qui n'était pas sans mérite, car Paris lui-même était alors désert par la dispersion de chacun. Presque tous les hommes étaient en Russie avec l'empereur, et les femmes dans leurs terres, ou bien en couches. C'était une singulière époque que celle-là.

Tout est mode à Paris, depuis les rois jusqu'à la façon d'être malade, de se saigner, et même de mourir. Je ne désespère pas maintenant que voilà l'Espagne qui, en vraie coquette, quand elle a vu que son Alhambra commençait à vieillir, et ses *romanceros* à de-

venir un peu communs, si tant est que ceux qui les traduisaient les aient jamais bien compris, s'est mise à jouer de la prunelle avec nous, en commençant une petite guerre civile ; je ne désespère pas, dis-je, que nous ne nous fassions enterrer dans une jaquette de dominicain ou de franciscain. Eh bien! au temps de 1812 et 1813, temps auquel nous sommes arrivés dans ces Mémoires, il est bon de savoir qu'il était de bon goût d'aller aux eaux d'*Aix en Savoie*.

— Mais j'ai besoin des eaux de Vichy!...

— Eh bien! les eaux de Vichy, les eaux d'Aix!..... n'est-ce pas la même chose?

— Mais les unes sont froides et les autres sont chaudes?

— Qu'importe!.... elles conviennent comme les autres...

Et puis suivait une définition scientifique des eaux d'Aix et des eaux de Vichy, en vertu de laquelle on partait pour Aix en Savoie; on s'y entassait par vingtaines dans une chambre, et puis tout allait bien : on n'en mourait pas moins, on n'en mourait pas plus...... et tout allait comme tout ira, comme tout se fera en ce monde, dirigé, influencé par le véhicule le plus puissant, l'intérêt et le plaisir personnel.

Nous avions aussi à Aix une charmante personne, qui était madame de Menou ; elle y était avec son oncle, M. *Perrochel*. Madame de Menou était alors jolie comme une Psyché, l'esprit agréable et ayant des talens très positifs, elle peignait comme un ange... Puis M. et madame de Rambuteau.... Ceux-ci étaient mes amis de cœur; non seulement la bonne Adélaïde était la fille de M. de Narbonne, et par conséquent mon amie, quoique je la connusse moins que madame de Brancamp, dont tous les goûts se rapportaient parfaitement aux miens? mais il y avait un lien de plus, c'était

l'amitié que j'avais personnellement pour M. de Rambuteau ; cette amitié qui a toujours été celle d'un frère pour sa sœur et d'une sœur pour son frère, et à laquelle *jamais* une autre pensée ne s'est venue mêler. Je dis cela parce qu'une amitié entre un homme jeune et une femme jeune est toujours suspectée, même par les meilleurs esprits. La mienne m'avait été *donnée,* si je puis me servir de ce mot, par M. de Narbonne lui-même, qui aimait M. de Rambuteau comme s'il eût été vraiment son fils ; il l'estimait très haut, et m'a dit plusieurs fois.

— Mon gendre est un homme qu'il ne faut voir qu'un moment pour être convaincu de sa bonté de cœur ; mais il faut l'étudier pour trouver ce qu'il est sous l'enveloppe d'un jeune homme du monde, aimant les plaisirs comme toute personne dans sa position et de son âge ; mais je ne vous demande que dix ans pour vous faire voir que Rambuteau est un des hommes les plus propres à l'exécution des projets de l'empereur, que pas un de ceux qu'il a autour de lui.... J'ai pris la liberté de le lui dire, et j'espère que cela lui procurera un bon serviteur de plus. Il n'a pas beaucoup de gens qui lui disent la vérité sur le compte des hommes qu'il doit employer.

M. de Narbonne avait raison. Sans doute l'empereur savait bien distinguer les hommes capables qu'il lui fallait employer ; mais quand ils ne se trouvaient pas dans son chemin, ils ne lui étaient pas offerts par d'autres mains. Ceci me rappelle un mot de M. de Saint-Germain à Louis XV, que me racontait précisement M. de Narbonne.

M. de Saint-Germain disait un jour à Louis XV :

— Sire, pour estimer les hommes, il ne faut être ni ministre, ni confesseur, ni lieutenant de police.

Et Louis XV ajouta :

— Ni roi...

Je l'ai entendu souvent parler du cardinal de Retz. Le cardinal Maury qui avait aussi porté la soutane en même temps qu'il armait un pistolet et daguait le bon peuple, tout en paraissant le servir, le cardinal Maury prétendait que le cardinal de Retz était le plus habile de tous les hommes d'Etat.

— C'était un brouillon que le cardinal de Retz, disait l'empereur ; il avait de l'esprit et aucun sens. Sans doute il faut de l'esprit pour faire un bon ministre, mais il ne faut pas que cela. Un homme qui n'aurait que *du génie même*, serait un détestable ministre. Descartes, par exemple, Newton, Lavoisier, Racine, qui s'en croyait pourtant bien capable, eh bien! tout cela ferait de mauvais ministres. Votre cardinal de Retz donne dans ses mémoires, que je suis loin d'admirer comme vous, des maximes politiques avec lesquels on ne gouvernerait pas l'empire des souris ; ensuite, je conviens que le même ouvrage en contient aussi de vraiment grandes et belles. Et comment cela n'eut-il pas été, vivant comme il l'a fait au milieu de troubles tous les jours renaissans. Les circonstances font les hommes, et souvent ne font que les développer ; c'est l'affaire de M. de Gondy, qui, du reste, a lui-même aussi provoqué les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Mais je conviens qu'il a écrit souvent des maximes fort belles, profondes de conception, d'étendue, et, ce que j'estime fort, susceptibles de servir en quelque lieu du monde que ce soit ; mais ce sont des lueurs passagères,

Vendôme!.... le malheureux!.... Il y a plus de gloire dans l'une des feuilles cuivrées de ce monument immortel, qu'il y en a même en espérance dans toute l'encre destinée par lui à noircir le papier.... La gloire de l'empire!... Eh quoi! quand elle est chantée par des voix comme Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Casimir Delavigne, toutes nos sommités littéraires, une voix s'en viendrait murmurer au bas des aigles triomphans de la colonne!... Ah! silence!... silence!...

et le moyen alors de compter comme un grand ministre l'homme qui se couche habile homme et se réveillera un *brouillon*, un véritable *enfant fou* : non, non, j'aime mieux M. de Colbert...

A cela le cardinal Maury disait que M. de Colbert n'était qu'un *intendant*, qu'un *homme d'affaires* [1].

— Je m'en arrangerais parbleu bien! disait l'empereur. Je ne veux pas de ministres beaux parleurs, ni faiseurs de projets, *ni entrepreneurs de changemens d'empire*. Nous avons vu que des hommes admirables à la tribune, devenaient pitoyables au ministère. Je n'admets qu'un ministère dont le chef soit plus en dehors de ce qu'on appelle *les affaires*, c'est celui des *relations extérieures*...

Et il s'arrêtait alors... souriait, se prenait le menton et ajoutait :

— Et encore!...

Je suis sûre qu'il pensait alors à la finesse de M. de Talleyrand, dont certes il n'avait guère à se louer, et pourtant à cette époque, je parle de 1809.

Un jour l'empereur disait que le grand Condé avait raison de dire en voyant jouer *Sertorius* :

— Il faudrait à cet homme un parterre composé de ministres, pour qu'ils y vinssent à l'école.

— Corneille, disait-il un jour au cardinal qui voulait toujours lui opposer Racine, Corneille, voyez-vous monsieur le cardinal, avait appris dans sa tête l'art de la guerre, car où l'aurait-il connu, et pourtant il le savait. Ses maximes d'état sont toutes d'une immense portée, et aucune n'est de son époque. Ce ne sont pas les ruses de Mazarin, ce ne sont pas les cruautés de Richelieu, c'est la grandeur antique... Où avait-il encore

[1] Ce que je rapporte ici est le résultat de peut-être trente conversations entendues comme cela en différentes occasions, et puis celles que le cardinal Maury me rapportait.

pris tout cela? dans lui-même, dans son âme... Eh bien! savez comment cela se nomme, monsieur le cardinal? c'est du génie!... *et le génie, voyez-vous, c'est une flamme tombée du ciel, mais qui trouve rarement une tête là toute prête à la recevoir.*

Le cardinal avait dîné à Saint-Cloud le jour où il eut cette conversation avec l'empereur, et il me dit :

— En rentrant chez moi, je vais écrire ce que m'a dit l'empereur et ce que je lui ai répondu... Lorsqu'il m'eut dit le dernier mot que je viens de vous répéter, et cela avec la naïveté d'un enfant :

— Sire, lui dis-je, tout le monde ne fait pas son *portrait aussi ressemblant d'après nature que Votre Majesté vient de le faire !*

— Il me regarda, poursuivit le cardinal, et pendant quelques secondes il ne me comprit pas; puis il me sourit avec ce charme qu'il met à tout ce qu'il fait de caressant... Cet homme-là, madame, est un homme qui soulèverait le monde bien mieux qu'Archimède avec son levier, en n'employant simplement que la séduction qu'il peut donner... elle est immense! et celle de la femme la plus coquette, ou plutôt la plus aimante, pâlit auprès seulement de son sourire.

C'était vrai.

Bien qu'en apparence je me sois éloignée de mon point de départ, je suis toujours dans le même cercle, et mon sujet est toujours le même. J'ai voulu montrer l'empereur *administrant lui-même les hommes* [1] qu'il

[1] M. de T... par exemple... voilà un homme que l'empereur ne pouvait pas regarder comme *un homme d'Etat*. De la finesse, de l'esprit, de la ruse, ne sont pas des qualités suffisantes pour un grand ministre... Que de fois j'ai entendu l'empereur parler de lui, en disant : La postérité ne lui donnera pas d'autre place dans l'histoire que celle exigée par le nombre des lignes qu'il faudra pour dire qu'il a été ministre sous tous les gouvernemens; qu'il a prêté vingt sermens, et que j'ai été assez sot pour m'y laisser prendre. Et dans le fait, Mirabeau disait : Que l'esprit de Sieyes

choisissait pour en administrer d'autres, et montrant par sa façon de voir et de penser combien il était digne de remplir sa haute mission.

— Si j'avais trente préfets comme Rambuteau, disait-il une fois, la France serait bien tranquille, parce qu'elle serait bien administrée, car il est honnête homme, et connaît son affaire.

M. de Rambuteau était fort jeune encore lorsque son père mourut et lui laissa une fort grande fortune; il fit d'abord ce que font tous les jeunes gens riches et même ceux qui sont pauvres, il s'amusa, il courut de beaucoup de côtés, excepté dans le bon, et pendant quelques années il fit joyeuse vie. La gourme une fois jetée, de lui-même et sans effort il se remit au pas, régla sa maison, ses revenus, améliora ses terres, les rendit les plus belles de la province, et en se mariant eut le soin de se choisir pour femme une personne qui, comme lui, fût d'un esprit d'ordre et d'arrangement, et pourtant qui aimât le monde et eût un beau nom; il trouva tout cela dans mademoiselle Adélaïde de Narbonne, fille de mon ami le comte Louis. M. de Rambuteau fut nommé chambellan de l'empereur, et cette place lui convenait sous tous les rapports; il était frère de la jolie madame de Mesgrigny, qui fut sous-gouvernante du roi de Rome, et qui faisait le Printemps dans le joli quadrille des heures, où madame la comtesse Legrand faisait l'Amour et M. de Lagrange Apollon. Madame de Mesgrigny faisait le Printemps, et jamais plus frais visage n'avait porté sa fraîche couronne. Madame de Mesgrigny était un ange de pureté, comme elle en était

était dans son silence et dans cette sorte de dédain avec lequel il accueillait les esprits les plus remarquables Est-ce paresse?... est-ce insolence?... Dans tous les cas c'est sottise... car le fruit d'une pareille manière de cultiver sa terre est toujours âpre quand on en vient à l'œuvre, c'est-à-dire quand il faut se nourrir de soi-même.

un de beauté. L'empereur en savait bien que dire, car il l'avait trouvée ce qu'elle était, charmante, belle et vertueuse. Il voulut lui plaire d'abord, elle lui répondit en riant ; puis la seconde fois ce fut plus sérieux ; enfin elle lui dit :

Sire, je serai forcée de m'éloigner, et j'en aurai de la peine, car j'aime Paris et j'y suis heureuse ; mais si vous persistez, il me faudra dire à mon mari [1] que je veux aller dans ma terre de Champagne, et je mentirai pour aller là mourir d'ennui.

Elle était si charmante en parlant ainsi, elle était tellement dépourvue de cette pruderie à griffes et à dents qui déchire et qui mord pour faire bien voir les cicatrices et avoir un certificat de vertu, que l'empereur fut touché.

— Eh bien, lui dit-il, je vous nomme sous-gouvernante de mon fils.

La jeune femme fut étonnée : c'était une place d'une immense confiance. Elle fut bientôt convaincue que l'empereur avait voulu lui donner ainsi une preuve publique et marquante de son estime.

— J'accepte, dit-elle, et j'accepte avec reconnaissance, car maintenant Votre Majesté ne me reparlera plus d'une chose qu'elle sait ne pouvoir me convenir, l'asile qu'elle me donne elle-même est sacré.

[1] Il était écuyer de l'impératrice Marie-Louise.

CHAPITRE VI.

Madame Doumerc. — Rires fous. — Ma DIGNITÉ. — Fenêtre ouverte. — *Amenez-moi madame Doumerc*. — Thiémetz, l'improvisateur, chez sir Arthur Bowles. — Mystification. — Anecdote. — Soirée chez une princesse. — Amusement par ordre. — La colique. — Soupe sans sel. — Les jambes en forme de *grissins*. — Colonnes torses. — Talma à Chambéry. — Le caniche sur la scène. — Dîner à Bonport à l'occasion de ma fête. — Le bouquet. — Cordon de perles fines et de rubis d'Orient. — Concert sur le lac du Bourget. — Tableau pittoresque. — Feu d'artifice. — Réprimande. — Poésie italienne. — Abbaye de Haute-Combe. — La Dent-du-Chat. — La duchesse de Raguse. — Pressentimens. — Nouvelles affreuses reçues au milieu d'un bal. — Bataille des Arapiles.

Il y avait à Aix en Savoie, dans l'année 1812, une personne dont j'avais dès l'année précédente apprécié tout l'agrément, et je puis dire le charme, lorsque je l'avais rencontrée à Saint-Sauveur dans les pyrénées, c'était madame Doumerc; elle était femme de M. Alexandre Doumerc, autrefois attaché à Berthier, fils de M. Doumerc, entrepreneur-général des vivres de la marine et de la guerre, et l'un des plus excellens et des meilleurs amis que j'aie eus en ma vie. Madame Alexandre Doumerc était tort jeune femme, et venait seulement de se marier depuis deux ou trois ans[1]. Il y a sans doute de plus belles personnes, mais qui plaisent au-

[1] 1809. Elle venait de se marier l'année d'avant.

tant, je ne le crois pas... Ses traits ne sont pas réguliers, mais elle a de ces yeux qui font seuls toute la fortune d'un visage ; et puis, sans être grande, sa taille est élégante ; elle est moelleuse dans ses mouvemens... elle est surtout gracieuse... Et puis son pied, sa main, tout cela est bien, tout cela est comme on veut que ce soit... Ensuite il y a dans elle une chose que je place en bien haut lieu : c'est un esprit si amusant, si varié, si bien approprié à toute chose, que lorsque je cause avec elle, j'éprouve un bien-être infini, un bien-être que je n'ai rencontré en ma vie qu'avec deux personnes, c'est la certitude d'être comprise en parlant, non pas certes que j'aie la bêtise de dire que mes idées ne soient à la portée que de peu de monde, ce serait une stupidité... mais je veux parler de cette intelligence fine et rapide qui fait que votre pensée est achevée lorsque vous ne l'avez pas encore expliquée. Il y a un rapport positif dans dans la conception qui établit alors un charme profond dans les relations. Ce charme, lorsqu'il manque, enlève alors tout ce qui peut rendre une relation soit d'amitié, soit autrement, plus tendre et plus durable ; son absence est peut-être la seule cause de cette rareté de liaison survivant à d'autres plus intimes. Lorsqu'il se trouve aussi dans les rapports de deux femmes par exemple, il est la base d'un attachement que rien n'altère.

Madame Doumerc a un esprit amusant et paresseux, souple et impérieux, sérieux et gai, indulgent et mordant ; mais tout cela s'harmonise et ne se choque pas ; tout cela est distribué avec un art parfait... tout ce qu'elle entreprend elle le fait, et le fait bien... son talent de chant est le plus admirable que j'aie entendu. J'ai écouté souvent des hommes comme Grescentini, comme Nourrit [1], comme Garat ; des femmes comme madame Malibran, madame Mainvielle-Fodor, la

Grassini surtout, admirable femme, qui me faisait pleurer en l'entendant chanter... Eh bien ! madame Doumere me faisait un plaisir plus senti... il y avait dans son chant une harmonie avec la pensée que je ne trouvais pas autre part ; il faut que ce soit ce motif-là qui me faisait demeurer à côté du piano où elle m'a si souvent chanté des romances et les airs italiens de Crescentini avec un charme tout divin... Quant à l'italien, quoiqu'elle le chante d'une manière remarquable, elle rencontrera des rivales, tandis qu'elle n'en a *pas une seule* tant qu'elle se mettra en lice pour chanter les romances françaises.

La princesse Borghèse m'ayant entendu parler de madame Alexandre Doumerc, comme je pouvais le faire d'une femme de mes amies qui arrivait aux eaux, ce dont j'étais ravie, et ayant surtout compris qu'elle était la plus charmante du monde dans un salon où se trouvaient des gens faits pour l'apprécier, me dit un jour :

« Amenez-moi donc *cette dame*... »

Je ne fis pas semblant d'avoir entendu.

Quelques jours après, madame Doumerc étant chez moi, il arriva que nous fîmes de tels rires que nous en fûmes malades ; c'est littéral... Un chambellan du prince Borghèse se trouvant chez la princesse le lendemain de cette journée rieuse, en parla à Talma, qui était aussi chez moi, et qui certes n'avait pas été en reste pour se mettre à l'unisson des fous... Comme ma maison était sur la place, et que les fenêtres en étaient ouvertes, selon la coutume de tous les pays au mois de juillet, mais particulièrement des lieux d'eaux [1], nos

[1] Il y eut cependant cette même année à Aix en Savoie, une fenêtre ouverte qui pensa causer une grande rumeur... C'était chez madame Verrier.

joies avaient fait l'envie de ceux qui n'étaient pas admis au milieu d'elles, et de ce nombre fut le chambellan de son altesse impériale et royale, Camille Borghèse... La princesse qui s'ennuyait!... mais qui s'ennuyait... me dit le lendemain :

— Madame Junot, savez-vous *que l'empereur serait très mécontent,* s'il apprenait que l'on fait chez vous *des farces* comme celles qu'on y joue?.... cela ne convient pas à votre DIGNITÉ...

— Bonté du ciel! madame!... quelle est donc *ma dignité?*... Je n'en ai d'abord aucune que je sache, car nous autres pauvres femmes, vous le savez, nous comptons pour bien peu dans ce monde... Mais s'il en est une qui m'empêche de rire, je déclare d'avance que je n'en veux pas!...

Hélas? c'était une parole bien téméraire que je proférais là... je l'ai bien expiée depuis!...

Je connaissais l'esprit inquiet de la princesse..... Je ne m'amusai pas à la questionner, parce que je savais que c'était une chose inutile avec elle, mais je m'adressai à madame de la Turbie, qui était celle de ses dames qui l'avoit accompagnée à Aix... Madame de la Turbie[1] avait toute sa famille aux environs, étant de Genève même. C'était, comme je l'ai déjà dit, une personne qui j'aimais fort à rencontrer...

Elle se mit à rire lorsque je lui parlai de la *semonce impériale* que je venais de recevoir au nom de l'empereur, qui en était aussi instruit que le roi lorsqu'on

[1] Madame de Clermont-Tonnerre est de Genève, et l'une des premières familles du pays. Elle est mademoiselle *de Sleton*. Son frère, le comte de Sellon, est renommé pour son goût pour les arts et ses goûts philantropiques. La société des Amis de la paix a été fondée par lui. Il est à la tête de tous les établissemens remarquables en ce genre. Son cabinet des tableaux, à Genève, est une des plus belles choses que l'on puisse voir en collection. Son château d'Alaman est une des plus curieuses choses de la Suisse.

dit : *Au nom du roi, je vous arrête!*... Madame de Turbie, qui avait l'habitude de la vie intérieure et parfaitement sociale qu'on mène à Genève, trouvait que la maison Chevalay aurait pu être plus gaie; mais elle était si remplie de convenance, qu'elle ne me le dit que par un sourire très significatif, et je sus par elle que nos rires avaient été rapportés, et *avaient fait envie* : c'est à la lettre. Or donc, la princesse se mit dans l'esprit de commander une soirée amusante comme elle commandait des gâteaux et des glaces; elle me tira l'oreille, m'embrassa, et me dit:

— Amenez-moi donc madame Doumerc.

— Ma chère duchesse, me dit madame Doumerc, je ne puis en bonne foi accepter *une invitation* faite de cette manière; je ne suis pas une femme de la cour, et comme devoir, je ne suis donc aucunement obligée d'aller bâiller chez votre gentille princesse. Si elle veut augmenter sa société, et qu'elle me fasse l'honneur de m'engager à passer la soirée chez elle, je serai fort heureuse d'y aller... Dire que le serai autant que chez la reine de Hollande, qui est bonne et parfaite pour moi, ainsi que son excellente mère... non... mais je serai reconnaissante que la princesse Pauline veuille bien m'admettre chez elle... si toutefois chaque chose est dans l'ordre.

Je trouvai ces raisonnemens parfaitement justes; aussi n'y opposai-je rien, et le lendemain je le dis à la princesse : comme elle n'avait pas l'intention de blesser, elle fit aussitôt partir une invitation, qu'écrivit madame de Saluces; et le même soir, nous montâmes près de dix à douze personnes à la petite maison Chevalay, dont les murs tapissés de jasmins répandaient au loin jusque dans la vallée une odeur enchanteresse, apportant à la maîtresse du lieu ce dont elle manquait au milieu de ses richesses et de ses joies magnifiques..., de

la gaîté, et de la gaîté qui, malheureusement, ne se donne pas, mais qui pourtant se communique, au moins passagèrement, aux malheureux *assez malheureux* pour en être privés.

Je sais à ce propos une assez drôle d'histoire d'un Anglais et d'un homme fort connu chez nous au temps où les improvisateurs florissaient : c'était un nommé Thiémetz, rival de Musson, et son supérieur en charges et en mystifications.

Un jour Thiémetz reçoit une lettre pour aller dîner chez sir Arthur Bowles, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Comme ces sortes d'*invitations* lui arrivaient tous les jours, il mit celle-là dans son agenda, et, au jour, marqué, à cinq heures et demie, il s'achemina vers l'hôtel du noble Anglais : il demande sir Arthur *Bowles*; on lui indique le premier, il monte, il trouve une antichambre où dix valets s'écrient en le voyant :

— Oh ! que milord va être content !... Il croyait que monsieur ne viendrait pas !...

Oh !.... oh !.... répétèrent en faux bourdon d'en bas et d'en haut les valets anglais en regardant le pauvre Thiémetz, qui ne savait plus où il en était. De l'antichambre, il entre dans une autre salle bien chaude, bien éclairée, où deux valets de chambre, vêtus de noir, le reçoivent comme un récipiendaire ; l'un d'eux prenant un flambeau, lui dit en bon français de vouloir bien le suivre, et, marchant devant, lui fait traverser deux ou trois salons fort beaux, mais où il ne voyait pas un être vivant.

Quelle diable de fête est-ce donc que celle-ci ? disait-il en lui même.

Enfin le valet de chambre ouvre une dernière porte, et annonce :

— Monsieur Thiémetz !

Il entre, et se trouve dans une grande bibliothèque

arrangée à merveille, et dans laquelle il voit, dans un immense fauteuil à oreilles, un homme de la capacité matérielle la plus immense, ayant un bonnet de velours noir encadrant une grosse figure réjouie, aux joues rebondies, aux yeux ronds et clairs, au triple menton, et à l'aspect vraiment original. Ce digne personnage était enveloppé dans une vaste robe de chambre de soie de la Chine, et fumait tranquillement et solitairement son chibouck... En apercevant Thiémetz, il mit sa pipe de côté, et avançant vers Thiémetz une large main bien blanche et bien potelée, il lui secoua la sienne à lui arracher le bras de l'épaule, en répétant avec l'accent le plus lhoni et le plus prononcé :

— Oh! monsieur Thiémetz!..... faites-moi rire, je vous prie!... Oh!...

A cette singulière interpellation, Thiémetz regarda autour de lui avec étonnement; il était seul avec son gros Anglais, qui le regardait comme un homme extraordinaire... Du reste, personne; lui et son gros Anglais, le gros Anglais et lui, voilà quels étaient les seuls convives. Thiémetz trouva l'aventure bouffonne : il était là dans une excellente maison, auprès d'un bon feu, dans une belle et riche bibliothèque, ayant de bons tapis sous ses pieds, de doubles rideaux aux fenêtres pour empêcher le bruit du dehors et le vent de bise de venir troubler ceux qui étaient auprès d'une vaste cheminée, dans laquelle brûlait un feu clair et abondant; et puis cette figure si remarquablement empreinte d'un sceau particulier, qui indiquait le besoin du bien-être et de la joie, mais à tout prix... Tout cet entourage, tout jusqu'à l'Amphitryon, qui n'était pas la pièce la moins curieuse de la collection, tout électrisa Thiémetz, et il se surpassa dans cette soirée; il lui parut plaisant pour lui-même de se donner le plaisir d'une représentation, et sa gaieté personnelle devint si

bruyante et si complète, que le gros gentilhomme demanda grâce. Ils s'étaient mis à table vis-à-vis l'un de l'autre, ayant à côté d'eux des seaux d'argent, dans lesquels étaient des bouteilles de vin de Sillery frappées de glace. ils en burent assez pour que Thiémetz fût *sublime*, dans sa partie de chasse surtout, mais pas de manière à être ivre. Thiémetz se mit à rire aussi, et à si bien rire, que sir Arthur Bowles en perdit la respiration; il se renversa sur son grand fauteuil à la Molière, en criant d'une voix entrecoupée :

— Oh!... oh!... assez! assez!... monsieur Thiémetz! vous allez me faire mourir!...

Et en racontant cette histoire, Thiémetz riait encore de manière à ce qu'elle devînt la meilleure de toutes les siennes.

Il y a tout un texte dans le seul fait de cet Anglais qui entend raconter qu'il y a dans Paris un homme qui fait rire pour de l'argent, et qui, tout tranquillement, organise un dîner où *il veut* que cet homme LE FASSE RIRE... Je trouve que c'est merveilleusement fantastique.

Lorsque nous entrâmes chez la princesse Pauline, ce soir dont j'ai déjà parlé, il ne me parut pas que ma gaieté, dont les éclats avaient fait raisonner la montagne, fût de nature à se communiquer. La princesse était couchée sur un canapé, dans le plus élégant DÉGLIGÉ; je frémis en la voyant parce que je connaissais le genre de conversation qui était adopté à tel ou tel costume : quand la princesse avait un demi-négligé, qu'elle était assise dans sa bergère, oh! alors cela allait bien! la causerie était sur un sujet pas trop ennuyeux; et puis tout le monde parlait, ce qui ne laisse pas d'avoir du charme pour les bavards. Après, venait un habillement fort élégant, quoiqu'il fût *costume de chaise longue*, mais pas pour les cas désespérés. Hélas!

je venais de l'entrevoir; c'était un bonnet en angleterre avec des touffes de rubans roses, un peignoir en mousseline de l'Inde brodée à jour, et doublée d'une marceline rose pâle, et rattaché avec des nœuds pareils ; les pélerines, la garniture étaient en point d'Angleterre. Au milieu de ses mousselines, de ses dentelles, de ses nœuds, la princesse était jolie comme les anges; mais *il ne fallait pas le dire : lorsqu'elle voulait être malade,* elle voulait qu'on la plaignît; et il fallait donner le diapazon sur ce ton-là.

Oh! oh! dis-je en moi-même, voici trois heures en perspective qui seront dures à supporter.

Il était arrivé la veille à Aix un homme de mes amis, que nous avions d'abord entouré pour avoir des nouvelles. Il était de ma société intime, et ce fut une vraie joie pour nous de le voir augmenter notre cercle. C'était le comte Perregaux. Non seulement c'est un homme spirituel, mais d'un esprit supérieur. Il a des talens distingués, une grande instruction, parle toutes les langues, a une figure ravissante, une immense fortune, une grande considération dans le monde; et pourtant, avec tous ces avantages, il s'ennuie de tout et partout. Il avait de plus à cette époque une de ces passions bien lourdes, bien sérieuses, qui font soupirer chaque fois qu'on veut rire... et M. Perregaux en était presque malade. Je laisse à juger de l'effet qu'il produisit sur moi, malgré mon amitié pour lui, lorsque, en entrant, je le vis posté au pied du canapé de la princesse, et engagé, en apparence, dans la plus sérieuse conversation..... Mais, quelque attention qu'il prêtat aux confidences impériales, tout disparut à notre arrivée, parce que, dans la petite troupe que je conduisais, était *l'objet cruel* de cette passion qui le faisait tant soupirer. Il est naturellement fort distrait, et je laisse à penser s'il se laissa entraîner à une distraction char-

mante, et s'il laissa là, du moins en apparence, la princesse et sa narration.

Mais elle tenait à parler de ses coliques tout autant que M. Argant; et lorsque nous fûmes tous assis autour de son canapé, elle reprit la conversation où elle l'avait laissée :

— Comme je vous le disais, mon cher monsieur Perregaux, j'étais si mal!.... si mal.... que, pendant plus de huit jours, ils m'ont mis à une diète absolue... Comprenez-vous?

Et M. Perregaux, qui aurait voulu faire comprendre tout autre chose à deux beaux yeux bleus bien doux qui le regardaient tout fraternellement, répondait en s'inclinant, et d'une façon souvent fort opposée à ce qu'il fallait dire.... Enfin, la princesse, arrivée à la fin de son bulletin, lui dit :

— Imaginez-vous que ces malheureux m'ont mise à une diète si rigoureuse... si austère... que je n'ai mangé au bout de ces huit jours, qu'une soupe, et encore cette soupe était-elle *sans sel!*

Et l'inflexion de la voix de la princesse, son ton si positivement accentué, *comme interrogatif*, pour demander de l'étonnement, frappant *seul* M. Perregaux, il se détourne un moment de sa contemplation, regarde vaguement du côté de la princesse, et lui dit en joignant les mains, mais avec un accent malheureusement qu'il est impossible de rendre :

— Sans sel!...

Et la princesse, remuant la tête de bas en haut pendant plusieurs secondes, lui répondit :

— Oui!... sans sel!...

Ma foi, le sérieux du juif Mardochée n'y aurait pas résisté... Je donnai le coup de cloche en partant d'un de mes éclats de rire les plus bruyans de mes joyeux jours, et tout le monde suivit mon exemple. La prin-

cesse fut d'abord un peu étonnée; mais comme nous avions dans notre parti M. de F...., qui était peu de mois avant le souverain seigneur de la noble dame, et qu'il rit plus haut que nous, tout alla bien; je crois même que la princesse rit elle-même lorsque je lui racontai le motif de la distraction de M. Perregaux; elle aimait le scandale; et quoiqu'il n'y en eût pas du tout dans l'histoire, elle s'en amusa fort. Je savais aussi qu'en lui disant un peu de mal de quelques personnes qui étaient là, son front se dériderait à l'instant.

— Madame, lui dis-je, regardez bien madame de Th...., à quoi ressemblent ses jambes? dites, le savez-vous?

Elle ouvrit de grands yeux...

— Les jambes de madame de Th...! eh! ma pauvre Laurette, elles ressemblent à des jambes, peut-être mal faites, mais à des jambes...

— Non pas du tout; M. de Forbin, qui les a vues, prétend qu'elles ressemblent *trait pour trait* à des *grissins*... vous savez, ces petits pains qui croquent, qu'on mange dans le chocolat, qui ressemblent, *eux*, à des macaronis, et que le prince Borghèse envoie dans des petites boîtes si bien arrangées.

— Mais voilà-t-il pas que la princesse n'est frappée que d'une chose dans mon histoire, c'est que M. de Forbin a vu les jambes de madame de Th...! et la voilà qui appelle M. de Forbin avec un sérieux magistral. Comme il n'avait pas soufflé mot des jambes de madame de Th..., et que l'histoire était de moi, je le laissai venir, espérant que la chose allait s'embrouiller, quand la princesse, qui ne faisait jamais rien de complet, s'avisa d'appeler M. de Montléar, pour le faire juge du prodigieux ridicule que se donnait M. de Forbin, en donnant à croire qu'il connaissait des jambes comme celles de madame de Th...

— Pour Dieu, madame, m'écriai-je, n'allez pas parler de jambes à M. de Montléar[1]!... il est pied-bot et il est boiteux!...

— Ah! vraiment! je ne l'avais pas vu...

Vous remarquerez qu'il boitait à ne pas marcher aisément.... Dans le même instant, M. de Forbin arriva.

— Comment est-il possible, lui dit la princesse avec un sérieux qui n'eût pas été plus profond pour l'enquête du vol d'un minaret, comment est-il possible que vous, monsieur le comte de Forbin, vous *étant mon chambellan*, vous alliez vous amuser à des jambes comme celles de madame de Th...?

Le pauvre homme ne comprenait pas.

— Madame, lui dis-je, je vous demande pardon, c'est moi qui me suis trompée; M. de Forbin n'a pas parlé des jambes de madame de Th...; ce sont celles de madame de.... dont M. de Forbin nous a parlé ce matin, et qui ressemblent, dit-il, aux colonnes torses de Saint-Pierre de Rome.

— Les jambes de madame de....! s'écria l'accusé, eh! grand Dieu! que voulez-vous que j'en fasse, non plus que de sa personne?...

Son air terrifié mit le comble à ma gaieté, et la princesse se mit à rire d'aussi bon cœur que moi.

Oh! le bon temps!... et qu'il est loin!... pour ne plus jamais revenir!...

Un soir, Talma nous ayant dit quelques vers d'Abufar, avec cette perfection remarquable qu'il mettait à ses moindres paroles, nous lui dîmes qu'il devrait bien

[1] M. le comte de Montléar est un des hommes les plus spirituels que je connaisse. Il a épousé madame la princesse de Carignan, et se trouve par conséquent beau-père du roi de Sardaigne d'aujourd'hui..... M. de Montléar est pied-bot.

nous donner une représentation à Chambéry : il y avait un théâtre, et il pouvait y trouver quelques gens capables de lui donner la réplique. Il nous promit d'y penser, et en effet le surlendemain, en revenant de Chambéry : il nous annonça que tout était commandé, et que la représentation aurait lieu dans quatre jours. Il avait choisi pour pièce *Iphigénie en Tauride* : c'était la seule tragédie qui ne demandât ni décorations, ni costumes, ni accessoires comme acteurs; le rôle d'Oreste est tout; la lumière tombe directement sur lui, et ce n'est qu'à lui que le spectateur fait attention. Toute la salle de Chambéry fut louée pour ce jour-là, comme on peut le penser, et nous partîmes d'Aix après dîner au nombre de vingt-cinq personnes.

Talma jouait ce rôle d'Oreste d'*Iphigénie en Tauride* mieux qu'aucun autre de ses rôles; il y mettait tout son talent, et je conçois que le rôle lui plût : aussi ne manquais-je presque jamais à Paris d'aller le voir quand il était annoncé; ce jour-là, à Chambéry, il se surpassa; mais il lui arriva deux accidens; je ne me rappelle plus à quel acte; ce que je n'ai pas oublié, c'est sa colère, surtout pour l'un d'eux.

Il arrivait rarement aux acteurs de Chambéry de jouer avec des talens comme Talma : ils n'étaient déjà pas trop bons, il ne leur manquait plus que de n'avoir pas de mémoire : ce fut ce qui leur arriva, mais par un singulier motif : je ne me rappelle plus moi-même si ce fut Pilade ou Iphigénie; le fait est que l'un des deux, dans une profonde admiration pour Talma, oublie son rôle, la salle, l'auditoire, se croise les mains, et regarde Talma sans songer à la réplique. Je trouve que cela fait encore plus l'éloge de l'acteur ou de l'actrice que de Talma : cet homme sentait, comprenait son art.

Le second événement, par exemple, fut tout un désappointement : la salle de Chambéry était, du moins

à cette époque, une espèce de manége en planches, presque à claire voie, situé sur la promenade, de façon que cette nuée de *gamins*, comme il faut les appeler, parce que c'est leur vrai nom, faisait un sabbat d'enfer: ce tapage, qui perçait au travers des ais mal joints d'une enceinte extérieure, était accompagné d'une sonnerie des cloches qui étaient toutes en branle pour l'heure de l'*Angelus*. J'avais déjà remarqué plusieurs signes d'impatience sur le visage mobile de notre *Roscius*, lorsque tout-à-coup, et dans la scène la plus touchante, celle de Pilade et d'Oreste, un acteur, que jamais Guimond de la Touche n'a songé à placer dans sa pièce, parut dans le fond du théâtre; d'abord il avança à pas lents, leva la tête, et parut écouter; mais sa vue excita des rires tellement fous qu'ils le troublèrent, et il s'enfuit dans les jambes de Talma et de Pilade, qui faisaient de l'amitié à qui mieux mieux, et, comme un emblême de fidélité, il se mit au milieu d'eux : c'était un gros caniche blanc et noir, pas crotté, parce que nous étions au mois de juillet, mais, du reste, ayant toutes les conditions requises pour le chien le plus vulgaire du monde. Depuis, ce qu'il y avait de mieux à faire était de n'en pas parler à Talma, parce qu'il était impossible de le faire sans rire, et que lui, il devenait pâle de colère seulement en y songeant.

A quelques jours de là, Madame arriva à Aix; elle n'avait avec elle que madame la baronne de Fontanges, sa dame d'honneur, M. Rossy, son secrétaire, et M. de Laville, son chambellan. C'étaient bien des altesses et bien des majestés, je l'ai déjà dit, pour la tranquille liberté d'un lieu d'eaux; nous nous en aperçûmes bientôt.

Le jour de ma fête approchait, c'est une époque que toutes les personnes qui venaient chez moi saisissaient, et cela se comprend : mes amis le faisaient par attache-

ment, les simples connaissances pour reconnaître les politesses qu'elles recevaient dans une maison ouverte où chaque jour se renouvelaient une foule de cinquante visites qui toutes étaient accueillies comme elles devaient l'être dans la maison de la gouvernante de Paris. Cette même année il se trouvait à Aix plus de vingt personnes de ma connaissance, parmi lesquelles je comptais beaucoup d'amis, et quelques amis très-intimes, tels que M. et madame Doumerc, M. et madame de Rambuteau, madame Lallemand, mon beau-frère M. de Geouffre et M. le comte de Brigode, et plusieurs autres personnes avec lesquelles j'étais moins intimement liée, mais qui étaient toujours de ma société intérieure. Toutes ces personnes voulurent me donner une petite fête, le 10 août, jour de saint Laurent et de ma fête : on résolut d'aller dîner à *Bonport* [1], par le lac du Bourget, c'est-à-dire en nous embarquant et en faisant une double partie *de terre* et *d'eau*.

Le matin du 10 août, mon fils monta avec sa bonne chez la princesse Pauline pour la voir ; elle aimait beaucoup cet enfant, qui était beau comme le jour, et avait vraiment l'air d'un amour d'ange, avec sa petite tête bouclée, ses lèvres comme un bouton de rose, et toute sa petite personne remplie de gentillesse ; il l'aimait aussi tendrement, et ne l'appelait que *sa femme princesse*.

Pourquoi m'aimes-tu, Napoléon ? lui demanda-t-elle un jour.

— Parce que vous êtes belle, lui répondit l'enfant en lui jetant ses petits bras blancs autour du cou.

Cette naïve réponse avait touché la princesse au cœur, et dans le fait il fallait que sa beauté fût bien en-

[1] Le village de Bonport est au bas du lac, un peu plus bas que Haute-Combe : c'est une délicieuse position. On y va faire des parties, et manger des lavarets, poisson qu'on ne trouve qu'au lac du Bourget.

traînante pour qu'un enfant le sentît aussi fortement. Lorsqu'il fut près d'elle, ce matin du 10 août, elle lui donna beaucoup de bonbons, selon sa coutume; puis, faisant apporter un énorme bouquet qu'elle avait fait préparer :

— Tiens, lui dit-elle, tu donneras ce bouquet à ta mère de la part de la plus ancienne et de la meilleure amie qu'elle ait à Aix... tu lui diras aussi qu'elle fasse attention au cordon qui attache le bouquet...

La bonne de mon fils me rapporta les mots de la princesse; et après avoir admiré le bouquet, composé de fleurs très-belles qu'elle avait eues dans le jardin d'un amateur de plantes rares, dont la maison était sur la route d'Aix à Chambéry, je le développai, et je trouvai que les fleurs étaient en effet retenues par une chaîne composée de petites perles fines en masse, et arrêtée de distance en distance par des boules de rubis d'Orient : c'était un amour, ce bijou... mais j'en fus moins touchée que de ces paroles :

— Dis à ta mère que c'est de la plus ancienne amie *qu'elle ait à Aix!...*

Nous nous embarquâmes par un temps admirable, et nous voguâmes long-temps avec sécurité. Mais le lac du Bourget n'est pas du tout un lac de bonne foi sur lequel on puisse s'embarquer avec la certitude de s'en tirer sans avoir les pieds mouillés : le moindre vent, le moindre changement au ciel, un simple nuage, et aussitôt l'eau se trouble et se ride. Et malheureusement ce jour-là ce fut précisément notre affaire; le vent s'éleva tout-à-coup, et nous repoussa au large; le ciel se couvrit, et de larges gouttes de pluie tombèrent sur le tillac. Alors, tout ce qu'il y avait de femmes dans la barque commença à trembler; quant à moi le feu ne m'avait pas émue; j'avais reçu plus d'une fois celui de l'ennemi, et je n'avais pas pâli : je ne pouvais donc pas

craindre sur le lac du Bourget, Mais en voyant la peur des autres, je devins craintive pour eux ; quant à moi, j'aurais voulu pour beaucoup être à bord d'un bâtiment plus solide ; car j'aurais fort désiré voir une tempête sur ce lac dont les vagues commençaient déjà à *moutonner* en se brisant contre notre pauvre esquif, dans lequel nous étions vingt-trois personnes. Dans une barque de suite il y avait des musiciens piémontais, qui étaient arrivés la veille, et qui avaient été sur-le-champ mis en réquisition par mes amis. C'était fort remarquable à voir, et surtout à entendre, que ces hommes penchés sur leurs harpes, et cherchant à couvrir les mugissemens du vent par leurs accords : quelquefois, en passant entre les cordes encore vibrantes, le vent rendait un son plus doux, faisait de l'harmonie moins sauvage... Mais la tempête augmenta de force en très peu de temps, et ils dûrent se taire... Alors nous vîmes... ce que dans ce moment bien des curieux en Europe auraient certes voulu voir... Talma monta sur le pont, et là, se tenant à un petit mât qui était près de lui, il récita la première scène de la Tempête de Shakspeare... De sa voix profonde, pleine, sonore, il disait des vers sublimes, là, sur le pont d'une barque chargée de gens joyeux, que le moindre vent pouvait faire chavirer, et jeter au fond de ces eaux tout à l'heure si belles et si claires, et maintenant troubles et presque bourbeuses ; car la furie du vent soulevait les vagues avec violence, et les poussait contre la barque... Souvent Talma secouait la tête pour faire tomber de ses cheveux l'eau que l'écume des vagues lui jetait... Il paraissait inspiré, et, quoique je n'entendisse pas bien ce qu'il disait, l'expression de son visage m'apprenait tout.

Enfin nous abordâmes à *Bonport*, où nous attendait le dîner, ce qui était fort important ; on nous fit du feu, parce que le peu de pluie qui était tombé et les va-

gues *moutonnières*, nous avaient mouillés au point d'en avoir besoin ; puis nous dînâmes, nous dînâmes bien : il y avait de la bonté, de la cordialité ; et puis je ne sais pas si je me suis trompée, mais depuis j'ai réfléchi au sentiment qui nous rendait si gais, et je ne l'ai trouvé que dans une chose, c'est l'éloignement où nous nous trouvions de ce village devenu une cour, un lieu d'étiquette, où notre temps n'était pas à nous, où, lorsque nous voulions faire une promenade, on nous envoyait chercher pour le plaisir des autres. J'ai toujours pensé que c'était là ce qui nous faisait une si grande joie, et je le crois encore.

Le soir, au moment où nous sortîmes de table, le ciel était beau, et le vent était devenu doux et tranquille ; il était parfumé par toutes les fleurs qui pendent en grappes le long des vieux murs de Haute-Combe, et qui croissent là au milieu des ossemens, sans que leur parfum en soient altéré, sans que leur éclat en soit terni.

Partout il y avait à admirer... Partout l'œil se reposait avec délices sur quelque site pittoresque et digne de faire un tableau de Salvator ou bien de Claude Lorrain... Dans toutes *mes courses voyageuses*, j'ai rarement trouvé un lieu qui me plût autant que les bords du lac du Bourget... En parlant d'Aix j'ai négligé de faire sa description, je veux reparer ma faute.

Le lac du Bourget forme une sorte d'ellipse de trois lieues et demi de long, sur une de large à peu près. Le lac est enfermé dans la haute montagne de l'Épine, au pied de laquelle se trouve Haute-Combe.

Au Nord du lac, ses eaux d'un bleu ardoisé baignent un rocher nommé le roc de Châtillon, qui se présente comme le gardien de la vallée de Chantagne ; tout au sommet de ce rocher, on aperçoit une tour dont la

destruction n'est pas l'effet du temps, mais bien celui de 93.

C'est au midi que les regards sont charmés par la vue du coteau de Tresserve et le coteau de Saint-Innocent. C'est de là qu'on jouit de la vue du lac dans tous ses effets pittoresques, surtout le matin et le soir, dans les deux ou trois mois d'été. C'est alors que l'une des deux montagnes est dans l'ombre, et que l'autre reçoit une vive lumière... Ce contraste est admirable...

Le lac du Bourget s'est d'abord appelé le lac de Châtillon, ensuite du Bourget. Il est probable que c'est en raison du château de ce nom que la maison de Savoie y possédait, et dont au reste aujourd'hui il ne reste que quelques pierres informes.....

L'antique monastère de Haute-Combe est une admirable décoration dans ce beau paysage. J'y suis souvent allée pendant mon séjour à Aix, et toujours avec un nouveau plaisir..... Il y a dans ses ruines vraiment antiques, vraiment solennelles, toute une poésie qui répond à ce paysage, qui lui sert comme de cadre, qui m'a toujours vivement impressionnée.

Pour aller à Haute-Combe, on s'embarque au port de *Puer*; on est à peu près une heure en route avec de bons rameurs. Quelques jours après ma fête; nous fîmes encore une excursion à Haute-Combe, avec la princesse Pauline, nous eûmes le temps d'admirer les bords du lac ce jour-là. Quant à celui de ma fête, je vais finir sa relation pour arriver à l'autre.

J'ai bien dit que mes amis me donnaient à dîner à Bonport, mais je n'ai pas parlé de cette partie des environs d'Aix; en général j'ai été trop entraînée par la description *des individus*, et j'ai abandonné pour eux la belle nature qui m'environnait.

Le château de Bonport est au bas de Tresserve, sur la rive EST du lac du Bourget. C'est à Bonport que vont

les buveurs d'eau paresseux ou mal portans, qui veulent cependant faire ce que l'on appelle *une partie*. On arrive à Bonport en une heure de temps; on peut s'embarquer à Puer, mais il est mieux pour beaucoup de raisons d'aller chercher les bateliers d'un petit hameau situé sur la rive orientale du lac, et dont j'ai oublié le nom [1]. On est abrité, ombragé pendant toute la route par une magnifique forêt de châtaigniers qui est sur la pente de la montagne. La route est ravissante, et le jour de ma fête nous en aurions bien joui si le temps eût été beau. Une autre fois je fus à Bonport dès le matin par un temps de délices, tel qu'on le trouve enfin aux mois d'août et de juillet à Aix et à Chambéry.

Le château de Bonport est situé sur une sorte d'esplanade baignée par les eaux du lac. Ce château, fort antique dans son origine, a souvent été reconstruit; il appartenait jadis aux ducs de Nemours, qui avaient de grands biens sur les bords du lac du Bourget.

Bonport est dans une admirable position, quoique complètement isolé de tout voisinage. Il ne paraît accessible que par le lac; et cette solitude rendue plus agreste encore par les arbres immenses qui l'ombragent, le sombre azur de ses eaux ardoisées, est un des lieux les plus charmans des environs d'Aix. Ce même soir, au moment où le temps devenu beau nous permettait d'admirer les variations du paysage des bords du lac, une surprise de mes amis me le fit voir sous un aspect tout-à-fait inusité. Comme je regardais avec charme, à la clarté douteuse d'une lune décroissante, les contours des rochers; les cavernes profondes qui se trouvent dans les sinuosités de la Dent-du-Chat [2], tout-à-coup je vis les eaux du lac étinceler de mille feux, et

[1] C'est Cormin ou Cornin.
[2] Montagne en face de Tresserve.

les montagnes de l'Épine, le roc de Châtillon, illuminés par les étoiles brillantes, les soleils, les fusées d'un très beau feu d'artifices... Je ne puis dire combien j'ai joui en voyant ces lueurs étincelantes jeter un éclat éblouissant sur ces roches brunes, ces monts escarpés, puis venir mourir comme des mouches luisantes sur les belles prairies, les beaux ombrages qui entourent Haute-Combe... C'était surtout un beau spectacle que cette montagne de la Dent-du-Chat illuminée tout-à-coup par une lumière radieuse qui la faisait contraster avec l'azur sombre des eaux du lac dans lesquelles baigne sa base... Souvent la lueur était assez vive pour faire distinguer les masses de fleurs grimpantes qui croissent dans les crevasses de ruines d'Haute-Combe.

Cette soirée est dans mes souvenirs comme l'une des douces de ma vie.

J'étais loin de m'attendre, cependant, qu'elle dût être le sujet d'une sorte *de réprimande*. On avait vu *les fusées* à Aix, et ceux qui n'étaient pas de notre réunion avaient ainsi été avertis qu'on s'amusait autre part que chez eux et sans eux...

Nous eûmes un temps charmant pour notre retour; cependant il faisait sombre; mais les rameurs connaissaient le lac, et du moment qu'il n'était plus agité, il n'y avait rien à craindre. Je rentrai chez moi l'âme toute contente. Il est si doux de penser qu'on a des amis qui s'intéressent à vous, et *pour vous seule;* qui ne font la cour ni à votre rang, ni à votre influence; car c'est la même chose au fait; et j'ai un instinct de cœur qui me donne la valeur de toutes les protestations qui me sont faites, bien plus que je ne l'ai par mon esprit.

Le lendemain, je fus voir MADAME-MÈRE; elle me reçut bien, à son ordinaire; mais elle me dit avec une singulière expression que j'aurais dû faire attention à ce que faisaient mes amis, et que je n'aurais pas dû

laisser tirer un feu d'artifice dans un lieu où se trouvait la famille impériale.

Je devins stupide, et ne sus que répondre : en effet, que dire? Il m'était démontré que Madame-mère ne se serait jamais formalisée *d'elle-même* d'une chose qui ne pouvait, en aucune manière, blesser sa dignité de mère de l'empereur : il était clair c'étaient des impressions données, et peut-être ensuite trop facilement reçues; je connaissais la bouche qui avait parlé : c'était une femme. Mon respect pour Madame m'empêchait de le lui dire; mais je la connaissais, et parmi les personnes qui avaient parlé de tout cela, et fait paraître coupable ce qui était bien naturel, il en était une parfaitement bonne, simple, naturelle, fuyant les honneurs, les grandeurs, une qui, bien sûrement, aurait refusé le feu d'artifice si on l'avait priée de l'agréer, et cette femme était la reine Julie; mais elle était *aussi trop* bonne, et on l'avait influencée.

Je répondis cependant à Madame que j'étais fâchée de lui avoir déplu en acceptant le feu d'artifice, mais que j'ignorais complètement que cela pût lui déplaire; qu'au surplus, les personnes qui me l'avaient donné m'avaient fait une surprise... Et c'était vrai.

L'impératrice Joséphine arriva quelques jours après : je lui contai l'histoire, elle en rit, parce que, dans le fait, il y avait de quoi rire de voir un mouvement de révolte pour condamner quelqu'un devant la fenêtre de qui l'on brûle une chandelle romaine.

Quelques jours après, la princesse Pauline qui était un grand enfant voulant toujours tout imiter, voulut à son tour *avoir une fête*, et elle nous invita *tous* à un déjeuner à Haute-Combe. Je me rappelle cette journée comme l'une de celles de ma vie où je me suis à la fois le plus ennuyée et le plus amusée.

Le rendez-vous général fut au port de Puer, à dix

heures bien précises. Nous fûmes exactes ; mais la princesse ne le fut pas, et il était plus d'onze heures quand elle arriva. Comme elle ne marchait pas, ce qui n'était pas très-commode pour une partie de la campagne, nous la vîmes arriver en palanquin dans le plus singulier costume pour une excursion romantique au milieu des ruines. Elle avait une jupe de percale richement brodée et garnie de magnifiques valenciennes, et pardessus une robe plus courte, ouverte par-devant, dont j'avais inventé la forme, et donné le modèle à Minette, la plus parfaite des lingères qui existeront jamais, et que nous nommions *un Polonais*. Cette seconde robe était également brodée, et garnie de valenciennes. Jusque là rien n'était de trop ; mais elle avait sur la tête un petit chapeau de paille d'Italie, retroussé sur le côté, et sur lequel étaient trois plumes immenses rouges incarnates avec les rubans pareils. Ce chapeau avec les deux petites robes courtes lui donnaient un peu l'air de la *belle Malaga*.

Nous nous embarquâmes par un temps ravissant. Ce fut ce jour-là que se *proclama* la faveur de M. le colonel Du....... Comme il croyait ne pas faire assez d'honneur à cette journée, il avait mis son bel habit d'officier d'artillerie [1], ce qui était prodigieux au milieu d'hommes les plus élégans de Paris, portant tous des redingottes, et cela par l'*étiquette* des eaux.

Le pauvre Talma avait été mis de la cargaison lors de l'embarquement, comme on peut le penser... Il me regardait avec des yeux si effarés qu'il me fit rire de bon cœur. Je n'eus pas le courage de parler devant la princesse des vers de la Tempête. Elle eût été capable d'ordonner au lac de *moutonner*, et de le faire fouetter

[1] Ou de hussards, je ne suis pas sûre, je crois pourtant que c'est d'artillerie.

comme Xercès fit au Pont-Euxin, parce que ses eaux étaient tranquilles... Mais un autre incident nous tira d'embarras en nous jetant dans un autre. La princesse, qui aimait la poésie italienne, s'avisa de se rappeler que je m'appelais Laure, et la voilà m'adressant tous les plus beaux sonnets que Pétrarque, le poète immortel, ait fait *in vita* et *in morte di madona Laura*. Pendant quelque temps cela fut assez bien parce qu'elle récitait cette sublime poésie avec une voix harmonieuse qui se mariait mollement au balancement du bateau; et lorsqu'elle disait :

Che fai? che pensi?... che pur indietro guardi
Nel tempo che tornar non puote omai,
Amma sconsolata!

en vérité on se sentait émue... et puis aussi à cet autre sonnet immortel :

Levomni il mio pensiere in parte ouvera
Quella ch'io cerca e più non trovo in terra.

Tout cela était admirable... mais chaque chose a une fin, et lorsque le bateau arriva à Haute-Combe, je dis à M. de Forbin qui me donnait le bras qu'il était temps que nous arrivassions, car je tournais à la mort, et c'était vrai.

Nous étions à peu près vingt personnes, parmi lesquelles étaient M. et madame de Rambuteau, M. et madame de Sémonville, dont l'amabilité à tous deux avait bien contribué à nous rendre Aix agréable. M. de Forbin, le colonel Duchamp, madame Lallemand, M. de Balincourt, Talma, madame de Menou, M. le comte de Brigode, le comte de Sellon, Madame Doumerc, son mari et plusieurs autres personnes d'Aix et de Genève dont j'ai oublié le nom. Toute cette troupe,

qui *voulait* être joyeuse, se répandit aussitôt son arrivée dans les décombres, ou nous trouvâmes autant de têtes de morts que pierres, et cela dans le but *de nous amuser* comme on peut le croire. Au fait, Haute-Combe est un lieu remarquable pour les savans, et même pour ceux qui ne sont que curieux.

L'abbaye de Haute-Combe fut fondée en 1225, par Amédée III. Saint Bernard existait alors, et ce furent des religieux de l'ordre de Cîteaux qui peuplèrent le monastère dès la formation. Ces moines étaient auparavant de l'ordre de saint Basile, et habitaient l'abbaye d'Aulps près de Rumilly, au village des Granges. M. de Forbin, qui était mon conducteur dans les ruines, et qui connaissait parfaitement tout ce qui avait rapport à elles, me racontait une foule de traditions curieuses sur cet ancien monument, destiné à la sépulture des ducs de Savoie.

Nous fûmes ensuite sur la terrasse qui environne les bâtimens de l'abbaye. C'est de là que la vue est admirable. Déjà le jour était assez avancé pour que le soleil ne nous gênât plus, et nous pûmes jouir de la beauté de la vue du tableau qui se déroulait devant nous.

La Dent-du-Chat, qui domine le monastère, était déjà dans l'ombre; mais Tresserve, le coteau de Saint-Innocent, Bonport, étaient brillans de lumière, tandis que les eaux du lac, pures, cristallines, recevaient comme un miroir les étincelans reflets d'un soleil du mois d'août, dont le feu redoublait le parfum des plantes alpines qui nous entouraient de toutes parts, et que nos pieds foulaient au moindre pas que nous faisions. Autour de nous une forêt de châtaigniers, dont les troncs noueux et couverts de mousse attestaient la vieillesse, et étendaient leurs branches chargés de larges et vertes feuilles qui semblaient se pencher vers le lac pour se baigner dans ses eaux.

Lorsque nous fûmes remontés en bateau, nous eûmes le spectacle d'un autre tableau non moins ravissant. Ce fut la vue de Haute-Combe, de son promontoire, de ses châtaigniers couvrant de leur ombrage le monastère, l'église... et puis tout ce tableau couronné par la Dent-de Chat. Plus à gauche, mais à l'extrémité du lac, on distinguait au couchant le village du Bourget et son château en ruines. C'est là qu'est né *le comte Vert* selon une vieille tradition. Vient ensuite le nouveau château du baron du Bourget, puis Cervoles, les montagnes de Lagratte, Montagnole et des graviers. Tout-à-fait au bout de l'ellipse du lac, est le rocher de Châtillon avec son pic aigu et la vieille tour en ruines. Puis le rocher de Vion qui domine le Rhône, tandis que de l'autre côté du fleuve s'élève l'immense montagne du Colombier.

Je le répète, je n'ai vu dans aucun des pays que j'ai parcourus autant de sites variés, autant de charme pittoresque dans le paysage, de ce charme qui fait aimer la solitude et qui embellit les heures qu'on passe seule au milieu d'une belle contrée.

Notre retour fut ravissant. La princesse récita encore des vers. Je ne l'écoutai plus. J'étais assise au bord de la barque, livrée à une sorte d'enchantement qui ne peut être provoqué que par l'aspect d'un pays lui-même enchanteur. Aussi le retour me parut-il trop prompt. J'aurais voulu voguer toute la nuit sur ce lac si tranquille, aux flots d'azur, aux bords fleuris et ombragés, qui me présentait l'image d'une de ces délicieuses solitudes du Nouveau-Monde, dans lesquelles on oublie tout, même sa patrie.

J'étais alors très-liée avec la duchesse de Raguse : nous nous étions donné rendez-vous à Genève, pour aller ensuite où nous voudrions. Notre projet était d'aller à Schinznack. Je reçus une lettre d'elle, par la-

quelle elle me prévenait qu'elle serait à Genève le 25 août, pour m'y attendre; elle devait descendre à Sécheron chez Dejean, là où descend et loge tout ce qui est élégant, et qui voyage en Suisse.

Je proposai à madame Doumerc de la mener dans ma calèche, où je n'étais qu'avec madame Lallemand; elle accepta. Aussitôt que mon voyage à Genève fut connu, tous mes amis voulurent y venir. Je les y engageai, comme on pense bien, et nous partîmes pour Genève, le 23 août, pour la fête du lac.

C'était alors M. Capelle qui était préfet de Genève. J'étais un peu Genevoise à cette époque, parce que mon mari, comme grand-officier de l'empire, avait un *collége électoral à vie* à présider; c'était celui du Léman. Genève est une ville ravissante, en raison de ses alentours; rien n'est plus agréable et plus vivant, plus agreste en même temps. Genève est la ville où je voudrais me fixer, si je ne me retirais pas en Italie ou en Espagne. Ces trois lieux-là font le but de mes rêves. Quant à la France, elle n'y entre plus pour rien.

En arrivant à Sécheron, j'y trouvai notre excellent ami, M. Vanberchem. Il était *là chez lui*; il habitait Genève, et m'en fit les honneurs d'une manière charmante; il était toujours à chercher comment il pourrait ajouter à l'agrément d'une heure. Il fut pour moi, pendant ce petit voyage, l'ami le plus aimable et le conducteur le plus soigneux.

La fête du lac étant terminée, toutes les fêtes particulières devaient encore être long-temps l'objet des rêves des jeunes filles et des garçons de Genève. Toutes les familles riches reçoivent à cette époque, et comme les voyageurs abondent ordinairement à ce même temps de l'année, toute la ville était remplie de manière à n'y pas trouver un logement. M. le préfet me donna un

fort beau dîner, et pourtant fort ennuyeux. J'y mangeai peu, et j'y bâillai beaucoup, quoique, certes, M. Capelle fût un homme aimable. Sans doute même il l'est beaucoup; mais son esprit est un peu trop de cet esprit hors de mode depuis cinquante ans. Il paraît aujourd'hui non-seulement de mauvais goût, ce qui est le plus à redouter, mais il est provincial et maniéré. Je n'aime pas cet esprit-là, et pourtant c'est de l'esprit.

J'étais engagée chez M. Saladin, celui qui était violet; il donnait un bal à sa maison de campagne. Je me promenais dans le jardin, qui est au bord du lac, et je regardais par intervalle dans le salon, où je voyais Auguste de Staël jouer des contredanses. J'étais non pas triste, mais accablée. Si jamais il y eut des pressentimens, celui de ce soir-là en était un bien sûrement. J'aimais encore la danse alors, et cependant pour rien au monde on ne m'aurait fait faire un pas. Tout-à-coup je vois des groupes se former; j'entends prononcer le nom de l'Espagne, du roi Joseph, de Marmont... Je demande... j'arrête deux hommes de ma connaissance qui passaient en parlant vivement. L'un allait me répondre, l'autre lui serra le bras en lui faisant signe, et ils s'éloignèrent. Alarmée au-delà de ce que je puis dire, je dis à M. Perregaux, qui était près de moi, que je voulais savoir ce qu'il y avait, et qu'il allât me chercher des nouvelles. Madame Lallemand, qui donnait le bras à M. de Rambuteau, vint me demander si je savais ce qu'il y avait... J'ignorais tout, et je tremblai un moment que les nouvelles me vinssent du nord... Enfin mon beau-frère revint; je l'avais envoyé à la découverte; il était avec M. Perregaux. Celui-ci était pâle comme un mort.

— Il y a eu une désastreuse affaire en Espagne, me dit alors mon beau-frère. Le maréchal Marmont est

dangereusement blessé; et s'approchant tout doucement de moi, il me dit : on prétend qu'il est tué.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, que Junot en sera malheureux!

Junot et lui étaient camarades de collége, et tous deux s'aimaient tendrement comme deux frères. Jamais l'ombre d'une jalousie, d'un mauvais procédé ne s'était placée entre leurs deux cœurs. Aussi Junot aimait-il Marmont, et celui-ci le lui rendait bien. A peine cette nouvelle de sa mort m'eut-elle frappé l'oreille, que j'eus le cœur serré en pensant à Junot... Et la maréchale Marmont que j'attendais ce même soir.... quelle nouvelle pour notre première parole!... Toutes ces pensées refoulèrent en moi, et me donnèrent un tel étouffement, que je fus obligée de quitter le bal de M. Saladin. Je revins à Sécheron... M. Perregaux revint avec nous... Sa pauvre sœur allait être heureuse encore dans son affliction, de trouver des cœurs qui la comprendraient et partageraient sa peine. A cette époque, je l'aimais comme une sœur, et comme une sœur chérie.

Le premier moment fut affreux pour elle, néanmoins, quelques soins que nous missions pour lui épargner la rudesse du coup. On parlait diversement de l'affaire; on disait que le maréchal avait été tué; et comme sa blessure n'était pas une chose douteuse, la mort avait pu s'ensuivre, et ce n'était pas ce qu'il y avait encore de plus à redouter dans la foule des bruits qui se répandaient dans Genève, et que j'épargnais à la maréchale.

Cette fameuse bataille des Arapiles, livrée par Marmont à lord Wellington, est un des malheurs les plus terribles parmi tous ceux que la guerre d'Espagne a vus s'amonceler pour nous écraser. Cette bataille fut désastreuse pour tous, car le rapport du général ennemi

porte sa perte à cinq mille hommes; la nôtre est, dit-on, de huit mille hommes hors de combat, et six mille prisonniers. La perte de notre artillerie et le résultat de l'affaire, qui est une défaite complète, tel est le rapport particulier qui parvint à Genève comme une nouvelle confidentielle, le même jour où le *Moniteur* publiait la bataille de *Salamanque*, car nous ne l'avons jamais nommée que la bataille de *Salamanque*, tandis que les Anglais ne la nomment que la bataille des *Arapiles*.

Mais à mesure que les lettres particulières arrivaient, nous apprenions de nouveaux malheurs. Presque tous les officiers supérieurs avaient été blessés ou tués : c'était un vrai carnage. Mais le plus important dans la balance des destins de l'empereur, c'est que cette bataille fut d'un poids immense dans la cause de Joseph. Tous ceux qui connaissent l'Espagne, et qui avaient conservé des relations intimes avec le pays, savent comme moi que les cortès étaient déterminés à faire leur soumission à Joseph si les Arapiles avaient vu notre victoire au lieu de notre défaite. Quelle immense différence !... quelle différence surtout dans la balance de l'Europe!... Qui peut dire ce qui serait arrivé ?... Mon Dieu ! ne pensons plus à ce qui aurait pu être ; il y a de quoi perdre la raison.

La maréchale ne songea plus à son voyage de Suisse, comme on peut bien le penser. Elle fit tous ses préparatifs pour aller à Bayonne sur-le-champ... La duchesse de Raguse est une de ces personnes qui peuvent faire des fautes, mais dont le premier mouvement sera toujours noble et beau.... *Elle est bien née*, comme dit Brantôme. Aussi, dans cette circonstance, ne fit-elle pas de capitulation avec elle-même pour éviter un voyage pénible, long, et n'ayant rien de doux dans sa perspective, puisque le maréchal et elle ne vivaient

déjà plus très-bien ensemble... Elle partit de Genève emportant tous mes vœux, et bien accablée de tristesse, en portant ses yeux plus loin, me disait-elle!... Hélas! hélas!... pauvre femme, elle souffrait non-seulement du présent, mais de l'avenir.

CHAPITRE VII.

La reine d'Espagne. — M. Balincourt. — Conspiration contre Joséphine. — Je refuse d'y prendre part. — Persécution contre les femmes. — Exil de madame Récamier. — Je vais la visiter à Lyon. — Intérieur. — Romance de Boïeldieu. — Correspondance de Russie. — Le grenadier de la vieille garde au berceau. — La vierge *dilla Sedia*. — Funestes présages.

La reine d'Espagne fut accablée de cette nouvelle de la perte de la bataille. J'eus l'honneur de la voir à mon retour de Genève, elle était désolée, c'est une personne bien rare et bien parfaite que je vénère autant que je l'aime.

Sa cour était bien peu nombreuse à Aix, elle n'avait avec elle que madame de... et M. de Balincourt son chambellan. M. de Balincourt est un de ces hommes dont on est fière d'être l'amie, et dont tout homme s'honorera toujours de mériter l'estime, car il est lui-même un des hommes les plus remplis d'honneur que je connaisse. Il était jeune alors, mais malgré ses vingt-six ans il avait un jugement parfait, était bien placé dans le monde, où sa naissance et sa fortune le mettaient au premier rang, quand lui-même ne s'y serait pas maintenu par sa propre impulsion. Son caractère était doux, conciliant, et on devait lui en savoir d'autant plus de gré, qu'il était d'une force extraordinaire

et porté par sa nature à se mettre promptement en colère. Mais il s'était maîtrisé surtout depuis qu'il avait acquis dans les armes une habileté remarquable... Ces avantages qu'il ne pouvait méconnaître, lui imposaient, disait-il, l'obligation d'être plus circonspect qu'un autre; cela ne l'empêchait pas d'avoir quelquefois des affaires. Mais il en sortait toujours avec bonheur, et surtout avec honneur. Il en est une, celle des mousquetaires, dont je parlerai plus tard, qui fut pour lui un brevet de fermeté de caractère et de conduite honorable.

Sa figure et sa tournure étaient également charmantes. On peut dire *qu'elles le sont*, car je n'ai jamais vu d'exemple d'une personne demeurant au même point sans changer d'une ligne, comme l'a fait M. de Balincourt... Il a des talens très remarquable, et peint à l'huile de manière à faire un vrai cadeau à ceux à qui il veut bien donner ses ouvrages. Mais ce qu'il possède surtout, et qui lui conservera des amis, c'est une âme généreuse et hautement placée, un cœur parfait, et des qualités comme toute mère pourrait en souhaiter à son fils le plus chéri.

L'impératrice Joséphine vint à Aix avant mon départ : j'eus l'honneur de dîner chez elle avec madame Lallemand et mon fils. A cette époque, il y avait une conspiration pour lui faire quitter la France : on voulut m'y mettre moi-même à Aix ; mais cela ne convenait ni à mon caractère, ni à ma façon d'être : je repoussai jusqu'aux moindres ouvertures, et je quittai Aix pour revenir en France le 28 septembre. On commençait déjà à être inquiet ; il arrivait des nouvelles de Russie qui contenaient des merveilles, et puis des lettres particulières qui disaient tout autre chose. On verra bientôt quel effet ces nouvelles diverses firent sur la nation.

A cette époque, les femmes avaient souvent les honneurs de la persécution : je devais les obtenir plus tard. Alors, c'était une personne à laquelle je tenais par beaucoup de liens, parce qu'ils étaient à la fois personnels, et relatifs par des gens que j'aimais ; c'était madame Récamier ; madame Récamier qui était exilée à Lyon, sa ville natale, mais qui n'était plus sa patrie. La patrie est aux lieux où sont les habitudes et les affections.

Madame Récamier était exilée pour avoir été voir madame de Staël à Coppet. La cause de cet exil était trop honorable pour que cette femme, aussi célèbre par la bonté de son cœur que par la beauté de son ravissant visage, n'acceptât pas toutes les conséquences de son dévouement d'amie ; elle fut à Coppet, malgré les avertissemens de Junot et de plusieurs autres de ses amis. A peine arrivée à Coppet, elle reçut l'ordre qui lui fermait les portes de Paris..... Après le départ de madame de Staël, madame de Récamier quitta la Suisse, et vint à Lyon, pour être au moins plus près de Paris.. Elle fut *là* compagne d'infortune d'une autre personne qui avait excité la colère de l'empereur, mais qui était moins digne d'intérêt, parce qu'elle voulait le braver, et se singulariser, plutôt qu'elle n'était héroïne d'amitié ; c'était madame de Chevreuse : celle qui, dans cette occasion, fut une veritable héroïne, ce fut sa belle-mère : la conduite de madame la duchesse de Luynes est admirable de tous points.

En arrivant à Lyon, j'allai descendre à l'hôtel de l'Europe, parce que je savais que madame Récamier logeait dans cette maison ; et comme je voulais la voir aussi souvent que je le pourrais pendant mon séjour à Lyon, qui n'avait qu'elle pour objet, cela me parut le meilleur moyen.

Je ne puis rendre avec exactitude l'impression que

j'éprouvai en entrant dans une vaste chambre dont un paravent marquait la distribution, et qui formait à elle seule *tout* l'appartement de madame Récamier!... Elle que j'avais vue dans son magnifique hôtel de la rue du Mont-Blanc, entourée du luxe le plus recherché, je la trouvais dans cette chambre d'auberge, aussi calme, aussi belle, aussi gracieuse que par le passé. Ce fut de ce jour que je lui vouai un attachement qui jamais ne s'est démenti, et qui durera autant que ma vie... Car, dans cette résignation, il y avait une grandeur d'âme qui ne se feint pas davantage qu'elle ne se détruit, parce qu'elle repose sur des bases qui sont d'airain, la foi, et la foi en Dieu.

Elle était là, comme je l'ai dit dans un article que j'ai écrit il y a quelques années, *toujours belle et bonne.....* [1] elle faisait du bien, elle voyait quelques amis qui quittaient Paris à leur tour pour venir passer plusieurs semaines avec elles : c'était M. de Montmorency (Adrien, aujourd'hui le duc de Laval), Matthieu de Montmorency, dans qui on trouvait ce qui est si rare aujourd'hui, le *chevalier* et le *saint*; Benjamin-Constant, M. de Catelan, l'un de ses plus anciens amis, et une foule d'autres que je pourrais nommer si je n'aimais mieux parler d'elle.

Elle brodait lorsque j'entrai chez elle.

— Ne vous ennuyez-vous pas? lui demandai-je tout émue, en voyant cette solitude animée.

— M'ennuyer! me répondit-elle de sa douce voix, je ne le puis; j'ai quelques occupations, et lorsqu'elles laissent retomber sur moi le poids de ma destinée, et je me retrouve à la vérité avec moi-même, et je pleure...... car je ne me vanterai pas d'un stoïcisme

[1] Voir l'article intitulé l'Abbaye-au-Bois, dans le I[er] volume des *Cent-et-Un*.

que je n'ai pas...... Je suis fort malheureuse loin de la France!

Elle était si belle, si naturelle en parlant ainsi, que je regardai madame Alexandre Doumerc, qui était venue avec moi jusqu'à Lyon, et nos yeux échangèrent le sentiment profond d'attendrissement que nous inspirait une si touchante infortune, supportée avec tant de courage.

Elle avait un piano, des crayons, des métiers, des livres, tout ce qui aide à supporter la vie, mais qui ne la remplit pas.

— Ah! je le sens bien, me dit-elle lorsque je lui en fis la remarque.

Nous étions alors sur un balcon qui donnait sur la place; elle était en cheveux, avec une robe blanche, et la plus ravissante personne qu'on puisse voir encore dans cet abattement et dans cette douleur; mais cette douleur avait un caractère si touchant!... elle parlait si bas!....... qu'il fallait la deviner comme celle qui en souffrait : c'était bien un ange ici bas dans un moment d'exil.

Madame Doumerc promena sa main sur le piano, et en tira des sons, comme elle sait les donner, soit qu'elle accompagne, soit qu'elle chante.

— Ah! donnez-moi un peu de souvenirs qui me restent avec les vôtres! nous dit madame Récamier; chantez un peu... chantez une romance française... pas d'italien...

Il semblait que son exil de Paris la renvoyait par-delà les monts... Je ne sais plus où j'ai lu que madame Récamier n'avait pas le cœur français!... il serait à souhaiter que celui qui a écrit le livre qui dit pareille sottise fût aussi bon Français qu'elle! J'ai eu des preuves de son patriotisme, et des preuves que je puis af-

firmer. Lorsque nous serons en 1814, je les ferai connaître.

Madame Doumerc me demanda de lui accompagner une romance de Boieldieu, dont les paroles sont de M. de Longchamp, qui les composa lorsqu'il fut au moment de partir pour l'Amérique, exilé par le Directoire. Ces paroles sont remplies de tout ce que le cœur peut donner de vraie tristesse et de sentiment naturel. Madame Doumerc la chanta, comme tout ce qu'elle chante, avec une expression admirable. Madame Récamier la comprit si bien, qu'elle eut bien souvent l'œil humide, en écoutant surtout le dernier couplet.

Ces fleurs que je plantai moi-même.
Loin de mes yeux vont se flétrir.
Privé du bon maître qu'il aime,
Mon chien peut-être va mourir.
Touchés de ma triste infortune,
De moi mes amis parleront;
Puis, chassant l'idée importune,
Avant ma mort ils m'oublieront.

Oh! qu'elle profonde mélancolie il y a dans ces vers!... je conçois que l'exilé pleure en les écoutant.

Nous passâmes ainsi quatre jours à Lyon avec madame Récamier. Je fus heureuse de remplir ce devoir d'amitié, et puis j'étais certaine que Junot me saurait gré de cet attention. Il était demeuré l'ami le plus dévoué de cette excellente femme; il l'estimait avec un cœur fait pour l'apprécier. Voici ce qu'il m'écrivit de Russie, en apprenant que j'avais vu madame Récamier à mon passage à Lyon. Je vais citer le paragraphe de sa lettre.

N° XX de la Correspondance de Russie.

Mojaïsk, le 25 octobre 1812.

« . . . . . . Je suis bien aise qu'en passant à Lyon

tu aies vu la bonne et aimable Juliette... c'est un être bien pur et bien rare. Son âme est aussi généreuse et noble que sa figure est belle. Je voudrais bien qu'elle fût heureuse, et elle le serait, s'il ne lui fallait pour cela qu'un bien bon ami, etc., etc... »

Junot n'est pas un homme que l'on pouvait abuser par une feinte bonté; et pour qu'un pareil éloge soit sorti de sa plume, il fallait qu'il fût dans son cœur.

Je quittai madame Récamier avec regret. J'aurais voulu demeurer plus long-temps avec elle; mais il me fallait revenir à Paris; j'avais hâte de revoir mes enfans. Mes deux filles avaient été mises à l'Abbaye-au-Bois par moi-même avant de quitter Paris. Je ne pouvais les laisser avec leur gouvernante anglaise, trop jeune elle-même, dans mon hôtel, tandis que j'étais absente. J'écrivis à Junot le parti que j'avais pris; et comme je n'avais pas eu à me louer, sous aucun rapport, de celui que nous avions mutuellement adopté, croyant bien faire en les envoyant en Bourgogne lors de mon voyage d'Espagne, Junot fut charmé de ce que j'avais fait. Voici ce qu'il me disait à ce sujet.

N° XII de la Correspondance de Russie.

Plock, le 20 mai 1812.

« . . . . Ton projet de mettre tes filles au couvent est fort bon, et tu ne peux mieux faire. Il n'y a pas de mal qu'elles éprouvent un peu la différence qu'il y a entre une bonne mère et même bonne une maîtresse, et lorsqu'elles rentreront à leur première école, elles en sentiront mieux le bien..... seulement il faut bien faire connaître leur différent esprit à la supérieure. Ce sont deux enfans à qui les mêmes moyens d'éducation ne conviennent pas. Personne ne peut mieux

que toi les faire connaître; personne ne les a mieux étudiées.

« Tu ne me dis pas ce que tu fais de mes fils. Resteront-ils à Paris? Quand sèvreras-tu donc Rodrigue? Songe qu'il a dix-huit mois.

» J'attends avec impatience le portrait de mon lancier, et dans quelques mois j'espère en recevoir un autre, qui me prouvera que Bacchus n'est qu'un sot, et qu'il n'y a que l'eau de bonne. Mais je ne veux pas te dire de qui j'attends ce portrait; devine-le si tu peux. Seulement, pour te faciliter le moyen de le deviner, je te dirai que je voudrais que ce portrait, imitant le tableau de la *Vierge della Sedia*, de Raphaël, eût comme lui deux figures bien ressemblantes surtout, et que la plus petite figure du portrait fût *une grosse boule blanche et rose, mangeant de tout, dormant bien, et qui se trouve content de sa petite nourrice.* [1] »

J'ai transcrit toute cette partie de la lettre de Junot, parce que ces Mémoires étant destinés en grande partie à le faire connaître pour ce qu'il était véritablement, il est donc nécessaire de le placer dans toutes les positions les plus remarquables; celle-ci l'est, il me semble, assez pour la saisir et la faire connaître. On y voit comment cet homme que l'on jugeait comme un *parvenu par le sabre,* avait la volonté que sa fille reçut des leçons d'*égalité*, et qu'elle perdît l'orgueil et la hauteur qu'elle pouvait avoir comme enfant; ce qui est en général peu inquiétant pour l'avenir, mais qui l'alarmait, lui, parce qu'il était homme d'esprit et de cœur, autant que bon père; et puis cette sollicitude

[1] Il me rapportait les propres expressions dont je m'étais servie dans une lettre que je lui écrivais quelque temps avant. Mon fils avait été fort mal. J'avais été obligée de changer de nourrice, et celle-ci lui réussissant bien, j'en donnai des détails à Junot. Toutes ces lettres sont déposées chez M. Mame, mon éditeur.

pour son dernier enfant... *Quand donc fais-tu sevrer Rodrigue?*... Oh! Junot était un être d'une nature bien supérieure!... Je le ferai voir plus loin sous le rapport de la sensibilité d'ame!... Une femme n'est pas plus qu'il ne l'était sensible aux affections douces et aimantes... Hélas! le malheureux a succombé à ces affections elles-mêmes, quand elles ont été vivement froissées.

Je retrouvai toute ma jeune famille bien portante. Ce moment fut bien heureux pour moi. Je l'écrivis à Junot; mais il m'avait devinée, car il aimait ses enfans aussi tendrement que je les aimais, et cela devait être; il avait été si bon fils!... si excellent!... si respectueux pour sa vieille mére!... On n'est jamais bon père quand on a été mauvais fils. Il m'écrivait de Mojaïsk après avoir reçu la nouvelle de mon départ d'Aix, en Savoie.

N° XIX de la Correspondance de Russie.

Mojaïsk, le 6 octobre 1812.

» . . . . . . Te voilà donc à présent réunie à tes enfans!... entourée d'eux... quel charme, quel bonheur pour ton ami quand il approchera de cette demeure, que vous embellissez tous pour lui!... Je n'ai jamais éprouvé comme aujourd'hui l'impatience de revoir tous ces êtres que j'aime tant!... Je n'ai plus d'autres vœux, d'autres désirs, ma Laure et mes enfans m'aimaient bien... Elle bien portante, bien bonne, bien aimable, et je ne désire plus rien au monde.

» Mais, ma Laure chérie, combien il y a loin d'ici à Paris!... tu ne peux t'en faire aucune idée... les grands voyages ne sont qu'une promenade en comparaison de celui-ci, etc., etc... »

Et quelque temps après, il m'écrivait encore de Mojaïsk, en date du 15 octobre 1812 :

» . . . . . . Je craignais, comme tu as pu le voir par ma dernière lettre, ce que tu me dis du retard de Joséphine et de Constance, sur quelques points de leur éducation : cela ne pouvait pas être autrement. Mais tes soins répareront bien vite cela, et elles profiteront bien mieux sous tes yeux qu'éloignées de toi. Pourquoi ne suis-je pas là aussi, moi, pour apprendre l'exercice et à jurer à Napoléon et à Rodrigue !... Mais il vaut mieux que je les trouve aussi un peu en retard sur ce talent-là à mon arrivée, quitte à multiplier les leçons, si vraiment cela est nécessaire, etc., etc... [1] »

Mais la chose n'était pas nécessaire; aussi lui écrivis-je que ses fils ignoraient même *le son d'un jurement.* Quant à ce qu'il me disait pour son *lancier*, voici le fait :

Lorsque j'accouchai de Napoléon, l'aîné de mes fils, Junot m'écrivit, en apprenant que l'empereur avait nommé son fils :

» J'ai une seconde faveur à demander à l'empereur. Il faut que toi ou Duroc vous lui remettiez la lettre que je t'envoie. Duroc comprendra le cœur d'un père; Berthier se moquerait de moi. Quant à toi, non seulement tu me comprendras, mais tu diras comme moi. »

Il s'agissait de demander à l'empereur de faire compter mon fils comme *grenadier dans la vieille garde*, à dater du jour de sa naissance. Je demandai donc une audience, et je remis la lettre à l'empereur. Il se mit à rire...

— Quelle fantaisie a-t-il donc là? me demanda-t-il.

[1] Jamais nous ne nous écrivions sans parler de nos enfans. Je lui en parlais longuement, et je lui racontais toujours mes plans d'éducation, soit pour redresser le caractère, soit pour l'instruction. Je savais combien il était de bon conseil, et combien il pouvait contribuer en bien à la perfection de mon œuvre.

— Ma foi, sire, si Votre Majesté ne la comprend pas, ce n'est pas moi qui la lui expliquerai.

— Il rit encore plus haut, et me dit :

— Mais il veut que son fils soit *enfant de troupes*, et il n'y en a plus, entendez-vous?

— Oui, sire; car s'il y en avait, Junot ne serait pas venu ennuyer Votre Majesté de l'enrôlement d'un grenadier qui tette; il aurait fait *coucher* son fils sur le registre des contrôles d'un régiment, et puis le héros futur aurait grandi dans *la crainte de Dieu et du sergent.* C'est donc parce que la chose est de faveur qu'il faut que vous l'ordonniez, sire.

— Voilà bien une idée de femme!... C'est-à-dire que pour faire une chose qui est d'égalité, il faut commencer par contrevenir à la loi... hein?

Et il me tira l'oreille en me la pinçant.

Je n'avais pas songé à cela. Cette idée me fit rire à mon tour; mais l'empereur était de belle humeur, et il ajouta :

— Vous voyez bien, madame Junot, que vous ne savez ce que vous dites; mais n'importe, pour vous rendre tout-à-fait glorieuse d'avoir fait un garçon, j'en vais faire un soldat... je verrai cela... je parlerai à Bessières.

En effet, l'empereur ne voulant pas contrevenir à ce qu'il avait arrêté, parla au maréchal Bessières, et l'on mit mon fils dans les lanciers polonais de la garde impériale. Le maréchal Bessières lui envoya un *fourniment* complet, et un fourniment comme s'il s'était enrôlé à vingt ans. La lance elle-même était une lance comme celle d'un lancier polonais, avec la petite flamme à la pique. Je lui fis faire, quand il eut trois ans, un petit uniforme de lancier polonais, bien complet et bien fait, avec lequel je le fis peindre par Quaglia, l'homme qui, selon moi, a le mieux peint la minia-

ture [1]. Celle qu'il fit de mon fils est une des plus belles choses en ce genre que l'on puisse voir au monde ; elle était pour son père, et lui fut portée en Russie.

Maintenant voici les jours douloureux qui vont naître ; les heures de souffrance qui vont sonner. La dernière lettre que je reçus de Junot, était du 20 octobre. Après celle-là je fus deux mois sans nouvelles !... La première lettre que je reçus de lui, le malheureux, était d'Elbing... elle me brisa le cœur... Mais il faut marcher avec plus d'ordre, et le mois d'octobre ne nous avait encore apporté que des inquiétudes. Le mois de novembre devait les confirmer, et les confirmer d'une manière terrible. Quant à présent, il faut parler d'un événement bien extraordinaire, qui eut lieu à cette même époque du mois d'octobre, et peu de jours après mon retour d'Aix à Paris : c'est l'affaire du général Mallet.

[1] J'excepte Isabey, parce que son genre est tout autre, et tellement spécial dans son genre, que personne ne l'a encore imité lui-même.

CHAPITRE VIII.

Les femmes proscrites. — Réflexions sur Napoléon à ce sujet. — Venise. — La marquise de Salvo. — La comtesse Attems. — Sa sœur, femme de Spencer-Smith, frère de l'amiral. — Ce qu'elle était. — Importance que l'empereur attachait à elle. — Le maréchal Lauriston. — M. de La Garde, directeur de la police, à Venise. — Le théâtre San-Samuel. — La comédie. — La jolie femme. — L'interrogatoire et les gendarmes. Projet de fuite, — Les deux enfans et le précepteur. — *Fusina.* — Ils partent — Lettre du marquis de Salvo à madame Spencer-Smith. — Elle refuse. — Il lui écrit de nouveau. — Elle accepte. — Ils partent. — Ils sont escortés par cinq gendarmes. — Amédée, leur chef. — Vérone. — Description de Vérone. — *Roméo et Juliette.* — Les Arnèes à minuit — L'ami prudent. — Brescia — Fausse nouvelle. — Le lac de Guarda, — Salons. — Le marquis arrange la fuite. — L'opium. Encore les gendarmes. — L'échelle de corde.

Avant de parler du général Mallet, il me faut raconter ici une histoire qui trouve admirablement sa place après celle de madame Récamier et de madame de Chevreuse... c'est l'aventure étonnante de madame Spencer-Smith, belle-sœur du brave et chevaleresque amiral sir Sidney Smith. Elle doit trouver son rang dans les Mémoires d'une femme, pour montrer en ce lieu combien elle est digne de figurer parmi les plus

nobles caractères et les plus grands courages[1]; il me faut revenir sur mes pas, mais cela est toujours permis.

En 1806, il était malaisé de trouver dans toute l'Europe un seul coin de terre où l'on fût à l'abri de la volonté de l'empereur, quand elle voulait vous atteindre. L'Italie lui était soumise; l'Allemagne était presque conquise à sa couronne depuis le traité de Presbourg, et jusqu'aux steppes de la Russie, rien ne pouvait être refuge pour de malheureux proscrits.

Venise n'était plus cette ville voluptueusement belle, où la seule chose imposée à ses habitans était d'être heureux. La domination française avait étendu son bras jusqu'au lion de Saint-Marc; le code Napoléon punissait le gondolier de la Brenta, et l'empêchait de chanter.

Il y avait néanmoins à cette époque, à Venise, une grande quantité d'étrangers. Le Marquis de Salvo, seigneur sicilien, âgé seulement de vingt ans à cette époque, avait quitté la Sicile et même Naples, et voyageait dans le reste de l'Italie. Son esprit remarquable et supérieur aujourd'hui, était déjà à cette époque d'une nature capable de le faire apprécier, ainsi que ses talens et sa connaissance du monde, malgré sa jeunesse; aussi était-il accueilli parfaitement dans les maisons étrangères de bonne compagnie. De ce nombre était celle de la duchesse Attems, fille du baron Herbert, internonce d'Autriche à Constantinople[2], c'était une femme parfaitement aimable et qui recevait tout ce qu'il y avait de mieux dans Venise.

[1] Une particularité singulière, c'est que je connais le marquis de Salvo depuis un grand nombre d'années, et que jamais il ne m'avait parlé de cette histoire, qui est pourtant la plus extraordinaire de toute sa vie. Ce n'est qu'à son dernier voyage que, lui en parlant moi-même, il me certifia de toute sa vérité.

[2] Il l'était mêmedéjà en 1785. — *Voyez* M. Choiseul-Gouffier. — Il parle de leur relation politique.

On parlait beaucoup, dans l'intérieur de la comtesse Attems, d'une jeune sœur à elle, qui était arrivée depuis peu de temps d'Allemagne pour rétablir sa santé. Elle était faible et délicate, et demeurait constamment dans son appartement; c'était madame Spencer-Smith, dont le mari était ambassadeur d'Angleterre à Stuttgard. Ceux qui la connaissaient disaient qu'elle était ravissante de grâces et de beauté; que son esprit supérieur était au-dessus de celui de toutes les femmes; elle parlait, disait-on, sept langues avec pureté, était excellente musicienne, et connaissait toutes les littératures des langues qu'elle parlait... tout ce que le marquis de Salvo entendait ainsi raconter de cette jeune femme lui donna un excessif désir de la connaître.

— Je voudrais bien lui être présenté, dit-il un jour à la comtesse Attems, faites-moi donc obtenir cette faveur.

La comtesse Attems le promit; mais sa sœur était toujours souffrante, et jamais elle ne paraissait dans le salon de la comtesse. Enfin un jour madame Attems écrivit au marquis en lui envoyant la clef de sa loge au théâtre *San-Samuel*.

» On y donne une pièce nouvelle du chevalier Guarini, lui écrivit-elle.... venez-y, et je vous présenterai à ma sœur... elle y sera.

Le marquis aurait eu dix invitations qu'elles auraient pâli devant celle-là... aussi se trouva-t-il avant l'heure dans la loge de la comtesse Attems, qui arriva bientôt avec une jeune femme, dont la délicate et élégante tournure, la peau blanche et diaphane, les cheveux blonds, les mouvemens onduleux, toute une tournure impossible à décrire autrement qu'en disant qu'elle était de toutes les créatures la plus gracieuse, lui donnaient l'aspect d'une de ces apparitions amenées par un rêve heureux... il y avait de la Sylphide en elle. Sa

vue excessivement basse n'était qu'un charme de plus.. Elle parla de la pièce avec une sagacité et un tact qui firent faire la remarque au marquis de Salvo qu'elle connaissait la langue italienne, aussi bien qu'aucune Florentine des plus instruites.

— Je n'y ai pas de mérite, répondit-elle, car j'aime passionnément la littérature italienne.

Le marquis se retira enchanté de sa soirée, et heureux de penser qu'il allait revoir tous les jours une aussi ravissante personne.

Mais lorsqu'il put la suivre dans sa vie intérieure, qu'il la vit comme mère de famille s'occuper de surveiller l'éducation de ses deux fils Sidney et Edouard, être pour sa sœur, la comtesse Attems, un sujet de joie pour chaque heure de la journée, alors il se joignit à son admiration pour elle une vénération et un respect profonds que rien ne devait détruire. Tel était l'état de la société de la comtesse Attems à Venise, lorsque le général Lauriston, aide-de-camp de l'empereur, arriva dans cette ville avec le titre de gouverneur. M. de La garde y était déjà comme directeur-général de la police [1].

Un soir, M. de Salvo se rendit comme à l'ordinaire chez madame Attems.... et trouva son salon désert..... Etonné de cette solitude, il s'informe, et apprend que M. de La Garde avait envoyé dans la soirée *une invitation à madame Spencer-Smith pour qu'elle se rendit le lendemain matin à son bureau.* Cette forme inconvenante et si peu en accord avec les habitudes de M. de La Garde, dont les manières polies sont connues de tous ceux qui le rencontrent, avait alarmé toutes les connaissances de madame Spencer; et cette simple in-

[1] Celui qui fut depuis ministre de la police en Portugal, lors du gouvernement du duc d'Abrantès, et qui est aujourd'hui conseiller d'État.

vitation, que dans sa franchise elle eut le tort de laisser connaître, en fut une à tout le monde de l'abandonner, comme une personne presque dangereuse à fréquenter, puisqu'elle était l'objet de l'attention du directeur-général de la police de Venise. Le marquis de Salvo, il faut lui rendre cette justice, fut irrité, c'est le mot, de cette abandon : il était jeune alors; l'âme a toujours de nobles et généreuses inspirations à cette époque de la vie... il se présenta devant les deux sœurs consternées, et proposa son bras à madame Smith pour aller le lendemain matin chez M. de La Garde. Elle accepta avec reconnaissance, et le lendemain à onze heures il était devant le palais de la comtesse Attems avec sa gondole pour la conduire à sa mystérieuse et inquiétante entrevue.

Le directeur-général reçut madame Spencer-Smith avec tous les égards dont on sait qu'il est susceptible. Il la rassura, car il vit combien elle était troublée, et tâcha même de lui donner la pensée que dans toute cette affaire il n'y avait rien de sérieux.

— Ne prenez pas cela en grand souci, madame, lui dit-il; je suis convaincu que ce n'est qu'une méprise... il faut seulement être prudente; peut-être voyez-vous trop de monde chez madame votre sœur..... il faut, voyez-vous, que je puisse calmer les craintes que votre nom peut donner à Paris, par l'assurance d'une grande réserve dans votre conduite... Pour première preuve, il faut, si vous voulez en croire mon conseil, quitter Venise... C'est une ville maritime; il y a beaucoup d'étrangers... Je crois que vous devriez aller vous établir en terre ferme... louez une maison près de Padoue... madame votre sœur ira vous y voir, et tout sera pour le mieux.

Madame Smith, charmée de voir que cette menaçante entrevue se terminait aussi heureusement, assura

le directeur-général que trois jours après celui où elle lui parlait elle suivrait son avis, et, après avoir pris congé de lui avec une grande reconnaissance de ses manières franches et cordiales, elle fut aussitôt rassurer sa sœur qui l'attendait avec impatience. On parla de la campagne qu'on allait louer en terre ferme; et de nouveau on regarda joyeusement Venise *la rouge* et ses palais, ses dômes, ses gondoles, et ses magiques beautés qui ne sont qu'à elle et en elle.

Mais le lendemain au soir, comme la famille était groupée autour de madame Smith et du marquis, tandis qu'ils chantaient tous deux des barcaroles auxquelles répondaient les mariniers du Lido, une grande rumeur se fit entendre dans l'escalier du palais... c'étaient quatre gendarmes et un brigadier qui venaient signifier à madame Smith qu'elle était prisonnière dans son appartement, et qu'ils devaient l'y garder.

En écoutant cet ordre non-seulement inique, étant donné à une femme, mais barbare dans son exécution et révoltant dans toutes ses formes, la famille Attems fut consternée..... La jeune proscrite seule, calme et vraiment grande et belle de son noble courage dans un tel moment, releva la force abattue de sa sœur, et, quoiqu'elle fût fort inquiète pour elle-même, elle parut n'avoir d'autre souci que celui d'être pour le comte Attems, son beau-frère, et pour sa sœur, un motif d'inquiétude... Quant au marquis de Salvo, il était révolté, et il sortit du palais de madame Attems le cœur brisé.

Le lendemain, il était à peine jour, qu'il fut chez M. de La Garde, et lui demanda quelle était la raison qui avait motivé la mesure qui venait d'être mise en vigueur contre madame Spencer-Smith? Il était inquiet, et le devint plus encore lorsqu'il s'aperçut que la physionomie du directeur-général était tout autre que la veille... Il était embarrassé, et paraissait vouloir ca-

cher un mystère fâcheux... Enfin il se décida à parler, car son silence laissait en partie peser sur lui une partie de tout l'odieux de cette affaire.

— Ecoutez, dit-il au marquis de Salvo, je dois vous dire qu'hier, après vous avoir parlé ainsi qu'à madame Spencer-Smith, j'ai reçu un courrier qui m'a apporté de nouveaux ordres... non pas du vice-roi, non pas du ministère, mais du cabinet même de l'empereur... Ces ordres sont sévères!.... je ne vous cache pas qu'ils me font une sorte de peur à moi-même... Il faut que l'empereur ait de bien puissans motifs pour en agir ainsi, et en vérité...

— Mais au nom du ciel, qu'avez-vous donc reçu? s'écria le marquis dans une véritable inquiétude.

M. de La Garde hésita un moment... enfin il dit à demi-voix :

—L'ordre que j'ai reçu, et qui est également parvenu au général Lauriston, porte l'injonction formelle de faire partir madame Spencer-Mith de la ville de Venise, avec une forte escorte de gendarmerie, et de la faire conduire à Milan, d'abord pour qu'elle y soit interrogée par S. A. I. le prince vice-roi... ensuite elle sera dirigée sur la France, et je crois qu'elle sera enfermée dans la citadelle de Valenciennes.

Le marquis fit un cri!

— Silence!.... car vous gâteriez vos affaires sans faire de bien aux siennes... Je vous ai dit cela, parce que vous êtes ami de la famille, et que vous pouvez leur communiquer cette nouvelle avec les adoucissemens de l'amitié... Madame Spencer partira dans six à sept jours; elle voyagera aussi lentement que sa santé l'exigera... sans doute il m'est pénible d'avoir à faire exécuter cette mission; mais vous comprenez que mon devoir doit être le premier dans toute cette affaire...

— Mais quelle raison? dit M. de Salvo.... . .

— Ah! je ne puis le savoir, interrompit M. de La Garde... avec une sorte de ton de reproche... Cependant, ajouta-t-il, je crois pouvoir vous dire que le nom de SMITH, que porte la comtesse, est peut-être une des grandes raisons de la sévérité dont on use envers elle... Songez, ajouta-t-il encore, qu'elle est belle-sœur du Sidney Smith de Saint-Jean-d'Acre, et femme de Spencer-Smith, ambassadeur d'Angleterre à Stutgard... songez à toute cette affaire de Draeke [1]... et vous aurez la clef de beaucoup de choses qui vous paraissent mystérieuses.

M. de Salvo quitta le directeur-général, satisfait de lui, mais inquiet du sort de madame Smith... il ne put assez prendre sur lui pour aller en ce moment chez la comtesse Attems... Il se fit conduire au Lido, et voulut essayer de calmer par le mouvement et la réflexion le trouble de ses idées. Il concevait bien un plan, mais tout était vague encore dans sa pensée... enfin il obtint un résultat, et alors il se décida à se rendre au palais de la famille désolée...

Depuis qu'il connaissait plus particulièrement madame Smith, il avait reconnu en elle un caractère supérieur, comme l'était son esprit... mais elle souffrait; et sa santé positivement attaquée pouvait recevoir un choc violent en apprenant qu'elle... une jeune femme de vingt-trois ans!... jusque-là toujours heureuse, entourée de soins et d'hommages, elle!... madame Spencer-Smith! était une criminelle d'Etat, menacée d'une captivité non-seulement rigoureuse, mais éternelle! et elle n'avait que vingt-trois ans!... Le marquis frissonnait à la seule pensée de lever un coin du rideau qui cachait à la pauvre infortunée un si terrible avenir...

[1] *Voir* dans le IV[e] vol. de mes Mémoires la relation de cette affaire de Draeke.

cependant il le fallait... il le fit avec les ménagemens que son dévouement lui inspira, et il ajouta sur-le-champ cette phrase toujours consolante, car, quel est le malheur qui n'est pas adouci par la certitude d'avoir un ami véritable :

— Sans doute vous êtes dans une fâcheuse position, madame, mais je vous sauverai... n'ayez aucune inquiétude... je vous suivrai dans votre voyage, et dussé-je y périr, je réussirai du moins à vous faire échapper, soyez tranquille.

Madame Smith leva les yeux sur le marquis, et contempla quelques instans cette jeune physionomie animée d'une expression entraînante, car elle était vraie et partait d'un cœur dévoué.

— Je ne puis accepter votre offre généreuse, lui dit-elle avec un attendrissement qu'elle ne chercha pas à lui cacher... renoncez à votre projet, et laissez-moi suivre ma destinée... je suis innocente, Dieu me protégera.

— Non, répondit le marquis d'un ton déterminé; je suis résolu à vous sauver, et je le tenterai; je vous le répète, ma vie dût-elle être l'enjeu de la partie.

— Eh bien! dit madame Smith, revenez dans un moment, je vous donnerai une lettre que vous lirez avec attention, et vous conviendrez, après l'avoir lue, que vous ne devez pas me suivre.

Le marquis sortit, et revint au bout d'une heure; on lui remit une lettre de madame Smith, qu'il emporta au café de la Fenice pour la lire avec attention; elle était remarquable.

« Ecoutez, lui disait-elle, je ne dois pas accepter votre généreux dévouement, et je vais vous parler avec une franchise noble, et digne de tous deux. Vous êtes jeune; vous avez remarqué en moi quelques agrémens : le malheur de ma position, en son étrangeté

dans mon isolement, à mon âge.... tout les a doublés, et peut-être avez-vous pour moi un sentimeut exalté qui vous fait entreprendre une chose qui vous paraît grande et généreuse, mais qui n'est que le résultat d'une imagination de vingt ans, ardente et passionnée.... Je dois alors, dans l'intérêt de tous deux, vous prévenir que mes principes et ma manière de voir sont entièrement en opposition avec ce que vous croyez sans doute espérer comme récompense; revenez à des idées plus saines pour votre propre intérêt. Songez à vous même... songez à vos parens.... à votre fortune... car vos biens sont en Sicile..... l'homme qui me poursuit y portera bientôt sa domination..... et il ravagera de sa main de fer vos champs et vos maisons...... vous serez ruiné, même en admettant que votre vie soit sauve, ce qui est incertain... ne me donnez pas le remords des larmes de votre mère, je vous le répète, revenez à vous-même. N'élevez pas entre vous et votre patrie une barrière que vous ne pourriez plus franchir, car ma reconnaissance, pour être grande sans doute, ne me conduirait jamais à la remplacer près de vous... »

En lisant cette lettre la jeune âme du marquis fut presque révoltée... il était de fait que depuis ces jours d'orage aucun sentiment étranger à la générosité d'une grande et noble action ne s'était mêlé à sa résolution, et madame Smith eût-elle été vieille et laide, il eût de même voulu sauver une femme innocente et sans défense...... Il fut blessé du doute qu'elle lui exprimait, et sur-le-champ il lui répondit qu'il était affligé jusqu'au fond du cœur de la lettre qu'il venait de lire, qu'il lui protestait sur l'honneur d'un gentilhomme, que nulle idée étrangère à son dévouement ne se mêlait à l'offre de son appui. « N'ai-je pas un motif pour vous protéger au moment de l'affliction? lui disait-il. Vous connaissez mon attachement pour la famille

royale de Sicile..... je suis heureux de prêter secours à la belle-sœur de celui qui dans ce même moment est aussi le protecteur de mes malheureux souverains... Le noble sir Sidney, madame, doit cependant vous avoir familiarisée avec des actes d'un dévouement désintéressé[1]..... Ne puis-je donc aussi, moi, quoique bien jeune, montrer ma reconnaissance à l'Angleterre, qui fait tant pour mes maîtres, en vous sauvant d'une injuste persécution?..... laissez moi suivre la route où m'entraîne la volonté d'accomplir un noble dessein.... Quant à mon sort, il n'aura rien de fâcheux.... Dieu protégera la bonne cause... Et puis, s'il en était autrement... n'ayez aucun remords des larmes de ma mère, je la connais assez pour être certain qu'elle n'aurait pas de regret si son fils périssait en accomplissant sa mission d'homme d'honneur; mais, encore une fois, rassurez-vous, madame, il n'en sera rien.... quant à ce que vous paraissez redouter pour moi... Je veux parler du sentiment que vous me supposez....... me pardonnez-vous de vous assurer que, tout en vous admirant, je n'ai pour vous que l'affection d'un frère?... Pour vous rassurer d'ailleurs entièrement à cet égard, veuillez recevoir ici ma parole d'honneur la plus sacrée, qu'aussitôt que vous serez en sûreté et réunie à votre famille à vos enfans, je vous quitte sans demander à passer une heure près de vous. J'en prends ici l'engagement dans vos mains ainsi que dans celles de votre cœur.... ne repoussez donc pas les services d'un véritable ami, et laissez-moi vous sauver... »

Madame Smith fut touchée de cette lettre, qui avait en effet le ton de la vérité. La comtesse Attems

[1] Sir Sidney-Smith, alors commodore, protégeait la fuite de la famille royale de Naples. — Son noble caractère était connu pour le chevaleresque et le dévouement de toutes ses actions. Junot avait pour lui la plus haute estime.

achevé de la déterminer; et le marquis de Salvo reçut enfin la permission de travailler à l'exécution de son projet.

Il fallait bien du courage et bien du sang-froid pour le mener à bien... un des premier soins du marquis, fut de sauver les deux fils de madame Smith, Edouard et Sidney; ces deux enfans, quoiqu'ils n'eussent que sept et cinq ans, auraient pu servir d'otages après la fuite de leur mère; il fallait donc les mettre d'avance à l'abri. On était alors au 15 d'avril..... le temps est ravissant à cette époque de l'année à Venise: les enfans allaient souvent se promener en gondole; un jour le marquis fut avec eux jusqu'à *Fusina*; là il dit à leur gouverneur:

— Voilà cent louis; prenez une chaise de poste, montez dedans avec vos deux élèves, et rendez-vous, sans vous arrêter, à Gratz en Styrie, chez la comtesse Strassoldo [1], vous lui remettrez ses neveux, et vous resterez chez elle jusqu'à ce que madame Smith rejoigne ses enfans... Partez à l'heure même.

Le précepteur était un honnête et brave Allemand, dévoué à ses maîtres... Il comprit le marquis, et s'acquitta de sa commission, aussi bien qu'on pouvait le désirer.

De retour à Venise, le marquis dit à madame Smith qu'il fallait maintenant qu'elle écrivît aux autorités de la ville pour observer que, pendant une route aussi longue, elle ne pouvait se décider à n'avoir auprès d'elle que sa femme de chambre... Elle sollicitait donc, en conséquence, la permission pour un ami de sa famille, de l'accompagner pendant ce long voyage, et cet ami était le marquis de Salvo... Aussitôt que la let-

[1] Edouard Smith est aujourd'hui capitaine de vaisseau au service de l'Angleterre, ayant de beaux souvenirs comme exemples dans ceux que lui a laissés son oncle, l'amiral Sidney Smith.

tre de mistriss Spencer-Smith parvint au général Lauriston, il s'empressa de lui répondre, qu'il était trop heureux que ses instructions ne s'opposassent en rien à ce qu'il accordât sa demande...M. le marquis de Salvo avait donc l'autorisation de suivre madame Smith, sans être toutefois asservi à aucune des exigences que la prisonnière devait subir.

Le 25 avril 1806, mistriss Spencer quitta Venise, et partit pour Milan, escortée de quatre gendarmes, et d'un brigadier nommé *Amédée*. Ce dernier était dans la voiture de la prisonnière, avec le marquis et mademoiselle Louise, sa femme de chambre. C'est ainsi que commença ce voyage qui devait voir accomplir la délivrance de madame Smith. Le marquis avait maintenant cette volonté plus arrêtée que jamais, depuis qu'il savait que madame Smith, était particulièrement irritée contre madame Spencer Smith, en raison de l'affaire de Dracke... Spencer Smith s'était, heureusement pour lui, sauvé à temps, et avait gagné l'Angleterre; mais Napoléon avait des avis, faux ou vrais, qui signalaient sa femme comme étant sur le continent l'agent de son mari. Son esprit remarquable, cette quantité de langues qu'elle parlait avec facilité, son caractère supérieur, tous ces avantages réunis à une beauté qui elle seule était déjà une séduction, tout cela, bien pesé dans l'esprit de l'empereur, l'avait sans doute déterminé à user d'une aussi grande rigueur envers une femme... Le marquis de Salvo craignait avec raison que la captivité de la jeune femme fût bien rigoureuse... Et cette assurance qui lui parvint deux heures avant le départ lui fit renouveler avec plus de force encore à la comtesse Attems et à son mari l'assurance solennelle de sauver leur sœur... Ils sortirent en gondole des Lagunes, et furent prendre leur voiture à Padoue, escortés par le capitaine Guizzola, dont ils n'eurent qu'à se louer.

Le général Lauriston et le directeur-général ayant égard à l'état de santé vraiment déplorable de madame Smith, avaient autorisé les gendarmes à séjourner dans les *villes fermées,* toutes les fois que l'état de leur prisonnière le réclamerait, et même pour plusieurs jours. Ceci avait été demandé par elle-même par le conseil du marquis; la cause en sera bientôt connue.

C'était à Vérone que le marquis comptait effectuer son projet d'évasion ; il avait dans cette ville un ami d'enfance à lui, qu'il aimait comme un frère, et sur lequel il croyait pouvoir entièrement compter, le comte Léonordo Grimani... Il avait en conséquence dit en anglais à la comtesse de se dire malade et de demander séjour... Aussitôt qu'ils furent descendus de voiture, il courut à l'hôtel du comte Grimani..... Tout était fermé!...

— Où est le comte demanda-t-il au concierge.

— A la campagne, monsieur...

— Loin d'ici?

— Plus de trois lieues.

— Le marquis se frappa le front. Ce premier obstacle dans son projet lui paraissait d'un fâcheux augure... la jeunesse n'aime pas les déceptions ; il fut aussitôt écrire un billet au comte Grimani, dans lequel il lui disait :

« Une affaire où ma vie, mon honneur sont engagés, me mettent dans le cas d'avoir recours à ton amitié ; j'ai besoin de ton aide... mais il faut le plus grand secret... puisque tu n'es pas ici, il faut donc que notre entrevue soit ignorée... Viens cette nuit, à une heure, me trouver dans l'Arène [1] ; j'y serai... Je me placerai

[1] Le grand cirque de Vérone. Tous ceux qui ont été en Italie connaissent cette admirable preuve du luxe des anciens. J'en donnerai une relation détaillée dans la suite, lors de mon voyage en Italie.

sous la septième arcade de gauche... toi, en frappant dans tes mains, tu m'avertiras de ton arrivée... »

Avec cette chaleur de l'amitié si naturelle à la jeunesse, et toujours suivie de la confiance, le marquis demandait à son ami ce qu'il lui aurait donné sans faire une réflexion... Ne doutant pas qu'il ne vînt, quoique le postillon qu'il avait envoyé porter son billet ne fût pas revenu, le marquis se retira dans la chambre qu'il s'était fait donner avec intention au rez-de-chaussée; et lorsqu'il fut certain que toute la maison était endormie, il ouvrit doucement sa fenêtre, et, bien enveloppé dans son manteau, il se dirigea vers le cirque, après avoir jeté un regard sur l'appartement de madame Smith, où l'infortunée veillait dans l'attente de ce qui allait se passer. Le marquis vit une faible lumière dans la chambre qu'elle occupait, et par intervalles une grande forme élégante passait derrière le rideau blanc de la fenêtre..... Une fois il crut voir que la gracieuse figure s'arrêtait comme accablée en portant sa main à ses yeux!... Alors il s'élança hors de la cour, et courut vers le cirque, où était peut-être déjà le comte Grimani qui l'attendait.

La nuit était sombre par intervalles; le temps était orageux; et la lune, qui commençait alors son quartier, ne donnait qu'une lumière faible et inégale. Mais le marquis connaissait parfaitement Vérone; il se hâta d'arriver à son rendez-vous sans être retardé dans sa marche, et parvint à la septième arcade de gauche comme l'heure sonnait à l'église San-Domino... Mais personne le silence le plus profond... le marquis frappa dans ses mains... et le son qu'il produisit ne fut suivi d'aucune réponse..... il était évident que personne ne l'attendait... il se blottit dans la retraite qu'il avait indiquée, et attendit son ami dans une angoisse qu'il est difficile de rendre, parce que ce genre d'attente nous

est inconnu... Cependant le temps s'écoulait, et personne ne venait troubler par le bruit d'un pas le silence lugubre de cette vaste enceinte, jadis résonnant sous les cris de mort des martyrs chrétiens, recueillant plus tard la parole de vérité du vicaire de Jésus-Christ [1], et maintenant enseveli dans l'oubli malgré la magnificence de ses arcades, la beauté de ses galeries, la majesté antique de tout son ensemble, et ne recevant, en ce moment, le bruit de la vie humaine que par les imprécations qui sortaient en foule de la poitrine oppressée du malheureux jeune homme, qui voyait à chaque heure se dissiper son espérance!....... La nuit était affreuse..... il pleuvait, et le vent s'engouffrant sous les longues voûtes, ébranlait l'antique édifice et semblait parler le langage de l'enfer au marquis... Enfin l'horloge sonna quatre heures..... déjà la nuit n'était plus aussi sombre... une large bande à l'horizon annonçait le jour en se colorant... Le marquis, au désespoir, se retira pour gagner son auberge... En passant devant la Poste, il y entra et demanda son postillon..... cet homme venait d'arriver... Il remit la réponse du comte Grimani... Cette réponse était celle d'un homme heureux et tranquille, qui avait entrevu par le style entrecoupé du billet du marquis, que l'affaire pour laquelle on réclamait son aide pouvait le compromettre, et qui aimait mieux son repos que son camarade d'enfance. il n'y a là que *le monde tel qu'il est* [2].... Mais le

[1] Le pape Pie VI a prêché dans le cirque de Vérone; on était venu l'entendre de toutes les parties de l'Italie. Il y avait, dit-on, plus de vingt mille spectateurs.

[2] Il va paraître incessamment un roman qui porte ce titre. C'est autre chose qu'un roman. C'est Sterne, c'est Richardson avec son coup-d'œil admirable, dévoilant le cœur humain, le montrant avec ses misères comme avec ses vertus. Ce livre, s'il est apprécié tout ce qu'il vaut, doit être regardé comme un monument dont nous devons être fiers.

marquis fut furieux... il froissa la lettre de Grimani, et, la jetant loin de lui :

— Et c'est là un ami!... voilà ce qu'on appelle un ami! s'écriait-il en grinçant les dents de rage...

Le lendemain, à déjeûner, il fit comprendre à la malheureuse prisonnière que l'espoir de cette nuit n'avait pas été réalisé... elle essaya de le calmer avec de douces et patientes paroles....... Mais le marquis était blessé non seulement dans son attente, mais dans son amitié, et il éprouvait une vive peine, et une peine de l'âme, car, plus on est jeune, et plus la déception est pénible.

Il eût été maladroit de repartir le même jour..... on demeura donc à Vérone, et le lendemain la petite caravane se remit en route pour Brescia, où elle arriva le 1er mai de l'année 1806.

Ici commence le roman le plus intéressant que l'on puisse lire, car il est vrai dans tous ses incidens, et rien n'est inventé et imposé à la crédulité... Cependant les faits paraissent quelquefois si extraordinaires, que l'imagination elle-même a peine à les accueillir.

Le refus du comte Grimani était d'autant plus fâcheux, qu'il ne restait aux fugitifs aucun asile pour échapper aux poursuites, en admettant qu'ils pussent se dérober aux gendarmes. C'était là surtout qu'existait la grande difficulté; car c'était dans le château du comte que le marquis comptait cacher madame Smith.. Tout-à-coup une réflexion rapide et lumineuse traverse l'esprit du marquis... Le lac de Guarda lui apparaît avec ses belles rives..... ses ombrages, ses barques surtout!... SES BARQUES... qui l'ont si souvent l'année précédente, mais pour son plaisir seulement...... transporté alors de *Salons* à *Riva*... Mais, comment prendre les mesures nécessaires!... Un moment lui suffit pour

tout ordonner dans sa tête; il en prévient madame Smith en anglais.

Arrivés à Brescia, il chercha long-temps une auberge qui fût favorable à son projet. Il voulait un appartement au rez-de-chaussée... mais il n'en trouva pas, et, après beaucoup de recherches, il fallut se contenter d'un logement assez ordinaire, dans l'auberge *delle due Torre*, encore était-il à un premier, et assez élevé.

Lorsque la captive fut dans son appartement, le marquis fut trouver Amédée, le chef des quatre gendarmes. C'était un brave homme, commun, comme en effet devait l'être un sous-officier de gendarmerie, et trouvant toujours matière à rire, c'est-à-dire à *plaisanter* surtout si une femme était mêlée dans la chose.

— Mon cher Amédée, lui dit le marquis, je ne puis vous dire combien je me repens du parti que j'ai pris d'avoir accompagné la comtesse... Nous allons arriver à Milan... nous trouver en présence du prince Eugène., jugez de ma position!... Il m'a rendu de grands services... je lui ai des obligations de devoir... que pensera-t-il en me voyant avec une PRISONNIÈRE D'ÉTAT!... Je crains pour mes biens de Naples..... j'ai peur enfin pour moi-même... En conséquence, mon cher Amédée, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire *pour moi*, c'est de me séparer ici même de madame Smith.... je la rejoindrai, mais au-delà de Milan.

— Il y a long-temps que j'avais envie de vous parler là-dessus, répondit Amédée avec un air important.... Au fait, à quoi servez-vous à cette pauvre dame?...... nous en aurons bien soin... Je ne dis pas, continua-t-il avec un gros rire, que nous lui soyons aussi utiles que vous; mais enfin, nous la soignerons bien; ainsi donc allez en toute assurance.

— Oui, dit le marquis, mais vous comprenez... je ne

puis le lui annoncer moi-même.... faites-moi le plaisir de le lui dire, mon cher Amédée...... Je vais faire les préparatifs de mon départ, et en revenant, je voudrais lui dire adieu... mais sans témoin.... vous comprenez.

— Suffit... suffit... dit le gendarme en clignant son œil... pas un mot de plus.., vous ferez vos adieux tranquillement, soyez sans inquiétude, allez faire vos préparatifs.

Le marquis sortit aussitôt; il prit un cheval, courut à Salons, et arrêta deux barques, dont il paya les arrhes à l'instant même; l'une de ces barques était pour lui et pour madame Smith, l'autre pour la chaise de poste qui fut aussi commandée avec les chevaux... tout cela devait être prêt pour trois heures... En faisant ces préparatifs, le cœur du marquis battait violemment.... De l'autre côté du lac étaient les passages du Tyrol, le Salzbourgeois... et enfin la frontière de la Styrie!... Il rentra ensuite dans la ville, fit plusieurs emplettes, écrivit une longue lettre explicative de tout pour madame Smith, puis il fut la rejoindre... Amédée lui avait tenu parole, tout le monde était écarté quoiqu'elle fût toujours gardée.... Le marquis lui dit quelques mots, car la journée s'avançait, et ce qui leur restait à exécuter était de la plus grande difficulté...... La pauvre captive tremblait et pleurait, et le marquis frémissait en regardant la hauteur des fenêtres!...... Enfin ils se séparèrent après quelques dernières instructions; la plus importante était d'attacher une ficelle à sa fenêtre, le soir à neuf heures, pour recevoir un paquet et l'échelle de cordes.

Le marquis passa le reste de la journée à faire cette échelle.... il était mal habile; mais la volonté de réussir fait faire l'impossible. Avant le soir, il avait confectionné une échelle de dix à douze pieds, assez solide pour soutenir la jeune femme fugitive... malgré tous

les soins qu'il prit, cette pensée qu'elle allait se confier à une aussi fragile machine le faisait frissonner.

A neuf heures du soir il se rendit dans une petite ruelle obscure, en face de *delle due Torre*... De là, il vit les deux fenêtres de la comtesse éclairées. Celle de gauche était celle de la chambre voisine de *la sienne*, et d'où ne sortaient JAMAIS les gendarmes..... la sienne s'ouvrit doucement lorsque l'horloge la plus voisine sonna neuf heures, et le marquis vit descendre la ficelle; il s'approcha avec circonspection; mais il n'était pas nécessaire, la rue était déserte à cette heure de la journée, et puis le temps était menaçant et couvert. Le marquis attacha un assez gros paquet à la petite corde, qui tout aussitôt remonta, et il regagna son asile du jour. C'était une grange abandonnée, dans laquelle était le cabriolet tout attelé qu'il avait loué pour quarante-huit heures, en donnant des arrhes assez fortes qui devaient être perdues. Cette grange était tout près de la porte par laquelle ils devaient sortir pour aller à Salons. Le marquis se jeta sur la paille pour essayer de dormir, car il prévoyait que, s'il n'était pas fusillé le lendemain matin, il serait bien des jours sans reposer un seul instant.

Le paquet qu'il avait apporté à madame Smith contenait un habillement complet de jeune garçon, l'échelle de cordes, la lettre explicative de tout ce qu'elle avait à faire, et un flacon où étaient vingt-cinq gouttes de laudanum; elles étaient destinées à endormir la femme de chambre, si elle ne voulait pas contribuer à la fuite. L'heure indiquée était *onze heures*.

Tout ce que souffrit le marquis pendant le temps qui s'écoula, jusqu'au moment indiqué, ne peut se décrire..... c'était de l'angoisse.... il était si facile de surprendre la fugitive!.... Enfin dix heures et demie sonnèrent, et le marquis se mit en chemin. Il avait un

grand manteau militaire, un chapeau à trois cornes, et marchait avec grande assurance pour éloigner tout soupçon en étant rencontré à cette heure de la nuit.

En arrivant en face de l'auberge *delle due Torre*, dans cette petite ruelle qui lui avait déjà servi d'asile, il frémit, et crut un moment que tout était découvert... La fenêtre à côté de celle de madame Smith, cette fenêtre qui était celle des gendarmes, cette fenêtre était ouverte, et nulle lumière ne paraissait; pourquoi? était-ce donc pour le mieux surprendre? Il fut un moment accablé de la pensée d'échouer si près du port.... Dans ce moment onze heures sonnaient à toutes les églises de la ville. Lorsque la plus voisine se fit entendre, alors le marquis vit une faible lueur au travers des rideaux blancs de madame Smith... sa fenêtre s'ébranla, et elle-même parut sur le Balcon, habillée en homme... Louise [1] jeta un paquet au marquis, et puis fit descendre une cassette qui renfermait les diamans de madame Spencer..... Tout cela s'exécutait dans un silence profond; car si les gendarmes n'avaient eu d'autre intention, en laissant leur fenêtre ouverte, que de n'avoir pas trop chaud, la chose n'en était pas moins inquiétante par elle-même, en leur permettant de bien mieux entendre ce qui se faisait dans la rue et surtout aussi près d'eux... Enfin vint le moment que le marquis redoutait avec raison. Madame Smith, après une courte prière, franchit le balcon, et, posant ses pieds sur les échelons vacillans de l'échelle, elle commença à descendre... mais bientôt ce balancement, ce vide au-dessous d'elle, le danger qu'elle courait, tout lui fit une telle impression, qu'elle se sentit défaillir, et, fermant les yeux en se craponnant avec force à l'échelle,

[1] Femme de chambre de madame Smith. Cette fille se conduisit d'une manière héroïque après le départ de sa maîtresse. — Elle épousa ensuite, comme on le verra, Amédée, le brigadier de gendarmerie.

elle appela doucement le marquis qui était au-dessous d'elle.

— Je me sens mourir, lui dit-elle....... je ne puis ni descendre, ni remonter... je suis perdue!...

— Ayez du courage, et cela ira bien!..... voyez comme tout a déjà réussi..... tâchez seulement de descendre encore quelques échelons... bien!... maintenant n'ayez aucune crainte, et jetez-vous en bas.... je vous recevrai...

La comtesse hésitait... des pas se firent entendre dans la rue.

— Nous sommes perdus! s'écria le marquis d'une voix étouffée, si vous ne vous décidez pas à suivre mon conseil...

On approchait... La comtesse, troublée par la crainte de sa chute, troublée par celle d'être découverte, se précipita dans les bras du marquis, qui tomba sur la terre avec elle, mais sans se faire aucun mal, parce qu'il avait été au-devant du fardeau... Tandis que tous deux se relevaient, deux hommes passèrent en chantant de l'autre côté de la rue, sans faire aucune attention aux fugitifs, dont le cœur battait violemment... Ces hommes s'éloignèrent, et permirent au marquis et à madame Smith de continuer leur chemin..... Il était urgent de s'éloigner, et ils arrivèrent à la grange.

— Grand Dieu! s'écria l'infortunée en se laissant tomber sur la paille de la litière, quelle horrible nuit!... oh! si vous saviez tout!...

Et elle paraissait frissonner devant un terrible souvenir.

— Calmez-vous, lui disait le marquis.... au nom de vos enfans... de votre mère, de vos sœurs... ne mettez pas maintenant un obstacle à l'exécution d'un projet dont le commencement est déjà si heureux.

Madame Smith pleurait.

— Ah! cette pauvre Louise!...... si vous saviez ce qu'elle a fait !... elle voulait me suivre d'abord..... et puis, quand elle a vu que la chose était impossible, elle m'a dit que du moins elle ne ferait aucune réponse qui pût faire même deviner ma trace, et pour être mieux dans la vérité de mon rôle, a-t-elle ajouté, je vais boire en effet ce laudanum... Cela me fera dormir, et m'empêchera de dire un seul mot qui puisse être mal traduit pour vous.... Et avant que je pusse l'en empêcher, poursuivit madame Smith, elle a avalé tout ce qui était dans votre petite fiole... cela m'inquiète.

Le marquis la rassura.... mais quand il sut que Louise avait bu le laudanum, une exclamation énergique lui échappa... Depuis leur arrivée dans la grange, il se rappelait qu'il avait oublié l'échelle de cordes à la fenêtre de l'auberge. Son espoir était que Louise irait à la fenêtre, et verrait l'échelle avant le point du jour; mais il n'y fallait plus songer, et maintenant le premier passant pouvait donner l'alarme.

— Ah! nous sommes perdus! répétait madame Smith en sanglotant.

— N'ayez aucune crainte, s'écria le marquis, et en deux sauts il est hors de la grange et vis-à-vis l'auberge *delle due Torre*; il regarde! il n'y a plus rien... Il s'approche; l'échelle a été coupée... elle est par terre au bas de la fenêtre, Louise était retournée sur le balcon pour voir si sa maîtresse était hors de danger, et ayant aperçu l'échelle, elle avait tout compris. Le marquis la jeta dans la ruelle obscure... Il écouta... tout était calme... tout dormait... On n'entendait que la respiration bruyante d'Amédée et de ses compagnons; mais les imprécations devaient bientôt succéder en voyant avec quelle adresse leur prisonnière leur était échappée...

De retour à la grange, le marquis de madame Smith

plus calme et plus maîtresse d'elle-même. Son émotion avait été provoquée par le danger et le dévouement de tout ce qui l'entourait... Maintenant elle avait maîtrisé ce mouvement et était redevenue elle-même. Ce fut elle qui fit la remarque que trois heures venaient de sonner...

— Si nous partions? dit-elle.

— Sans doute, mais comment faire?... Brescia est une ville fermée... Le moyen de sortir avant l'ouverture des portes !... Ah !... je pense... oui... c'est cela !

Et prenant dans le cabriolet un bonnet en drap bleu avec un galon et un gland d'or, il le met sur sa tête, fait monter la comtesse dans le cabriolet, et se place à côté d'elle [1], enveloppé dans son manteau; et frappant le cheval de louage, le force d'arriver au grand trot à la porte de la ville.

— Eh bien! qu'est-ce donc! s'écrie-t-il en jurant! comment! le gardien des portes n'est pas à son poste!... je le ferai casser!...

L'autre arrive à moitié éveillé, avec ses clefs à la main.

— Qu'est-ce donc qu'il y a? demanda-t-il tout tremblant...

— Le colonel du troisième, répond d'une grosse voix le marquis... On t'a prévenu hier au soir que j'allais à la campagne ce matin. Je te ferai casser.

— Mon colonel, je vous assure que je ne savais rien.

— Allons, ouvre tes portes et ne bavarde pas tant.

Le gardien ouvre les trois portes, en ayant grand soin de tenir son bonnet de coton à la main et retourne se coucher, tandis que les fugitifs roulent rapidement [2] vers Salons.

[1] On sait qu'elle était en garçon.
[2] 3 mai 1806.

Aussitôt qu'ils furent arrivés, ils montèrent sur la barque, et se dirigèrent vers Riva. Alors ils respirèrent et purent rendre grâce à Dieu de l'heureux succès de leur tentative.

C'était un beau moment pour communiquer avec la providence!... le jour se levait et colorait des premiers feux du matin cette nappe d'eau cristalline qui les renvoyait brillans comme de précieux joyaux, se jouer sur les belles prairies qui recouvrent de leur herbe épaisse et fleürie les flancs des montagnes voisines. Le lac de Guarda est plus agreste que le lac Majeur et le lac de Como... mais cette sorte de nature plus sauvage est mieux adaptée à la physionomie de ses environs. C'est une nature primitive, telle qu'on la rêve dans des solitudes inconnues; et dans le moment où les fugitifs glissaient rapidement sur ses eaux bleuâtres, ils étaient embaumés par les émanations des plantes alpines qui croissent en foule sur ses rives et forment le pâturage parfumé des troupeaux qui couvrent les collines à cette époque de l'année (le 3 mai); c'est un pays différent d'un autre que l'Italie; il y a dans l'air qu'on respire une abondance de vie, un surcroît d'existence qu'on ignore ailleurs, et qu'ailleurs aussi la nature ne communique pas. Ce sont des parfums inconnus et ravissans que votre pied répand autour de vous lorsqu'il presse seulement la terre; aussi, le thym, le romarin, le serpolet, la menthe, tous ces géraniums odorans, dont plusieurs viennent dans nos serres, se trouvent là dans une prairie entourant une ferme, et ces prairies forment un tapis diapré sous les plus beaux arbres, et recouvrent de grands rochers aux arrêtes vives et saillantes, dont les couleurs jaunes et brunes tranchent sur leur verdure et forment partout une ravissante décoration. Le lac de Guarda est un des sites les plus remarquables de ces beaux lieux, aussi les étrangers vont-ils toujours

les visiter. Madame Smith ne le connaissait pas, et jouissait avec tout l'enthousiasme de son âme élevée et de son imagination poétique de tout ce qu'elle voyait. Elle avait le bonheur d'avoir une double existence, comme tous ceux dont l'ame est émue devant une belle œuvre de la création.

Ils abordèrent à Riva.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Trente. — Le commissaire de police. — Vive inquiétude. — Les fugitifs sauvés par le maître d'auberge. — Le chariot de campagne. Souffrance de madame Smith. — Ils fuient. — La vallée et les broussailles. — Madame Smith se décourage. — La maison isolée. — La jeune femme. — Le dîner. — Le mari et l'espingole. — Seconde fuite. Berthold Skalden. — Le lac de Zell. — L'ermitage. — La Gazette de Trente. — L'auberge au nord du lac. — La chapelle. — Les régimens et la peur. — Signalement et danger. — La frontière de la Styrie. — La barrière — La princesse et le garçon libraire. — La femme blonde et l'homme brun. — Le déguisement. — Les habits de berger. — Arrestation. — Départ pour Sainte-Marie.

Mais de nouvelles tribulations allaient troubler la tranquillité que ce temps de délices avait ramenée dans l'âme de la pauvre fugitive. Pour avoir d'autres chevaux à Trente[1], il fallait montrer le passeport de madame Smith. Celui du marquis portait bien son signalement, mais il y avait de plus le mot *camerière*, qu'il avait changé en Camerièra. La comtesse ayant repris

[1] Depuis la paix de Presbourg la Bavière avait Trente dans son apanage; mais le roi de Bavière était tellement dévoué à l'empereur Napoléon (et puis sa fille était vice reine), que la Bavière était comme la France pour madame Smith.

es habits de femme, le commis n'aurait rien dit; mais e fut le commissaire de police qui devait viser le passeport. Probablement de mauvaise humeur d'avoir été éveillé, il trouva ce qui au reste était vrai, c'est que e passe-port était presque faux. Cependant comme il fallait un plus grand examen, et que, ne donnant pas l'ordre d'avoir des chevaux, il était bien sûr de retrouver ses gens le lendemain matin, il remit à huit heures l'examen du passe-port et s'en retourna dormir, laissant ses fugitifs livrés à l'inquiétude.

Il n'y a pas à hésiter, dit le marquis, il faut partir à pied; autrement nous sommes perdus.

Madame Smith était accablée de fatigues, cependant en voyant l'imminence du danger, elle se résolut à suivre le conseil du marquis; il avait remarqué la figure du maître de l'auberge, cette physionomie lui avait paru bonne et bienveillante. Il s'en fut à lui et prit quelques renseignemens sur la route à suivre. Le digne homme le regarda avec intérêt et pitié. Il est probable qu'une idée, au reste assez vraisemblable en pareille circonstance, vint le frapper.

Il est impossible que la jeune dame puisse entreprendre cette route à pied au milieu de la nuit, s'écria-t-il... Ecoutez, vous n'êtes ici sous aucune surveillance, vous me donnez votre parole que vous n'avez rien à démêler avec mon gouvernement..... Eh bien! je vais vous vendre, si vous le voulez, un cabriolet, c'est-à-dire, un chariot de campagne assez bon. Je vous céderai également un cheval qui supportera bien une longue traite; et puis partez, et que le ciel vous conduise!

Il attela lui même son cheval, aida madame Smith et le marquis à monter dans le chariot; y monta lui-même pour répondre par son nom au gardien des portes, et de cette manière ils passèrent sans difficultés. Il

était deux heures du matin lorsqu'ils sortirent de la ville de Trente. Le bon aubergiste, enchanté de les avoir sauvés, les quitta à une lieue de la ville, puis il y retourna après leur avoir souhaité toutes les chances de bonheur.

Les fugitifs étaient mal dans ce chariot. Madame Smith ne se plaignait pas; mais à chaque cahot, le marquis voyait la souffrance se rélever sur son visage. Elle était enveloppée dans un manteau, presque entièrement couchée, tandis que le marquis conduisait; il avait pour elle ces soins fraternels dont il avait assuré la comtesse Attems qu'il ne se départirait jamais, et il oubliait sa propre fatigue pour ne s'occuper que de madame Smith.

Vers le matin, madame Smith se sentit tellement faible, qu'elle pria le marquis d'aller un peu plus lentement: mais l'inquiétude qu'il éprouvait était si grande qu'il ne pouvait se décider à ralentir le pas de leur cheval; depuis quelque temps son oreille était frappée d'un bruit sourd qui semblait annoncer dans le lointain le roulement d'une voiture et le bruit d'un fouet... Ce bruit venait de Trente. Enfin, il se rapprocha tellement que la comtesse l'entendit elle-même et devint aussitôt pâle et tremblante.

Ils étaient alors sur la hauteur d'une vallée assez profonde, au bas de laquelle coulait une petite rivière ou plutôt un torrent; de l'autre côté était une montagne escarpée et très boisée. Le marquis n'hésita pas.... il venait de voir au loin, dans la route, une calèche remplie d'hommes en uniformes... étaient-ils poursuivis? la chose était probable si elle n'était pas sûre. Par la position des deux voitures, le marquis pouvait très bien distinguer tandis que le soleil donnait dans la vue de ceux qui venaient à lui, ce qui faisait qu'ils ne pouvaient le voir: son parti fut pris à l'instant:

— N'ayez aucune crainte, dit-il à madame Smith... Et, prenant le cheval par la bride, il le fit descendre en courant jusqu'au fond de la vallée, et lui faisant aussitôt passer le petit torrent, il entra, toujours en forçant le cheval d'avancer, dans un fourré épais formé par les jeunes arbres qui étaient au bas de la montagne, il y pénétra avec peine, mais il y parvint, et ce fut alors qu'il fit part à madame Smith du motif de la course qu'elle venait de faire...

— Mon Dieu! dit-elle en joignant les mains, c'est trop long-temps disputer une misérable existence!... pourquoi ne les avoir pas attendus!... qu'espérons-nous!... leur échapper toujours?... Hélas! cela est impossible, l'Europe entière est à cet homme... laissez-moi subir mon sort, monsieur de Salvo, retournons à Milan... vous me déposerez à l'entrée de la ville, et vous vous éloignerez ensuite pour éviter d'être rencontré dans les premiers momens.

Elle pleurait et paraissait accablée!... le marquis lui remontra que de tous les partis le plus mauvais était celui dont elle parlait... La fuite avait déjà d'heureux commencemens, ses suites devaient être également heureuses.

— Songez avant tout à vos enfans, à votre mère, à votre mari, lui dit son jeune conducteur avec le sérieux d'un homme de quarante ans... votre devoir est de vous conserver pour eux... Quant à moi, si vous voulez absolument retourner, je vous suivrai et vous me livrerez avec vous.

En ce moment, le bruit des voitures qu'ils avaient aperçues se fit entendre sur la hauteur... ce bruit fut d'abord très-fort, puis il s'éloigna, et enfin se perdit tout-à-fait... Quand le calme fut rétabli autour d'eux, la comtesse joignit de nouveau les mains et remercia Dieu.

— Allons, dit-elle, la Providence ne veut pas que je leur sois livrée!... Mais comment sortir de ce taillis maintenant [1] ?

En effet, la chose n'était pas facile. Le marquis s'en fut à la découverte.

— Tout va bien, dit-il en revenant, j'ai trouvé un sentier qui est presque un chemin, le cabriolet peut y passer, il faut le prendre, car dans notre position rien n'est plus à redouter que les villes et les grandes routes.

Il expliqua alors à madame Smith qu'il voulait gagner la frontière de la Styrie, en suivant la lisière du territoire de Salzbourg : l'épreuve qu'ils avaient faite de leur passeport à Trente, n'était pas de nature à leur donner de l'assurance pour le reste de la route, en passant par les grandes villes. Il fallait donc suivre des chemins détournés, et tout faire pour éviter d'être rencontré et reconnu. L'évasion était connue depuis trois jours. Le signalement devait être donné, et leur position était bien autrement périlleuse qu'elle n'était avant la fuite de Brescia. Madame Spencer le comprit, et redevint la femme supérieure qu'elle avait révélée depuis ses malheurs. Elle souffrait d'une horrible fatigue, mais on pouvait dire d'elle :

In corpo debile, anima forte!

Elle gravit la montagne presqu'à pied... Lorsqu'ils furent arrivés au sommet, ils aperçurent avec joie une maison isolée qui leur parut une ferme. La pauvre fugitive succombait de lassitude... La chaleur était excessive ; elle n'avait pour se désaltérer qu'un peu d'eau,

[1] Si je donne tous ces détails, c'est pour montrer à quel point l'existence d'une femme pouvait être infortunée à cette époque, même dans le rang le plus élevé ; cela tenait au temps : voyez la vie malheureuse que j'ai menée en Espagne. Ainsi ces détails sont nécessaires comme peinture du temps et de l'époque de Napoléon.

tellement chauffée par le soleil, qu'elle n'était plus buvable; elle ne se plaignait pas, mais elle se sentait mal... Ils arrivèrent enfin devant la porte de cette maison... elle était l'unique qu'on aperçût dans ce désert... la porte en était fermée, et les aboiemens de deux ou trois gros chiens furent d'abord la seule réponse qu'on obtint... Enfin, une fenêtre au-dessus de la porte principale s'ouvrit, et une jeune femme leur demanda brusquement ce qu'ils voulaient?

— Cette maison n'est pas une auberge!... et puis, comment vous trouvez-vous ici? le chemin par où vous êtes venus n'est connu que de mon mari et de quelques habitans de l'autre vallée...

Et en parlant elle attachait un regard curieux et défiant sur les deux fugitifs.

— Je suis professeur de botanique à l'université de Pavie, répondit le marquis... ma femme m'accompagne toujours dans mes courses. Cette fois, elles ont été plus longues que de coutume, et nous sommes égarés... Mais allons, ouvrez-nous et donnez-nous quelque chose à manger, vous ne vous en repentirez pas.

La femme se détermina enfin à ouvrir, et fit entrer madame Smith dans une salle basse assez bien tenue, où elle trouva une fraîcheur qui la remit et lui redonna de la force; pendant qu'elle plongeait ses bras et son visage dans une cuve d'eau pour en enlever la poussière, la jeune femme leur servit un dîner assez bon; ils venaient de le finir, lorsqu'un homme se présenta à la porte; il était armé comme il était nécessaire de l'être dans cette partie des montagnes... Sa figure était dure, et l'expression de mécontentement qu'il ne put cacher en apercevant les deux étrangers fit peur à madame Smith... La jeune femme lui expliqua ce qu'étaient leurs hôtes... Pendant ce temps, il déposait ses armes, c'est-à-dire son espingole, son sabre, ses pisto-

lets, en gardant sur lui toutefois un long poignard : tandis que madame Smith, vraiment effrayée, regardait cette étrange figure avec terreur, il marchait dans la chambre... Tout-à-coup il aperçut la petite cassette aux bijoux qui ne quittait jamais la fugitive; elle contenait des diamans d'un grand prix... l'homme s'en approcha... et, par un mouvement brusque qu'il fut impossible de prévoir, il ouvrit la cassette qui était fermée par une petite clef d'or alors dans la serrure, et les bijoux de madame Smith étincelèrent aux yeux de cet homme!...

— Ah! ah! s'écria-il enfin, je ne me suis donc pas trompé!... à votre équipage... votre air craintif... votre présence dans un lieu qui ne peut servir que de retraite contre la justice, tout m'a fait penser que vous étiez des aventuriers... maintenant, ceci est plus sérieux : vous êtes des voleurs à ce que je vois, et peut-être, ajouta cet homme... peut-être des meurtriers.

Madame Smith se laissa tomber sur une chaise en poussant un cri dont l'expression déchirante alla au cœur de la jeune femme. Elle fut à elle et lui donna un peu d'eau.

— Vous n'êtes pas des voyageurs ordinaires, dit l'homme; il est de mon devoir de vous arrêter, jeune homme, et d'aller au bourg voisin chercher main-forte pour vous conduire dans les prisons de Trente.

Il s'avança vers le marquis, dont les pistolets étaient dans le chariot, et qui ne pouvait lutter avec cet homme qui l'aurait terrassé d'une seule main... Il frémit en pensant à tous les résultats qui pouvaient arriver d'une arrestation aussi terriblement motivée et effectuée à Trente, d'où ils avaient fui la nuit précédente.

— Ecoutez, dit-il à cet homme en le prenant à part, prenez garde à ce que vous allez faire...

... Et sur-le-champ composant une histoire, il lui dit

qu'ils étaient émigrés, que les bijoux étaient bien à sa femme, et termina en lui offrant vingt piastres pour les laisser partir...

— Vous m'en donneriez quarante que je ne vous laisserais pas aller, répondit l'homme... Plus vous insistez, plus je vois que vous craignez la justice..... Allons, marchez devant moi, poursuivit-il en prenant son espingole et l'un de ses pistolets... Obéissez, ou je tire...

Le marquis refusait de marcher... l'homme allait le prendre par le bras pour l'y contraindre, lorsque sa femme se jeta à ses pieds, le suppliant de les laisser partir... Les larmes de madame Smith l'avaient attendrie, et elle avait subi la loi commune que la belle proscrite exerçait sur tout ce qui la voyait et l'entendait... elle parla elle-même avec un tel accent, que cet homme finit par se laisser séduire ou attendrir, comme on voudra, et lui-même fut atteler leur cheval pour qu'ils pussent se remettre en route, quoiqu'il fût déjà tard; car tous ces pourparlers avaient employés une partie du jour. Quelques offres qui lui furent faites, quelques prières que la comtesse elle-même lui adressât, il se refusa à les laisser passer la nuit dans sa maison.

— Partez, leur dit-il; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous laisser aller... Que Dieu me le pardonne si vous êtes coupables!

Les malheureux se remirent en route; il était alors tout-à-fait nuit. Ils marchèrent jusqu'au jour dans ces montagnes, et se trouvèrent au matin près d'une ferme fortifiée, comme il y en avait alors beaucoup dans le Tyrol à cette époque, et ils y déjeunèrent; puis ils se remirent encore en route, et poursuivirent leur triste et douloureux pélerinage.

Ils se dirigèrent vers Berthold-Scalden; c'est un lieu où l'on prend les eaux, et il fallait éviter de passer dans

beaucoup d'officiers dans les régimens bavarois comme dans les français. Il fallait renoncer à l'idée de traverser cette troupe; une fatalité semblait poursuivre les fugitifs.

— Que faire, mon Dieu! que faire! disait madame Smith en pleurant; je vais me dénoncer moi-même, et quant à vous, sauvez-vous par le Tyrol; un homme seul peut aisément s'échapper... Ah mon Dieu! mon Dieu!

Le marquis témoigna par un mouvement d'humeur assez marqué, que cette nouvelle proposition d'abandon lui était presque offensante; madame Smith lui tendit la main en lui demandant pardon de l'avoir blessé.

La malheureuse ne connaissait pas le journal de Trente! le marquis l'avait déchiré et jeté au feu.

— Il faut traverser le lac, lui dit-il, et nous réfugier dans les montagnes voisines. Du courage, vous dis-je, et tout ira bien.

Et dans le même moment lui-même n'avait plus d'espoir.

Ils passèrent le lac, et firent diriger la barque du côté de l'ermitage. Le projet du marquis était de demander un asile au desservant; il savait qu'il pouvait le faire sans péril, et c'était alors le seul moyen de salut. Ils passèrent deux jours dans la chapelle. Elle est isolée au milieu d'un bois de sapins, et peu fréquenté des habitans de Berthold-Scaden. Vers le soir du second jour on entendit le bruit des instrumens militaires qui parvenait dans la sainte retraite; ils jouaient des airs de guerre, puis d'autres plus mélodieux; alors le vent du lac portait cette harmonie avec un charme tout particulier qui provoquait les larmes de la jeune femme frappée d'exil, errante et malheureuse. Lorsque le soleil fut couché, le marquis passa le lac et fut aux infor-

mations ; le pays était libre, les régimens avaient continué leur route vers Salzbourg, et les proscrits pouvaient passer. Ils se déterminèrent à partir à l'instant même ; guidés par les avis de l'ermite, ils évitèrent Burthold-Scalden en le tournant ; le lendemain ils traversèrent Rastadt, gros bourg, dans lequel ils s'arrêtèrent pour dîner ; ils n'étaient plus alors qu'à deux lieues de la frontière de la Styrie.

Nous sommes enfin sauvés! s'écria le marquis!...

Les malheureux l'étaient moins que j'amais...

Ils se mirent gaiement en route après leur dîner, et atteignirent sans le moindre obstacle une barrière intérieure, qui s'ouvrait en effet sur le chemin de la Styrie[1]... Ils demandèrent le passage, présentèrent avec confiance leur passeport... Le gardien le lut... puis tout-à-coup il se mit à rire..... courut à son bureau.... prit un autre papier... comparara, et se mit à rire beaucoup plus fort.

Quand on rit, ce n'est pas alarmant... Cependant ils voulurent savoir la cause de cette hilarité si excessive,.. et la comtesse lui demanda en allemand ce qui la causait. L'homme riant toujours, lui donna le papier qu'il avait comparé au passeport, et en le lisant madame Smith se mit à rire aussi fort que lui..... Le marquis crut qu'on le mystifiait.... Enfin il apprit le fait, qui était au reste assez plaisant.

La jeune princesse de F.....g avait eu le cœur attendri pour un garçon libraire de Vienne... Cette tendresse était devenue une telle passion mutuelle, que les deux amans avaient pris la fuite pour se soustraire aux grands parens et à l'autorité impériale, qui ne plaisante guère quand il est question de mésalliance, et de mésalliance aussi forte que celle d'un propriétaire de par-

[1] Barrière d'un chemin vicinal.

chemins avec celui qui les vend..... Le gouvernement autrichien avait donc signalé les deux fugitifs, non seulement à toutes les grandes villes de l'empire germanique et de l'empire français, mais du royaume d'Italie.... et de plus l'ordre aux premières autorités de transmettre le signalement des deux individus dans tous les lieux par lesquels ils pourraient passer.

L'homme de la barrière de la Styrie en avait donc reçu comme un autre, et comme ce signalement portait une jeune femme blonde et un jeune homme brun, il n'en fallut pas davantage pour exciter sa gaieté, car il avait trouvé plaisant qu'ils fussent ainsi venus se livrer avec autant de bonhomie, surtout le jeune homme, qui devait craindre un châtiment sévère.

Après le premier moment de gaieté, madame Smith pensa qu'il était temps de mettre un terme à cette situation, et montrant au gardien les deux signalemens, elle lui démontra que les cheveux blonds et brun étaient les seules marques de ressemblances qui existassent entre les fugitifs et eux *paisibles voyageurs*..... L'homme en convenait... mais il ne voulut pas cependant avoir cette responsabilité....

— Ecoutez, leur dit-il, Salzbourg est tout près d'ici; allez-y... vous y ferez voir vos passe-ports, on les visera, et alors vous passerez... Mais convenez qu'un passe-port de Venise... qui n'a été visé *nulle* part depuis qu'il a été donné, est une chose un peu suspecte.

Et il avait raison l'homme.

— Nous sommes perdus; dit madame, Smith.... Les obstacles se multiplient à mesure que nous approchons du but..... Je suis découragée et n'ai plus d'espoir..... Que faire?

— Une chose fort simple. Ce moment est celui où les troupeaux quittent leur demeure d'hiver pour celle d'été, et voyagent par troupes immenses... Il faut avoir

deux habits de bergers... abandonner le chariot et le cheval, et passer au milieu de la nuit avec une de ces troupes de bêtes à laine, et de leurs conducteurs, qui ne sauront pas eux-mêmes si nous sommes avec eux.

Madame Smith fut à l'instant frappée de la simplicité et de la bonté de ce moyen...

— Oui! oui! s'écria-t-elle en frappant ses petites mains, oui... allons sur-le-champ faire l'emplète des deux habits. Ce sera charmant! Retournons à Rastadt[1].

— Non pas, nous y serions trop remarqués..... Il faut tout simplement acheter deux habits de bergers, dans quelques chaumières...

— Grand Dieu! dit la jeune et élégante femme avec dégoût, comment croyez-vous que j'irai mettre des habits pleins de vermine peut-être!...... J'aimerais mieux la prison de Valenciennes...

— Mais songez que Rastadt est un bourg... que notre *déguisement*, car ce n'est pas autre chose, sera signalé là cinq minutes après que les habits seront demandés.

Madame Spencer ne voulut entendre à rien..... elle exigea que le marquis retournât à Rastadt... Elle avait été très bien soignée par la maîtresse de l'auberge, et Rastadt lui paraissait un lieu de toute sécurité..... Il y arrivèrent au soleil couché, et devaient en repartir à minuit pour se trouver avec les troupeaux au moment du passage, qui ordinairement avait lieu avant le point du jour.

Le marquis, chargé du soin de faire le mensonge dit à l'hôtesse, que, voulant *surprendre* sa sœur, qu'ils allaient rejoindre, sa femme (madame Smith) voulait s'habiller en paysans... en bergers.... et qu'ils la chargeaient du soin d'acheter les deux habits. Il lui remit

[1] Ce n'est pas le Rastadt où furent assassinés les plénipotentiaires; celui-ci n'est qu'un bourg.

plusieurs pièces d'or, et la bonne hôtesse s'en fut acheter les habits chez un homme nouvellement établi à Rastadt.... Par un de ces hasards, qui ne sont au reste que trop ordinaires quand on est malheureux, ainsi que le savent tous ceux qui ont eu des carrières orageuses, cet homme était attaché à la police de la petite ville de Sainte-Marie, à deux lieues de là... Les occasions de rapports étaient rarés, comme on peut l'imaginer à Rastadt. Le pauvre malheureux était peut-être au moment de donner sa démission, lorsque la maîtresse de l'auberge vint acheter les deux habits de bergers chez lui... Il la questionna; la femme répondit la vérité, et cette vérité était suffisante pour faire arrêter toute une ville... Il ne lui dit rien.... lui vendit les deux habits, puis, quand elle eut les talons tournés, il fut seller son cheval, et s'en fut à Sainte-Marie faire cette fois un rapport, qui transporta de joie le chef en sous-ordre lui-même...... Il faut dire qu'à cette époque l'affaire de Drake avait compromis une foule de personnes, et que le Wurtemberg, la Bavière, et même l'Autriche, livraient au premier mot de l'empereur Napoléon celles qui étaient suspectes. Ce mois de mai où se passaient toutes ces choses, était celui qui suivit Austerlitz....... Nous étions grands alors... et on nous craignait.

Le déguisement se fit sans difficulté, et au milieu de rires joyeux... La pauvre fugitive avait un de ces momens de bien-être qui précèdent quelquefois, quoi qu'on en dise, les momens malheureux, et les font paraître plus amers et plus lourds à porter ensuite..... A minuit, après avoir payé largement leur bonne hôtesse, ils lui dirent adieu, et se disposaient à monter dans leur chariot pour gagner la frontière styrienne, lorsqu'en traversant un corridor obscur qui conduisait de la salle basse à la cour, le marquis sentit la pointe de deux baïonnettes lui serrer les côtés, tandis que ma-

dame Smith, brutalement saisie par deux soldats, était ramenée dans la salle basse devant un commissaire de police, qui, pour cette grande affaire, était venue de Sainte-Marie. Il était assis, et regarda long-temps la comtesse avec insolence.

— Votre nom? lui demanda-t-il enfin...

— Madame Spencer Smith, fille du baron Herbert, internonce d'Autriche à Constantinople, et femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Stuttgard.

Madame Smith avait raison, elle ne pouvait se sauver ainsi que son compagnon qu'en disant la vérité.... Elle était maintenant sur le territoire autrichien. Le gouvernement pouvait n'être pas assez fort pour la sauver... Mais les subalternes pouvaient se laisser imposer par son ton d'autorité, et la laisser aller...... En effet le rustre fut un moment stupéfait à cette litanie de grands noms. Mais il sourit et se dit : Elle ment.

Et, au fait, la comtesse devait un peu compter sur l'incrédulité.

— Et pourquoi ce costume?...

— Parce qu'il m'amuse de le porter... Cela ne vous regarde pas.

— Hum!... Et où alliez-vous?...

— Chez ma sœur, la comtesse Strassoldo... à Gratz en Styrie.

— Quel est cet homme qui est avec vous?...

— Mon valet de chambre...

L'homme noir se mit à rire... mais ne dit rien.

— Je ne puis rien décider sur vous, dit il enfin. Il faut me suivre à Sainte-Marie... *là*, nous verrons...

Pendant ce temps le marquis était gardé à vue dans la chambre voisine. Mais il avait entendu les demandes et les réponses, et cela suffit pour le guider dans son interrogatoire, lorsque l'homme noir le lui fit subir.... Le lendemain matin ils partirent tous pour Sainte

Marie, madame Smith en voiture, et le marquis à pied entre deux soldats.

Sainte-Marie est une ville très petite du Tyrol, et cependant un lieu de garnison. L'homme noir fut conter son affaire à un officier supérieur qui était dans la ville comme première autorité. Sa première pensée fut que cette femme était une aventurière; il se rendit au lieu où elle était, et l'interrogea lui-même assez cavalièrement.

Les femmes ont seules cette finesse et cette délicatesse de souvenir, cette pensée qui, bien que fugitive et sans intérêt, laisse des traces dans leur imagination, si ce n'est dans leur âme...... L'année précédente, madame Smith avait été à Inspruck avec son mari..... Ils avait donné un bal, l'emplacement était petit, et ils furent obligés de refuser plusieurs demandes..... Ceci était nécessaire à savoir pour l'explication de ce qui va suivre.

L'officier de cavalerie qui était en ce moment le juge d'instruction de la comtesse, fut poli envers elle, comme on l'est envers une femme qui vous paraît jolie; mais il était aisé de voir que la considération ne suivait pas le salut qu'il lui fit lorsqu'elle se nomma et déclina le nom de madame Spencer Smith.

— Vous prenez là un nom respectable, madame, lui dit-il, et il pourrait vous en arriver malheur; *vous n'êtes pas madame Spencer Smith*... Dites-moi la vérité, et peut-être pourrai-je vous sauver.

J'ai déjà dit, je crois, que madame Smith avait la vue très-basse. Elle ne fit donc pas d'abord attention à cet officier, qui ne lui paraissait qu'un homme grossier de plus... Mais à mesure qu'il parlait, ses idées se classaient autour d'un souvenir, et bientôt elle fut sûre de son fait.

— Je ne suis pas madame Spencer Smith, monsieur,

lui dit-elle en souriant... Vraiment!... avez-vous donc la mémoire si légère?... Avez-vous oublié, monsieur, que, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre à Stuttgard, sir Spencer Smith enfin, vint l'année dernière à Inspruck, sa femme, qui était avec lui, donna un bal, où furent invités plusieurs officiers; quelques-uns, cependant, ne purent l'être en raison de la petitesse du local. L'un de ces messieurs... le baron de... (vous, monsieur...) parent d'une dame d'Inspruck, se fit recommander par elle, et obtint ce que n'eurent pas ses camarades...

— Madame, madame, s'écria le baron en se mettant à genoux devant madame Smith et lui baisant la main, car cette gracieuse figure venait de se révéler à lui, et il retrouvait en effet dans l'*aventurière* la belle fée dont la magie leur avait fait passer de si agréables heures à Inspruck; madame, pouvez-vous me pardonner!... Je suis un malheureux!... Daignez être aussi indulgente que vous êtes aimable et belle, ou je suis un homme perdu.

Madame Smith le releva en riant, et l'assura que tout était oublié...

— Mais je suis bien pressée d'arriver chez ma sœur, dit-elle, et la journée s'avance. J'espère que j'aurai la permission d'achever mon voyage, ajouta-t-elle en souriant.

— Comment! s'écria le baron, je voudrais bien que quelqu'un s'y opposât!... Je suis maintenant votre champion.

Il sortit aussitôt, et fut trouver le commissaire de police, à qui il certifia, sur sa parole d'honneur, que cette dame était madame Spencer Smith.

— Ma foi, tant pis pour elle alors, dit le commissaire de police. Je n'avais fait jusqu'à présent aucune atten-

tion à cette gazette de Trente, que vient de me donn
mon secrétaire ; lisez ce paragraphe.

Et le baron lut ce que le marquis avait lu à l'auber
du lac de Zell... Il fut embarrassé... La France éta
alors une personne qui avait les bras si longs, qu'el
atteignait partout où l'on se sauvait.

— Il ne faut pas nous mêler de cette affaire, dit l
commissaire de police... Il faut conduire la comtesse
son valet de chambre à Salzbourg ; et, comme il ne fa
se faire d'ennemis nulle part, vous l'y conduirez comm
pour lui faire honneur.

— Ma foi non! dit le baron... Je ne veux pas fair
le gendarme avec une femme de sa sorte... et puis s
jolie, si aimable !...

— Aimez-vous mieux que je lui donne quatre sol
dats et un caporal pour escorte?

— Non pas certainement.

— Eh bien, vous, ou eux... il n'y a pas de *choix*...
Je vais aller lui signifier l'obligation ou nous somme
de ne pas prendre cette responsabilité sur nous... En
vérité, les dames de notre noblesse allemande devraient
bien ne pas courir les champs comme Angélique ou
Bradamante ; voilà la princesse de F.....g, voilà... Que
Dieu leur soit en aide !

Madame Smith fut troublée en apprenant cette décision : non pas pour elle, mais pour le malheureux marquis. Son sort lui faisait peur... Ils partirent donc pour Salzbourg, qui, par le dernier traité de Presbourg, appartenait à l'Autriche ; le marquis monta sur le siége, et pendant la route, qui dura un jour et demi, il servit à table comme aurait dû nécessairement le faire un valet de chambre.

En arrivant à Salzbourg, la prisonnière, car elle l'était toujours, fut conduite dans la première auberge de la ville, et le baron fut aussitôt avertir les autorités,

en ayant soin de poser deux sentinelles à la porte de madame Smith, qui venait de retrouver dans la fille de l'auberge une enfant élevée par sa mère, la baronne Herbert, grande maîtresse de la grande duchesse de Wurtzbourg. Elle fut donc aussitôt entourée de soins. Mais son inquiétude ne pouvait en recevoir de soulagement. Elle apprit d'elle toutefois des choses qui lui furent utiles.

Pour éclaircir ce qui va être dit, il faut savoir que, bien que Napoléon ne fût pas alors empereur d'Autriche par le droit, il l'était par le fait, et que tout ce qui était disposé à faire de la soumission à tous prix, comme cela se voit, mon Dieu! même daus notre belle France, était trop heureux de lui montrer du zèle pour son service, même du dévouement. L'affaire de Dracke avait fait un grand bruit en Europe, et tout ce qui se rattachait à cette conspiration était pour l'empereur Napoléon d'un haut intérêt. La comtesse Smith était fort instruite, à ce que croyait l'empereur, de toute cette affaire; elle avait même été influente en cela, par les siens et ses amis, elle était donc à ses yeux une personne importante. C'était pour cette raison qu'elle était persécutée, et non par cette stupidité, parce qu'*elle s'appelait Smith;* c'est absurde plus qu'on ne le peut dire, et n'a même pas besoin de réfutation.

Le directeur-général de la police à Salzbourg était un homme de beaucoup de talens, fort actif, voyant juste, et trouvant peut-être ridicule, comme cela l'était en effet, qu'une femme se mêlât d'affaires politiques; et, quoique fort poli, il mit un peu d'ironie dans son interrogatoire.

— Monsieur, lui dit madame Smith, émue jusqu'aux larmes par sa position, dont le danger était surmonté par le ridicule depuis qu'elle était sous la domination autrichienne, quoi qu'il en fût de son affaire... mon-

sieur, je suis dans ma patrie, et vous me devez protection... Au lieu de cela vous m'insultez!... Je m'en plaindrai, monsieur!... Je vous prie de faire remettre un billet de ma part au général comte O'Donnell, et au fils du prince Parr... Je réclame leur protection, et je la réclame contre vous!...

C'était la jeune fille de l'auberge qui lui avait dit que le prince Parr et le général O'Donnell étaient dans la ville.

Le directeur de la police savait qu'une femme dans le cas où se trouvait madame Smith ne peut être qu'irritée... Il ne répondit donc pas aux injures, et continua son interrogatoire.

— Quel est l'homme qui est avec vous, madame?

— Mon valet de chambre.

— Son nom?

— Francesco Raimondo.

— Combien y a-t-il de temps que vous l'avez?

— Trois mois.

— Ah!

Et le directeur-général sortit de l'appartement en saluant très-bas; mais il était évident que son respect était quelque peu ironique.

Le marquis était gardé à vue dans l'une des chambres de la maison; on le mena à l'hôtel de la police, et là commença un interrogatoire qui, pour lui, pouvait être grave dans ses résultats; il le savait bien, mais il était jeune, et puis il était soutenu par un sentiment noble et généreux : il y a de grandes ressources dans de pareils soutiens.

La salle dans laquelle ils étaient, le directeur-général et lui, donnait sur la Saar, qui coule au pied du château et entoure la ville de Salzbourg; vis-à-vis étaient de belles collines, et toutes revêtues de la plus admirable végétation. Le marquis, après avoir répondu

comme il devait le faire, et s'être encore une fois *parjuré* en faisant un mensonge, se mit à regarder les collines, le fleuve... la campagne... puis il s'écria tout-à-coup :

— Quelle admirable nature! Ah! c'est presque aussi beau que l'Italie!...

Le directeur se mit à sourire... Il ne fit plus de questions, mais il sonna... il entra un grand vieillard maigre, que son trousseau de clefs faisait reconnaître pour geôlier; on lui remit le marquis, et dix minutes après il était dans une chambre ou plutôt un cabinet, de dix pieds de long sur sept de large, sous les toits du donjon du château, à deux cents pieds du sol. On lui porta une soupe, du pain, de l'eau, et on le laissa rêver tout à son aise.

Vers le soir, un homme assez bien vêtu entra dans sa prison et lui dit *en latin*.

— Votre maîtresse est sauvée, mon ami, elle est partie pour Lintz.

— Est-il vrai! s'écria le marquis..... O mon Dieu, soyez béni!...

— Vraiment, dit l'homme au latin en souriant de la facilité avec laquelle le prisonnier l'entendait, vous êtes un serviteur bien attaché..... bien dévoué; mais, vous-même, qui vous sauvera, mon ami?

— Dieu, répondit le marquis en faisant allusion à la devise de sa maison [1].

— C'est sans doute un bon protecteur s'il voulait s'en mêler... mais souvent nous avons le libre arbitre de notre destinée... vous feriez mieux de parler.

Le marquis ne répondit pas... quelques instans après on le fit descendre dans le cabinet du directeur.

[1] *In Deo salus* : devise de la famille de Salvo et l'origine de son nom.

— Connaissez-vous le marquis de Salvo? lui demanda-t-il brusquement.

— Vraiment, je le crois bien; c'est mon maître, dit le marquis sans se troubler.

— Pourquoi l'avez-vous quitté?

— Par son ordre, pour suivre madame Smith, et tâcher de la sauver en route, ce que j'ai fait; mon seul regret est de n'avoir pas entièrement réussi.

— Dans quelle ville avez-vous laissé votre maître?

— A Venise.

Ils demeurèrent en silence pendant quelque temps, puis le directeur sonna d'une façon particulière, comme la première fois; et il vint un homme dont la figure ne valait pas mieux que celle de son camarade le *geôlier* du donjon. Il conduisit le marquis dans un cachot dans lequel on entrait par une porte basse qui formait *guichet*..... à peine y voyait-on pour se conduire dans ce cloaque infect où deux bancs de pierre, une voûte humide, un peu de paille, étaient là, comme pour rappeler au prisonnier qu'il ne devait sortir d'un tel *lieu* que pour aller à la mort.

M. de Salvo était accablé; pour la première fois depuis sa généreuse entreprise il n'avait plus de force et de courage; à la vérité, madame Smith était sauvée!... mais lui, qu'allait-il devenir maintenant? Il s'assit sur un banc de pierre, et mettant sa tête dans ses mains, il se plaignit... Tout-à-coup une sorte de grognement, qui pourtant venait d'une voix humaine, se fit entendre du milieu de la paille pourrie qui couvrait la terre dans le coin opposé du cachot.

— Ne peux-tu te taire et me laisser dormir, camarade? dit enfin une voix rauque avec un ou deux blasphêmes pour se faire mieux comprendre : tu te plains comme si tu souffrais seul! Eh! pardieu, si comme moi

tu avais la potence en perspective, à la bonne heure encore!...

Le marquis fut d'abord effrayé... Puis ensuite, stupéfait en voyant s'agiter sur cette paille noirâtre une créature humaine, un homme couvert de haillons tombant en lambeaux, dont la figure sinistre recevait une teinte de plus de scélératesse d'une barbe longue et noire, accompagnant des cheveux hérissés, dont les mèches laineuses étaient mêlées de la fange et de la paille dans laquelle il s'était roulé; cette vision infernale attachait sur le nouveau venu un œil qui semblait chercher jusqu'au fond du cœur s'il était une victime, ou un scélérat comme lui [1].

— Qui donc êtes-vous! dit enfin le marquis, et comment se fait-il que vous soyez dans mon cachot?

— C'est plutôt à moi à vous demander pour quelle raison vous êtes dans le *mien*, dit l'homme... voila sept mois que je l'habite...

— Et pourquoi êtes-vous enfermé?

— Ah! pourquoi!... Ils disent comme cela... que j'ai... Eh bien! pour en finir, je suis accusé d'avoir assassiné le cocher du prince de Schwartzenberg... Moi, je leur dis qu'ils en ont menti... c'est tout simple... Et puis, après tout... quand un brave homme est offensé, il doit commencer par se faire justice... l'autre est trop longue.

Le marquis recula avec horreur devant cet homme qui s'applaudissait avec ses mains teintes de sang... Il

[1] Sans parler du système de législation qui est absurde dans notre siècle, dans tout ce qui regarde la prévention, je dirai seulement que le *secret* et le *cachot*, c'est-à-dire un cloaque fort malsain, humide, où la santé s'altère, est une chose infâme à appliquer comme *punition* à un homme qui peut être innocent, et qu'il l'est plus souvent qu'il n'est coupable; vous le mettez dans la même *partie que le meurtrier*, l'incendiaire. Et puis vous croyez beaucoup faire ensuite en lui disant : Allez en paix. — Il fallait l'y laisser.

ferma les yeux, feignit de dormir, et finit par tomber réellement dans un profond sommeil... Il dormait depuis long-temps, lorsque le cachot s'ouvrit bruyamment et le geôlier, suivi d'un porte-clef, vint *respectueusement* prier le marquis de le suivre chez le directeur. A peine éveillé, il ne remarqua pas d'abord la politesse du geôlier; mais à mesure qu'il montait et traversait les nombreux corridors, Il s'aperçut d'une singulière différence dans l'accueil qui lui était fait. Ce fut bien autre chose lorsqu'il fut chez le directeur : celui-ci fut a lui et l'embrassa étroitement.

Eh quoi! mon cher marquis, vous m'avez contraint à user d'une telle sévérité envers vous!... Comment, vous me mettez dans le cas de vous offenser, de vous maltraiter!... Oh! ce n'est pas bien!

Le marquis craignant que ce fût un piége, nia d'abord que ce fût *lui* qui fût *lui*-même... Mais le directeur lui montra une lettre de madame Smith, qui était partie pour Lintz, où elle devait rester jusqu'à la réponse du comte de Stadion [1], et où le marquis la devait joindre; c'était ce qui pouvait lui arriver de plus heureux; car pour n'avoir pas fait de l'eau claire dans cette affaire il aurait pu advenir que le marquis payât pour tous, d'autant qu'il était réclamé par la police de Venise et celle de Milan. Son signalement était affiché dans tous les carrefours, et les peines les plus sévères prononcées non seulement contre lui, mais contre ceux qui le cacheraient. Le directeur savait dès le premier moment que c'était lui, à ce qu'il paraît..... Le résultat ne fut pas malheureux, mais grâce à l'intervention de madame Smith et de ses amis.

J'espère que vous me ferez l'honneur de dîner avec moi, dit-il au marquis.

[1] Il était alors ministre des affaires étrangères et premier ministre, mais non pas chancelier de cour et l'Etat, comme l'est M. de Metternich.

Le marquis le remercia sans accepter. Il partit pour Lintz, rejoignit madame Smith, et, après quelques semaines d'attente, ils reçurent enfin la réponse de Vienne. Madame Smith devait prendre le nom de madame *Muller*, et aller s'embarquer dans un port du nord; elle s'en fut à Gratz, chez sa sœur la comtesse Strassoldo, et là se passa une scène qui rappelle un peu le moyen âge.

On se souvient qu'à Venise, lorsque la comtesse rejeta d'abord les offres du marquis de Salvo, il lui dit que sa détermination était si désintéressée, qu'une heure après l'avoir remise à sa famille, il la quitterait, sans même lui demander pour récompense le bonheur de rester près d'elle..... A peine étaient-ils à Gratz, et comme elle était encore dans les embrassemens de l'arrivée, le marquis prit une chaise de poste et s'en fut chercher les enfans, Edouard et Sidney, qui étaient je ne sais où, et revenant auprès de madame Smith avec ses deux fils, il lui dit :

— Voilà vos enfans, voilà votre sœur; vous êtes maintenant en sûreté sous le toit de votre famille... A présent, adieu!... Je vous laisse, en vous prouvant, je l'espère, qu'un cœur d'homme d'honneur peut concevoir et exécuter une généreuse action sans vouloir une récompense.

Madame Smith lui tendit la main, et, tout émue de sa reconnaissance qu'elle sentait encore mieux depuis qu'elle était au milieu de ce qu'elle aurait été forcée de quitter, elle lui demanda à son tour, comme récompense de l'amitié qu'elle lui vouait, de demeurer avec elle, et de ne pas aller surtout chercher les dangers que son dévouement pour elle lui avait fait courir. Ils partirent peu de temps après pour la Russie, et madame Smith fut obligée d'aller s'embarquer, je crois, à Riga, pour retourner en Angleterre. Le marquis de Salvo

étant à Wilna, envoya un cartel au directeur de la police de Salzbourg, tout simplement pour lui apprendre à être plus poli envers les étrangers. La chose n'eut pas de suite.

Et voilà comment Napoléon traitait les femmes qui avaient le malheur d'écouter une vocation un peu virile... Il fallait être *nulle* avec lui pour passer en dehors ou en dedans de l'investigation de son regard.

J'ai raconté cette aventure dans tous ses détails, parce que, concernant une femme jeune, noble et grande dame, elle donne une couleur de l'époque au grand tableau que je fais. Elle vient, avec l'exil de madame Staël, de madame Récamier, de madame de de Chevreuse, mon voyage en Espagne, et les malheurs de bien d'autres femmes. C'était une des conséquences du temps d'alors plus que de la volonté de Napoléon.

Arrivé à Londres, M. de Salvo reçut les remerciemens de la famille de madame Smith, et la reine (femme de Georges III) lui en témoigna publiquement sa satisfaction.

CHAPITRE X.

Campagne de Russie. — M. de Caulincourt. — Erreurs funestes. — *La retraite est difficile.* — Conséquence de la bataille de la Moskowa. — Kutuzow. — *Rostopchin.* — *La Ville Sainte.* — Incendie de Moscow. — Bulletins de l'armée. — Police de Paris. — Conspiration de Malet. — MM. le duc d'Otrante, prince de Talleyrand et général Servant, consuls de la future république. — Projet d'enlèvement. — L'abbé Lafond. — Caractère de Malet. — Sa bravoure militaire. — Développement de la conspiration. — Les premiers 100,000 francs, et les premiers 1,000 hommes. — M. Frochot. — Les généraux Guidal et Lahorie. — Savary. — Frayeur. — Etre fantastique. — L'EMPEREUR EST MORT. — Le petit sergent. — Allocution toute militaire. — MM. Pasquier et de Rovigo à la Force. — Visite au général Hulin. — Coup de Pistolet. — M. Doucet, chef d'état-major. — Laborde, adjudant de place; et Pasques, inspecteur de police. — Arrestation de Malet. — MM. Pasquier et de Rovigo réintégrés dans leurs fonctions. — Commission militaire. — Condamnation à mort. — Exécution.

Nous voici arrivés à l'affaire du général Malet.

Pour comprendre ce *phénomène,* il faut remonter un peu plus haut dans les affaires de Russie... J'ai déjà parlé, je crois, de la fatale crédulité de M. le duc de Vicence relativement aux troupes dont l'empereur Alexandre niait l'existence... Comme M. de Caulaincourt était de bonne foi dans sa croyance, cette croyance devait être funeste dans ses effets, parce que l'empereur devait nécessairement être un peu faible pour résis-

ter à la parole d'un homme qui ne cesse de vous répéter :

— Sire, l'empereur ne veut pas faire la guerre !...

M. de Lauriston fut moins crédule ; mais il apporta dans ce dédale inextricable, dans lequel nous étions prêts à nous plonger, une obscurité qui ne pouvait qu'ajouter à la confusion. Il fut crédule dans un moment où il aurait fallu de la résolution, et nullement de la patience. Enfin, c'était sûrement ainsi que Dieu l'avait décrété... La campagne de Russie s'ouvrit enfin, et les malheurs de Napoléon surgirent au-dessus de sa gloire et de son étoile heureuse.

Cette étoile domina pendant les premières semaines de la campagne. L'empereur fut victorieux des Russes ; mais il devait voir que ces hommes, dont la nature est évidemment différente de la nôtre, ne devaient pas être jugés d'après des observations faites comme pour les peuples du reste de l'Europe... Napoléon, en faisant la guerre en Russie, a aussi peu connu son peuple que son climat. Ainsi, loin de se laisser aveugler par ces succès de bataille évidemment incomplets, puisqu'en avançant il ne laissait derrière lui qu'un pays ravagé, ce qui faisait dire à l'empereur Alexandre, comme M. de Malsaigne à son adversaire :

— Monsieur, la retraite est difficile[1] !... L'empereur Napoléon devait agir, en 1812, bien plus prudemment qu'il ne l'avait fait lorsque, moins aveuglé par la fortune, il se trouvait, en décembre 1806, en présence

[1] M. de Malsaigne se battait fort souvent ; un jour il eut une querelle si violente avec un autre officier, qu'ils résolurent de se battre dans la chambre même. Après quelques coups donnés, l'adversaire de M. de Malsaigne le pressa de son fer, et finit par le lui enfoncer dans le côté droit du cou et l'encloua à la porte.

— *C'est fort bien, monsieur*, lui dit M. de Malsaigne, *mais la retraite est difficile*.

des Russes qui fuyaient devant lui, en évitant le combat. Alors il s'arrêta, et sut prendre sur la Vistule une formidable position, se disposa pour la campagne prochaine, fit des camps retranchés à Thorn et à Praga, ainsi que des têtes de pont sur la Vistule, le Bug et la Narew... Aussi Friedland amena-t-il le traité de Tilsitt... Je sais bien qu'on peut objecter que l'armée était tout entière arrivée en 1812 près de Moscow, le 7 septembre, époque où le froid n'est pas rigouureux; mais Moscow, peuplée de 400,000 habitans, ne devait donc pas se défendre? Tout devenait faute...

Cependant la bataille de la Moscowa, gagnée par la bravoure et le talent du maréchal Ney, nous fut aussi fatale dans sa victoire qu'une défaite. Quelle liste funèbre se déroula après la nouvelle de cette bataille! Le Scythe Kutuzow, qui eut la hardiesse de dire qu'il avait été vainqueur, qui fut récompensé par le titre, si rarement donné en Russie, de feld-maréchal, Kutuzow dut en effet croire qu'il avait vaincu l'ennemi à qui ses pertes étaient bien plus douloureuses que ne pouvaient l'être les siennes... Quel carnage dans cette affreuse journée!... On m'a assuré que le nombre des coups de canon qui avaient été tirés dans cette bataille était de plus de cent trente mille... Mais si nous fûmes vainqueurs, ce fut seulement pour le vain honneur d'être les maîtres d'un champ de bataille jonché de cadavres, de coucher sur une terre trempée de sang!... « Cette nuit, me dit Junot, est une des plus horribles que j'aie passées de ma vie!... Pas de vivres!... une pluie froide et continuelle!... pas de bois!... et des gémissemens, des cris d'agonie de tous côtés!...

Les Russes se retirèrent sur Moscow... C'est là qu'était un homme dont la capacité était cachée sous l'enveloppe d'un bouffon; car en Russie il n'était connu que sous cette dénomination à la cour de Paul Ier, qu'il

amusait et faisait rire par des histoires grotesques qu'il accompagnait de pasquinades et de plaisanteries ridicules. *Rostopchin* était un homme d'une haute portée... et lorsqu'il fit brûler Moscow, il savait bien que la cour de Pétersbourg lui voterait de doubles remerciemens... il savait que depuis long-temps *la Ville Sainte*, toujours rivale de Pétersbourg, était l'objet de bien des conseils secrets et de plans que jamais le gouvernement n'avait osé ou pu mettre à exécution. L'autocrate de toutes les Russies avait trop la volonté de commander sur toutes ses provinces pour ne pas voir avec ennui la première ville de l'empire lui résister souvent, parce que ces vieux boyards moscowites, qui depuis Pierre-le-Grand défendent leurs priviléges comme leurs pères les ont défendus, ne peuvent être réduits dans leurs palais, au milieu de leurs nombreux esclaves. Rostopchin, en étendant les mesures de destruction déjà adoptées dans le commencement de la campagne, ne fit que *son* devoir apparent; mais il avait dans la pensée une intention plus profonde, et le cabinet de Pétersbourg, sans être d'accord avec lui, le comprit, et l'en remercia du fond du cœur.

Après l'admirable relation de M. de Ségur, il n'y a rien à dire. J'ai eu aussi bien des relations, mais *rien* de comparable à cela[1]; aussi que pourrais-je ajouter?... Je me bornerai à répéter que dans cet incendie de Moscow on ne peut y retrouver que la férocité de ces hordes sauvages, de ces Scythes d'autrefois, qui ravageaient les pays qu'ils quittaient.... Ceux-ci, plus civilisés, n'ont pas une rage moins imbécile... ils sont toujours les mêmes que du temps des Romains. Potemkin les a re-

[1] Ce que je dois réfuter dans ce volume et qui est relatif à mon mari, est personnel, et nullement de la faute de M. de Ségur; il a écrit sur les Bulletins.

trouvés tout aussi féroces à Ismaéloff... C'est une démence barbare, ou plutôt Rostopchin, comme je l'ai dit plus haut, exploita la barbare fureur de ses compatriotes pour amener à leur consommation les projets formés depuis long-temps de brûler Moscow, et de ruiner ainsi des hommes puissans que la cour de Pétersbourg n'aimait pas, et redoutait... Je ne sais plus par qui j'ai entendu faire un jour la comparaison de Rostopchin et de Christophe-le-Mulâtre; l'un brûlant le Cap, ravageant les Antilles, et le Scythe, fou et féroce, brûlant *la Ville Sainte*[1]!...

Cependant nous entrâmes dans Moscow!... Nous y entrâmes... et, pourra-t-on le croire, mon Dieu!... on y a ri!... on y a dansé!... on y a joué la comédie!...

Pendant ce temps l'armée russe de Finlande débarquait à Riga... L'armée de Moldavie gagnait Bresse sur le Bug... cette dernière armée menaçait de couper nos communications avec Varsovie... Nous commencions alors à nous réveiller de notre sommeil de bonheur; le réveil devait être terrible.

Malgré toutes les précautions prises par l'empereur pour que les nouvelles désastreuses n'arrivassent pas à Paris, on recevait des lettres. Il passait des messages; et ces nouvelles incertaines, nous le dîmes un soir avec l'archichancelier, étaient beaucoup plus nuisibles que des bulletins qui eussent été francs et vrais... Hélas! comme le premier après la retraite de Moscow!... Il y avait alors à Paris des mécontens parce qu'il y en a toujours... La police avait l'œil sur eux, mais depuis quelque temps elle semblait engourdie. Cet œil tou-

[1] Cette dévastation de territoire est un aveu bien humiliant, il me semble, de la faiblesse d'un peuple; car enfin il dit par là : *Je n'ai pas la force de t'empêcher de prendre ma maison autrement qu'en la ruinant!* Les Ottomans firent de même au déclin de leur puissance. C'est l'impéritie d'un peuple et son insuffisance militaire à son plus haut degré.

jours ouvert se fermait quelquefois, et, pour parler avec vérité, depuis la retraite du comte Dubois, la police de Paris était excessivement mal ordonnée. Ce qui arriva à cette époque en est une preuve sans réplique.

Lorsqu'on lira dans notre histoire qu'un jour, dans Paris, sans que rien ait pu le faire présumer, du moins ostensiblement, un homme, *à lui seul,* a été au moment de renverser le gouvernement et d'établir un nouvel ordre de choses que personne ne demandait, que personne n'appelait, certainement jamais on ne le pourra croire ; et lorsqu'on ajoutera que cet homme a été arrêter *lui-même* le ministre et le lieutenant de police, c'est au point de faire dire par des petits-enfans à leur aïeule :

— Grand'mère, vous radotez.

Ce que je viens de dire est pourtant arrivé le 23 octobre 1812... Il faut, pour que la chose soit mieux comprise, la reprendre de plus haut.

Lorsque l'empereur était à Bayonne au château de Marac [1], Dubois, toujours attentif aux agitations de de Paris, veillait encore avec plus de soin en l'absence de l'empereur. Fouché était cependant au ministère à cette époque... Tout-à-coup on annonce au préfet de police qu'une conspiration se forme, et qu'elle est même assez avancée pour donner de l'inquiétude. C'étaient des généraux qui en étaient les chefs, et des généraux de l'armée du Rhin. C'étaient le général Malet, le général Lahorie, ancien aide-de-camp de Moreau, et un autre tout aussi obscur, qui se chargeaient de bouleverser la France, sans être les mandataires même de la plus chétive commune... Mais il y avait un mobile caché, et l'habileté de Dubois sut bientôt le trouver... Il y avait alors fort peu de troupes dans Paris et dans les

[1] En 1808 et 1809.

environs; les affaires d'Espagne commençaient, et la garde elle-même se dirigeait vers les Pyrénées. L'empereur avait eu de tout temps, comme on le sait, une sorte de méfiance pour ce qu'il appelait *la queue de Robespierre,* et chargeait surtout tous ceux qui avaient en main la sûreté de Paris, de surveiller cette partie de sa population... Le comte Dubois, qui avait l'habileté la plus remarquable, et qui a laissé bien loin tous les lieutenans de police ses devanciers, parce qu'il raisonnait son affaire, pensa avec raison que Malet n'était pas seul le chef de cette entreprise. On voulait rétablir la république, avec trois consuls et trois vice-consuls. Quels devaient être les *six rois* que nous donnait cette république? voilà ce qu'on ne sut que très imparfaitement. Cependant l'un des consuls était, disait-on, le duc d'Otrante, M. de Talleyrand devait être son second, et le troisième *premier consul* était le général *Servan*, ancien ministre de la guerre, et qu'on appelait à bon droit le marquis de Servan avant la révolution, parce qu'il était *le marquis de Servan*. Comme il ne voulait pas être seulement un *marquis* et que le titre de *dictateur* ou de *premier consul* lui convenait mieux, il avait fait le plan de jeter à bas l'idole de la France, et de se mettre à sa place. C'est un projet comme un autre... S'il eût réussi, le général Servan était un habile homme, mais comme il n'en est rien, il n'était qu'un sot. Cependant il ne le fut pas entièrement, car il sut se retirer à temps. Il avait voulu mettre son plan en activité lors de la première campagne de Russie, mais les victoires de Friedland l'en avaient empêché... Cette seconde tentative, au moment d'éclater, n'attendait pour se dévoiler que le départ de six mille grenadiers de la vieille garde qui allaient à Bayonne. Ce fut alors que le comte Dubois surprit toute l'affaire, déjà très-avancée. Elle fut mise sous les yeux de l'empereur avec le

nom des complices. L'un de ces noms avait une fatale célébrité... c'était *Eve Démaillot*, secrétaire de Robespierre. L'empereur, en l'apprenant, ordonna que le procès n'eût pas lieu en son absence ; et lorsqu'il fut à Paris, il biffa de sa main tout ce qui pouvait ressembler à une condamnation. Cependant il était évident qu'on voulait le tuer ; car dans cette première affaire de Malet, il s'agissait d'*enlever* l'empereur dans l'un de ses voyages à la Malmaison... et l'on peut présumer ce que signifie l'*enlèvement* de Napoléon... Il pardonna donc, et les coupables furent seulement dirigés sur le midi de la France et en Italie [1]. Quant au général Malet et au général Lahorie, ils furent mis dans une maison de santé. Malet était chez un nommé Dubuisson, dont ce fut certes le malheur d'avoir un tel homme sous son toit.

Le 22 octobre au soir, il jouait aux échecs avec un prêtre dont l'opinion était totalement étrangère à la sienne ; mais lorsqu'il s'agit de se mettre contre une puissance qui nous est mutuellement ennemie, alors toutes ces nuances s'effacent devant la couleur fortement tranchée d'une grande résolution, et cela se conçoit. Si le feu prend à la maison et que mes bras soient nécessaires pour porter de l'eau, que m'importe à moi que cette maison soit à mon ennemi?..... Je loge dedans, mon enfant sera brûlé si je n'y porte pas secours ; aussi le fais-je... Eh bien! dans l'opinion du général Malet, il pensait sauver la France, et ce prêtre, qu'on appelait *l'abbé Lafond*, le pensait aussi. Ce fut le motif de la confiance, ou plutôt de la demi-confiance du général Malet. Il expliqua à l'abbé Lafond comment, le lendemain matin, il allait, *lui* prisonnier assez obs-

[1] Et voilà cet homme *si féroce*, si despote!... ceci et l'affaire de Moreau en sont en effet de belles preuves!...

cur, changer la face des affaires de l'Europe... Mais il abusa également le prêtre, et lui dit que l'empereur était mort, et que la nouvelle lui en était parvenue dans la soirée; que le prince archichancelier tiendrait cette nouvelle secrète aussi long-temps qu'il le pourrait, mais que cependant le Sénat et le Corps-Législatif étaient convoqués pour le 25; et Malet pensait, ajoutait-il d'un air très-naturel, que c'était pour faire reconnaître l'empereur Napoléon II.

— Voilà pourquoi, disait-il, il faut nous hâter. Ce qu'il faut au peuple français, c'est son libre arbitre..... il faut qu'il puisse dire : Je veux cet enfant, ou je ne le veux pas...

L'abbé Lafond, qui avait aussi ses projets, approuva d'autant plus le général Malet, qu'il le prit pour un fou, et se dit à lui-même : C'est un insensé qui va frayer la route. Comme il m'est égal de marcher sur son cadavre pour arriver là où je veux aller, laissons-le faire, quitte à le faire enfermer après comme fou, si les autres ne l'ont pas tué.

Malet est un homme assez extraordinaire pour donner de lui un portrait un peu détaillé; sa vie et sa mort sont également dignes d'attention, et toutes deux sont des matériaux précieux pour l'histoire.

Malet (Charles-François) était d'une famille noble de Dôle, en Franche-Comté, et destiné à l'état militaire; car il était de noblesse d'épée. Il était né le 28 juin 1754. On voit par cette date, qu'à l'époque de sa conspiration il n'était pas jeune; il avait commencé sa carrière militaire par les mousquetaires, où il était entré à l'âge de seize ans, et n'en sortit qu'à la réforme du corps. Quoique jeune à cette époque, il n'entra pas au service actif, il reçut un brevet de capitaine de cavalerie et se retira à Dôle, où il demeura jusqu'au moment de la révolution. A cette époque, les idées

philosophiques avaient fait de grands progrès en France; elle était alors digne sœur de l'Allemagne, et sa jeunesse comprenait la noble missiou de l'homme.

Malet prit avec chaleur parti pour le nouvel ordre de choses; aussi fut-il nommé un des premiers pour commander un des bataillons de volontaires qui furent la tige immortelle de notre belle armée... Il se conduisit bien, et fit preuve non seulement de bravoure, mais de talens militaires, et lorsque l'empereur rappela auprès de lui plusieurs généraux *opposans*, Malet fut du nombre....... Il avait fait la campagne de Naples avec Championnet, il y retourna avec Masséna, et je crois être sûre que Masséna le cite dans plus d'un rapport... il lui donna même un poste de confiance, le commandement de la place de Pavie..... Mais comme son opinion était plus républicaine que l'empereur ne voulait qu'on le fût dans l'armée, et Malet ayant manifesté des croyances, non seulement républicaines, mais exagérées, même dans ce temps...... il fut mis à la retraite sans emploi.... C'est ainsi qu'il atteignit 1809 et entra dans cette conspiration dont Servan avait donné la première idée..... Alors il fut arrêté..... il y en avait assez pour le faire fusiller; mais l'empereur était clément, malgré toutes les sottises qu'on en a dites à ce sujet, et jamais il n'a fait mourir quand il a pu faire grâce... Malet fut seulement enfermé.

Ce fut pendant cette détention qu'il retrouva le général Lahorie, ancien chef d'état-major [1] de Moreau, et le général Guidal, également connu pour ses opinions républicaines. Malet se rapprocha d'eux par la double attraction de la conformité de pensées et de celle du malheur... ils étaient tous trois à la Force.

Maintenant, voici qui place Malet dans une position

[1] Il fut aussi son aide-de-camp.

à nulle autre semblable. Jamais on ne verra certainement un homme rêver du fond d'un cachot qu'il va renverser le trône du souverain le plus élevé en puissance, de l'homme le plus grand par son génie..... lui, homme obscur, inconnu!... Oh! que cette heure a dû être marquée d'un terrible sceau aux yeux de Napoléon, lorsqu'elle lui aparut sonnant ainsi la possibilité de sa ruine, au moment où rien ne proclamait les dangers qui l'entourèrent ensuite... Car alors, rien n'était encore arrivé de malheureux à nos aigles.. ils planaient toujours triomphans sur les destinées de la France..... Et dans ce même temps un homme se réveille de sa léthargie dans le coin d'un cachot, et son souffle fait presque disparaître un empire.

Le 22 octobre, Malet était dans une maison de santé, sous la direction de M. Dubuisson, et située rue Charonne, au faubourg Sainte-Antoine. Il passa la soirée à jouer aux échecs avec un prêtre nommé l'abbé Lafond, dont certes les opinions n'étaient pas en harmonie avec les siennes, ainsi que je l'ai dit plus haut. Il était rêveur, et en effet il devait le mettre à exécution dès la même nuit... Aussitôt que tout le monde fut retiré dans la maison, le général Malet descendit dans le jardin, il escalada le mur, et se trouva libre enfin et pouvant agir. Mais il était seul encore... SEUL!... et il partait de ce point pour détruire l'homme dont le nom seul, aussi à lui, faisait trembler le plus puissant souverain de l'Europe....

Le premier soin de Malet fut de se procurer; il savait qu'avec des troupes on a de l'argent, ensuite qu'avec de l'argent on a des troupes, puis avec des troupes encore de l'argent, et ainsi de suite; le difficile est d'avoir les premiers mille homme... Quand à Malet, il fut trouver le commandant[1] ou le colonel d'un des

[1] Je ne sais lequel, et je ne veux pas le savoir, cela est par trop péni-

deux régimens de la garde parisienne, et lui persuada que l'empereur était mort devant Moscow, le 7 du mois d'octobre; il le crut un peu vite. Puis de là Malet courut à la caserne de la dixième cohorte, où il trouva le chef de bataillon Soullier, à qui il montra un faux décret du sénat qui prononçait la dissolution de l'empire, et nommait le général Malet commandant de Paris. M. Soullier avait probablement aussi grande envie de croire cette parade ridicule, car il fit aussitôt prendre les armes à sa troupe, et s'en fut de sa personne à l'hôtel-de-ville, dont il s'empara sans aucune résistance. Frochot était à la campagne, dont il ne revint que vers dix heures du matin, et trouva tous les préparatifs en train pour recevoir le gouvernement provisoire. Comme cela était presque achevé, le pauvre Frochot jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de diriger les travaux !... Pauvre Frochot !... pauvre Frochot !... ne devait-il pas se dire : Mais si l'empereur est mort, qu'est-ce donc qu'il peut y avoir à faire si ce n'est de dire :

— Vive Napoléon II ! !...

Mais il n'y pensa pas, et j'en ai été fâchée pour lui, car il avait à répondre à quelqu'un qui pardonnait peu ces sortes d'offenses.

Aussitôt que Malet eut des troupes, il fit sortir de prison le général Lahorie, le général Guidal, et leur distribua leurs différens rôles.... le sien n'était pas le plus facile.

Le général Guidal fut à la Préfecture de Police, et le général Lahorie au ministère de la police.

Parmi les défauts de Savary, qui alors était ministre, on ne peut pas lui reprocher d'être paresseux et de

ble. C'est d'ailleurs un nom dont il est inutile de perpétuer l'existence... qu'il soit frappé d'oubli...

laisser languir le travail. Il passait souvent la nuit à faire les dépêches pour l'empereur, et la nuit de ce même jour, le 23 octobre, il avait écrit jusqu'au jour. Il venait de se mettre au lit, je crois même qu'il n'était pas couché, lorsque son valet de chambre entra chez lui pâle et tremblant :

— Ah! monseigneur, lui dit-il.... on vient vous arrêter !...

— M'arrêter !... s'écria le duc.

— La cour est remplie de soldats... il y a un officier-général à leur tête, et ils disent qu'ils viennent pour vous prendre, monseigneur... Ils montent par le grand escalier.... moi, je suis accouru.... parce que.... vous avez peut-être des papiers....

Le pauvre garçon était essoufflé et pâle comme un mort..... Je vis le même jour le pauvre duc, et je puis dire que, même douze heures après, il l'était tout autant.

En apprenant qu'on venait l'arrêter, le duc de Rovigo ne pensa pas que ce pût être d'après un autre ordre que celui émané de l'empereur ; il ne se disposa donc à aucune défense et ne chercha même pas à fuir... mais il fut accablé sous le coup qui le frappait. Dans ce moment un bruit affreux se fit entendre dans la pièce voisine; on vint à la porte de sa chambre dont on demanda l'entrée AU NOM DE LA LOI, et tout aussitôt la porte fut enfoncée à coups de crosse de fusil. Le panneau d'en-bas fut le premier brisé, et ce fut par cette *chatière* que les soldats entrèrent chez le duc de Rovigo... Aussitôt que la porte fut ouverte, il vit devant lui un homme qui dut lui paraître un être fantastique : c'était le général Lahorie, qu'il savait sous les verrous de la Force..... et qu'il voyait là, l'épée au côté, et en uniforme d'officier-général... L'effet produit sur Rovigo par tout ce qui venait de se passer était comme le

contre-coup d'une machine électrique: il voyait sans voir, et entendait sans entendre...

— Comment, diable! dit Lahorie en jurant, ta chambre est comme une forteresse... eh bien!... tu es étonné de me voir, n'est ce pas?...

Etonné n'était pas le mot. Il n'y en avait pas pour exprimer ce qui se succédait dans la tête du duc de Rovigo; il venait de reconnaître Lahorie qu'il avait fait lui-même mettre en prison... et il le voyait *là*, en mesure de commander à des soldats, et venant pour l'arrêter, *lui*[1]!

— L'empereur est mort, dit Lahorie, et le peuple va enfin nommer ses magistrats.

Il faut ici rendre justice à qui elle est due. En entendant cette nouvelle..... en apprenant ainsi LA MORT DE L'EMPEREUR, Savary tomba presque sans connaissance sur une chaise qui était près de lui, et pendant quelques instans il ne vit et n'entendit rien... Savary aimait vraiment l'empereur...

Mais à mesure que ses idées reprenaient leur cours, il se faisait en lui une autre révolution. Il voyait, sans en être sûr, qu'il y avait une affaire mal montée, mais qui s'exécutait et qui pouvait être funeste dans ses résultats. L'empereur pouvait être mort dans la retraite de Russie, mais était-ce donc ainsi que les ministres devaient l'entendre? Cette remarque, très-judicieuse au fond, lui fit douter de tout, et il le dit à Lahorie avec fermeté... Le général Guidal s'approcha alors, et dit quelques mots tout bas au général Lahorie, auxquels celui-ci ne parut pas faire grande attention. Ce général Guidal, qui du reste avait une assez mauvaise figure, se tourna vers les soldats, et dit à haute voix :

[1] Je crois me rappeler (sans en être trop sûre) que Rovigo, qui ne connaissait pas Guidal, par exemple, le vit le premier, et ce ne fut qu'après lui que Lahorie arriva.

— Mais où est donc *le petit sergent?*... qu'on fasse monter *le petit sergent*...

Ce petit sergent, à ce que m'a assuré le duc de Rovigo, et il disait en cela la vérité, était chargé à ce qu'il paraît *de l'expédier* plus promptement que de toute autre manière : il n'arriva que quelque temps après... En voyant ce général Guidal, avec sa physionomie de sinistre augure, le duc s'approcha de Lahorie, et lui dit :

— Lahorie, nous avons bivouaqué ensemble, et nous avons senti tous deux la fumée de la poudre aux mêmes batailles ; j'espère que tu ne l'oublieras pas, et que tu ne me laisseras pas assassiner comme un chien quand je suis un brave soldat.

Au mot *assassiner*, Lahorie tressaillit, car c'était un honnête homme.

— Qui parle de mort? lui dit-il fort ému.

— Personne, ET TOUT autour de moi, répondit le duc en le fixant avec une sévérité qui força l'autre de baisser les yeux... Au reste, ajouta le duc de Rovigo, je t'ai sauvé la vie lors de l'affaire de Moreau, Lahorie ; j'espère que tu ne l'oublieras pas...

Lahorie ne répondit rien... mais il s'avança rapidement vers Savary, et lui prenant la main, il la lui serra presque convulsivement... En vérité, ils étaient tous comme dans un rêve fiévreux. Enfin le duc de Rovigo fut jeté dans un cabriolet de place et conduit à la Force, où son étonnement fut grand de trouver M. Pasquier, qui, tout aussi ignorant que le ministre de la police de ce qui avait amené cette inconcevable aventure, mais plus excusable que le duc de Rovigo, avait été également mis dans une voiture de place et conduit à la Force. Ce qui est bien le complément du burlesque de cette histoire, c'est que le concierge de la prison ne voulut jamais les recevoir comme prisonniers..... Il

était le plus sage de tous, lui, et ne pouvait dire à volonté :

— Allons, mettons-nous à rêver...

Pendant que ces messieurs faisaient ce que les Parisiens ne manquèrent pas d'appeler, dès le même jour, *un tour de force*, Malet s'en était allé chez le général Hulin, qui commandait la place de Paris et la première division, en l'absence de Junot, qui alors était gouverneur de Paris, mais qui se trouvait en Russie. Le général Hulin ne connaissait pas le général Malet; le général Malet fut le trouver directement; et sous la protection de son habit et de ses épaulettes, il parvint jusque dans la chambre voisine de celle où le général Hulin était au lit avec sa femme. En apprenant qu'un officier-général le demandait, Hulin se leva, et sans autre vêtement qu'une robe de chambre, il passa dans la pièce où était Malet, qui tout aussitôt entrant en matière, lui *annonça* la mort de l'empereur et l'établissement d'un autre gouvernement. Hulin regarda un seul instant le général Malet, et vit aussitôt que c'était une fourberie... mais il était seul dans son appartement intérieur... personne dans le moment... Malet *parlait de troupes* qu'il avait *là* avec lui... Son parti fut pris à l'instant même, et il fut ce qu'il devait être, parce que Hulin était un homme de tête et d'exécution. Seulement il aurait dû ne s'en rapporter qu'à *ses poings* et à sa force [1]; mais il voulut imposer à cet homme, et, après avoir eu l'air d'examiner le sénatus-consulte et la nomination de Malet [2], il feignit d'aller à son bureau

[1] Le général Hulin était un homme de six pieds, et fort en proportion de sa grandeur. Malet était un homme qu'il aurait facilement terrassé.

[2] Dans la Biographie des contemporains, il y a une foule d'erreurs pour celle de Malet. Comme je n'ai pas l'intention d'en faire la critique, car j'aime fort ses auteurs, je ne les citerai pas ici, je parlerai seulement du lieu de l'arrestation de Malet; il ne fut pas arrêté chez Hulin, ce fut

pour confronter une signature, mais effectivement pour prendre une paire de pistolets chargés qui étaient dans un des tiroirs. Malheureusement Malet l'aperçut par l'effet de la glace qui était auprès de lui, et faisant deux pas vers le pauvre Hulin, il lui tira un coup de pistolet, presque à bout portant, qui lui mit une balle dans la joue gauche... il tomba... Malet crut l'avoir tué, et descendant rapidement, il sortit de l'état-major, qui alors était place Vendôme, et s'en fut, toujours courant, en donnant l'ordre à ses soldats de ne laisser sortir personne, de l'hôtel de la première division militaire, chez le commandant Doucet, chef d'état-major de la place de Paris, et en possession de cet emploi depuis sa formation, c'est-à-dire depuis 1792... C'est un homme aussi excellent, sous bien des rapports, que capable de remplir la place qu'il a si long-temps occupée; il connaissait Malet, *comme sa mère*, comme aurait dit Figaro, et pour toute réponse au fatras qu'il voulut lui débiter, de la mort de l'empereur et du sénatus-consulte, il lui demanda par quelle autorité il avait été *libéré*, et qu'il eût à reprendre, et cela à l'instant même, le chemin de sa geôle.

Tandis que le commandant Doucet parlait comme M. Pasquier et M. de Rovigo auraient dû le faire, Malet pensait qu'il fallait utiliser, sur la tête de Doucet, le second pistolet qu'il avait en poche. Il y mit donc la main; mais, en même temps que lui, étaient entrés deux hommes qui se connaissaient en expéditions de ce genre, et qui s'étaient approchés doucement du prisonnier fugitif, tandis qu'il parlait au chef d'état-major. Ils n'eurent besoin que d'un léger signe de celui-ci pour empêcher le général Malet de faire un seul

chez Doucet; il fut arrêté par Laborde, adjudant de place, et Pasques, inspecteur de police.

mouvement. Ces deux hommes étaient le vieux Laborde, adjudant de la place de Paris, connu et redouté de tout ce qui avait peur *du fouet*, et bien capable en effet de donner de la crainte, car il était bien habile pour dépister un malfaiteur ou un conspirateur; l'autre était un inspecteur de police nommé *Pasques*. Ce fut lui qui, sur un signe de Doucet, saisit le général Malet par les deux coudes, et les tirant à lui, il le terrassa de cette manière sans que l'autre pût mettre la main sur son pistolet. Il fut aussitôt lié et garrotté, car il était méchant; et Doucet, se hâtant d'aller à la première division, apprit là seulement tout ce qui s'était passé. La blessure d'Hulin était fort grave en apparence, et elle donna d'abord des inquiétudes; mais il fut promptement guéri, et put se convaincre, dans le peu de temps que dura *sa cure*, combien était général et vrai l'intérêt qu'il avait inspiré...

On a voulu depuis donner un corps à cette ombre d'une conspiration, et on a prétendu que Malet avait de grandes relations dans l'étranger; je ne le crois pas. Son silence pendant le procès ne prouve qu'une chose: c'est qu'il n'avait rien a dire, voilà tout. Il a abrité ses vastes desseins *dans son silence*. Au fait, c'est déjà bien honnête d'avoir empaqueté un ministre et l'avoir envoyé dans un cabriolet de place... À LA FORCE... d'avoir emballé et fait porter à la même adresse, un lieutenant de police; d'avoir cassé la machoire à un lieutenant-général qui valait mieux que lui, et tout cela, par sa propre pensée et sa seule impulsion... puis en finir par avoir les bras tournés par un inspecteur de police, qui s'est conduit de manière à obtenir le ministère de la police, ou tout au moins la préfecture..... Si j'avais été l'empereur, je l'aurais fait.

A peine Malet fut-il lié, comme un vrai fou qu'il était, que toute son affaire s'évanouit comme ces créa-

tions [1] de fées, qu'elles s'amusent, dans leur folie, à jeter sur quelque île déserte, puis que leur souffle emporte..... Les soldats comprirent très-bien que l'empereur n'était pas mort.... Quant à M. Soullier, on lui dit comme dans *les Héritiers*, en se moquant de lui [2] :

Le défunt n'est pas mort!...

Doucet commença alors une promenade de ministère, pour remettre chacun à sa place. L'archichancelier n'avait pas même été inquiété, et cela se comprend; Malet était toujours sûr de Cambacérès. Ce qu'il lui fallait, c'était le gouvernail.

On s'en fut chercher M. Pasquier... M. le duc de Rovigo..... on les réintégra chacun dans leur hôtel, et ce même jour ils déjeûnèrent chez eux.

Ce même 23 octobre, il était onze heures du matin; je venais d'entrer dans ma salle de bains lorsque j'entends un colloque assez bruyant entre M. Fissont, secrétaire de mon mari, et madame Lallemand...... La salle de bains avait seulement une pièce entre la cour et elle.... madame Lallemand ouvrit la porte et me dit :

— Chère amie, comprenez-vous ce que dit M. Fissont? quant à moi, je n'y entends non plus qu'à de l'arabe.

— Qu'est-ce donc? dis-je aussitôt en fermant mon livre; serait-ce une nouvelle de l'armée?

— C'est une nouvelle, dit madame Lallemand,

[1] Une jolie production, presque aussi brillante qu'une création de sylphide, c'est la légende de Ploërmel, par M. d'Anglemont, sous le titre de Morgane, dans la dernière édition de ses légendes françaises. Au milieu de beaucoup de légendes pleines d'intérêt, celle-là est remarquable; c'est une belle rose dans une fraîche couronne.

[2] Jolie petite pièce de M. Alexandre Duval.

[3] Il ne l'avait pas emmené en Russie avec lui. M. Fissont venait de se marier. Il est aujourd'hui secrétaire-général de l'intendance civile à Alger.

mais pas de l'armée, et puis elle n'a rien de bien lugubre celle-là, au contraire...

... Et la voilà qui rit comme l'enfant le plus joyeux... puis elle ouvrit la porte et dit à M. Fissont de parler d'où il était, et se plaça pour bien juger de l'effet qu'il allait produire sur moi.

— J'ai dit à madame Lallemand, madame, dit alors M. Fissont tout amusé de son récit, *que M. le duc de Rovigo a été conduit à la Force ce matin à sept heures, en même temps que M. le baron Pasquier;* que c'est le général Malet qui les y a conduits; et maintenant il est lui-même à l'Abbaye, au Temple, je ne sais où, et le général Hulin a reçu une balle dans le visage.

— Ah çà! que me contez-vous là? m'écriai-je, car je ne pensai pas que ce fût autre chose qu'une plaisanterie, dont je ne voyais pas le sens, et je n'avais rien compris à cette histoire, parce que pour moi le ministre de la police à la Force c'était aussi trop absurde...... Mais quand je ne pus douter que la chose venait réellement de se passer, j'avoue que je fus plongée dans le plus profond des étonnemens... Cette stupéfaction fut générale; tout Paris fut accablé sous le poids de cette étonnante aventure, excepté pourtant les deux héros de l'affaire. Ils n'en étaient que plus charmans et plus aimables. M. de Rovigo était bien un peu inquiet, et M. le baron Pasquier de même; toutefois il n'y paraissait pas; et en vérité ils avaient raison, car au retour de l'empereur il ne déplaça personne, si ce n'est ce bon Frochot, qui n'avait eu d'autre tort que de croire un peu trop vite qu'un empereur est mortel comme un autre homme... Mais pour qui connaissent bien tout ce pays de la cour et des intrigues, il était bien visible que le duc de Rovigo n'était plus aussi en faveur; et quant à M. le baron Pasquier, il se trouva plus que jamais éloigné de la toge rouge que son esprit, ses ta-

lens comme magistrat, son nom je puis dire même, tout enfin l'appelait plus que personne à porter.

Je suis fâchée après cela d'avoir à faire la remarque, qu'il y a des lettres dans le *Journal des Debats*[1] qui prouveraient qu'une injustice blesse profondément et qu'un ressentiment n'est pas une de ces futilités que le vent de l'adversité d'autrui dissipe ou rejette à l'oubli.

Quant au général Malet, sa fin fut tellement douloureuse, qu'en vérité en la voyant, surtout entourée de cette auréole que place toujours la témérité autour d'une tête aventureuse, on ne peut s'empêcher de le plaindre. Sa folie n'est plus que de l'audace, et on est seulement fâché de ne pas l'avoir plus utilement employée. Une commission militaire fut assemblée; elle jugea sans désemparer, et Malet, Guidal et Lahorie furent condamnés à mort à l'unanimité. La procédure dura trois nuits et deux jours. Pendant tout ce temps Malet fut très courageux et ne dit et ne fit rien qui fût répréhensible.

— J'ai voulu détruire la puissance despotique que Napoléon exerce sur le monde entier, dit-il à ses juges. Je l'avoue; pourquoi tous ces débats? Vous voulez me trouver des complices?...... je vous répète que je n'en ai pas...

Il fut condamné à être fusillé, ainsi que *ses complices*. On les conduisit dans la plaine de Grenelle, le 27 octobre, à trois heures après midi. Malet marchait d'un pas très ferme vers le lieu où le peloton les attendait.

—Ils sont bien jeunes, dit-il en regardant les pauvres conscrits qui allaient lui donner la mort.

Les condamnés furent placés à côté les uns des au-

[1] Voyez le *Journal des Débats* du 1er et du 5 avril 1814; il y avait bien peu de temps que Napoléon était tombé.

tres, sur un même rang, et le peloton devait faire feu sur tous en même temps... Après la première décharge, le général Malet demeurait toujours debout!.... il était blessé, mais pas à mort!... A la seconde il tomba!.. il ne pouvait, le malheureux, il ne pouvait mourir!... enfin les soldats furent obligés de l'achever..... Je sais qu'à cette époque on parla de coups de crosse de fusil, de coups de baïonnette qu'il aurait reçus pour accomplir l'œuvre de punition ou plutôt de vengeance; mais ce tableau est si hideux qu'on ne peut s'y arrêter sans éprouver de la souffrance.

CHAPITRE XI.

La conspiration. — L'impératrice Joséphine. — La comtesse de Thalouet. M. Hervé. — Les diamans donnés. — L'archichancelier. — La campagne de Belleville. — *Le monstre*. — Découverte. — Exil de M. Hervé. — L'empereur en rit. — Mystification du comte R. de S. et de M. de Nisas. — Le voyage à Fontainebleau. — Colère de l'empereur. — Ordre au préfet de Police. — Les experts jurés. — M. Aubusson. — M. de Lavalette. — *Il est innocent!!!* — Le prince et la princesse Louis. — Le duc de Bassano. — Asker-Kan. — *Le narguilé*. — La part du malheur. — La promenade. — La lettre. — La mère et le fils. — Le protecteur inconnu. — Les degrés de noblesse. — Mot remarquable de Junot. — *Nous sommes des aïeux!* — Diplomatie du *Moniteur*. — Waterloo. — Le maréchal Grouchy. — Souvenirs de 1811. — L'homme *Soufflet*. — Le grand maréchal. — L'homme Soufflet n'est qu'un fou. — Qui en fait un assassin?

Puisque nous venons de parler si long-temps du ministère de la police et de la préfecture, il faut que je place ici une anecdote assez comique, que j'ai oubliée en 1809. Mais avec des mémoires, s'il est presque défendu d'anticiper sur des temps, il est toujours permis de revenir.

On était à la Malmaison; et l'empereur était à Vienne; c'était pendant la campagne de Wagram. L'impératrice avait beaucoup de monde autour d'elle, et, toujours bonne et désireuse qu'on s'amusât, elle ne voulait pas voir de visage triste et chagrin. Un jour elle avisa madame la comtesse de Thalouet ayant un

air tellement tragique, qu'elle fut à elle, vivement alarmée, et lui demanda ce qu'elle avait. Madame la comtesse de Thalouet répondit, avec une voix troublée, que la chose était de nature à n'être confiée qu'à Sa Majesté SEULE. L'impératrice, fort inquiète, passe dans son appartement, et là, madame la comtesse de Thalouet lui apprend qu'elle était certaine à ne pouvoir en douter qu'une affreuse, une épouvantable conspiration est au moment d'éclater. Elle doit, dit-on, frapper à la fois sur toute la famille impériale..... L'impératrice poussa de grands cris, et certes on crierait à moins, car madame de Thalouet annonçait que cette terrible conspiration avait tout combiné pour que la mort *fût certaine*, et que le poison d'abord, puis le fer, le feu, devaient être les auxiliaires les uns des autres pour que la famille, entière fût détruite. La pauvre comtesse de Thalouet, *sommée* de déclarer qui lui avait donné ces détails, dit, tout naturellement, qu'elle les tenait d'un M. Hervé, de Morlaix, homme très-recommandable, qui était riche, bien vu dans le monde, et qui se trouvait heureux de pouvoir sauver ses souverains d'un péril aussi imminent. Ce M. Hervé était le bailleur de fonds et la caution de l'entrepreneur-général des illuminations de Paris et des palais impériaux. Il était de la même province que la comtesse de Thalouet, et il avait pensé avec raison qu'elle serait une excellente introductrice auprès de la bonne Joséphine, qui, toujours craintive autant que bienveillante, devait accueillir une pareille histoire. Mais la chose fut plus loin que peut-être ne l'avait pensé M. Hervé. La comtesse de Thalouet l'introduisit auprès de l'impératrice Joséphine; mais d'après ce qu'on sut plus tard, il est évident qu'il n'avait pas compté sur tant d'honneur; pourtant il fit bonne contenance, enchérit encore sur ce qu'avait dit à madame de Thalouet, et il en dit tant, que l'impératrice,

vraiment alarmée, résolut d'en parler à l'archichancelier, puisque M. Hervé mettait pour condition expresse de ne rien faire savoir à la police.

— Si le ministre de la police et le préfet de police sont instruits de cette affaire par Votre Majesté, madame, lui dit M. Hervé, ils ne me pardonneront pas d'avoir été plus habile qu'ils ne le sont tous deux, pour veiller au salut de la famille impériale, et ils feront manquer la réussite de la découverte entière, que je suis au moment de faire à moi seul... Mais l'homme, ou plutôt *le monstre*, qui médite un crime si affreux, a quelque confiance en moi parce que je lui promets l'argent nécessaire pour mettre à fin son entreprise. Votre Majesté se doute bien que je ne le lui donnerai qu'avec certitude de le prendre au piége, mais encore pour cela faut-il avoir des fonds disponibles, et, quoique fort riche, mes capitaux sont placés, et je ne puis disposer de dix mille francs, tandis qu'il m'en faudrait quatre cent ou tout au moins trois cent mille.

L'impératrice aurait plutôt trouvé, je ne saurais dire quelle rareté, que trois cent mille francs dans sa caisse, au mois de juillet où l'on était alors. Son inquiétude était pourtant extrême, et le moyen de la dissiper difficile, parce que l'impératrice était fort gênée pour se procurer de l'argent, et que l'empereur mettait toujours des obstacles à ce qu'elle pût faire des emprunts. Elle tint conseil avec les dames du palais de service, et le résultat fut que ces dames apportèrent leurs diamans à l'impératrice pour qu'elle en fît ce qu'elle voudrait. Elle fut touchée de ce dévouement, et réfléchissant qu'il fallait de la prudence pour employer des valeurs doublement précieuses puisqu'elles étaient données par l'attachement, elle résolut de parler de cette affaire à l'archichancelier. Cambacérès fut dans un grand éton-

nement, et quoiqu'il n'aimât pas Fouché, il le disculpa néanmoins du défaut de négligence, et il témoigna des doutes sur la véracité du dénonciateur. Cependant, quand il apprit le nom de M. Hervé, il ne sut que dire, et, pour concilier toutes choses, il résolut d'aller lui-même à Belleville où M. Hervé avait une maison, et dans laquelle se rendait *le monstre*, assassin de la famille impériale toute entière. Il le dit à l'impératrice pour qu'elle en prévînt M. Hervé, qui, bien loin d'en paraître mécontent, fut charmé que l'archichancelier prît, dit-il, connaissance des choses et des lieux; quant *aux choses*, l'archichancelier n'en apprit pas davantage; quant aux lieux, on lui montra un jardin au bout duquel était une petite porte donnant sur la campagne, et par laquelle entrait *le conspirateur*... M. Hervé expliquait toute l'affaire en homme habile, mais celui qui l'écoutait était encore plus fin que lui. Tout cela lui parut louche, et cette aventure avait d'ailleurs un mauvais côté, quel que fût celui par lequel on l'envisageât; si elle était vraie, il fallait que l'autorité intervînt au plus tôt; si elle était fausse, la dignité de l'impératrice se trouvait compromise par tous ces mystères peu convenables pour elle. L'archichancelier avait l'esprit des convenances à un point remarquable; tout ce qui blessait même les plus ordinaires le frappait aussitôt... Il ne dit rien à M. Hervé, mais en rentrant dans Paris, il fit dire au comte Dubois ce qu'il en était... La maison de Belleville fut entourée, et M. Hervé surveillé de très près. On sut bientôt qu'il jouait à la Bourse; on sut également qu'il y avait perdu des sommes immenses qui lui faisaient craindre sa ruine; il connaissait la bonté de l'impératrice Joséphine; il calcula d'après cette bonté, tant il est vrai que l'excès même en bien est quelquefois nuisible. — M. Hervé était un second M. de

Latude [1]; il avait spéculé sur les inquiétudes plus ou moins vives qu'il pouvait donner à l'impératrice, relativement à l'empereur d'abord, qui était ce qu'elle avait de plus cher, puis sur elle-même et sur toute la famille. La comtesse de Thalouet qui était de sa province, lui parut propre à faire réussir ses projets. Elle aimait beaucoup l'impératrice, et devait être ravie de lui rendre service, et un service de cette nature; tout marchait comme il le voulait, lorsque l'impératrice eut l'idée de faire intervenir l'archichancelier. Sa pensée fut heureuse. Cela lui évita une remontrance sévère de l'empereur, tandis qu'il ne fit que se moquer d'elle, à son retour de Wagram, lorsqu'il apprit l'histoire. En effet, le préfet de police fit faire une descente chez M. Hervé qui avait eu la sottise de garder des brouillons de sa main qui n'étaient autres que les lettres écrites par le *conspirateur* et que M. Hervé faisait copier par un jeune secrétaire à lui qui ignorait ce qu'il faisait. On trouva dans son bureau d'autres papiers qui constataient sa ruine financière, et d'ailleurs il convint de tout. M. Hervé fut mis en prison, où il demeura jusqu'au retour de l'empereur, qui, ainsi que je l'ai dit, rit beaucoup

[1] On sait que M. de Latude, n'ayant aucune fortune, conçut le projet de gagner les faveurs de madame de Pompadour, en lui écrivant que le hasard lui avait fait découvrir une affreuse conspiration contre le roi, elle-même et la famille royale. Une caisse de *confitures empoisonnées* devait arriver à Versailles comme venant de Naples ou d'Espagne, et cette caisse devait donner la mort à *tout Versailles*. La lettre donna de vives alarmes. La caisse arriva en effet; le lieutenant de police, menacé de perdre sa place, devint furieux contre cet inconnu qui arrivait du fond du Limousin pour faire la police de Paris et de la cour. Il fit prendre des informations, le pauvre Latude eut cent limiers à sa piste; c'était trop de quatre-vingt-dix-neuf, le premier sut toute la chose. On ne devait qu'une réprimande à l'étourdi jeune homme! l'infortuné jeté dans les cachots de Bicêtre, de Vincennes, de la Bastille, a subi une détention de *trente-cinq ans*. Je l'ai vu souvent... Il vivait encore en 1801. Il était fort ennuyeux.

de cette affaire, qu'il appelait une mystification pour la gravité *du prince archichancelier de l'empire*. On remit monsieur Hervé en liberté. Mais il fut envoyé à Morlaix, chez lui, avec défense de revenir à Paris

Il arriva un peu plus tard une aventure, qui montre également combien il faut peu se fier aux choses qui peuvent paraître les plus positives, dès qu'il est question de juger un homme et de lui infliger une peine.

Le comte R. de S., et M. Carrion de Nisas, reçoivent un jour une lettre du chambellan de service auprès de l'empereur, pour se rendre, aussitôt la lettre reçue, à Fontainebleau où la cour était alors. Le comte R. de S. était à sa terre. Il part aussitôt dans une calèche attelée de six chevaux, brûle le pavé..... crie à tous les postillons que l'empereur l'attend, et dans le fait la chose pouvait être vraie. Mais, quelque hâte qu'il fît, il ne pouvait arriver cependant qu'après Carrion de Nisas, qui lui raconta son affaire à la descente de voiture, ce qui ralentit un peu son empressement.

Carrion de Nisas, étant à Paris, avait eu la facilité de partir plus tôt que le comte R. Il était donc arrivé à Fontainebleau à neuf heures du soir, tout essoufflé, et ayant payé quatre francs de guide aux postillons... Il s'était empressé d'aller au salon de service, avec d'autant plus de hâte, qu'il avait vu un certain mouvement dans le château, qui lui avait donné fort à penser. Le chambellan de service ne sut d'abord s'il lui parlait grec et lui demanda enfin très-sérieusement ce qu'il voulait?

— Eh parbleu! ce que je veux? dit M. de Nisas..... je veux voir l'empereur!...

— Je comprends cela, mais c'est impossible.

— Mais il veut me voir, lui!...

— Vous!... C'est une chose que je comprends encore que l'empereur veuille vous voir, mais c'est encore une

chose impossible, parce que vous n'êtes pas sur la liste.

— Mais vous m'avez écrit.

— Allons donc, vous rêvez.

— Tenez plutôt.

Et Carrion de Nisas montre au chambellan la lettre d'avis qu'il a reçue le matin même, et en vertu de laquelle il était accouru. Le chambellan eut à peine jeté les yeux sur l'écriture, qu'il dit à M. de Nisas :

— Vous avez été mystifié..... Cette lettre ne vient pas de moi.

Il n'eut pas de peine à le convaincre de la chose. Le comte R... de S... arriva au même instant, et compliqua l'affaire, loin d'ajouter au moyen de l'expliquer.

— Mais je voudrais au moins faire ma cour à sa majesté, dit le comte... c'est un droit que je suis toujours bien heureux d'exercer.

— je le conçois, dit le chambellan, qui était M. de Tournon; mais il y a à cela encore un empêchement... C'est que l'empereur est parti ce matin à quatre heures.

— Parti! s'écrièrent en même temps les deux mystifiés...

— Oui, parti... Pourquoi cet air étonné?

— Et pour quel pays, s'est-il donc ainsi dérobé à nous? s'écria M. de Nisas qui avait toujours conservé sa spirituelle gaieté au milieu du sérieux que donne toujours une mystification.

— Pour l'Italie...

Carrion de Nisas se retourna alors vers son compagnon d'infortune, et prenant une attitude de circonstance, il lui dit :

— En ce moment, cher comte, il n'est pas deux partis.
Allons prendre la poste et dîner à Paris.

Ils s'en retournèrent en effet comme ils étaient venus,

et la chose en resta là pour quelques jours. Mais l'empereur ayant appris par le rapport de chaque jour, qu'il recevait par estafette, ce qui était arrivé *sous son nom*, prit la chose au sérieux et se fâcha très-haut. Le préfet de police reçut les ordres les plus sévères pour trouver la personne qui avait joué ce tour à un grand officier civil de la couronne, et l'empereur demandait aussi aux personnes de sa maison comment il se pouvait faire que le papier de son service particulier eût pu servir pour une mystification.

C'était vrai ; le papier qui avait servi pour écrire la lettre était d'une fabrication particulière. Il avait un signe qui se mettait dans le papier même lorsqu'il était en pâte, et ce papier, aux mains d'une personne étrangère, paraissait un fait sur lequel il fallait au moins que l'autorité portât son attention.

Ceci compliquait la chose. Il paraissait aussi que ce papier dérobé dans le cabinet de l'empereur, ou dans le salon de service, ne pouvait donc l'avoir été que par une personne attachée au service d'honneur ou bien au service privé. Pour arriver à la connaissance du fait, l'autorité fit venir le papetier de l'empereur. Il reconnut que le papier des deux lettres était bien sorti de ses magasins.... On lui ordonna de remettre toutes les lettres qu'il avait reçues pour les fournitures de la cour, et, nantie de ces pièces, la police fit venir les cinq experts écrivains jurés près la cour criminelle, leur remit toutes les lettres produites par le papetier, ainsi que les deux lettres du comte R... de S... et de M. Carrion de Nisas, que l'empereur avait renvoyées de Milan, et avait jointes à son ordre d'arrestation... Les experts demeurèrent enfermés pendant plusieurs heures.... Le résultat de leurs longues délibérations et de leur *examen scrupuleux*, disaient-ils, fut de prononcer que parmi les lettres qui leur avaient été remises, il en était

une qui s'accordait avec les deux lettres de mystification, et ils la produisirent. L'auteur des deux lettres comparées était M. Aubusson, chef de division au conseil d'état, et qui, en l'absence de M. le duc de Bassano [1], devait tenir la plume au conseil-d'état présidé par le prince archichancelier, et qui envoyait à Milan la copie des procès-verbaux des séances. Les experts ayant fait un rapport *authentiquement* signé *de tous*, M. Aubusson fut conduit à la préfecture de police.

M. Aubusson était un vieillard respectable, ayant l'aspect tout patriarchal. En se voyant arrêté, il fut frappé au cœur. Mais lorsqu'il entendit ce dont il était accusé, il fut aussi surpris qu'indigné. Il montra ses cheveux blancs et demanda si à son âge il pouvait être jugé capable d'un tour de page..... On lui montra le procès-verbal des experts, les lettres des mystifiés et enfin les siennes, signées de lui, et d'après lesquelles les experts avaient prononcé qu'il était coupable, et puis l'ordre formel de l'empereur.... M. Aubusson fut confondu, mais comme il était innocent, il ne put que gémir d'une telle erreur, et attendre que justice lui fût rendue.

Cependant l'arrestation d'un homme aussi recommandable que M. Aubusson, ainsi que son bizarre motif, avait fait grand bruit dans Paris. Il avait beaucoup d'amis qui vinrent aussitôt le voir, et qui prirent à sa position le plus vif intérêt Dans le nombre était cet excellent M. de Lavalette, qui était toujours là où souffraient ses amis. Il fut à la préfecture de police et demanda à parler au comte Dubois.

— Monsieur le comte, lui dit-il, vous vous êtes trompé. Vous avez fait arrêter M. Aubusson, il n'est pas coupable.

[1] M. le duc de Bassano était alors fort malade, et n'avait pas accompagné l'empereur à Paris. Il était demeuré à Paris.

Le préfet ouvrit de grands yeux, ou plutôt de grandes oreilles en entendant ces paroles, et il regarda M. de Lavalette, qui à son tour le regarda fixement, et puis alors il s'arrêta tout court. Il n'était pas heureux, comme on sait, dans ses ambassades, témoin celle de madame Durosnel.

— Mais, monsieur et cher confrère, lui dit le comte Dubois, si M. Aubusson n'est pas coupable... quel est-il donc?

— Comment! quel est-il?.. Et comment voulez-vous que je le sache? répondit M. de Lavalette avec un étonnement tout risible...

— Mais puisque vous affirmez avec tant d'assurance que ce n'est pas lui, vous savez donc qui c'est?

— Eh! non, de par tous les diables! je n'en sais rien; mais je connais M. Aubusson, et il en est incapable. Je ne puis dire la chose que par conviction personnelle, mais elle est profonde, et j'en suis garant.

— Cependant M. Aubusson va être conduit au Temple, et...

M. de Lavalette fit un bond comme s'il eût marché sur un scorpion...

— Au Temple! s'écria-t-il.... au Temple! Mais vous n'y songez pas!... Comment, au Temple!... Mais vous ne voulez donc pas m'entendre, quand je m'enroue à vous crier qu'il est innocent!...

— Mais vous le crieriez beaucoup plus haut, dit M. le comte Dubois en riant de la colère de l'excellent homme, qu'à moins que vous ne me disiez le nom du coupable cela ne sert qu'à embrouiller la chose... Allons, mon cher comte, vous savez qui a fait cette belle affaire, dites-moi son nom, et M. Aubusson ira dîner avec sa femme... A-t-il une femme?

— Eh, je n'en sais rien!..... Sûrement qu'il a une

femme... Qui est-ce qui n'en a pas? Mais je vous répète encore une fois que le brave homme est innocent.

— Ah çà! dit le comte Dubois, je commence à croire que vous ne seriez pas aussi obstiné à le défendre, si vous n'aviez pas la conscience troublée par un remords... C'est vous qui êtes le coupable.

M. de Lavalette fit bien un autre saut en s'entendant accuser lui-même... Mais ce soupçon le fit rire.

— Enfin puisque vous savez le nom du coupable, vous l'êtes maintenant de ne le pas nommer, dit le préfet.

M. Lavalette parut réfléchir.

—Eh bien! donnez-moi deux heures dit-il au comte Dubois, et je vais me faire autoriser à le dire, car le secret n'est pas à moi seul.

Il partit en courant, après avoir reçu du comte Dubois l'assurance qu'avant deux heures il ne serait rien changé au sort actuel de M. Aubusson. Les deux heures n'étaient pas encore écoulées, que le comte de Lavalette revint, et rapporta l'autorisation pleine et entière de nommer les coupables.

Ces coupables, bien qu'ils fussent presque assurés de l'impunité, ne l'étaient pas de la colère de l'empereur, parce que les personnes de sa famille n'étaient pas plus que d'autres exemptes de son mécontentement en pareille circonstance.

C'étaient la princesse et le prince Louis qui avaient fait la mystification. Ils étaient à la Comédie-Française, dans la petite loge carrée qui est à l'avant-scène : en face d'eux étaient, le même soir, le comte R... de S... et M. Carrion de Nisas. Tous deux riaient beaucoup. Le prince et la princesse eurent la pensée de rire eux-mêmes à leurs dépens, en leur faisant faire la route de Fontainebleau. Comme l'empereur était parti depuis le matin, ils espéraient être à l'abri de toute chose, et que

cette affaire tomberait dans l'oubli, parce qu'ils comptaient arriver à temps à Fontainebleau pour recommander au chambellan de service de ne pas garder la lettre et de la brûler. L'affaire fut plus sérieuse, et le fut surtout pour un homme respectable, qui se vit conduit à la préfecture de police, avec ses cheveux blancs et son caractère digne et recommandable... Le comte Dubois le fit aussitôt reconduire chez lui, et accorda même à M. de Lavalette de suspendre son rapport à l'empereur, qui devait le recevoir par l'estafette, jusqu'à ce que le prince et la princesse eussent le temps de se disculper auprès de l'empereur; car sa colère était terrible pour ces sortes de choses, et surtout quand son nom y était mêlé.

Les lettres dont on ignore les auteurs n'ont pas toujours une aussi funeste influence. Voici une histoire qui m'a été contée par le principal acteur [1], avec cette grâce charmante qu'il met à conter, et que je ne pourrai imiter que difficilement.

L'empereur était en Pologne, à Varsovie même. Il venait de recevoir Askerkan, ambassadeur de Perse, et le traité qu'il avait apporté se discutait chaque jour, et chaque jour le Persan apportait une nouvelle difficulté. Le duc de Bassano, ennuyé de cette continuelle finesse, qui ne consistait que dans des puérilités, était au bout de sa patience; il y avait quinze jours qu'il n'était sorti, car ses conférences commençaient au matin, et ne finissaient que le soir. Ce fut le quinzième jour. M. Amédée Jaubert, qui était auprès de l'ambassadeur persan comme interprète, accourut chez le ministre secrétaire d'état, comme l'ambassadeur entrait dans son hôtel.

[1] Le duc de Bassano. J'ai déjà parlé de son talent pour conter. Jamais je n'en ai rencontré de plus aimable. L'autre jour il était avec moi et mon fils, et nous racontait sa captivité en Autriche... Il était sept heures et demie quand nous passâmes à dîner, tant le charme était puissant.

— Monsieur le duc, lui dit-il, vous pouvez conclure ce matin même ; l'ambassadeur ne sera plus exigeant. Tout à l'heure, dans votre antichambre, l'un de ses esclaves a cassé son *narguilé* [1]. *La part du malheur* est faite, et vous pouvez aller en avant avec sécurité sans crainte de trouver un obstacle.

Il ne se trompait pas : le traité fut signé le jour même.

M. le duc de Bassano, libre enfin de quelques heures de son temps, sortit pour faire une promenade dans un bois qui était en face du château occupé par l'empereur, et dans lequel il logeait lui-même. La jeune garde avait bivouaqué la nuit précédente dans cet endroit, et des restes de feux mal éteints étaient encore épars sur l'herbe et aux pieds des beaux arbres du bois. Le duc fut frappé, en y entrant, de cet aspect d'une solitude à demi animée, ou plutôt d'un monde animé et maintenant abandonné. Il se promenait pensif au milieu de ces vestiges que des peuples si différens semaient ainsi sur la terre d'un autre peuple, lorsqu'un papier qui se trouvait à terre le frappa. C'était une lettre ; elle était ouverte, et quelques expressions très-tendres, qui s'offrirent au duc malgré lui, car la lettre était ouverte entièrement, lui donnèrent la curiosité de l'ouvrir et de la lire. Il s'en repentit presque aussitôt ; il éprouva presque un mouvement d'envie en voyant combien l'homme à qui cette lettre était adressée était aimé : c'étaient des mots si tendres ! un amour si vrai, si pur, une abnégation si entière, si complète ; et cela devait être, car c'était une mère qui l'écrivait.

Oui, c'était une mère qui écrivait à son fils... le duc le vit dans les dernières lignes de la lettre :

« Adieu, mon enfant, lui disait la pauvre mère,

[1] Son équipage de pipe.

» adieu! quand je songe que tu es isolé, sans appui,
» au milieu de toutes les peines qui déjà sont si vives
» dans ton état, je me prends à pleurer, et je prie Dieu
» qu'il te fasse trouver un protecteur qui se rappelle
» encore le nom de ton père.

» JULIE DESMAISONS. »

Le duc a une âme faite pour comprendre tout ce qui est noble et généreux... Pauvre enfant!... pauvre mère! dit-il en lisant la lettre.... Eh bien! je serai ce protecteur que tu demandes à Dieu, si ton fils en est digne!... Il prit la lettre et rentra au château. Mais, au lieu d'aller chez lui, il fut chez le maréchal Bessières, qui commandait la jeune garde.

— Vous avez dans les vélites de la garde, lui dit-il, un jeune homme nommé D........s : je voudrais avoir des renseignemens sur son compte.

Le maréchal Bessières fit appeler le colonel César de la Ville, et lui demanda les notes du jeune vélite que le duc de Bassano venait de lui nommer. Les notes vinrent, elles étaient parfaites. Le duc de Bassano demanda aussitôt au maréchal s'il y avait une place d'officier vacante, et il sut avec plaisir qu'il y en avait une... Le même jour, dans son travail avec l'empereur, il lui parla de son aventure... L'empereur en rit d'abord, et puis elle le toucha... Des informations plus sérieuses furent prises, car le jeune homme... non seulement avait une bonne conduite, mais il était bien élevé, et pouvait alors parvenir à tout; car le régime de l'empire était bien celui où le mérite prenait ses degrés de noblesse.

Ce mot me rappelle une chose dite un jour par mon mari à M. de Montmorency, duc de Laval... On parlait beaucoup des *ancêtres* et de l'ancienne noblesse.

Cela pouvait être plein de justesse, mais maladroit devant un homme dont les parchemins étaient dans la poignée de son sabre. Junot le comprit au reste plutôt qu'il ne le sentit, car il savait bien qu'il n'y avait rien d'hostile dans la phrase qui lui était adressée : cependant il ne put s'empêcher d'y répondre, mais il le fit comme il le devait, avec son esprit fin et plein d'aperçus très-remarquables.

— Monsieur, dit-il au duc de Montmorency... sans doute c'est une belle chose qu'une illustration comme celle que vous pouvez invoquer... Après tout, la différence qu'il y a entre nous, c'est que vous *avez des aïeux*, et que nous, *nous sommes des aïeux*.

Je trouve ce mot très-beau, et d'une juste simplicité....

Ecrire des Mémoires, c'est feuilleter ses souvenirs : c'est mettre en ordre une foule d'incidens plus ou moins curieux, qui se pressent en foule autour de notre pensée. Mais souvent aussi on saute à pieds joints sur toute une époque, parce qu'une autre époque nous réclame à plus de titres, et nous impose presque l'obligation de la raconter. Mais il est convenu que l'on peut toujours revenir, et que rien n'est perdu quand le souvenir le retrace. Voici une histoire assez plaisante qui arriva en 1811 (dans l'hiver de 1810 à 1811), et qui fut peu connue parce que l'empereur n'en permit pas beaucoup la relation ; on sait que lorsque son nom était quelque part, il était fort difficile sur la publication des choses...

On sait aussi que sa diplomatie exprimait quelquefois par des notes très sévères mises dans le *Moniteur*; notes toujours concises, serrées, et pour ainsi dire *en style lapidaire*. Il n'épargnait pas même les siens, ni les

rois ni les reines; et c'étaient au fait toujours ces terribles notes que ses généraux redoutaient le plus comme réprimande... Peut-être qu'à Waterloo le maréchal Grouchy aurait marché en entendant le canon de la bataille gronder en l'appelant, s'il n'avait redouté ce stygmate effrayant dont la main de Napoléon frappait quelquefois très inconsidérément... Hélas! qui le sait mieux que moi!... moi qui ai vu l'âme la plus dévouée à sa fortune et à sa destinée heureuse ou malheureuse, frappée de mort par deux articles du *Moniteur!*....... O mon Dieu! ce souvenir ne devait-il pas arrêter sa main lorsque plus tard il en faisait un nouveau!.... Le souvenir de ce qu'il souffrit à Dresde en apprenant qu'il venait de perdre un de ses plus fidèles amis, un de ceux qui lui auraient été colonne de fer pour soutenir son trône..... eh bien! le chagrin le tua dans le plus lumineux de sa vie..... Et ce fut une parole amère qui lui donna la mort...

Ah! n'abordons pas encore de tels momens...... ce n'est pas surtout sur eux qu'il faut anticiper.

Il y avait eu un jour grand cercle aux Tuileries. On s'était retiré à une heure à peu près, ainsi que cela arrivait lorsqu'on soupait dans la galerie de Diane. L'empereur après le cercle monta en voiture, et fut coucher à l'Elysée Napoléon. Les valets de pied, en éteignant les lumières et les feux, trouvèrent dans le cabinet même de l'empereur un homme caché derrière les rideaux de la fenêtre. Cette rencontre causa d'abord un grand émoi parmi tout le peuple frotteur et éteigneur. Mais au bout d'un instant l'étonnement succéda à l'épouvante, en voyant cet homme occupé à chercher quelque chose avec une grande attention.

Un valet de pied s'approcha de lui... Il tenait une

lumière à la main... L'homme s'élance non pas sur le valet de pied, mais sur la lumière et la souffle.... Une autre était plus loin, il y court et la souffle encore...... On les rallume, et l'homme toujours de souffler; ensuite sa manie devint plus hostile, et il cracha assez impoliment au nez de ceux qui l'approchèrent pour le prendre. On fit avertir le grand-maréchal...... Il vint aussitôt et s'approcha comme les autres de l'homme soufflet, mais il eut aussi son tour comme les autres, et l'homme lui cracha au nez le mieux du monde...... Cet homme fut arrêté, et la chose fut d'autant plus facile, qu'on vit que ses armes n'étaient pas bien redoutables; on en était quitte pour se laver la figure... On l'interrogea, cet homme était un fou..... Il l'était depuis peu de temps, et depuis la mort de son père, qui était fumiste, et avec qui il était venu plusieurs fois éteindre des feux de cheminée au château...... dans sa monomanie il s'était figuré qu'il retrouverait l'âme de son père aux Tuileries, dans les feux ou les lumières. On le mit à Charenton, et ce fut fini.

Mais ce ne fut pas tout pour le corps diplomatique; on s'empara de cette aventure dans les faits les plus apparens qui parvinrent au public, et l'un des ambassadeurs le plus en crédit à Paris écrivit à sa cour que l'empereur avait été au moment d'être assassiné par un homme qui était caché dans sa chambre à coucher. Celui qui écrivait cette aventure à sa cour, concluait de là, comme M. Canning dans le parlement d'Angleterre, que l'existence de l'empereur ne tenait qu'à un fil, et que les guerres avec la France n'étaient que des *guerres viagères* sur la tête d'un seul homme. L'empereur sut cette méprise ainsi que le mot *guerre viagère*; il s'en vengea dans une note sanglante insérée au *Moniteur* du mois de février de cette même année, et dont bien sûrement celui qu'elle frappait s'est non seule-

ment vengé en 1814, mais j'ai lieu de le croire, et j'ajouterai de le craindre par estime pour son beau caractère, jusque sur le rocher de Sainte-Hélène[1]...

[1] Je n'ai même pas besoin de mettre une initiale, cela est inutile pour ceux qui ne savent pas l'histoire; pour ceux qui la connaissent, cela l'est encore plus.

CHAPITRE XII.

Tristesse et souvenirs. — La robe noire à l'Opéra. — Mes vrais amis. — Le brisement de cœur. — Les regrets. — Marie-Louise. — La fille de l'empereur d'Autriche. — L'archichancelier. — Le régicide. — Encore le général Malet. — Le roi de Rome. — *Le tour de force* et M. Pasquier. — Rostopchin et Christophe. — Moscow et ses flammes. — La retraite. — La guerre *éternelle*. — JAMAIS et TOUJOURS. — Départ de l'empereur — Arrivée à *Ochsmiana*. — Auguste de Caulaincourt. — Sa mort. — Son mariage. — Bulletin du 19 décembre à Paris. — Son effet. — Arrivée de Napoléon à Wilna. — Le duc de Bassano. — Arrivée à Varsovie. — L'hôtel garni. — L'abbé de Pradt. — L'homme d'esprit ridicule. — Le petit salon. — Promenade de l'empereur. — à Paris. — IL EST MINUIT. — Bonheur du retour. — Le roi de Rome. — Encore Marie-Louise. — L'archichancelier Frochot. — Instruction criminelle. — Le traître. — Conversation de Junot avec Napoléon. — La belle pensée de l'empereur. — *Si j'étais mort!* — Affection de Junot. — Souvenirs d'Henri IV. — Le cardinal Maury. — Position de l'empereur expliquée par lui. — Le *figuier* et les *pommes* — Les hommes de la révolution. — Mécontentement de Junot. — Ma maladie. — Je suis fort mal.

Il est des souvenirs sur lesquels il est affreux d'être obligée de revenir. C'est une nouvelle agonie... une nouvelle mort... et pour des yeux fatigués de pleurs, pour une âme lasse de souffrance, n'ai-je pas raison de dire que c'est une peine amère que de réveiller de leur long som-

meil de terribles pensées auxquelles se rattachent l'humiliation d'un grand peuple....... l'écroulement d'un grand empire... le bouleversement de votre existence, mais surtout et voilà la plaie douloureuse même dans la cicatrice que toujours forme le temps... la perte par la mort de tout ce que vous aimiez.

Oh! que j'ai long-temps souffert!..... bien souffert, mon Dieu!... Je ne portais pas le deuil ostensiblement en ayant une élégante robe noire un jour de première représentation à l'opéra, et disant : *c'est pour l'anniversaire du* 5 *mai* 1821 !... mais lorsque me promenant dans les bois solitaires qui entouraient la demeure que j'avais choisie en quittant un monde qui avait l'impudeur de ne plus venir entourer de flatteries celle qui ne pouvait plus lui offrir les mêmes joies dans sa maison, lorsque je me demandais à moi-même ce qu'étaient devenus tant d'amis[1] véritables, et que la réponse me venait du tombeau... oh! c'est alors que mon âme se brisait, et que je pleurais avec un déchirement de cœur qui m'a fait concevoir qu'on pouvait mourir d'une peine profonde. — Je devais souffrir amèrement de celles que Dieu m'avait envoyées dans sa colère, car je suis faite pour l'amitié et ses douces et saintes affections. C'est le souffle qui fait vivre : privée de cette animation de tous les jours, de tous les instans, il faut ne plus exister, car c'est ne pas vivre, que vivre isolée de tant d'intérêts qui firent le charme de notre vie pendant bien des années..... La perte de M. le comte Louis de

[1] Je serais ingrate envers le sort, si je ne reconnaissais pas que Dieu a été grandement bon en me conservant de vrais et bons amis, qui ont adouci l'amertume de ces premiers momens. Il en est surtout que rien n'a rebutés ; ils bravaient, pour venir me consoler, la glace de l'hiver comme le soleil de la canicule ; ils m'ont appris que le cœur de l'homme pouvait être aussi bon qu'il peut être méchant et vicieux... mais surtout ingrat!.....

Narbonne surtout fut un coup terrible pour moi... J'ai assez parlé de mon affection filiale pour lui pour que mon chagrin soit compris. Mais avant cette peine il m'en fallait subir de bien douloureuses aussi, et qui, dans le temps, me rendirent facile sur les coups qui me frappèrent ensuite, et me familiarisèrent avec la souffrance!... Je ne parle pas ici du brisement de mon existence..... du total renversement de ma fortune..... Sans affecter une philosophie qu'il m'est au reste indifférent de voir ou non recevoir à croyance, je dirai que jamais les pertes de ce genre n'ont eu le pouvoir de me faire jeter une larme. Sans doute j'ai été vivement affectée de la perte d'une fortune conquise à mes enfans par l'épée de leur père, et payée de son sang; mais lorsque ma pensée, se reportant sur cette époque de désastre, m'a rappelé que cette fortune était le seul bien qu'ils eussent, parce que leur père n'en avait pas PRIS d'autre, et qu'il n'avait que la récompense du brave... ce qui avait payé vingt blessures et vingt ans de travaux... alors j'ai été consolée et même fière de de ma position et de la leur : — bien sûre qu'un jour ils ne me désavoueraient pas, et que leur pauvreté leur serait un honneur. Mais revenons à 1813.

Cette affaire de Malet avait fait un effet terrible, dont la secousse avait ébranlé les provinces les plus éloignées. Pendant ce temps, Marie-Louise était à Saint-Cloud, très-peu effarouchée, n'en trottant pas moins à cheval pour courir le même jour dans les bois environnans, où pouvaient se trouver des attroupemens de conspirateurs, puisque le général Malet et ses deux complices étaient seuls arrêtés, et que dans le premier instant on dut croire qu'une telle démarche n'avait pas été faite par lui sans des relations étendues au loin et qui pouvaient encore éclater... Ce n'était pas courage de la part de Marie-Louise... c'était à la fois ennui de

s'occuper de la chose (qu'elle n'a jamais bien comprise) et une suite de son caractère.

Qu'auraient-ils pu me faire? dit-elle avec une sorte de hauteur à l'archichancelier, lorsqu'il fut à Saint-Cloud pour lui rendre compte de l'affaire du matin. Il semblait qu'elle lui disait : Je voudrais bien savoir ce qu'ils auraient pu faire à la fille de l'empereur d'autriche! Mais l'archichancelier n'était pas homme à se laisser fort imposer par de grands airs appuyés sur du vent; il avait pour sa part jugé un roi. — Je ne dis pas cela pour monter de lui une chose en bien, car c'est la plus mauvaise action de sa vie; mais enfin, il l'avait faite; et puis ce même François II, cet empereur d'Autriche avait été deux fois obligé de fuir devant nos armes : tout cela abat le prestige qui se forme autour des trônes; la mort et la fuite sont deux événemens qui montrent l'homme tel qu'il est, car on le voit subissant la loi commune et ne pouvant commander à ce qui régit le dernier misérable de son royaume. — Aussi Cambacérès, sortant un peu de ce calme solennel qui jamais ne le quittait, répondit assez aigrement et même avec une parole un peu prompte, ce qui était bien plus inusité chez lui :

— Ma foi, madame, Votre Majesté est bien heureuse de voir les événemens d'un œil aussi philosophique, car elle sait sans doute que le projet du général Malet était de *remettre le roi de Rome à la pitié publique*, c'est-à-dire aux enfans trouvés, et, quant à Votre Majesté, on *devait décider la chose plus tard*[1].

[1] On trouva dans la poche de Malet un plan fort bien fait et rédigé seulement par lui, qui réglait ainsi le sort de chacun; celui du roi de Rome était fixé comme je viens de le dire.

On n'a *jamais* dit à Marie-Louise quelle était cette décision; elle était déjà arrêtée et bien loin d'être satisfaite pour l'orgueil de la fille des Césars.

M. de Montgaillard a dit dans son Histoire de France, que c'était grâce

Hélas! pouvons-nous nous étonner que Marie-Louise, une étrangère parmi nous, qui n'avait pris à aucune des mille racines que sa jeune âme avait jetées dans cette terre qui était devenue sa patrie, fût aussi insouciante à l'événement que je viens de rapporter, quand j'ai vu des Français plaisanter sur toutes ses conséquences, et ne trouver que des jeux de mots à faire dans une circonstance aussi terrible que celle où nous nous trouvions alors, circonstance qui, pourtant, offrait un immense intérêt de morale, même à l'être le plus éloigné de celui de la patrie, en montrant l'insuffisance des seuls moyens répressifs, quand la force de défense consiste précisément dans ces mêmes moyens?

Quelque temps après l'affaire de Malet, l'impératrice Joséphine revint de Prégny [1], où elle était allée après avoir quitté Aix en Savoie, et vint à la Malmaison... M. le baron Pasquier fut la voir et fit une partie de billard à la russe avec M. de Beaumont, chambellan de l'impératrice. M. de Beaumont fit les quarante points sans remettre la queue; M. Pasquier s'écria comme le duc de Rovigo chez lui [2] :

— Parbleu, voilà un fameux tour de force!

Nous eûmes toutes envie de rire... mais le sérieux de l'impératrice nous donna l'exemple.

Ce qui nous parvenait des nouvelles de l'armée de Russie était aussi rare qu'il était affreux. Les lettres ne passaient pas; nous étions privées même de cette consolation si impossible à oter à l'absence, car alors

aux soins de Cambacérès que Savary avait été délivré, ainsi que M. Pasquier; il n'en est rien, la chose s'est passée comme je l'ai dit plus haut.

[1] Charmante propriété qu'elle avait achetée sur les bords du lac de Genève. Elle appartient aujourd'hui à un Genevois qui ne l'habite que rarement, étant en Angleterre.

[2] J'ai dit, je crois, que M. de Rovigo jouant au billard, dit le même mot que M. Pasquier; le rapprochement est plaisant.

il faut mourir. Je ne parle pas ici avec une expression exagérée, je parle de la douleur de craindre pour le père de ses enfans, pour celui qui doit toujours être votre meilleur, votre plus sûr ami, et dont les jours importent à ceux de toute une famille. Ces craintes-là sont anxieuses et vous tuent lorsqu'elles se prolongent. Voilà pourtant comme nous étions presque toutes en 1812 et 1813.

Ce fut alors que parvint à Paris le premier bruit de l'incendie de Moscow, cette horreur que la rage envieuse qui animait alors toute l'Europe contre Napoléon, fit qualifier de sublime action... et qui eût été frappée d'anathème s'il l'eût ordonnée à son peuple... Tout ce qu'on en peut dire, c'est que *Rostopchin* à mérité, en incendiant Moscow, *comme il l'a fait*, de subir le parallèle très juste du Scythe féroce et insensé brûlant et ravageant sa patrie, avec le nègre sauvage Cristophe, brûlant la ville du Cap aux Antilles, et massacrant les blancs.

Les détails de ce désastre sont trop admirablement retracés dans l'ouvrage de M. le comte de Ségur pour que je les renouvelle ici... Je dirai seulement que les relations très rares qui nous parvenaient, parlaient bien de Moscow brûlé et dévasté; mais sur peut-être une vingtaine de lettres que j'ai pu lire et qui contenaient des détails très circonstanciés sur ce terrible drame, pas une n'était semblable à l'autre dans l'explication : tant il est vrai de dire que le rayon visuel de notre intelligence est tout aussi différent de celui qui est près de nous, que le regard *matériel* (Si je puis parler ainsi) l'est parmi les hommes entre eux. La lettre de M. de Narbonne est celle qui, selon moi, contenait le plus de vérité, d'après ce que me dirent tous mes autres amis; quant à Junot, il n'entra pas dans Moscow, et demeura à quelques lieues pour veiller sur les ambulances, qui

chaque jour se remplissaient de blessés et de malades qui se repliaient sur les derrières de l'armée. Le froid commençait à faire ressentir son terrible effet dans cette contrée de glace, et cet effet doublait, centuplait l'effroi qui déjà privait l'armée de son courage et de cette résolution dont elle avait tant besoin... Il ne s'agissait plus de combattre des hommes... de les combattre chez eux au milieu de leurs ressources, ce qui déjà était un avantage immense pour eux et contre nous... C'était un ennemi, dont la force inconnue apportait la mort aussitôt que son souffle vous frappait au visage.

Lorsque le froid succéda à la chaleur des flammes de Moscow dont les langues dévorantes se promenèrent dans la ville aux quarante fois quarante coupoles; lorsque la plus grande partie de cette armée, surprise au sein d'une sécurité presque commandée par son chef, put juger que le retour était presque fermé vers la patrie, alors il se répandit un découragement de mort sur tous ces braves, qui avaient tant de fois affronté les plus grands, les plus terribles hasards. Je les ai entendus au moment du retour, lorsque les peines étaient encore tellement vives et fraîchement incisées dans le souvenir, que le front cicatrisé du plus brave de tous pâlissait encore en parlant seulement de ces terribles heures!... L'empereur put alors juger que sa volonté n'était pas assez forte pour lutter contre Dieu, lorsque Dieu avait dit en formant un homme : *Je te doue de ces facultés, et tu n'iras pas au-delà*... Napoléon voulut exiger de ses généraux ce qu'ils ne pouvaient plus lui donner. Aussitôt que cette vérité fut reconnue, il y eut un effet terrible qui se manifesta parmi toute cette troupe, lorsqu'elle put voir enfin que pour elle il n'était plus de trève ni de paix avec les dangers et la mort. Ils se demandèrent à eux-mêmes pourquoi ces récompenses que Napoléon leur avait données

mais qu'ils avaient eux-mêmes au reste noblement payées d'avance, par les flots de leur sang versé en Italie, en Egypte, en Espagne, en Allemagne et même en Amérique... car le monde entier nous a vus parcourir ses routes... les cadavres de nos soldats engraissent le champ du négre des Antilles, comme celui du Bohêmien et du Hongrois, et les stepps de la Russie recevaient alors les corps des malheureux qui mouraient dans leurs neiges des suites d'une blessure reçue sous les orangers de Grenade !...

Cette conviction d'une guerre éternelle produisit une sensation qui bouleversa toutes les pensées.... Alors (et je parle d'après beaucoup de voix qui révélèrent leurs souffrances dans ces jours de mort) on se demanda pourquoi ces majorats, pourquoi ces cordons, ces ordres, tout ce faste de récompenses, si JAMAIS, JAMAIS on n'en pouvait jouir en repos!... Toujours loin de ce qu'on aimait, on finissait par devenir étranger à sa famille... Les plus doux, les plus chers des liens devenaient eux-mêmes une simple impression raisonnée.. Les enfans grandissaient loin de leur père, et il se formait ainsi dans une famille des liens d'affection séparés, qui plus tard portaient le trouble et le malheur dans une maison... A prendre ensuite la vie plus matériellement, la souffrance du regret était peut-être encore plus vive dans le moment même, parce que ce souvenir venait retracer à l'homme privé de tout, sur la route glacée où il retombait à chaque pas sur la neige, manquant quelquefois de pain et de vêtemens, qu'il avait une maison parfaitement pourvue de toutes choses, chaude et commode, et lui offrant en foule tous ces riens que la fortune donne, et que les gens de bon goût savent si bien rassembler autour d'eux!... Alors une sorte de rage s'emparait de ces malheureux affamés et transis, et de jour en jour leur voix s'élevait plus me-

naçante et plus ferme en répétant : Eh quoi !... JAMAIS !... JAMAIS DE REPOS !

Bientôt les revers commencèrent à montrer le malheur sous un aspect plus terrible encore. Ce fut en vain que l'empereur voulut lui même en imposer à tout ce qui l'entourait par une feinte sécurité, et à la France par des décrets sur les théâtres, datés de Moskow, qui devaient montrer à quel point son esprit était libre.... Rien n'empêchait que la vérité parvînt à l'armée, rien n'empêchait aussi qu'elle nous vînt éclairer de sa triste lumière, malgré la distance qui nous séparait des lieux où se jouait ce drame effrayant et terrible.

Kutuzow voulant empêcher la jonction du maréchal Victor, attaqua le roi de Naples à *Winskowo* [1], et le battit malgré son opiniâtre et courageuse défense....

Ce fut alors que Napoléon se détermina à faire sa retraite... Ainsi donc, toute l'Europe en armes, plus d'un million d'hommes s'égorgeant, une capitale brûlée et ravagée ; tant de veuves en deuil, d'enfans orphelins, tant de bières qui s'ouvraient déjà pour recevoir les morts, qui devaient tomber en touchant de la main le sol de la patrie... tant de malheurs affreux, IRRÉPARABLES !.... toute cette tragédie enfin dont nous étions tous acteurs, au moins par le brisement de nos âmes, tout se termina par une malheureuse retraite !... Après quarante jours d'occupation, Napoléon abandonne Moscow... Moscow, qu'il s'attendait à voir dans toute sa pompe moscovite et gothique, avec ses richesses orientales, ses jardins, ses coupoles et ses toits d'or.... ses palais, ses boyards, et dont il ne trouva que le cadavre presque enseveli sous un linceul de cendres.

Le maréchal Mortier, demeuré à l'arrière-garde, fit

[1] Vingt lieues ouest de Moscow.

sauter le Kremlin et l'Arsenal... Le Kremlin, première résidence des ducs de Moscovie... et qui, tout accoutumé qu'il était à voir des scènes de mort et de sang, apprit en tombant que nous étions plus barbares que les premiers Scythes... Et en vérité ses vieilles murailles ne devaient pas s'attendre au sacrilége d'être renversées par une main françaises, qui devait les respecter, au moins comme monument des plus curieux... C'est en général un aspect fort étrange que cette partie du caractère de Napoléon, qui s'offre ainsi à nous soumis à des puérilités inconcevables..... On ne peut même se l'expliquer dans un homme doué de si éminentes facultés[1]!

Au moment de quitter Moscow, l'empereur suspendit son départ, et cependant les subsistances n'y arrivaient plus que difficilement. Mais abusé par les souvenirs d'Erfurt, et croyant, au reste, avec raison, pouvoir compter sur l'attachement de l'empereur Alexandre, il lui proposa un nouveau traité. Les campagnes de 1805 et 1809 avaient été terminées ainsi, et Napoléon jugeait que celle de 1812 ne pouvait l'être autrement..... En vérité il autoriserait à le croire..... Mais combien les circonstances étaient différentes!... L'Autriche, dont le système est tout paternel et conservateur, n'hésita jamais à sacrifier son territoire pour sauver des hommes; tandis que celui de la Russie était tout autre... non pas qu'elle fût encore dans cette route suivie par ses anciens souverains, et de laquelle ils ne voyaient leurs sujets qu'en esclaves.... mais parce que la localité, le changement de mœurs, et surtout de langage, tout était disposé pour qu'en effet les combinai-

[1] On m'a assuré que rien n'était moins nécessaire que la destruction du Kremlin; mais l'empereur le voulut comme une trace qui devait marquer à jamais son passage.

sons fussent différentes. Napoléon ne connaissait pas assez la Russie et le caractère d'Alexandre ; il le jugea faible et incapable, parce qu'il l'avait rallié à lui, lors de Tilsitt, sans éprouver de difficultés... Il crut en conséquence que les propositions faites par le général Lauriston seraient peut-être discutées, mais du moins acceptées... Il n'en fut rien... Cinq semaines furent perdues en négociations inutiles, que les premiers jours devaient montrer telles qu'elles étaient, et le 23 octobre 1812 commença la fameuse retraite, par l'évacuation de Moscow.... cette retraite, dans laquelle le maréchal Ney fut sublime comme soldat, comme général en chef, comme tout ce qui jamais ceignit l'épée.

Junot me disait à son retour de Russie :

Je n'ai, dans toute ma vie, rien vu d'aussi admirable que Ney pendant la retraite de Moscow. C'est fabuleux de bravoure, de talent, et de tout ce que l'homme peut demander et obtenir de Dieu, quand il commande une armée [1].

Maintenant la parole va changer d'expression. C'est la plainte amère d'un cœur brisé, d'une âme ulcérée... d'une mère, d'une veuve, dont le devoir est de faire connaître de grandes vérités... Sans doute c'est un devoir pénible... J'aurai de vives blessures à dévoiler... bien profondes... car il me faut plonger dans la nuit du tombeau, et en évoquer ces mêmes vérités que je dois mettre au jour.

Les courriers étaient enfin parvenus à passer, et le 29e bulletin, daté de *Malodeczno* [2], le 3 décembre,

[1] Avec la même vérité que j'ai répété les jugemens de ses nombreux *frères d'armes* pour le Portugal, je rends ici témoignage au talent du maréchal Ney.

[2] Vingt lieues ouest de Borisow, quinze lieues nord-ouest de Minsk.

arriva à Paris le 18.... Alors cessa pour toujours l'enchantement qui nous fascinait... Nous vîmes tout-à-coup nos malheurs, nous les vîmes avec une cruelle prévision. Rien ne nous fut célé dans l'avenir... Il semblait que nous dussions expier, nous, pauvres innocens, toute la gloire passée de notre belle nation!... Les conjectures avaient, au reste, une teinte sombre et sinistre, depuis que les bulletins ne nous arrivaient plus qu'à de longs intervalles, et que les lettres étaient interceptées. Cette fois l'empereur avait été d'une cruelle franchise avec nous... Néanmoins tout était préférable à l'incertitude... et puis il fut noblement vrai... Il mit entièrement à découvert l'état des pertes de la France..... Il lui parlait de son deuil avec cette voix qui était puissante quand elle parlait la langue du cœur, comme, lorsqu'elle appelait à la bataille, haute et sonore comme un clairon..... Plusieurs critiques se sont élevés contre ce 29e bulletin. Les gens qui en ont parlé sont les mêmes qui ont voulu raisonner sur ce qu'ils ignoraient. Le style de l'empereur était dans ce bulletin ce qu'il devait être. Il n'était pas seulement écrit pour les Français assis au coin de leur feu, il devait aussi être lu par les soldats de la grande-armée... par une foule de vieilles moustaches retirées dans leurs villages, et presque tous oncles, péres ou aïeux des jeunes conscrits de la retraite. Ainsi donc, lorsque l'empereur Napoléon compare les Bédouins aux Cosaques, il n'a pas tort.... Un auteur, que j'estime fort du reste, paraît surtout très-offensé de ce que Napoléon ose comparer les *hideux Bédouins* aux Cosaques... Je ne sais, en vérité, s'ils ne doivent prétendre à ce surnom-là bien plus que les voleurs déguenillés de l'Orient... C'est ainsi que la prévention juge tout avec cette âpre injustice qui compromet les meilleures causes... Cet homme va jusqu'à re-

procher à l'empereur [1] de terminer son bulletin en disant :

« Ma santé n'a jamais été meilleure.... »

Eh quoi! lorsque la conspiration Malet avait été au moment de réussir, en s'appuyant sur le fait de la mort de l'empereur, lorsque rien ne l'avait seulement fait présumer, on trouve étrange que Napoléon, en rentrant presque en fugitif dans son empire, fasse connaître que non seulement il vit, mais que sa santé n'est pas même altérée!... Voilà, je le répète, comment il arrive que la prévention n'attaque jamais avec succès... elle dépasse toujours le but... C'est ainsi qu'il est stupide de reprocher à l'empereur d'avoir quitté l'armée dans sa retraite... Qu'aurait-il fait pour son bien?... Ce qu'il avait à faire, c'était de venir à Paris chercher des secours, et c'est ce qu'il fit... Sans doute il pouvait mourir... et peut-être cela eût-il été plus heureux pour lui, pour éviter une agonie de six années sur le roc de feu de Sainte-Hélène... Mais que seraient devenues la France et l'armée?... Etait-ce donc au milieu d'un pareil désastre, lorsque pas une main n'était de force à soulever ni son épée, ni son sceptre, qu'il fallait désirer le voir couché dans sa bière? Celui qui parle ainsi n'est même pas Français.

L'arrivé de l'empereur à Paris, où il rentra le 20 décembre, suivit immédiatement le bulletin qui avait paru la veille..... Napoléon avait arrêté son retour en France au milieu des désastres de la retraite; il en parla d'abord à Duroc..... Si vous l'aviez entendu, me disait le duc de Frioul en me racontant cette conversa-

[1] *Revue chronologique de l'Histoire de France*, par M. de Montgaillard; ouvrage excellent du reste, mais qu'il est impossible de lire, tant il est prévenu contre Napoléon et même contre tout le monde. Les ennemis de Napoléon ne trouvent pas même grâce devant lui. — (5e période, page 541.)

tion; vous l'auriez admiré plus que dans toute autre circonstance de sa vie.... Il en parla ensuite au duc de Vicence, qui avait perdu son frère dans cette mortalité exercée par tous les fléaux, et qui désirait revenir en France pour consoler sa mère [1]. Napoléon lui dit qu'il voyagerait sous son nom.... Berthier fut également instruit... Ils furent d'abord les seuls que l'empereur mit dans son secret... Le 5 décembre il partit de Smorgony après avoir long-temps conféré avec le général Hogendorp, gouverneur de Wilna, qu'il avait mandé pour s'assurer que tout ce qu'il était possible de rassembler de vivres et de munitions serait réuni dans cette dernière ville. Cette conférence avec le général Hogendorp prouve combien Napoléon se fiait peu au roi de Naples pour ce qui concernait l'administration.

— Je *péserai* plus sur mon trône aux Tuileries, qu'à la tête de l'armée, dit-il au peu de personnes qui l'entouraient au moment de son départ.

Et il avait bien raison.

Dans la nuit qui suivit, il courut un fort grand danger à *Ochsmiana;* c'était une ville assez petite, à moitié fortifiée, dans laquelle était une partie des troupes de Kœnisberg... Au moment où l'empereur y arrivait, les Cosaques qui pénétraient partout, et qui étaient entrés dans la place par une surprise, chose fort inexcusable [2] à la guerre, comme on sait, venait d'en être repoussés... il ne tint à rien que l'empereur ne fût pris. Arrivé à Wilna, il s'arrêta quelques momens dans le

[1] Auguste de Caulincourt, frère cadet du duc de Vicence. Il était fort inférieur à son frère sous tous les rapports; il avait épousé la fille de M. d'Aubusson de la Feuillade, chambellan de l'empereur. Mademoiselle d'Aubusson était au couvent lorsque son mari partit pour l'armée, et ne le quitta même pas pour la noce. Elle se maria comme cela se faisait jadis, avant l'âge permis pour l'habitation commune.

[2] Le grand Condé disait : « Etre battu, c'est un malheur qui peut arriver au plus habile général; être surpris, jamais. »

faubourg pour voir le duc Bassano, pour qui son amitié et son estime étaient entières, et qui pouvait lui donner sur la situation morale de Wilna, alors le point le plus important de l'armée, les plus sûrs et les plus clairs renseignemens. A Varsovie, où il arriva une heure après midi, il ne voulut descendre dans aucune maison particulière. Il alla à un hôtel garni, l'hôtel d'Angleterre, et ce fut de là qu'il envoya chercher M. de Pradt, cet homme qui a trouvé le moyen, avec de l'esprit et une intelligence assez supérieure, d'après ce qu'on répète au moins, ce qui n'est pas toujours une raison, d'être à jamais souverainement et sottement ridicule, avec un vernis d'odieux qui donne à son ridicule une couleur infâme pour la manière dont il a osé parler de Napoléon... Il fut mandé par lui à Varsovie, pour des renseignemens que l'empereur voulait avoir, et qu'il savait..... Il demeura quelque temps avec l'empereur dans un petit salon au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Angleterre, l'empereur n'ayant pas voulu qu'on lui préparât un autre appartement.... Ce petit salon dans lequel il demeura et dîna ce même jour de sa venue à Varsovie, fut le théâtre d'une autre scène bien différente, lorsque le corps de Moreau, le corps du transfuge, du traître infidèle, fut transporté dans le pays de ceux pour qui sa main perfide pointa le canon sur ses frères d'armes et ses compatriotes; il passa dans sa bière par la ville de Varsovie.... Le convoi fit station, et ceux qui menaient le deuil s'arrêtèrent dans ce même hôtel d'Angleterre où Napoléon avait passé quelques mois avant; on déposa la bière dans la maison, tandis que les conducteurs allaient manger et boire en riant, car celui qui meurt en ennemi de sa patrie, sur la terre étrangère, ne doit pas s'attendre que son drap mortuaire sera mouillé d'aucune larme... Le cercueil fut donc porté dans l'intérieur de la maison,

et ce fut dans ce même petit salon où l'empereur avait révélé tant de grandes pensées, que le corps de Moreau demeura solitaire, en attendant le bon plaisir de ses conducteurs... Nul appareil n'entourait son cercueil... c'était une moralité tristement offerte à l'expérience des hommes.

Neuf jours après son départ de Smorgony, Napoléon était à Dresde, où il vit quelques momens le roi de Saxe... Il parcourait cette route avec la rapidité d'une flèche lancée par ses anciens Scythes qu'il laissait derrière lui. De Dresde il fut à Erfurth. Ce fut là qu'il quitta son traîneau pour prendre la voiture de voyage de M. de Saint-Aignan, notre ministre près le duc de Weymar, et beau-frère de M. le duc de Vicence. Il traversa seulement ensuite toutes les villes des frontières, même Mayence; et le 19 décembre, à minuit un quart, l'empereur arriva devant la première grille des Tuileries. Depuis l'affaire de Malet, on redoublait de sévérité dans tout ce qui regardait la police intérieure et la sûreté du château. L'impératrice venait de se coucher, lorsque la calèche où était l'empereur s'arrêta à la grille. Il fut d'abord très difficile de le faire reconnaître dans cette petite voiture dans laquelle il était seul avec le duc Vicence, qui, après un tête-tête de quatorze jours et quatorze nuits, le déposa enfin à la porte de la chambre de l'impératrice, et s'en fut lui-même chercher un repos dont il avait grand besoin.

Il est impossible de rendre l'excès de sensibilité auquel l'empereur fut entraîné lorsqu'il embrassa Marie-Louise et surtout son fils!... L'enfant réveillé à une heure inaccoutumée, fut au moment de pleurer... Puis il reconnut son père dont le portrait lui était montré chaque jour, et il ne dit plus rien. Combien Napoléon a dû souffrir à Sainte-Hélène, en se rappelant cette heure si douce, que l'avenir devait rendre ensuite si

amère !... Et Marie-Louise !... Que de bonheur il avait à lui dire qu'il l'aimait !... Qu'il était aussi heureux de la revoir que de rentrer dans sa capitale..... Elle les a bien entendues toutes ces paroles d'amour, mais son oreille seule les a recueillies. Son cœur fut muet sous la main qui le pressait. Il demeura insensible... Et pourtant, à la honte de l'humanité et de notre sexe, ce cœur devait parler un jour!...

Le lendemain matin, vingt décembre, le canon des Invalides gronda presque avant le jour, pour annoncer à Paris que l'empereur était revenu... J'étais alors trop malade pour aller au château. J'y envoyai mon frère... Je voulais avoir des nouvelles de Junot... Albert y fut, et il me dit a son retour que jamais le lever de l'empereur n'avait été aussi beau ni aussi nombreux... Quant à lui, il était parfait. Il comprenait toutes les inquiétudes et rassurait de la plus touchante, de la plus gracieuse manière les pères, les frères qui venaient à lui pour avoir des nouvelles. Sa position était tout autre que le jour de son départ pour la campagne de 1812. Alors il était le grand TOUT... l'unique lumière... Il n'avait pas de comptes à régler avec une nation tout entière... Si parfois il s'élevait quelques murmures, les victoires répondaient et les murmures se dissipaient... Maintenant il n'en allait plus ainsi... La France se plaçait devant Napoléon ; et lorsqu'elle parlait de ses fils engloutis par milliers sous les eaux glacées de la Bérésina et dans les neiges de Borisow, massacrés aussi par milliers par les Cosaques, périssant TOUJOURS PAR MILLIERS dans les déserts de la Sibérie ; lorsque la France demandait d'une voix sérieuse et plaintive où donc étaient tant de bataillons de beaux soldats, cette armée enfin qui devait conquérir le reste de l'Europe, alors Napoléon comprenait qu'il était également placé, LUI, en face de la nation... Il devait compte à cette même

mière qui s'échappait de l'âme... Cette lumière venait se concentrer dans ses yeux, et alors ils lançaient des flammes... Il demeura ainsi quelques minutes, puis reprenant la conversation où il l'avait laissé, il reparla encore de Frochot:

— Est-ce donc ainsi, disait-il, que les magistrats se sont conduits à la mort d'Henri IV?... Voyez M. de Sillery qui alors était chancellier; ce fut au Louvre qu'il courut... Il fut se ranger auprès de la régente et de celui qui devenait roi par la mort de son père, puisque les lois du royaume l'avaient ainsi décidé..... Mon fils doit me succéder, d'après les constitutions de l'empire.. Frochot est un homme que jamais je ne punirai, en souvenir de sa fidélité passée et de sa probité; mais aussi jamais je ne l'emploierai.

Junot me raconta cette conversation le jour où elle eut lieu entre lui et l'empereur. Le cardinal Maury dînait ce jour-là chez moi, ainsi que cela était souvent[1]. Nous parlâmes en confiance de cette affaire. Le cardinal se mit à côté de ma chaise longue, et faisant signe à Junot d'approcher, il nous dit:

— Soyez bien persuadés tous deux que l'enquête faite contre le comte Frochot, l'a été bien plutôt pour la position de l'empereur et de sa famille en France, et par suite en Europe..: L'empereur a dû être fortement frappé, soyez-en sûrs, de cette *légèreté*, si je puis dire le mot, dans la conduite de Frochot. Elle lui est preuve d'une vérité peut-être triste, c'est que la révolution qu'il a cru anéantir est toujours vivante. Il a mis encore trop de ces gens de 92 dans son conseil d'état; son conseil ne devait être composé que d'hommes dont il était sûr.... *Que voulez-vous demander à un figuier?*[2]

[1] Pendant six ans et même sept, JE L'AI VU TOUS LES JOURS.

[2] C'était la comparaison dont le cardinal se servait très-souvent... Il

Des pommes ou des poires ? Il ne vous en donnera pas et ne produira jamais que des figues.... Ainsi *un révolutionnaire* ne sera jamais *que révolutionnaire*. Frochot l'a été après tout.

— Mais il est honnête homme, dit sèchement Junot. Je suis sa caution...Jamais il n'a songé à trahir l'empereur... C'est un malheureux vertige qui lui a brouillé le jugement le jour de l'affaire de Malet...... Pardieu ! le duc de Rovigo s'est bien laissé, comme un misérable enfant, conduire à la Force, et M. Pasquier aussi !...... Allons donc, il faut être juste ; et puis, après tout, M. le cardinal, les hommes de la révolution dont je me fais gloire de faire partie, ont de l'honneur et beaucoup de respect pour leur parole. Quand une fois ils ont prêté serment, ils le tiennent...

En apprenant l'arrivée de l'empereur aux Tuileries, je poussai un cri de joie. Sans doute que les chefs de corps allaient le suivre de près. J'avais envoyé mon frère au château le lendemain, mais la foule était trop grande, il ne put voir l'empereur. J'attendis quelques jours ; mais n'entendant aucune nouvelle...... ne recevant RIEN, je m'alarmai, et j'écrivis à l'empereur. Il m'était impossible d'aller au château ; j'étais alors mourante d'une maladie nerveuse des plus terribles, et je ne pouvais passer d'une chambre à l'autre que portée sur une sangle par deux domestiques... Les inquiétudes que j'avais éprouvées depuis un ans m'avaient donné un coup qui devait être mortel.... Le pylore commençait à s'attaquer, et j'étais très mal.

En écrivant à l'empereur, je lui parlai de Junot avec une expression profondément triste, car je l'étais moi-même de la pensée de ne plus le revoir peut-être......

aimait les figures en parlant, et employait volontiers cette manière de faire effet.

J'étais si mal !... Et puis ses lettres étaient si mélancoliques, que je ne pouvais retenir mes larmes en les lisant. Je voyais que cette âme si noble, si pure si dévouée, avait été profondément malheureuse par un fait que j'ignorais, mais dont l'existence m'était révélée par les paroles pleines de douleur que renfermaient ses lettres. Le lendemain même du jour où j'écrivis à l'empereur, je vis arriver mon bon Duroc, mon frère, mon ami... Je l'avais déjà vu à son arrivée.

— Cette fois ce n'est pas pour moi, me dit-il.

Et il me fit, à l'instant-même, part de la réponse de l'empereur.

Il me faisait dire d'être parfaitement tranquille, et que Junot se *portait bien*.

— Mais je sais le contraire, répondis-je à Duroc en le regardant très-fixement ; et vous aussi, mon cher duc, vous le savez bien.

Duroc baissa les yeux, et ne répondit pas.

— Duroc, lui dis-je en lui prenant la main, je suis bien malade, peut-être ne verrai-je pas reverdir ces arbres-là (et je lui montrais ceux de mon jardin) ; dites-moi la vérité...... qu'est-ce donc qu'il y a eu entre l'empereur et Junot ?... . . . .

— Mais rien de nouveau, me répondit-il.... .

Il n'avait aucun tort de me répondre ainsi ; il croyait que je connaissais les deux bulletins, mais on me les avait cachés pour ne pas augmenter mes inquiétudes déjà si vives... Une lettre de Junot qui avait été retardée en route, et que je transcris ici, venait seulement de m'être remise [1]... Malgré le ton de gaieté qu'il vou-

[1] Les estafettes ne passaient qu'avec une grande difficulté, et je suis assez fondée à croire que nos lettres étaient tout autant retardées à la poste de France qu'à celle de l'étranger ; l'empereur craignait *les lectures mal faites* des lettres venant de Russie, et le danger de nouvelles mal répandues. J'ai entendu un homme, qui pourtant était le plus loyal et le

lait lui donner, j'avais démêlé une vive souffrance, et j'en voulais connaître la cause. Qu'est-ce que ce bulletin, du 23? de quel mois?... Je demandai tout cela à Duroc... Il me répondit sans aucune suite, et me laissa beaucoup plus inquiète que je ne puis le dire. Rien n'est affreux comme du vague dans l'inquiétude...

Le lendemain, je reçus une nouvelle lettre de Junot, par laquelle il me demandait de solliciter une audience de l'empereur, et de demander pour lui un congé, car il souffrait d'horribles douleurs. Dans la première il me parlait de ce bulletin du 23... Je mets ici quelques-unes de ces lettres... Je les y place même en *fac-simile*, pour que Junot puisse être enfin connu et apprécié comme il doit l'être... Voici la lettre et le *fac-simile*.

No XXXVI de la Correspondance de Russie.

Mojaïsk, le 15 novembre 1812.

« Je viens de recevoir, mon aimable amie, ta pre-
» mière lettre de Paris, en date du 22 septembre. Si
» tu crois que je te laisse jouir sans jalousie de tout ton
» bonheur, tu te trompes bien. J'envie les heures du
» jour où tu peux voir, soigner et embrasser tes en-
» fans... J'envie les heures de nuit où tu reposes au
» milieu d'eux!... Je ne peux me faire à l'idée que tu
» seras encore bien long-temps ainsi... sans que ton
» ami puisse aller partager ce bonheur avec toi... ce
» bonheur qu'il espère, le seul qu'il chérisse désor-
» mais... Je vois toujours avec bien de la peine que le
» moindre effet de ton imagination porte sur ton phy-

plus brave des hommes, parler de cela avec une telle assurance de bien faire, qu'il en était comique.

» sique. Ta santé n'est pas encore bien rétablie ; pour- » tant je te conseille de ne pas te tourmenter du bulle- » tin du 23. Tu sais bien que beaucoup de victimes » innocentes ONT RESSENTI LES FUREURS DU VÉSUVE. C'est » un volcan dangereux. Malheur à celui qu'il veut » perdre, lorsqu'il se trouve à portée de son irruption. » Mais Jupiter peut être trompé un moment, et il » sauve ensuite celui qu'il avait un moment aban- » donné..... Je te dirai tout cela un jour. Tout ce que » je puis t'en dire maintenant, c'est que si le maître » m'avait vu ce jour-là, j'aurais été loué BEAUCOUP... » BEAUCOUP... »

. . . .

Voici une autre lettre de la même époque.

N° XXXVIII de la Correspondance de Russie.

« Thorn, le 25 décembre 1812.

« Enfin, ma chère Laure [1], je puis t'écrire longue- » ment, et sans craindre que ma lettre ne passe pas. » Tu auras dû en recevoir une de moi, de Wilna, » dans laquelle je te disais qu'après bien long-temps » sans lettres de toi, je venais enfin d'en recevoir un » gros paquet... Effectivement, je les ai toutes devant » moi, et j'en compte huit de toi, trois de Calo la » bonne [2], cinq de ma Joséphine, et une de ma chère » Constance. Je répondrai à toutes... Mais à toi, ma

1 Ils étaient de même que nous, très-long-temps sans nouvelles. Il ne fallait pas, disait-on, *démoraliser l'armée*.

2 Madame la baronne Lallemand. Elle demeurait chez moi depuis mort de son fils, arrivée en 1806. — C'était mon amie la plus intime, duc l'aimait aussi comme une sœur.

» Laure chérie, que puis-je dire?... Je viens de les relire, ces lettres si terribles, et le cœur de ton ami est au désespoir.... Te savoir aussi souffrante, et ne pas partager les soins que tes amis te prodiguent, est une peine cruelle pour moi... je crois que je te guérirais un peu... Ton cœur a besoin de caresses, d'amour, et partager ton mal ce serait l'affaiblir. Tu dois penser, mon amie, de l'effet qu'à dû faire sur ton ami une suite si longue de lettres toujours alarmantes!... Jamais un mot de consolation!.... Et quand c'est toi qui parles de ton état, j'éprouve que, le sentant mieux qu'un autre, tu le peins d'une manière plus frappante, et ce que tu dis me fait bien plus de mal que ce que disent les autres. Oh! si je peux recevoir la permission que j'ai tant sollicitée de t'aller voir, que l'espace qui nous sépare sera bientôt parcouru!... Que je ne penserai guère à mes propres maux!..... L'idée de te soulager, te soigner, me fera oublier, et rien ne me retiendra un quart d'heure. . . . . .

» Pauvre Laure! après si long-temps d'absence, après tant d'événemens extraordinaires, craindre encore de ne pas te voir! Penser que tu es si souffrante, et que moi aussi j'ajoute à ton mal; car je n'en peux douter, tu te seras figuré ton ami cent fois plus malheureux qu'il ne l'a été... Privée de ses lettres, tu ne savais à qui t'en prendre... Tu l'a quelquefois accusé, et revenant ensuite à la vérité, tu auras gémi sur son sort; tu as su qu'il souffrait aussi, et tes maux en ont augmenté.... Tu as su qu'il avait MANQUÉ DE TOUT, et ton cœur en ressentant ses peines a aggravé les tiennes... Voilà, ma Laure... voilà une des souffrances de ton ami.... lui, qui voudrait aux dépens de sa vie te rendre la santé et le bonheur, voit avec désespoir ta jeunesse se consumer dans la douleur, et sa destinée l'obligeant à s'éloigner de toi,

» n'être pas en état de te soulager par l'emploi des » sentimens sincères qu'il t'a voués pour sa vie.

» Dans une lettre de ma Joséphine, tu as mis un » *post-scriptum* malgré ta faiblesse, pour me parler des » envois que tu m'as faits [1]. Eh bien! mon ange, je te » remercie. En passant à Kœnisbergs, il y a quelques » jours, j'ai trouvé dix paquets arrivés par nos cour- » riers : il y avait quelque chose de toi : c'était des » groseilles de Bar délicieuses, et des bonbons du Fi- » dèle Berger [2]. Il est bien probable que tu m'en auras » envoyé d'autres, mais depuis lors je n'ai rien reçu; » plus de lettres depuis Wilna... aussi je suis vraiment » malheureux : comment peut-on être aussi long-temps » dans la crainte de ce qu'on aime, sans mourir d'in- » quiétude!... Pour moi, je t'assure que je ne dors pas, » et que partout ton image souffrante vient tourmen- » ter mon âme!..... le désir de te revoir est la seule » pensée qui m'occupe!.... te revoir!.... au milieu de » tes enfans!.... Ma Laure, ta maladie est nerveuse, » crois-tu qu'une attaque aussi douce ne fera rien à ce » vilain mal qui t'accable?... Oh! moi je crois que si... » et enfin par la moitié de mes jours j'achèterais cet » essai.

» Combien je sais gré à Calo des soins qu'elles prend » de toi! Quelle délicieuse amie!.... Pourquoi le bon- » heur n'est-il pas aussi son partage? Le ciel n'est pas » toujours juste, il dispense souvent en aveugle ses

[1] C'était notre excellent ami Lavalette qui se chargeait de cela! voilà encore un bien bon ami que la mort a frappé.

[2] C'étaient de gros carrés de sucre à la framboise, à l'amande, — à la groseille, — au citron, — à l'orange, etc., etc. ; on en met un carré dans un verre d'eau, et l'on a sur-le-champ un verre d'excellent sirop d'orgeat, ou bien d'orangeade ou de limonade. Comme Junot aimait beaucoup ces sortes de boissons rafraîchissantes, je lui avais envoyé ces bonbons très-nouveaux alors. Les meilleurs se faisaient au Fidèle Berger.

» bienfaits, et il tombe à côté de la bonne terre qui de-
» vrait les récolter...

» Adieu, ma bien-aimée, ma Laure chérie. J'attends avec une bien vive impatience de tes lettres... J'espère que la première me dira enfin : *Je suis mieux !...*

» Embrasse tes enfans pour leur père, et qu'ils te le rendent mille fois. Rappelle-moi au souvenir de nos amis, et compte à jamais sur le cœur et le sincère attachement de ton ami, qui te voue pour la vie tous les sentimens dont son âme est susceptible.

» Adieu, ma Laure. »

Je transcris ces lettres parce qu'elles ont été écrites *six mois* avant la mort de Junot [1], et que je veux apprendre à le connaître à ceux qui en ont entendu parler à des gens pour qui très probablement il était inconnu, et qui ont *écrit* et *dit* sur lui, relativement à son caractère, à sa vie intérieure, les choses les plus stupides comme les plus mensongères. Junot était un être aussi complètement bon que Dieu peut en avoir créé... Il était homme de capacité et d'esprit, et l'attachement qu'il a conservé pour moi jusqu'à son dernier jour me rend orgueilleuse du peu que je puis valoir; car il fallait bien enfin qu'un attachement aussi sincère, qui n'était plus de la passion, puisqu'il y avait treize ans que nous étions mariés, fut appuyé sur quelques qualités..... Voici une lettre qu'il m'écrivit encore de Thorn, cinq jours après celle que je viens de citer.

[1] Dans les Biographies mensongères écrites sur Junot, il n'en est pas de plus absurde que celle des frères Michaud; je vais la réfuter dans ce même volume.

N° XXXIX de la Correspondance de Russie.

« Thorn, le 1er janvier 1813.

» Ma chère Laure, il est quatre heures du matin.... » je ne dors pas, je pense à toi, et je me lève pour t'é- » crire..... Quelle année tu viens de passer, mon cher » ange!... Que celle-ci commence donc mieux, et con- » tinue toujours mieux!..... Que ton ami aille te soi- » gner; et qu'au moins cette satisfaction diminue un » peu ton mal, accru par les inquiétudes que je t'ai » données, et les peines de l'absence, de celui qui vous » aime tant, et dont la présence au milieu de sa famille » est si nécessaire pour sa santé, pour ses enfans.... Si » je n'obtiens pas un congé, il m'est impossible de me » remettre, et d'être en état de recommencer une autre » campagne[1]..... L'empereur pourra-t-il me refuser » d'aller voir ma Laure dans l'état où elle est, quand » je suis sûr que ma présence la soulagera; ce climat- » ci augmente chaque jour mes douleurs, et hier il ne » m'a pas été possible de revenir chez moi à pied; on » a dû faire mettre des chevaux à une voiture.

» Ma bonne amie, combien un séjour de quelques » mois près de toi me serait nécessaire!... Comme je » chercherai tout ce qui pourra te faire oublier un mo- » ment tes maux!... Pour moi, des bains me rendront » encore, j'espère, la force qu'ils m'ont rendue à mon » retour d'Espagne... Je crains aussi la goutte, j'é-

[1] Il avait des douleurs rhumatismales qui, jointes à celles de ses nombreuses blessures, le faisaient cruellement souffrir. Sa dernière blessure reçue en Espagne lui causait surtout d'horribles crises de migraine. Cette blessure a eu des suites funestes.

» prouve des douleurs qui y ressemblent...... Enfin je » suis complètement hypothéqué [1].

» Je t'ai écrit, ma Laure, que j'avais reçu une lettre » de Fissont, du 16 décembre, mais dans laquelle il n'y » avait rien de toi; hier j'en ai reçu une de ma chère » Joséphine, à la fin de laquelle tu m'as écrit quelques » lignes bien tristes, bien affligeantes. Je ne voudrais » pas pourtant ne pas les avoir reçues *de toi*. L'idée » que tu ne peux pas écrire me désespère... Juge, mon » amie, de l'image que mon imagination me présente, » quand je réfléchis que *tu ne peux pas* m'écrire! Je » sais bien que souvent tu ne peux pas te lever; quand » je t'ai vue ainsi, j'en voyais aussi la cause, mais, si » loin de toi, je ne puis qu'exagérer (s'il est possible) » ce que tu souffres; et, hélas! pauvre amie, je n'ai » pas besoin d'augmenter tes maux dans ma pensée, » pour être le plus malheureux des hommes; je con- » nais ton état..... je sens tes douleurs.... elles sont là » dans mon cœur... Pourquoi ne puis-je pas au moins » les partager.

» Pardonne, ange chéri, je t'afflige encore, mais que » te dirai-je?... que je t'aime... Oui sans doute, je t'aime » et c'est ce qui me fait tant souffrir de tes maux...... » Comment se peut-il qu'il n'y ait pas un médecin qui » puisse te soulager!... Tous réunis ou séparés, ils ne » savent donc rien prescrire de salutaire?... Cette pen- » sée me désole. Te savoir au milieu de toutes les res- » sources de l'art, et n'en rien obtenir qui améliore ton « état : cela est affreux à penser, et loin de toi, le mal » augmente encore, par l'effet de l'imagination tour- » mentée.

[1] C'étaient toujours ces mêmes douleurs rhumatismales qu'il voulait prendre pour la goutte. Il était devenu d'une grande sobriété peu de temps après son mariage, et dans les six dernières années de sa vie, il ne buvait plus qu'un peu de vin de Bordeaux très-trempé, et mangeait excessivement peu.

» Adieu, ma Laure. Tu peux encore avoir un plaisir, » c'est d'embrasser tes enfans... Que mes étrennes se» raient belles si je pouvais me joindre à eux pour t'em» brasser et te souhaiter de meilleurs jours! Embrasse« les pour leur père, et qu'avec toi ils l'aiment comme » il vous aime tous de tout son cœur.

» Bonne année à Calo et à nos amis [1]. »

Quelques jours après, je reçus une autre lettre dont l'expression était si profondément triste, que, malgré ma faiblesse, je résolus de voir l'empereur. J'écrivis, non pas au chambellan de service, mais à Duroc, pour qu'il demandât à l'empereur de m'accorder un moment d'audience. Comme je ne pouvais jamais me lever avant six ou sept heures du soir, il fallait que la demande de l'audience passât par lui pour qu'il pût expliquer à l'empereur l'état où j'étais. L'empereur me fit répondre tout de suite qu'il me recevrait le lendemain à neuf heures.

Cette entrevue me troublait par avance. J'étais faible et je craignais que ma force ne me trahit. J'en avais assez compris par la lettre de Junot et les mots échappés à Duroc ainsi qu'à Berthier, pour savoir enfin que l'empereur avait été très sévère pour Junot. Mon projet était donc d'arriver à son cœur si je pouvais, et de le supplier de ne pas blesser celui de l'homme du monde qui lui était le plus et le plus fortement dévouée.

Je me rendis à huit heures et demie chez l'empereur; je voulais avoir la possibilité de parler *fermement*, et je ne le pouvais qu'avec du calme. J'attendis près d'une

[1] C'étaient le cardinal Maury, M. de Cherval. la duchesse de Raguse, la marquise de Bréhan, M. de Lavalette, madame Lallemand, la comtesse de la Marlière, et mon excellent Millin, l'un de mes amis les plus chers... Il est mort aussi!...

heure, car, bien qu'il eût indiqué celle de neuf, je ne fus appelée qu'à neuf heures et demie.

Je dois lui rendre cette justice, qu'aussitôt qu'il me vit, il fit une exclamation qui témoignait à quel point il était frappé et touché de mon changement.

— Mon Dieu! madame Junot, qu'avez-vous donc eu?... Vous êtes bien malade!... C'est vrai cela... Je vois bien que ce ne sont pas des *manières de vapeurs*.

Je souris tristement... A cette époque de ma vie je croyais fermement mourir.

— Ah! poursuivit-il, c'est qu'on m'avait dit que vous *faisiez la malade*.

Je levai les yeux sur lui, et il put voir que leur brillant était dû à la fièvre... C'était en effet l'heure où elle redoublait tous les soirs.

A-t-on dit à Votre Majesté qu'elle était la raison qui me faisait jouer une si sotte tragédie? car pour le mot *comédie*, il n'y a pas moyen d'y songer.

Et je lui montrai mes mains dont les doigts effilés et amaigris ne pouvaient retenir aucune bague.

— Ma foi, non! répondit l'empereur avec un naturel et une bonne foi adorables... Seulement je crois avoir entendu dire que c'était pour ne pas faire votre service chez Madame, et avoir eu un prétexte de donner votre démission, et rester dame honoraire.

— Mais il me semble, sire, que je n'avais nul besoin de *prétexte* pour faire une chose aussi simple. La gouvernante de Paris a des devoirs à remplir qui l'empêchent d'avoir aucune place à la cour. Si Votre Majesté veut bien se rappeler ce que j'ai eu l'honneur de lui observer, un jour où je fus obligée de laisser *quatre-vingts personnes* à dîner chez moi, les priant de vouloir bien m'excuser comme maîtresse de maison, si je laissais le soin tout entier de leur faire politesse à M. le duc d'Abrantès. C'étaient heureusement les officiers de

la garnison, qui se trouvèrent beaucoup plus contens de n'avoir pas de femmes à leur dîner... Mais la chose n'en était pas moins fautive de ma part, sans qu'il y eût pourtant de ma volonté.

L'empereur me regardait toujours attentivement... Nous étions debout tous deux... Je sentis un moment une telle faiblesse, que, m'appuyant sur la table, je respirai des sels... Napoléon s'en aperçut, et me prenant la main, il *me jeta* plutôt qu'il ne me fit asseoir sur un fauteuil, et se plaça près de moi.

— Ah ça, que voulez-vous?... C'est pour Junot, n'est-ce pas?... Eh bien! il reviendra... mais en attendant il se plaint beaucoup de moi, n'est-ce pas?... il se plaint... allons... dites la vérité.

— Non, sire, il ne *se plaint* pas... Jamais il ne me parle de Votre Majesté qu'avec respect et amour...

— Comment, il ne SE PLAINT pas? répéta-t-il encore.

— Non, sire.

L'empereur me regarda de nouveau, et chercha dans mes yeux si je lui cachais ma pensée; mais je lui avais dit la vérité. Je ne savais rien, et mes amis m'ayant tout caché, j'en étais à tout apprendre, mais ce n'était pas l'empereur qui m'aurait instruite. Il savait alors qu'il était loin d'avoir agi comme il le devait faire avec un ancien ami... Et je savais qu'il en avait de la honte intérieure, si ce n'est du remords, bien qu'il fût loin de prévoir la tragédie qui devait suivre... Il jouait avec un gant blanc qui était sur son bureau... Ce gant était extrêmement petit; je suppose qu'il appartenait à l'impératrice Marie-Louise... Il gardait le silence; enfin il le rompit, et me dit:

— Pourquoi ne pas m'avoir apporté les lettres de Junot? Je suis curieux de voir comment il se plaint de moi... car je vous répète que je suis sûr qu'il se plaint de moi!... lui aussi!...

Et se levant, il jeta le gant avec une si grande force, qu'il fit résonner la vitre contre laquelle il alla tomber... Et poursuivant toujours avec une colère toujours croissante : — Oui... lui aussi!... lui se plaint! Ils se plaignent tous! Tous! Je n'ai fait que des ingrats. Dans cette foule d'hommes que j'ai faits ROIS... il n'y en a pas un... non PAS UN SEUL qui soit reconnaissant..... pas un qui ait un cœur, une âme... pas UN qui m'aime!...

Dans ce moment il jeta les yeux sur moi, et s'arrêta tout-à-coup comme effrayé... *Je sentis* qu'il devait l'être... *je sentis* qu'il devait croire que j'allais mourir... J'étais en effet presque mourante... Les dures paroles de l'empereur m'avaient saisie à l'ame... Lui entendre dire, à Lui! à Lui Napoléon! qu'il n'était pas aimé de l'homme qui peut-être n'est mort que de son amitié mal récompensée, mal reconnue!... Et je savais, moi, quelle était sa force!... et je savais aussi que Napoléon ne l'ignorait pas... J'étais trop faible pour soutenir en son nom une pareille attaque; je ne pus que fermer les yeux et retenir mes larmes. Si j'avais dit un mot... Si j'avais regardé l'empereur, j'aurais éclaté, et je savais combien les scènes lui déplaisaient. Cependant, Dieu m'est témoin que, dans cet instant, la crainte de lui déplaire était la pensée qui m'occupait le moins..... mais je songeais à Junot.

L'empereur, comme je l'ai dit, fut presque effrayé de ma pâleur... Il vint auprès de moi, me prit la main, et me dit, avec une sorte de bonté rude qui lui était particulière.

— Allons, allons, à qui diable en avez-vous?... est-ce parce que j'ai dit que j'avais fait des ingrats?... N'en avez-vous pas fait aussi? Quel est celui qui se trouve au-dessus des autres et qui n'en fait pas?

— Votre Majesté devait faire une exemption, lui dis-je en me levant... Elle frappe ainsi sans miséri-

— Il a prouvé à Votre Majesté, sire, il y a peu de temps encore, que le soin de sa vie lui était peu de chose quand il s'agissait *de la servir et de servir son pays*.

Il me regarda, comme pour me demander d'expliquer sa pensée; c'était ce que je voulais. Je poursuivis :

— Il est vrai que Votre Majesté a moins trouvé de mémoire pour les faits récens que pour les anciens...... mais, je le répète, Junot ne regarde ni à son sang ni à sa vie, quand il s'agit de votre service.

Alors il parut se rappeler... Voici le fait.

Lorsque nous revînmes à Paris dans l'été de 1811, Junot était encore souffrant des suites de la blessure qu'il avait reçue à Rio-Mayor [1] en Portugal. Les traces elles-mêmes en étaient mal effacées, et il est juste de dire que sa physionomie en était légèrement altérée. L'empereur, qui avait un coup-d'œil d'aigle pour la rapidité d'*investigation*, s'aperçut à l'instant même que Junot était changé. A cette époque, l'empereur était d'humeur difficile. Les affaires s'embrouillaient avec la Russie, celles d'Espagne allaient mal, l'Allemagne fermentait. Enfin il souffrait moralement, et cette souffrance débordait souvent en mauvaises paroles.

Le premier dimanche après notre retour, Junot fut à Saint-Cloud pour la messe. Lorsque l'empereur fut devant lui, il s'arrêta, lui dit bonjour, et se mit ensuite à l'examiner avec une grande attention.

— Ah! ah! dit-il enfin... voilà donc cette fameuse blessure *dont les journaux anglais ont parlé!* Elle t'a rendu bien laid, monsieur Junot.

Junot me répéta ce mot, et je vis qu'il en était blessé.

[1] 19 janvier 1811 ; dans la retraite de Masséna à Rio-Mayor, en Portugal.

Dans le fait, on peut trouver une autre parole à dire à l'homme qui, étant général en chef, s'expose comme un capitaine de cavalerie ayant sa fortune à gagner, pour que le service soit plus exactement fait. Il en souffrait donc, et vivement.

— Pourquoi ne lui avoir point répondu? dis-je à Junot. Tout cela vient de ce que toi et une foule d'autres vous vous laissez habiller comme des ennemis. Regarde si jamais l'empereur me dit un mot désagréable? Eh bien! il ne le fait pas, parce qu'il sait que je lui répondrais sérieusement.

Junot me regardait d'un air sombre. Je voulus le déterminer et lui *donner du cœur*; j'insistai et lui parlai long-temps.

— Eh bien! je crois que tu as raison, me dit l'excellent homme. S'il me dit encore quelques-uns de ces mots durs qui portent atteinte!... Il ne poursuivit pas, mais je vis qu'il était résolu, et je m'en applaudis; car il n'en aimait pas moins l'empereur. Mais ici il était question de ne pas se laisser méconnaître.

Le dimanche suivant, l'empereur, en passant devant le gouverneur de Paris, s'arrête encore; et cette blessure [1] lui apparaissant faute de mieux, il répéta de nouveau cette phrase terrible: Mon Dieu! Junot, elle t'a rendu bien laid!

Junot devint pâle, puis très-rouge, à ce que me dit ensuite Duroc, mais son émotion fut courte. Il s'inclina très-bas, puis il dit à l'empereur avec une expression particulière:

— Je me vois différemment, sire, je trouve même qu'elle m'a embelli, l'ayant reçue pour le service de Votre Majesté.

[1] Elle lui avait excessivement gonflé le nez. Cela s'est passé ensuite.

L'empereur demeura court. Ce lui fut une étrange chose à lui-même, que de s'entendre adresser une réprimande tacite, enveloppée sous une formule incapable d'être condamnée. Il regarda long-temps Junot, puis il passa outre.

Jamais depuis il ne lui parla de cette blessure. C'était à cela que je faisais allusion. Il se le rappela probablement, car il me lança un de ces regards qu'on oubliait pas... mais j'étais invulnérable ce jour-là. J'entre au reste dans tous ces détails, parce qu'ils font parfaitement connaître Napoléon. Toutefois il ne faut pas faire l'application de ce que *je montre* ici pour tous les temps de sa vie. Il faut faire, et faire grandement, la part des exigences du moment. Ainsi, mon mari revenant d'Espagne, blessé, souffrant, rapportant sur ce front toujours riant devant l'empereur, une impression assombrie, malheureuse sur l'avenir. Cette attitude qui lui était commune avec tous ceux qui revenaient de la guerre de Péninsule, et qui semblait une censure amère de cette même guerre, le vœu jadis de Napoléon, son vœu chéri.... son utopie favorite..... il y en avait assez peut-être pour qu'il fût un peu sévère pour ceux de ses généraux qui ne cachaient rien de ce qu'ils éprouvaient. Lui aussi montrait une différence; c'est que ce qu'il disait portait coup... et faisait mal. Ce qui est certain aussi, c'est qu'il l'avait senti. Je l'ai compris à ce regard dans lequel se lisaient à la fois du reproche à moi et de la colère contre lui-même... Cependant il ne me dit pas un mot qui eût rapport à cette blessure. Mais comme s'il eût voulu me faire payer le petit triomphe que je venais d'avoir, il me demanda tout-à-coup, avec assez d'aigreur, pourquoi je me rattachais toujours à ses ennemis? Et sans me laisser cette fois le soin de deviner, il me nomma madame Récamier, et ajoutant d'un ton impératif :

— Que comptez-vous qu'il vous adviendra en vous obstinant A ME BRAVER?

— Votre Majesté est bien bonne d'employer de si grands mots pour une chose naturelle. Je me suis arrêtée à Lyon pour y voir madame Récamier, parce qu'elle est l'amie intime de mon mari, qui a pour elle autant d'estime et de vénération que d'attachement. Et puis je l'ai fait pour moi-même, parce que je l'aime, parce qu'elle est malheureuse dans son exil, malheureuse à en mourir, comme...

Et au moment de nommer madame de Chevreuse, me voilà retenue par je ne sais quelle raison qui me criait au-dedans de moi qu'elle n'était pas sur la même ligne que madame Récamier. L'une était un ange de perfection...., une martyre de l'amitié, et une victime d'autant plus intéressante, qu'elle offrait d'être frappée par tous les points de l'âme qu'une femme peut avoir vulnérable; tandis que l'autre était une jeune femme intéressante sans doute, mais qui avait voulu sa disgrâce, qui l'avait cherchée, et puis, comme un enfant qui veut un jouet, quand elle avait eu le malheur pour hochet, elle l'avait trouvé si lourd à porter, qu'elle n'en avait plus voulu..... Sans doute elle souffrait, mais sa faute. Tout cela m'apparut en une seule pensée, et je me tus. L'empereur continua pour moi, et ajouta :

— Et madame de Chevreuse, n'est-ce pas?......Par dieu! je vous conseille de la plaindre, celle-là... C'est une folle..... une véritable folle..... Quant à l'amie de Junot, je n'ai rien à lui dire, si ce n'est que sa maison et celle de son père ont été trop long-temps le rendez-vous, le club, de tout ce que le faubourg Saint-Germain a de plus démoniaque...... et puis cela fait un *schisme*. On va la voir à Lyon, comme on allait voir M. de Choiseul à Chanteloup.......

— Sire, il n'y a que soixante lieues de Paris à Chanteloup. Chanteloup était ensuite un lieu admirable. M. le duc de Choiseuil y recevait une grande foule de monde, et faisait même inscrire le nom des écrivains sur une grande colonne qui était dans le parc. Je comprends qu'on alla chez lui, d'autant qu'on était sûr de l'impunité de l'insolence sous le règne de Louis XV. Mais aller voir madame Récamier dans une auberge, où elle est mal établie, souffrant chaque jour de la privation de choses devenues une seconde nature..... car elle n'est plus riche, sire, vous le savez sûrement.

— Allons donc, dit Napoléon en levant les épaules... Et il continua son éternelle promenade...

— J'ai l'honneur de vous l'affirmer, sire...

— Mais de quoi se plaint-elle?.... Ne l'ai-je pas envoyée dans sa ville natale?

— Elle ne se plaint de rien, sire... C'est moi qui ai voulu vous intéresser à son sort, et qui vous l'ai montré telle que je l'ai vue.... Je dois même à la vérité de dire qu'elle ne m'a nullement donné mission pour parler à Votre Majesté..... Maintenant, sire, que Votre Majesté considère qu'elle fera une action adorable en rappelant madame Récamier.... elle fera une heureuse, et revenue dans sa patrie, elle vous bénira tous les jours... et moi, et Junot aussi, et puis tous ses amis!.. Oh! sire, je vous en conjure!... Soyez bon pour l'exilée.... Faites-la revenir dans son vrai pays, où elle est aimée, recherché de tous, et où vraiment elle serait heureuse...... car la patrie... la patrie, c'est le lieu où se trouvent les affections et les habitudes. Accordez-moi cette grâce, sire... Je ne vous demanderai bientôt plus rien.

Et en effet à cette époque j'étais vraiment bien mal.

— Non, non, dit Napoléon, je serais aussi par trop

simple d'appeler auprès de moi une personne qui me hait, et ne voit que des gens qui me haïssent.

— Mais c'est une erreur, et je puis...

— Ah! en voilà certainement plus que je n'en veux entendre pour quelques parties de votre discours... Je vais trancher la difficulté; JE NE VEUX PAS que madame Récamier revienne à Paris. Ecrivez-le lui si vous le voulez, et dites-lui la raison de mon refus.

— Non, sire, je ne ferai ni l'un ni l'autre... La mission d'une femme doit être de consoler, jamais d'augmenter l'affliction... Maintenant, sire, Votre Majesté veut-elle me dire ce qu'il faut faire de cette demande de Junot, pour son retour en France?

— Que je l'accorde, mais seulement pour quatre mois Ecrivez-le lui vous-même, cela vous fera du bien à tous deux.

Et me congédiant de la main, il me dit par là que mon audience était terminée. Mais s'il avait fini avec moi, moi je n'avais pas fini avec lui, et il existait une chose sur laquelle je voulais obtenir justice à tous prix. C'était le réintégrement de mon frère à Marseille.

Quelques mois avant, un jour, vers le matin, on entendit dans un grand et bel hôtel [1] de la rue Lafitte, appelée alors rue Cerutti, un fort grand bruit. On se battait, on se gourmait fort et ferme, et cependant M. Charles de Fl...t, auteur de tout le vacarme, criait, non pas comme un paon, non pas comme un sourd, mais comme un homme complètement ivre qu'il était... Il criait qu'il voulait les pistolet de M. de Montrond, qu'il voulait tuer cet auguste Colbert [2], qui était là comme une immense paire de pincette..... Je veux le tuer, criait Charles de Fl...t, et le duc de Lav... avait

[1] L'hôtel aussi s'appelait hôtel Cerutti.

[2] Le général Auguste Colbert, tué en Espagne.

mille peines à le retenir..... Cette scène fit du bruit et revint aux oreilles de l'empereur... Il demanda où s'était fait le désordre. Quand on lui eût nommé M. de Montrond, il s'emporta, prétendit qu'il résumait en lui tous les *vices* de la Régence...

— Je n'aurai jamais de mœurs en France, dit l'empereur, tant que M. de Montrond y restera.

M. de Montrond qui était avant tout un homme d'esprit, et d'esprit supérieur, dans une tout autre portée qu'on l'a jugé long-temps... je veux dire comme homme du monde et de plaisirs, se rit de cette sortie de l'empereur contre ses mœurs, et de son intérêt pour celles de la France. C'était, dans le fait, pousser loin la sollicitude. En résumé, M. de Montrond fut obligé de sortir de France pour obéir à un décret, mesure aussi arbitraire que s'il eût été un ukase du czar de Russie, qui se joue de la liberté de ses sujets comme tous les gouvernemens despotes. Il passa, je crois, en Angleterre, et de là en Sicile.

Un jour le duc de Rovigo écrit à mon frère, alors commissaire-général à Marseille, pour lui donner l'ordre, *au nom de l'empereur directement*, de faire arrêter M. de Montrond, aussitôt qu'il se présentera aux portes de la ville.

» Il a rompu son ban, disait le ministre.... Il est revenu en France.... à Paris.... ET JE N'EN AI RIEN SU!.... Mais il est en route pour Marseille, où il doit arriver peu d'heures après ma lettre, pour s'y embarquer. Il est dans une calèche jaune, il a un habit bleu et il bat les postillons en leur donnant cent sous de guides. »

Mon frère donne ses ordres, et attend l'événement avec une extrême impatience mêlée d'ennui, car cette mission lui donnait de l'humeur...... La cause de l'exil de M. de Montrond était si absurde, qu'il en fallait rire

pour ne pas prendre de la colère à devenir *canard*, comme disait M. de Torcy.

A sept heures du soir on vient annoncer qu'un homme est entré dans la ville. Il porte un habit bleu, sa calèche est jaune, et il bat les postillons en leur donnant cent sous de guides. Mais cette homme a les yeux noirs, et M. de Montrond les a bleus... Cet homme est gros comme un muid, et M. de Montrond avait alors la tournure la plus élégante de Paris, quoiqu'il ne fût plus de la jeune génération. Cet homme a une crinière noire frisée, et M. de Montrond n'en a d'aucune couleur, puisqu'il porte perruque, et une perruque blonde. Cet homme n'est donc pas M. de Montrond, ou bien il aurait donc été changé, non pas en nourrice, mais dans le chemin. Au surplus, comme la chose en valait la peine, car les ordres de l'empereur ne se déclinaient pas aisément, Albert ordonna de son côté que l'homme fût amené devant lui, quitte à lui demander une ou vingt fois pardon, si ce n'était pas celui qu'on cherchait... On l'amena, et Albert, qui connaissait M. de Montrond, vit aussitôt que ce n'était pas lui. Le monsieur était pâle comme un mort, et ne comprenait rien à son histoire. Il était dans une calèche jaune, parce que cela lui plaisait, ce dont assurément on ne pouvait lui faire un crime, et il donnait cent sous de guides aux postillons, parce qu'il courait après un banqueroutier qui lui emportait trois cent mille francs.... Mon frère, au désespoir de cette méprise, demanda, comme il l'avait projeté, vingt fois pardon au monsieur qui s'en fut courir après son banqueroutier. Je ne sais pas s'il l'a attrappé, ces gens-là ont de bonnes jambes... j'en sais quelque chose [1].

[1] Depuis la mort de Junot, j'ai essuyé CINQ banqueroutes et SIX, en y comprenant la Prusse et le Hanovre qui m'ont payé 180,000 francs avec 4,000.

Albert attendit un autre habit bleu, une autre calèche jaune, un autre prodigue de cent sous de guides, ce qui, soit dit en passant, ne fait pas marcher les postillons un temps de trot plus vite..... Mais rien ne vint. Impatienté, il s'informe et apprend que M. de Montrond est bien revenu en France, mais qu'il en est ressorti en se moquant du duc de Rovigo et de ses hommes. Il s'était embarqué à Narbonne, et ceux qui connaissent leur géographie, savent que Marseille n'est pas alors le chemin qu'il faut prendre. Voilà du moins ce qu'il répondit au duc de Rovigo, lorsque celui-ci lui écrivit une lettre des plus ridicules et des plus dures, pour lui témoigner le mécontentement de l'empereur sur *sa maladresse,*

Il aurait dû ne pas mettre ce mot-là. En le lisant, Albert sentit courir dans ses veines tout le sang généreux que Dieu lui avait donné. Il répondit une autre lettre que le duc, je crois, n'a jamais montrée, qui contenait, non seulement des vérités dures, mais une demande formelle s'il croyait parler à l'un de ses agens.

— Le jour où j'ai reçu ma commission du gouvernement, disait mon cher, mon noble Albert, j'ai juré à mon propre honneur de l'exercer de manière à ce que ma conscience ne me reprochât jamais RIEN. Jusqu'à présent j'ai rempli mes fonctions comme un honnête administrateur, un homme de l'Etat, et non pas comme un homme *réprouvé* par les honnêtes gens. Je n'ai point fait arrêter M. de N..., parce que M. de N... n'était pas M. de Montrond, et que n'ayant rien à alléguer contre M. de N..., j'aurais été un agent de l'arbitraire injuste, ce que je ne serai jamais [1]. L'empereur n'exige

[1] Mon frère a été onze ans à Marseille comme commissaire-général. La ville de Marseille a encore le souvenir de son administration sage et convenable... Il y était bien aimé, et, je puis le dire, autant estimé,

pas des hommes au-delà de ce qu'ils *peuvent*. Moi, monsieur le duc, je ne puis que le servir en mettant à sa disposition ma vie et tout mon dévouement. Mais ce dévouement s'arrête devant une injustice criante, s'il me faut la remplir... Voilà ma profession de foi, et j'ose dire que Sa Majesté me connaît assez pour n'en pas être étonnée. »

Sans doute, mais Sa Majesté était bien changée depuis l'armée d'Italie..... Napoléon avait bien toujours un grand respect pour l'exacte observance des principes sociaux sur lesquels reposent la tranquillité et le bonheur de chaque individu, mais cette manière de voir était subordonnée à ses intérêts, tant il est vrai que les hommes ont leur rayon visuel dirigé d'après leur volonté momentanée. Ce qui est bien aujourd'hui avec un particulier, sera mal demain avec un roi...... Ah ! c'est une dure condition que de remplir une place importante sous un gouvernement despotique ! Albert s'en aperçut bientôt ; il reçut une autre lettre dans laquelle le duc de Rovigo lui demandait sa démission... Albert l'envoya par le retour du courrier... Il m'écrivit en même temps :

« Ma bonne sœur, je vais à Paris, je suis destitué... mais je te prie de n'en avoir aucune peine, c'est pour une cause honorable, et je te connais assez pour savoir que tu ne me blâmeras pas de n'avoir pas hésité un seul instant. L'empereur lui-même reviendra sur une prévention injuste, et sera pour moi ce que je désire qu'il soit, mais je ne demanderai rien au-delà.

» N'est-ce pas que tu voudras bien me donner l'hospitalité?..... Cette démission me rendra tout joyeux parce que je vais te voir, comme je l'ai long-temps

ainsi qu'à Strasbourg et à Lyon. Ces trois villes sont garans de ce que j'avance.

rêvé.... toujours.... ma bonne sœur.... ma Laure chérie... mon enfant, ma fille! car tu es à la fois ma sœur et mon enfant... N'est ce pas moi qui t'ai élevée, n'est-ce pas moi qui ai remplacé notre père près de toi..... bonne sœur?... Eh bien! je ne veux plus te quitter.... Je serai pour tes filles et tes fils ce que j'ai été pour toi... Cette pensée me fait du bien à l'âme.... Je serai aussi près de ce bon Junot, dont le cœur pour moi est celui d'un frère donné par la nature, et non par une alliance, il m'aime lui, il est honnête homme, il me comprendra.

» Comme nous allons bien arranger notre vie?..... nous ferons de la musique..... nous peindrons.... nous nous occuperons de littérature..... Ta maison, déjà le rendez-vous de tant d'artistes, ne sera pas moins joyeuse par l'arrivée d'un méchant troubadour de Provence, qui vient prendre leçon *de la gaie* science auprès de ses maîtres!... Je te conduis aussi, comme tu peux le penser, notre oncle Georges... Je n'ai pu me résoudre à le faire retourner en Corse.... C'est le frère de notre mère, ma sœur, et je te connais moi-même, c'est-à-dire pour être certain que tu feras ton devoir dans cette circonstance. Junot n'en sera pas fâché... j'en suis sûr. Je le connais aussi [1]. »

[1] A la mort de ma grand'mère, madame de Comnène, en 1805, mon frère recueillit chez lui, à Marseille, mes deux oncles, le comte Georges et l'abbé de Comnène. A mon retour de Portugal, où j'étais alors comme ambassadrice, je fis venir auprès de moi mon oncle, l'abbé de Comnène, et il y est demeuré jusqu'en 1816. Mon oncle, le prince Démétrius, recevait une pension de moi et de Junot, aussi convenable que si un gouvernement la lui eut donnée; tout ce que je pouvais y ajouter, je le faisais, en remplissant en cela mon devoir, puisqu'ils étaient des frères de ma mère. Lorsqu'en 1812 mon frère quitta Marseille, mon oncle Georges vint habiter ma maison, et n'en sortit que lorsque mon oncle l'abbé la quitta. Ils avaient alors une pension du roi.

Albert et moi nous avions été élevés dans un grand respect de nos grands parens. C'était un reste des mœurs antiques dont la Corse a quel-

Mon albert arriva donc à Paris dans l'automne de 1812, à mon retour des eaux d'Aix; il ne disait que la vérité. Junot fut aux désespoir en apprenant cette nouvelle, il aimait profondément son beau-frère. C'était, disait-il, le plus honnête homme qu'il connût... Il était alors en Russie... C'était aussi de Russie, de Moscow, je crois, qu'étaient datés les ordres de l'empereur.

Mais si Junot était ulcéré profondément, que devais-je éprouver, moi!... D'abord ce fut de la colère... ensuite de la peine.... et puis le résumé de toutes ces impressions fut une assez bonne indignation permanente, qui me détermina à parler à l'empereur, ce même jour où j'étais là avec lui dans son cabinet, si malade et si pâle croyant que j'allais mourir.

Ainsi donc, lorsque l'empereur me fit signe de la main pour me dire adieu, je me retournai vers lui et lui dis :

— Sire, j'ai encore quelque chose à demander à Votre Majesté?

— Qu'est-ce que c'est?

C'est de rendre à mon frère une bienveillance qu'il n'a jamais mérité de perdre..... Je ne le demande pas

ques traditions; et puis lui et moi nous étions les *seuls* qui fussions en position de remplir un devoir envers mes oncles. Il n'existait aucun parent *direct*, et surtout aussi PRÈS qu'Albert et moi; M. Geouffre, veuf de ma sœur aînée, était devenu même étranger à la famille depuis la mort de sa femme, et l'aurait toujours été, sans son enfant qui renoua les liens d'alliance; mais il n'avait alors que dix-huit ans, et n'était d'ailleurs aucunement en mesure de rien faire pour ses grands-oncles; et puis Albert et moi, nous étions d'un degré plus rapproché pour le *droit de donner*. C'était un droit que Junot réclama, et dont il usa largement par le bien qu'il fit à ma famille. M. de Geouffre, emmené par lui en Portugal, malgré l'extrême éloignement de l'empereur pour lui, comme ami de Lucien, y refit une fortune : mes cousins furent mis dans son état-major. L'un d'eux, Georges Stephanopoli Saint-Ange, fils d'une Comnène, cousine-germaine de ma mère, fut tué à Sarragosse; mes autres parens protégés, secourus dans leur infortune. Voilà ce que faisait Junot... voilà ce qui le rendait adorable.

comme grâce; car il ignore que je vous en parle, et peut-être même en serai-je blâmée et désaprouvée pour l'avoir fait sans son ordre... mais je le demande comme justice. Le monde n'est pas composé de gens qui voient tout avec un œil droit et juste... Albert est connu pour un homme d'honneur, mais quand Votre Majesté punit, on doit croire que ce n'est que d'après des causes justes... alors mon frère *aurait tort*... et Votre Majesté sait très bien maintenant *qu'il n'avait pas tort*...

L'empereur ne me répondit rien d'abord..... Il faut lui rendre cette justice, qu'il était vraiment équitable; il avait une grande bonté dans l'âme, mais pas dans le cœur, c'est-à-dire qu'il n'avait aucune sensibilité.... Il était fâché lorsqu'il commettait une injustice, et quelquefois même il la réparait. Voilà des parties de sa vie où cet homme était hors de la ligne humaine. Il connaissait Albert depuis long-temps; il le *savait par cœur*, et lorsqu'il donna cet ordre au duc de Rovigo, il ignorait comment s'était passée la chose. Albert la lui avait exposée depuis dans une lettre particulière, et il avait été fâché d'avoir puni si vite : en mécontentant il avait l'air presque *contrit*, et je lui en sus gré.

— Eh bien! sire, que décide Votre Majesté?... Il me regardait en souriant :

— Comme vous êtes pressée, madame *la gouverneuse!*..... Vous croyez donc qu'on fait un magistrat comme vous un de vos bonnets..... non, pardieu, pas!...

— Mais, sire, ce n'est pas ma faute; il ne le fallait pas défaire si vite... Cependant que puis-je espérer? Je dis *moi*, car pour Albert je me donnerai bien garde, je le répète, de lui dire que j'ai parlé à Votre Majesté...

— Il faisait très bien son affaire à Marseille, ce diable

le Permon, dit l'empereur en se remettant à marcher avec ses mains derrière le dos...

— En vérité, sire, si j'étais de vous, je ne le dirais pas.

— Mais *sa conduite envers moi*, me répondit l'empereur en s'arrêtant pour me jeter un regard qu'il voulait rendre accablant, sa conduite envers moi, madame, n'a rien de commun avec son administration.... Il m'a *désobéi*...

— Non, sire, répondis-je avec beaucoup de calme.

— Comment, *non!* s'écria-t-il avec emportement.... il ne m'a pas *désobéi!*...

— Non, sire..... M. de Rovigo lui a donné l'ordre de faire arrêter M. de Montrond, et non pas un *homme ayant un habit bleu, courant la poste à cent sous de guides, dans une calèche jaune*... Votre Majesté voit que je connais l'affaire.

— Beaucoup trop bien..... Je vous ai déjà dit cent fois que vous étiez *femme*, et que les femmes ne devaient pas se mêler des affaires de l'Etat.

Ma foi, sire, ce n'est pas qu'elles m'amusent, vos affaires, mais quand elles s'attachent à nos affections, à nous autres pauvres femmes; il faut bien que nous nous en occupions, même malgré nous... Il me regarda et marmotta quelques paroles que je ne pus entendre; puis il me dit :

Eh bien! que voulez-vous pour votre frère?

— Vous lui devez une réparation, sire..... car un roi doit toujours rendre plus qu'il n'a ôté... Pourquoi ne le feriez-vous pas préfet de police de Paris.... ou bien plutôt préfet de Paris?..... Croyez-vous qu'il aurait fait...

— Oh non! par exemple, s'écrie Napoléon avec une expression naturelle qui me fit presque lui pardonner son injustice envers mon Albert... Il marcha quelque

Je trouvai une foule d'amis dans le salon de service, qui tous voulaient me donner le bras pour m'aider à descendre l'escalier du pavillon de Flore... Le comte de Courtomer, qui précisément était de service, cherchait à lire sur ma pâle figure si j'avais réussi. Je lui fis un signe de tête affirmatif. Au même moment entra Duroc avec M. de Brigode, encore deux amis... Tous voulurent me servir d'escorte... Je me rappelai le feu d'artifice d'Aix... et, en voyant tous ces uniformes.... ces décorations et ces hommes ainsi *masqués*, car j'appelle cela une mascarade, une jeune femme qui semblait la mort se promenant pour prendre l'air... en vérité il y avait de quoi fâcher l'empereur. Je pris le bras de M. de Courtomer et de Duroc, et je descendis doucement avec eux cet immense escalier du pavillon de Flore, leur racontant sommairement la conversation que j'avais eue avec l'empereur... Aucun d'eux n'aimait le duc de Rovigo, et cette effroyable injustice faite à un homme de bien dans la personne de mon Albert les avait révoltés. Il était évident que mon frère était victime d'une machination profonde et méchante. Je pouvais la combattre; mais, hélas! ne savons-nous pas que le mal, toujours si facile à faire, devient une entreprise effrayante dans son résultat, quand il s'agit de le réparer?

CHAPITRE XIII.

Mon danger. — Inquiétude de mon frère et de mes amis. — Le docteur Portal. — Le bain. — L'évanouissement. — Madame Lallémand. — La robe de crêpe rose.—Les douleurs.—Arrivée de Junot.—Joie de la famille. — Alfred et Napoléon. — Joséphine et Constance. — Joie paternelle. — Albert. — Changement de Junot. — Récits de la retraite de Moscow. — Le maréchal Ney. — Le comte Louis de Narbonne. — *Sa frisure.* — Corvisart. — Le duc de Bassano. — Son courage. — Corvisart et Portal. — L'opium et les bains de viande. — Encore madame Lallemand. — Le docteur Kappeler. — Son talent et sa bonté. — Sa ressemblance *médicinale* avec Corvisart. — Junot, garde-malade. — L'insomnie. — La confidence. — Les larmes du brave. — La souffrance. — La lettre et la maîtresse. — Le changement d'adresse. — Noble action méconnue. — Flatterie *courtisanière*. — Le duc de Lafeuillade et Louis XIV. — Mes hommages à M. le dauphin. — La starostie de 1,200,000 fr. de rentes donnée à Davoust. — Fermentation de Paris. — Les calembourgs. — Colère de l'empereur. — Il est mauvais jardinier. — *Les grenadiers et les lauriers.* — *Les plats.* — La colonne. — Le tyran sur l'*échasse*. — Fond à vendre! — La petite armée. — La rue de l'Ouest. — Junot, Malet et Hulin. — Le gouvernement de Paris.

Chaque jour ma maladie prenait un aspect plus sinistre; mon frère, vraiment inquiet, ne quittait presque plus ma chambre. Ma faiblesse était tellement grande, que je m'évanouissais dix fois dans un jour. Enfin j'en vins au point [1] de ne pouvoir plus sortir de

[1] C'était une affection nerveuse produite par de violentes secousses. Cette affection avait choisi son siége dans le pylore, et un verre d'eau

ma chambre; c'était alors le docteur Portal qui me soignait. J'avais eu non seulement tous les premiers médecins de Paris, mais même de l'Europe, et sans aucun succès..... Un jour on m'avait couvert la poitrine de sangsues, et puis on m'avait mise dans un bain... Il était près de minuit; ce bain, cette saignée, l'épuisement d'une journée de souffrances, me firent tomber dans un évanouissement si profond, que, ne pouvant plus me soutenir dans la baignoire, je poussai un faible gémissement et je coulai dans le bain. Il n'y avait en ce moment auprès de moi que ma bonne Caroline, madame Lallemand, qui pressait presque tous ses momens auprès de moi, depuis que j'étais aussi mal... Ce qu'elle fit alors, je ne l'oublierai jamais, parce qu'il fallait une amitié bien forte et bien entière pour en donner la possibilité... On connaît madame la baronne Lallemand; sa taille de créole, souple et élégante comme un peuplier, mais sans force aucune... ses petites mains si délicates qu'on a peur de les froisser quand on veut les serrer, et ses bras, toute sa personne enfin, qu'on ne juge pas susceptible d'enlever un enfant..... eh bien! en me voyant couler dans l'eau, où j'allais étouffer, elle fut prise d'une telle terreur, qu'elle s'élance à moi, plonge ses bras dans la baignoire, me tire de l'eau, où j'étais évanouie, et le corps plus pesant conséquemment que si j'eusse été *éveillée dans la vie*....... et sans faire attention à une robe charmante robe de crêpe rose qu'elle avait, elle m'enlève dans ses bras, et me tire de la baignoire, où j'aurais péri sans elle !... Cet effort fait, elle tomba sans force à côté de moi sur le

sucrée était une chose qui ne me passait plus à l'époque dont je parle. J'étais presque étique et avec une fièvre continue. Cette horrible maladie dont Corvisart seul a trouvé le moyen de me guérir, ne l'a cependant jamais été entièrement. Je l'ai encore, et jamais elle ne sera guérie radicalement; mon voyage en Espagne en était la cause première.

tapis où j'étais moi-même pâle et mourante. Mes femmes qui étaient dans une pièce voisine accoururent au cri qu'avait poussé madame Lallemand, car son mouvement d'inspiration avait été si prompt, qu'il fut exécuté bien plus vite que je ne puis le raconter.

Je revins à moi, mais ce fut pour sentir combien je souffrais! A cette époque la vie m'était odieuse... Ma jeunesse était remplie par des journées de souffrances et des nuits de tortures, et ma patience ne pouvait plus comprendre le dégré supérieur... la résignation.

Ce fut alors que Junot arriva... Oh! ce fut une déchirante entrevue; lui me revoyait mourante, presque dans la tombe... et y descendant par des douleurs dont la violence était rapide, et dont l'effet, quoiqu'il le fût aussi, n'amenait pourtant la mort que lentement... Moi je le retrouvais non seulement changé, mais changé d'une manière alarmante... Il portait en lui une destruction morale... Je le connaissais si bien!... Je voyais dans son cœur... Je le lisais comme un livre!... Je lisais dans cette ame malade tout ce qu'elle avait souffert... tout ce qu'elle souffrait... tout ce qu'elle devait souffrir!... *tout!*... Oh non!... ma pensée n'allait pas à cette conclusion terrible!

Albert était entré nous deux...,. nos enfans étaient sur mon lit. Junot revoyait son Napoléon beau comme les amours de Guide..,.. Son Alfred maintenant frais, bien portant, l'honneur de sa mère enfin, en le présentant à son père qui l'avaient quitté si débile et si faible... Ses deux filles belles comme un ange, annonçait déjà ce qu'elle est devenue depuis, et notre bonne Caroline, cette amie qui faisait alors partie de la famille, tout cela était autour de lui, l'embrassant, lui baisant les mains, lui grimpant sur les épaules, lui donnant de ces joies qui inondent le cœur et le plongent dans d'ineffables voluptés.

Je n'ai jamais connu un être plus fait que Junot pour apprécier de pareils momens... Il les doublait lui-même pour moi, par l'effet que je voyais qu'il en recevait ; mais ce n'étaient plus que des éclairs qui jaillissaient de cette ame asssombrie..... Un poids immense s'était affaissé sur elle, et lui donnait une mort lente et torturée.

Quelques instances que je fisse auprès de lui, je ne pus rien obtenir... Il craignait, le pauvre ami, de me donner une peine de plus, il savait si bien que je partageais toutes les siennes! seulement une fois il me questionna avec un intérêt très marqué sur ma dernière conversation avec l'empereur... Je me donnai bien de garde de lui rapporter ce qu'il avait dit de l'ingratitude de ceux qui l'entouraient... Mais je lui demandai s'il s'était plaint des malheurs de la campagne...

— Jamais, me dit-il..... et pourtant l'exemple ne me manquait pas... Ce pauvre Ney, que tu sais n'être pas facile à vivre dès qu'il s'agit d'obéir, et c'est pour l'empereur comme pour un autre, est celui de nous qui, en supportant la souffrance avec le plus de courage, a témoigné le moins de patience... Au surplus il a peut-être le droit de parler, car indépendamment de sa belle bataille de la Moscowa, il a été sublime dans la retraite... Sa conduite est au-dessus de tout éloge.

Mais une louange qui m'allait au cœur lorsque Junot me la faisait remarquer, c'était celle que méritait mon ami le comte de Narbonne. Il fit l'admiration de tout le quartier-général pendant la retraite entière. Toujours habillé comme pour aller aux Tuileries, *pas de redingotte*, pas de manteau, toujours coiffé, poudré, il était vraiment étonnant; et puis son charmant esprit aussi vif, aussi aimable, me disait Junot, que s'il eût été dans mon salon ou dans celui de M. de Talleyrand... Junot me disait aussi qu'un homme qui l'avait toujours

étonné relativement à ce courage de sang-froid de tous les momens, c'était le duc de Bassano [1] !... Le duc de Bassano n'a quitté l'empereur que rarement pendant tout le temps qu'a duré sa charge de secrétaire d'Etat et de ministre des affaires étrangères, et il était aussi calme au milieu du feu où il se trouvait quelquefois, que s'il eût été devant la table des délibérations au conseil d'Etat.

Corvisart venait de revenir; Junot, au désespoir de me voir dépérir chaque jour, malgré tous les efforts de l'amitié, de l'amour et de toutes les affections dont j'étais entourée, demanda à Corvisart de me venir voir. Il n'était pas mon médecin... En apprenant que c'était Portal qui me soignait, il fit un mouvement de tête... Il n'aimait pas la manière gothique et surannée avec laquelle il soignait; la médecine avait de grands progrès, et les docteurs de l'âge de Portal étaient demeurés stationnaires. Je devais être une nouvelle preuve de la pensée de Corvisart..... Comme il avait de l'affection pour moi, aussitôt qu'il apprit que j'étais aussi mal, il vint me voir.

En m'apercevant, il recula... c'était une ombre qu'il avait devant lui... Il était dur habituellement avec ses malades, mais ce jour-là, ce ne fut pas le malade qui reçut l'explosion... ce fut le médecin. Portal était là... c'était une espèce de consultation. On se rappelle la figure hâve, maigre surtout, du docteur Portal; dans le moment dont je parle ici, il était de deux teintes plus livide encore.

— Et je vous prie, monsieur, lui dit Corvisart, qu'attendiez-vous pour faire suivre un traitement à cette

[1] Le duc de Bassano a prouvé plus récemment encore combien on peut allier les deux qualités d'homme de *sabre* et d'homme d'État, lorsqu'il fut attaqué en Suisse dans le château d'Alaman, appartenant à M. le comte de Sellon, dans l'année 1817.

malheureuse femme?... Attendiez-vous, je vous le demande, qu'elle fut cousue dans son drap mortuaire, et couchée dans sa bière?... Ma foi! écoutez donc, il fallait même commencer à ce compte-là... monsieur!... Et sa voix sonore et profonde faisait retentir la chambre... Monsieur!... savez-vous bien que c'est un assassinat!!... et une femme de 26 ans encore... Monsieur! je le répète... c'est une indignité.

Madame Lallemand voulut le calmer; il lui répondit assez durement, comme à tout le monde au reste... Enfin, après m'avoir questionnée, palpée, secouée, il se mit à hocher la tête et à se promener en silence et l'air soucieux Tout-à-coup il s'arrête devant Junot.

— As-tu confiance en moi?

— Comme en Dieu.

— Bien vrai?...

— Sur mon honneur..... Corvisart serra la main de Junot... Tu remplaceras ce pauvre Lannes dans mon cœur, dit Corvisart; tu es comme lui un loyal et brave garçon... Oh! pourquoi donc est-il mort...!

Toutes les fois que Corvisart parlait du duc de Montebello, il s'attendrissait..... Il était ami de la maison Gheneuc, et avait connu la duchesse et son frère aussi jeunes que nos enfans l'étaient alors, et leur était attaché avec une amitié bien rarement aussi sensible et aussi forte.

Eh bien! poursuivit-il puisque tu as confiance en moi, il faut faire exécuter ce que je vais prescrire.

Il ne faut pas que la duchesse mange *du tout*...... Quand je dis *du tout*, c'est une diète absolue... Puisque cet estomac ne veut *rien*... eh bien! il ne faut *rien* lui donner [1].

[1] Cette défense *de rien manger*, *rien avaler*, consistait dans une rigueur très-grande relativement aux alimens. J'en avais l'horreur moi-même; mais Corvisart entendait par RIEN — RIEN en effet. Je demeurai donc

— Ah! mon Dieu! s'écria madame Lallemand, que cette pensée de diète absolue faisait croire à l'anéantissement... à la mort.... ah! mon Dieu!.... mais elle va mourir!

Corvisat se retourna de son côté, et quand il vit ce joli visage, ces beaux yeux bleus brillans comme deux saphirs au milieu de leurs larmes, et tout l'ensemble gracieux de sa personne, il ne put d'abord lui dire la parole amère qu'il avait sur les lèvres, il sourit même à cette charmante vision... Mais les mouvemens doux lui étaient étrangers, et il ne pouvait long-temps retenir sa mauvaise humeur :

— Etes-vous donc médecin, dit-il avec une intonation de voix inimitable?... Ah! si vous êtes ici pour *faire la bonne femme*, je ne me mêle de rien!...

La bonne Caroline fut d'abord émue de cette algarade si hors de propos.... mais ensuite elle savait que cet homme était un dieu parmi les hommes, car il pouvait donner la vie.... ou rappeler du dernier degré de péril un malade confié à lui, et certes j'étais bien arrivée à ce dernier degré... Ses ordonnances furent strictement suivies... Le onzième jours, j'essayai de manger de la crême de riz....... j'eus un affreux vomissement. Corvisart avait voulu être auprès de moi pour juger de la crise; il fit une laide grimace quand il vit que tout ce qu'il avait tenté était nul; il fut à Junot, et lui dit:

— Mon ami, ta femme est très mal... les sources de

onze jours sans avaler une cuillerée d'eau sucrée, quelquefois je me sentais MOURIR... Alors la sueur froide inondait mon front, tout mon visage... C'était l'agonie!.... mais une agonie vivante... ah! que j'ai souffert!.... Pendant ce temps je prenais des bains de viande, c'est-à-dire qu'on me mettait dans une de ces baignoires de cuivre appelée *Sabot*, dans laquelle on mettait des pieds, des fraises de veau, une foule de viandes mucilagineuses;...... tout cela cuisait, et moi l'on me plongeait là-dedans pour que l'épiderme absorbât de la *nourriture!*... C'est ainsi que j'ai parcouru ces onze jours... Oh! que j'ai été patiente dans de pareilles tortures!....

Une chose caractéristique de la nature de Junot, c'était une grande disposition au sommeil; cela était au point de s'endormir même en lieu qui lui plaisait...... Cette disposition n'était pas changée à son départ pour la Russie; aussi lui dis-je en plaisantant que le métier de garde malade était le plus mauvais qu'il pût choisir.. Il me sourit tristement... et la nuit je fus bien surprise lorsque chaque fois que la pendule annonçait l'heure marquée pour mes potions, il se soulevait et demandait doucement:

— Laure, dors-tu?...

Et sa voix était claire, et sans ce timbre voilé que lui donne le sommeil... Les premières fois je ne fus que surprise et touchée, je crus que ma maladie lui donnait une inquiétude qui rendait son sommeil plus léger..... mais ensuite je fus alarmée pour lui-même: non seulement il ne dormait plus [1]... mais les heures qu'il passait ainsi veillant étaient terribles.... Une nuit, il me croyait endormie, je l'entends soupirer profondément, et ce soupir était douloureux....... il venait d'une âme brisée..... Il soupira encore.... puis encore.... enfin il pressa sa tête contre le traversin, et j'entendis un gémissement qui me traversa le cœur, car il fallait que le sien fût bien malheureux... Je l'appelai deux fois sans qu'il me répondît...

— Junot, lui dis-je, tu souffres, et tu souffres dans le cœur... pourquoi ne viens-tu pas à moi?

Il était toujours silencieux; je me levai et je fus moi-même à son lit... La lampe d'albâtre donnait peu de lumière, mais en m'approchant pour l'embrasser, je sentis son visage couvert de larmes...

— Toi pleurer, m'écriai-je... *pleurer,* mon Dieu!...

[1] En effet, il m'écrivait de Thorn, 11 janvier 1803 : Il est quatre heures du matin; JE NE DORS PAS, et je me relève pour t'écrire.

et que peux-tu avoir, mon ami bien-aimé, pour *pleurer*?

Et je le serrais convulsivement contre moi..... Je ne pouvais pas *pleurer* moi..... j'étouffais... j'étais tombée à genoux sur l'estrade du lit, et là j'éprouvai une telle douleur, que je crus mourir...

— Voilà ce que je craignais, dit-il en me relevant... Ma pauvre Laure! et comment veux-tu supporter le poids de mes peines dans l'état où tu es?..... pauvre amie!...

— Mais à présent je sais que tu souffres... je le sais comme jamais je n'aurais cru le savoir, mon Dieu!..... Oh! qu'il faut que la plaie soit douloureuse!... Dis..... dis-moi ce que tu as, mon ami...

Hélas! je le présumais bien ce qu'il avait!... mais je voulais l'entendre de lui...

Il me dit *tout*... Ce fut alors que j'appris pour la première fois l'histoire de Smolensk, celle du retard du corps d'armée, et enfin les terribles bulletins!... Mais tout cela n'était RIEN encore... une dernière blessure plus envénimée que le reste, avait rendu les autres incurables comme elle. Voilà ce qui avait détruit le sommeil....... ce qui plaçait le malheureux dans un désert horrible, au milieu de la vie la plus civilisée et la plus élégante; il était incessamment aux prises avec cet ennemi qu'on lui avait jeté au cœur comme une pâture empoisonnée; le souvenir de ces bulletins creusait dans l'ame tous les jours davantage, en y versant comme des gouttes d'eau-forte. La souffrance devenait à tous les momens plus insupportable...

— Et tu ne me parlais pas!... à moi!... ta plus sûre, ta meilleure amie!...

Il me rapprocha de lui, et posant sa tête sur mon épaule, il pleura... Ses larmes étaient brûlantes..... On sentait qu'elles devaient corroder ses joues... dessécher ses paupières....... Je pleurai avec lui, et il souffrit

moins..... Je lui demandai s'il avait vu l'empereur en particulier..... il me dit que oui; que Duroc, dont l'amitié avait été celle d'un frère dans toute cette affaire, avait même parlé à l'empereur du changement de Junot, et de son changement depuis les bulletins... L'empereur n'avait rien répondu, et lorsque Junot l'avait vu, il avait été excellent pour lui....... lui avait même parlé avec une sorte de confiance qui était peu en accord avec tout ce qui s'était passé... Junot, en me racontant cette entrevue qui avait eu lieu l'avant-veille, me disait qu'il était lui-même étonné qu'elle ne lui eût fait aucun bien...

— Et sais-tu pourquoi? ajoutait-il avec une expression sombre qui allait maintenant à sa belle physionomie... c'est que la vérité *seule* parle au cœur et en est comprise..... En me disant qu'il m'aimait encore..... l'empereur n'était pas vrai...

Et le malheureux se rejeta dans mes bras, et pleura avec désespoir.

La nuit fut terrible; j'oubliai mes douleurs pour ne plus sentir que les siennes... Je le pris avec la douceur qu'il faut mettre à soigner un être malade... J'essayai de lui parler sur tous les tons... car il comprenait peu celui de la raison, son sentiment pour l'empereur était de la passion... Il fallait lui parler sa langue... Oh! qu'il souffrait! qu'il souffrait! lorsqu'il répétait : Il ne m'aime plus!...

Alors il me prenait dans ses bras, il baisait mes mains, mes yeux, me dévorait de caresses, et me répétait :

— Mais tu m'aimes toujours, toi? tu m'aimes, car, vois-tu, je n'ai que toi pour me consoler, et puis mes enfans..... J'ai perdu ma mère..... je n'ai plus que toi pour m'aimer... Aime-moi toujours, ma Laure... Mon

Dieu! mon affection est si dévouée pour qui la possède!...

Je parlai à mon frère le lendemain matin, de cette nuit terrible, et que cependant je bénissais, parce qu'elle m'avait enfin donné le droit de lui parler de ses peines, et de l'en faire parler....... Il pouvait mourir de cette contrainte..... J'en vis la preuve le lendemain... Il venait à toute heure dans ma chambre pour renouer l'entretien de la nuit... il me disait en se couchant à mes pieds, et posant sa tête sur mes genoux :

— A présent je n'ai plus cette douleur qui m'empêchait de respirer... Tu es toujours mon ange!... pourquoi donc ne voulais-je pas te parler?... que j'étais insensé!... toujours toi... toujours toi, ma Laure!...

— ... *Même quand je m'appelle Li..e.*

Et alors il rougissait, mais il riait aussi... et me disait : — Tu sais bien que je n'ai *aimé personne* au monde comme je t'ai aimée, ma Laure ; tu sais que je n'aime personne comme je t'aime... et que je n'aimerai jamais maintenant comme je t'aimerai... Car, en vérité, je crois que c'est comme le jour où je t'ai demandée à ta mère !... ou je t'ai demandé à toi-même si tu voulais de moi pour mari... Te rappelles-tu ces momens-là?... N'est-ce pas qu'ils sont de ceux qui jamais ne s'oublient ?...

Et si Albert entrait au milieu d'une de ces conversations-là, alors nous devisions des heures entières sur le temps d'autrefois... nous y retournions par la pensée... Nous étions heureux par le souvenir, parce que celui-là n'a rien d'amer, il était pur, et ses joies étaient notre bien... elles étaient là, et nous pouvions jouir ; le souvenir n'avait pas de regret...

Cette histoire du changement de noms, que j'ai indiquée plus haut, mérite d'être racontée; elle est de 1812.

Junot, étant pour peu de temps à Paris, obtint de l'empereur la permission d'aller en Bourgogne, voir son père, mais seulement pour 15 jours... Il part, et selon sa promesse, il m'écrit en arrivant et fort exactement pendant son séjour à Montbard. Quatre jours avant son retour, je reçois une dernière lettre de lui... J'étais dans mon lit, et madame la baronne Lallemand était en ce moment assise auprès de mon chevet.

— Comment se porte le duc? me demanda-t-elle en apercevant une altération assez visible sur ma figure.

— Oh! fort bien... seulement il a été un peu dérangé dans sa correspondance, et il s'est trompé d'adresse.

— Comment cela?

— Je lui montrai l'adresse, qui était bien la mienne..... mais j'ouvris la lettre, et je lui fis voir le commencement.

« Je serai à Paris jeudi prochain, ma chère Li...e. »

Nous nous regardâmes, Caroline et moi, et puis nous nous mîmes à rire; mais je ne riais pas *de franc jeu*... Je continuai la lecture de la lettre... elle était compromettante sans être tendre.... je n'aurais pas voulu en recevoir une semblable... Du reste la différence du style pouvait être appréciée par la dame, car il était probable qu'elle avait ma lettre; je fus au moment de lui envoyer la sienne, comme plus tard je lui en ai renvoyé plus *de cent*.... mais alors c'eût été une méchanceté, tandis que l'autre action est celle de ma vie peut-être où j'ai montré le plus de générosité de cœur... Elle a été méconnue, cette générosité, et cela m'a rendue peu bonne, s'il faut le dire, pour cette personne... Ne savoir pas reconnaître une noble action, c'est se déclarer inhabile à la faire.

Mais qui fut bien *pantois*? ce fut Junot..... Il avait

déjà appris la mésaventure de ses deux adresses, et il en était assez embarrassé... bref, il y eut pardon complet de ma part... Je lui remis sa lettre et lui demandai la mienne, que je ne voulais pas perdre. Il me la promit, mais ne la voyant pas, j'insistais toujours... enfin il me dit en m'embrassant et me rapprochant bien près :

— Tu ne comprends pas pourquoi je ne t'ai pas donné ta lettre?

— Non.

— Comment! tu aurais voulu la lire après qu'elle avait été lue par une autre personne?

— Oh non!... Et je le compris alors... Il y avait des trésors d'affection dans cette âme-là... mais des trésors d'affection surtout pour la manière de sentir et de le rendre à ceux qu'il aimait vraiment. Je ne conçois pas comment Napoléon pouvait ne pas regretter un tel ami, au point de ne pouvoir se consoler de sa perte. Il ne pouvait l'aborder avec tranquillité lorsqu'il était absent quelque temps et le revoyait... C'était une émotion vive et profonde qui s'épanchait dans le regard, dans la parole, dans l'expression de toute la physionomie de toute sa personne. On ne *feint pas l'émotion*, ou bien alors on est complètemeut ridicule... La flatterie *courtisanière* s'arrête *là*... elle ne peut imiter ce qui *est vrai*... M. de Lafeuillade, qui faisait état d'aimer[1] Louis XIV avec une *profonde amitié*, comme on disait dans ce temps-là, ayant obtenu un congé dans je ne sais plus quelle campagne, monta à cheval

[1] C'est une chose assez remarquable que cette expression employée souvent alors en parlant au roi. On lit dans Bussy-Rabutin, qu'il disait à Louis XIV : Votre Majesté sait combien je l'aime... mon *amitié* pour elle durera toujours, etc... Dans madame de Sévigné cela se voit aussi... Il serait fort à désirer qu'une personne instruite fît un travail sur la différence *de voir*, *de penser* et *de sentir* de ce temps-là au nôtre.

et vint à Versailles à franc étrier, fut chez le roi et lui dit :

« *Il y en a qui viennent pour voir leur maîtresse, leur femme, leurs enfans... moi, sire, je suis venu pour voir Votre Majesté, et je repars à l'instant même.* »

Et en quittant le roi, il ajouta par une recherche extrême :

« *Oserais-je prier Votre Majesté de faire agréer mes humbles hommages à M. le dauphin?* »

Louis XIV fut touché de cette démarche, et dit le même soir au dauphin, avec un air de satisfaction presque aussi coquet qu'aurait pu l'avoir une femme vis-à-vis d'une rivale :

« *Je suis chargé de vous faire des complimens.* »

C'est un trait certes bien calculé pour faire effet..... Il n'y a rien de comparable surtout *aux hommages pour M. le dauphin.* Voilà une chose que Junot n'aurait même pas imaginée... Mais en revanche, il pleurait avec son âme virile et courageuse ; et une larme de tendresse de cet homme-là est plus lourde dans la balance de l'affection que toutes les démarches comme celle que je viens de citer.

Napoléon, je l'ai dit bien souvent dans ces Mémoires, avait, comme tous les souverains, la passion d'être aimé. Et, chose étrange, il ne faisait en général rien pour les hommes qui lui étaient les plus dévoués par le cœur, autrement qu'en leur donnant des récompenses toutes matérielles... comme si un seul mot de l'âme allant à l'âme, ne payait pas plus les fatigues et les peines de telles gens, qu'une starostie tout entière valant douze cent mille francs de rente, comme celle qu'il donnait à Davoust, qui ne l'en aimait pas plus. L'empereur avait, à cet égard, de bien étranges manières de voir et d'agir, et pourtant lui-même devait alors savoir ce que c'était que la souffrance ; car il y

avait à cette époque une fermentation sourde dans Paris qui lui donnait une vive inquiétude, et que, malgré toute sa grandeur de pensée, il ne pouvait cacher à ceux qui le connaissaient bien. Lorsque l'impératrice Joséphine était à côté de lui sur ce siége rembourré d'épines qu'on nomme un trône, il lui racontait une partie de ses souffrances quand son cœur était trop plein. Alors la part humaine était faite ; il pouvait sourire, car il avait pleuré. L'homme avait incliné son front superbe devant la douleur... Il pouvait le relever, et laisser croire qu'il la bravait... comme s'il est sur la terre un homme qui dénie sa puissance! Mais ici, avec Marie-Louise, il lui fallait toujours être dans une sorte de représentation. Il lui fallait songer à dérober un nuage qui passait sur son front : car, pensait-il, elle peut l'écrire à son père, et cette famille qui me hait, rirait peut-être en apprenant que mon tour est venu, à moi aussi, de souffrir et de craindre... Duroc a seul connu ce qu'il a souffert dans cette année de 1813, c'est à-dire au retour de Russie... Junot avait aussi la clef de ce caractère impénétrable pour tout autre peut-être que ceux qui l'avaient connu comme moi et lui dès sa première jeunesse, ou, comme Duroc, en le voyant à toute heure et dans tous les momens. Je le connaissais aussi, moi, et cette dernière conversation, qui est en effet la dernière de ce genre que j'aie eue avec lui, m'a révélé combien son âme souffrait, et combien elle souffrait en raison du grand changement qui s'était opéré en lui depuis une année... La gloire, et la gloire heureuse, le soutenait jusque là. Une fois que la fortune a délaissé la conduite de son char triomphal, alors tout a marché en déviation, parce qu'il n'avait pas prévu ce cas, et ne savait pas se conduire lui-même.

Une chose, par exemple, qu'il ne pouvait dissimuler, c'était la douleur que lui causaient toutes les cari-

catures, les bons mots, les calembourgs de la ville de Paris. Il aurait dû en rire, mais bien loin de là, ils l'affectaient profondément. Un jour on trouva placardé sous l'un des aigles du côté des Tuilleries, au bas de la colonne, un quatrain contre l'empereur qui était vraiment épouvantable. Le duc de Rovigo, qui, ainsi que je l'ai dit, avait véritablement de l'amitié pour Napoléon, fit faire des recherches sur le quatrain. Impossible de découvrir l'auteur... Le lendemain, le quatrain reparut à la même place. Les agens de police l'enlevèrent de nouveau, et firent le guet tout le jour autour du monument. L'empereur n'avait pas seulement, comme on le sait, la police du ministère ; il en avait malheureusement bien d'autres qui lui faisait un mal réel, non seulement moralement, mais matériellement. Il fut instruit.... lut le quatrain, et manda le duc de Rovigo, contre lequel au reste il avait une humeur dont il était facile de s'apercevoir depuis le retour de Russie, à cause de l'affaire de Malet. L'empereur n'a jamais pardonné à M. de Rovigo, ni à M le baron Pasquier, d'avoir laissé avilir la majesté impériale dans ses ministres, en se laissant ainsi traîner en prison comme de *vrais gobe-mouches*, ainsi que lui-même les avait appelés. Cette humeur avait été bien plus forte contre le pauvre Frochot, pour son empressement à reconnaître la mort de l'empereur ; et, pour dire la vérité, il ne lui avait pas fait une longue oraison funèbre.

Quant au ministre de la police, il ne lui avait pas retiré son ministère, parce qu'alors il n'avait pas oublié toute raison au point de s'abandonner à un ennemi qui, lui aussi, n'oubliait jamais une injure... Rovigo était donc toujours ministre de la police ; mais aussi l'empereur le menait-il assez durement pour lui faire quelquefois regretter (lui-même me le dit le matin du jour dont je parle) que le petit sergent du gé-

néral Guidal n'eût pas fait son office et ne l'eût pas tué.

— Quest-ce à dire monsieur? lui cria l'empereur du plus loin qu'il le vit..... qu'est-ce à dire? Faut-il donc que je sois insulté par des misérables qui se jouent de ces autres misérables que vous payez pour surveiller les malfaiteurs, et qui, Dieu me pardonne! se liguent avec eux!... Faut-il que j'aie vécu jusqu'à aujourd'hui, poursuivit-il en frappant du pied et entrant dans un de ces accès de colère qui lui étaient bien funestes, pour m'entendre appeler tyran et buveur de sang..... pour m'entendre bafouer d'un autre côté par cette canaille qui ne sait mordre le cerf que lorsqu'il est à bas... qui n'approche du sanglier que lorsqu'ils ne craignent plus le coup de boutoir.

Et il frappait du revers de la main droite un petit paquet de papiers dans lesquels le duc de Rovigo reconnut par-dessus tous le fatal quatrain de la colonne.

Dans le fait, il était aussi effroyable dans les images qu'il présentait, qu'injuste dans son application à Napoléon. Jamais il n'y eut un homme moins tyran que lui, et surtout moins *sanguinaire*. Il était bon même. Il n'était pas sensible... mais il avait de la bonté dans l'exercice habituel de la vie... il avait même de la sensibilité plus que je n'en ai vu à aucun homme pour son fils. Cette adoration profonde, ces larmes dont il baignait le visage de son enfant, ces larmes-là avaient une source dans l'âme, et cette source ne peut exister sans une sensibilité qu'on ne peut mettre en doute.

Voici les vers :

Tyran juché sur cette échasse,
Si le sang que tu fis verser
Pouvait tenir en cette place,
Tu le boirais sans te baisser.

Cette image de l'empereur tout en haut de la colonne,

entouré dans cette place Vendôme par une enceinte de maisons qui, dans le fait, la ferme comme un lieu tout exprès pour contenir, comme aurait pu faire le Dante, ce breuvage imposé à un grand criminel par l'une des rêveries du poète ; il y a une grandeur fantastique dans ces quatre vers qui me frappa d'une fâcheuse impression la première fois qu'on en parla..... L'empereur en fut douloureusement saisi, et il répétait toujours :

— Un tyran !... moi !... un tyran !... et sanguinaire encore !.... Ils verront, ils verront plus tard..... Ils en auront du sang [1].... ils en auront plus qu'avec moi, et ils l'auront sans gloire...

Une des choses qu'il était aussi très contrarié de voir circuler dans Paris, c'étaient des calembourgs de toutes les sortes, de toutes les couleurs, qui étaient redit dans tous les carrefours et parfaitement compris par le peuple de Paris, naturellement spirituel. Où était le temps où Brunet avait passé vingt-quatre heures en prison pour avoir répondu dans Cadet-Roussel, maître de déclamation, tandis qu'il mangeait des noix et jouait avec les coquilles : *Je fais des péniches* ?...

Maintenant l'empereur pouvait juger lui-même que l'esprit avait fait de grands progrès dans la civilisation de la pensée et dans sa manifestation, vraie liberté, vraie source de tout bien, comme peut-être de tout mal, mais évidemment plus importante dans le premier effet. La pensée est la reine du monde. L'entraver, c'est bouleverser tout ordre, déranger tout équilibre, c'est donner des fers à qui doit nous régir, et dès lors plus d'harmonie.

Ces calembourgs étaient du reste fort spirituels. Mil-

[1] Quelle prédiction !... et le mot est littéralement vrai...

lin, mon ami, et je puis dire l'un de mes plus chers et de mes plus intimes, m'apportait toutes ces choses, et j'en riais quelquefois en secret, car Junot n'aurait pas entendu raillerie, et M. de Narbonne avait une telle loyauté chevaleresque dans le caractère, qu'il aurait brûlé tout ce qu'il aurait trouvé dans ce genre là, au lieu de me l'apporter, et surtout d'en rire...

Une fois déjà, en 1809, lorsque tous les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, les princes d'Allemagne, et toute cette foule de reines, de princesses, étaient venus balayer de la queue de leur manteau royal *la poussière du vestibule impérial*, alors, un jour, on vit appliquer sur le mur du château des Tuileries qui regarde la cour, une immense affiche, sur laquelle les lettres avaient un pied de haut, et qui disait ce peu de mots : *Fonds à vendre..... pas cher..... fabrique de sires...*

Un semblable était du côté du jardin ; le calembourg, le jeu de mots, ce que vous voudrez, était joli, mais l'empereur ne le trouva pas ainsi. Les ordres les plus sévères furent donnés, comme on peut le penser, pour trouver le coupable, mais JAMAIS on n'a pu le découvrir.. C'est bien extraordinaire.

En 1813, les calembourgs revinrent encore se faire voir sur les murs de la demeure impériale ; ici la colère de l'empereur n'eût plus de bornes. Il lui fallut supporter alors, me disait M. de Narbonne, tout le poids de cette immense infortune..... de son premier et terrible désastre, de ce malheur, grand comme tout ce qui l'avait précédé, car il semblait que cet homme devait tomber autrement qu'un autre.... et cependant il lui fallait encore souffrir les morsures de mille insectes, de reptiles que son soleil avait fait fuir, et qui reparaissaient aussitôt qu'un nuage le voilait.... et ces

morsures étaient d'autant plus vives que c'était le ridicule qui était leur venin... et en France il est mortel... L'empereur le savait bien.

L'un de ces calembourgs disait qu'il était *mauvais jardinier.... car il avait laissé geler ses grenadiers et flétrir ses lauriers...*

Et puis un autre était un dialogue entre deux hommes qui passaient sur le Carrousel.

— Monsieur, pourriez-vous me dire quelles sont les statues que je vois sur ces pilastres?

— Oui, monsieur, ce sont des Victoires.

— Ces femmes-là !

— Oui, monsieur.

— Monsieur, je vous demande pardon; des Victoires n'ont jamais eu cette tournure-là... Des Victoires!.... que diable, monsieur, venez-vous me conter là?

— Mais ce qui est, monsieur, et puis tenez.... vous voyez bien que ce sont des Victoires, *elles tournent le dos à Napoléon...*

Et puis encore:

— Venez ici monsieur.... allons, ne pleurez pas.... qu'avez-vous fait de ces quatre cent mille petits soldats que je vous ai donnés pour vos étrennes, il *n'y a pas encore un an?* Où est-elle cette armée? *Je l'ai,* papa... *je l'ai* (gelée).

Celui-ci est le moins spirituel, et celui qui, selon moi, fait le plus mal...... Il y a toute une profondeur d'abîme dans ce seul mot : *il n'y a pas encore un an!*

Et Napoléon sentait tout cela comme autant de lames ardentes qui lui traversaient le cœur.

— L'empereur a perdu toute son argenterie, disait un autre, mais en revenant en France il a été tout étonné de retrouver tous *ses plats* au sénat...

Et malheureusement tous ces mots devenaient populaires, ils circulaient avec une effrayante facilité. Un jour Junot rentra avec la figure toute bouleversée. On construisait alors du côté du Luxembourg; il avait été voir quelqu'un de sa connaissance, rue de l'Ouest. En entrant dans la rue de l'Ouest même, il aperçoit sur une charpente de construction un mauvais placard écrit à la main, et dans lequel se trouvaient en dix lignes les plus grossières inventions sur l'empereur.

— Mon Dieu! me dit-il en tombant accablé sur une chaise, mon Dieu!.... est-il possible que le peuple de Paris soit ingrat à ce point envers l'empereur! lui qui ne s'occupe que de son bonheur!.... qui lui donne le pain presque pour rien, qui embellit cette ville ingrate, de telle sorte qu'on vienne lui apporter en tribut les richesses du monde!..... et c'est elle! elle, qui agit en ennemi envers celui qui est son bienfaiteur! Le général Hulin était à cette époque commandant de Paris, ayant sous lui l'adjudant commandant Doucet. Junot était toujours gouverneur de Paris; mais depuis 1810, depuis la guerre d'Espagne et celle de Russie, comme il était presque toujours absent, il fallait que le pouvoir exécutif fût dans plusieurs mains.... Combien j'ai loué Dieu qu'il fût en Russie à l'époque de l'affaire de Malet! le misérable, connaissant le caractère de Junot, comme au reste il connaissait celui d'Hulin.... il aurait commencé sans autre préambule par le tuer. C'était un homme à ôter de son chemin, car il ne fallait pas songer à le gagner, ni à lui imposer par un grossier mensonge... De toute cette division de pouvoir, il résultait que le gouvernement de Paris n'existait plus, que tout était bouleversé dans son administration, et que la surveillance intérieure de Paris était mal entendue, et surtout mal faite comme exécution. Les deux autres autorités *parisiennes* se rejetaient mutuellement sur

leur confiance dans le gouvernement de Paris, et, de fait, le gouvernement de Paris n'était plus qu'illusoire [1].

[1] Lorsque Junot était gouverneur de Paris, en 1807, par exemple, en 1808, il avait sous ses ordres plus de soixante mille hommes ; il commandait presque jusqu'à Tours !... On voit qu'il était important pour une personne que j'ai désignée de l'avoir dans ses intérêts en cas de mort de l'empereur.

CHAPITRE XIV.

Kutusow et *Morosow*. — Ce que sont devenus les 400,000 hommes composant l'armée de Russie. — Nuit désastreuse de la Bérésina. — Ney toujours brave. — Avenir effrayant. — Blessures. — Le général Valence. — Douces émotions. — Incrédulité. — *L'empereur vous aime.* — Doutes. — M. de Narbonne et Junot. — Lettres de l'empereur. — Récit. — Correspondance de Berthier. — Madame Diwoff. — Extraits de lettres. — But que je me propose en écrivant ces Mémoires.

Tandis que Napoléon commençait à éprouver en France que le peuple garde peu le souvenir de ce qui est fait pour lui, les Russes chantaient bien haut leur chant de victoires. Ivres d'un dénouement auquel ils étaient loin de s'attendre, et qu'en effet le hasard amena presque seul, ils ne remarquèrent seulement pas que leurs trophées étaient composés de cadavres, et ne reposaient que sur des bases fragiles. La jactance moscovite feignit de ne pas reconnaître la part *du temps*, cet immense auxiliaire, quoique le peuple de Russie dît vulgairement alors, que ce n'était pas le général Kutusow qui avait détruit l'armée française: c'est le général *Morosow (la gelée.)*

Junot était profondément triste lorsqu'il parlait des

qui exécutaient les volontés de celui devant qui tout fléchissait, que leur en revenait-il?... Quel charme trouvaient ces malheureux à avoir à Paris des maisons somptueusement meublées, pour expirer de froid et de besoin, quel que fût leur rang civil et militaire, dans les plaines de Borisow, ou sur la berge de Weselowo[1]?... Tous le comprenaient; quelques-uns, mais le petit nombre, le sentaient, mais en silence; on verra bientôt que ceux qui souffraient autant ne l'éprouvaient pas également, et surtout *ne le démontraient* pas... Seulement il devait bientôt venir une heure de deuil suivi d'autres deuils et d'éternels revers, frappant sur les familles, les décimant en abattant leur chef ou leur jeune héritier... Oui, il vint un temps où le vêtement de deuil semblait être la couleur nationale!... et pour moi cette heure n'était pas éloignée.

Junot souffrait cruellement de ses blessures depuis son retour de Russie... La dernière surtout, qu'il avait reçue en Espagne dans l'hiver de 1811, fut d'un effet terrible sur son organisation. Il s'y joignit un renouvellement de souffrance pour une autre blessure reçue en Italie à *Lonato*. Cette blessure lui ouvrait le crâne... elle avait laissé un sillon tellement profond, qu'on y pouvait mettre un doigt couché en travers. Cette cicatrice fut si long-temps à se refermer, que le général Bonaparte la rouvrit en voulant plaisanter, près de six mois après qu'elle fut fermée... J'ai mis tous ces détails, quoique j'en aie parlé dans mon Ve volume, parce que la dernière de ces blessures a probablement

[1] Village où se réunirent les débris de tous les corps... Junot y fut long-temps même avant la retraite de l'armée... Weselowoo est le lieu où l'on a passé la Bérésina. C'est à Borisow que se réunirent les deux armées russes qui venaient, l'une du golfe de Livonie, l'autre de la Finlande suédoise. Cette réunion prouve combien Napoléon était mal informé des mouvemens de l'armée russe. Cela répond à ce que j'ai dit dans les précédens volumes.

attaqué les fibres du cerveau et remis en désordre tout l'équilibre cérébrale... Junot, sans avoir rien perdu de ses facultés intellectuelles, était dans un état étrange... il était souvent dans une somnolence très-marquée pendant le jour, et la nuit ne lui amenait aucun sommeil... C'était bien douloureux à voir... Un jour il était près de ma chaise longue avec mon frère, Duroc, et le général Valence... J'avais remarqué que ce dernier avait une profonde affection pour Junot, surtout depuis le retour de Russie... je lui en savais gré, et je lui ai voué pour le motif qui avait amené cette amitié une grande reconnaissance. Ce fut Duroc qui me le dit. — Ce jour-là, comme nous étions tous réunis, on annonça M. de Narbonne, arrivé depuis quelques heures seulement; il s'empressait de venir auprès d'une de ses amies les plus chères. Junot fut à lui et se jeta dans ses bras, puis l'amenant à moi :

— Voilà, me dit-il, non seulement un ami, mais un noble frère d'armes!... et il lui serrait cordialement la main.

Après le premier étonnement douloureux que M. de Narbonne éprouva de mon affreux changement, il regarda autour de lui, et me voyant entourée de Junot, d'Albert, de Duroc, enfin d'amis bien chers, il reprit la main de Junot et l'interrogea du regard, ignorant si j'étais instruite.

— C'est toujours de même, mon digne ami, lui dit Junot, dont la physionomie changea aussitôt [1]. Oui, je souffre comme je souffrais là-bas... et voilà une douleur peut-être encore plus vive.

Et me prenant dans ses bras, il posa sa tête sur mon épaule et il pleura!... Dans ces momens, il me faisait un mal affreux!... Jamais, depuis que nous étions mariés,

[1] Il avait tout confié à M. de Narbonne en Russie.

je ne l'avais vu pleurer qu'une autre fois, et dans une circonstance terrible.... Oh! il fallait qu'il souffrît bien !...

— Junot, Junot! lui dit Duroc d'une voix forte, tu es injuste envers l'empereur... il t'aime toujours... oui, je te jure qu'il t'aime toujours comme il t'aimait... Demande à madame Junot, qui l'a vu il n'y a pas longtemps... Dites-lui donc qu'il a tort! me dit Duroc impatienté de mon silence.

— Mais je le lui ai déjà dit, répondis-je au grand-maréchal, que puis je de plus?... il ne me veut pas croire...

— Parce que tu n'as pas toi-même un accent de vérité, ma pauvre amie... parce que tu veux me convaincre sans l'être, dit Junot en se levant..... Mais moi..... moi, je SAIS BIEN ce que je sais.

— Junot! s'écria M. de Narbonne, je dirai comme Duroc... vous êtes injuste... l'empereur vous aime... eh pardieu ! qui donc aimerait-il s'il ne vous aimait pas, vous! le plus ancien de ses amis..... il vous aime, vous dis-je, et vous êtes injuste...

— Et c'est vous qui me le dites, répondit Junot..... vous qui avez été témoin de ce qui fut fait pour Rapp, lorsqu'on voulut lui donner mon corps d'armée! S'il ne l'a pas eu, c'est parce que son ame est trop noble pour vouloir de la dépouille d'un ami... Mais cette dépouille enfin... on devait me l'enlever !... ces soldats que j'avais conduits à la mitraille de la Moscowa, on voulait me les enlever !... Tous les moyens d'avoir de la gloire on voulait me les enlever !... Et qui donc avait le pouvoir de le faire, si ce n'est celui qui peut tout?... Non, non! je ne suis pas injuste... Napoléon ne m'aime plus, et si j'ose le dire aussi à vous autres, voyez-vous... IL NE NOUS AIME PLUS.

Son accent, son air, tout son ensemble était admirable pendant qu'il parlait. Sa belle physionomie respirait

à la fois tous les sentimens nobles et affectueux blessés dans une ame généreuse. Mais une chose qui me frappa beaucoup, ce fut l'air électrique qui sortit de son regard de feu pour aller éveiller une nouvelle pensée dans les cœurs de ses camarades... Ils gardèrent tous le silence, il est vrai, mais il est certain qu'au dedans de chacun d'eux, il y avait une voix qui répondait à celle du vieil ami méconnu dans le moment de l'affliction, et repoussé comme *exigeant*, lorsqu'il demandait, non pas des places, des cordons, des grâces... mais une parole du cœur [1] !...

Personne ne parlait... Ces cinq hommes étaient là, silencieux, rêveurs... et pas une voix ne se faisait entendre.

— Mon ami, dis-je enfin à Junot, il est de ton devoir de parler à l'empereur ; je te l'ai dit déjà souvent, et je le répète encore, je crois que s'il savait BIEN ce que tu souffres, il serait non seulement empressé de réparer le mal qu'il t'a fait, mais ce serait d'une manière éclatante...

Duroc ne dit rien... Mais Albert, M. de Narbonne et Valence s'écrièrent que j'avais raison, et qu'il le fallait faire... Dans ce même moment, M. de Valence entendant sonner cinq heures, prit son chapeau et s'en fut. Dès qu'il fut parti, Junot s'approcha de Narbonne et lui dit :

— Croyez-vous que je ne l'ai pas fait ?..... Croyez-vous donc que je me suis laissé frapper au cœur sans au moins me défendre? Duroc sait bien que j'ai écrit... il sait aussi qu'elle réponse j'ai reçue !...

Et ses traits prenaient une expression terrible...

[1] J'aime et je révère trop l'empereur et sa mémoire, pour qu'il puisse y avoir même une ombre de doute dans mes paroles... Ce n'est donc pas une accusation que je fais ici... c'est une vérité révélée... Il est de fait que les fatigues et les revers de Russie l'avaient changé.

Hélas ! j'ai trop appris dans la suite à l'expliquer, cette expression !... Duroc fut à lui, et prit sa main qu'il serra :

— Tu me fais mal, Junot, lui dit-il... calme-toi... calme-toi pour elle... Et il me montrait à lui...

—Il faut qu'elle voie au contraire ce que j'ai fait, dit Junot ; je veux que Narbonne et mon frère le sachent aussi...

Il passa dans son appartement et revint aussitôt avec un portefeuille dans lequel étaient plusieurs papiers... Il y avait quelques lettres de l'empereur, que je reconnus à l'écriture ; cela m'étonna, parce que je savais que Junot les tenait toutes dans une cassette de bois de santal précieusement montée en or. Cette boîte venait de Mourad Bey... Junot l'avait rapportée d'Egypte, et dans l'origine de sa possession, il la destina toujours à renfermer les lettres de l'empereur, dont il avait déjà bon nombre à cette époque ; aussi jamais je ne pensai à la lui demander, quoique j'en eusse bonne envie..... Elle était en outre renfermée elle-même dans un admirable meuble fait par Jacob, et qui était dans sa chambre à coucher [1]...

Junot se mit auprès de ma chaise longue, et prenant quelques-uns des papiers de son portefeuille, il dit :

Quelques mois avant que les bulletins parussent, j'avais déjà eu quelques explications avec Berthier, relativement à ce qui m'affectait alors. Il s'agissait du 4e corps que je commandais : je l'avais conduit d'Italie en Allemagne, et même sur les frontières de la Pologne. On me fit quelques difficultés à l'arrivée du vice-roi ; j'en fis à mon tour, non que j'eusse de la répu-

[1] Lorsque le duc de Rovigo vint, quelques mois après, pour prendre la correspondance de l'empereur, et qu'il brisa *à lui seul les scellés* posés chez moi en mon absence, comme cela se fait toujours quand il y a des mineurs, il emporta la cassette, et je ne l'ai jamais revue.

gnance à servir sous Eugène, loyal et brave enfant que j'ai mis à cheval, et que j'aimais comme mon frère.... mais ce nouvel arrangement ne me convenait pas. Je réclamai... Les réponses me révélèrent un nouvel ordre de choses dans les manières de l'empereur... J'en écrivis à Duroc... Tu dois te rappeler tout cela, lui dit-il en s'adressant directement à lui?...

Duroc fit un signe de tête affirmatif, et Junot poursuivit :

— L'empereur était alors à Dresde. Voici la lettre de Berthier : elle est officielle dans chacun de ses mots... *lui aussi* devenait quelquefois prince souverain avec ses camarades... Et Junot leva les épaules ; les deux autres, surtout Duroc, se mirent à sourire...

A monsieur le duc d'Abrantès.

Dresde, 28 mai 1812.

« Monsieur le duc, l'empereur a reçu votre lettre.
» J'ai reçu également celle que vous m'avez adressée
» par *M. de Contréglise*. Vous avez tort de croire que
» l'empereur vous donnait une marque de défaveur. Sa
» Majesté connaît *trop votre dévouement à sa personne,*
» *et combien votre bravoure lui est utile sur le champ*
» *de bataille*. Vous avez, monsieur le duc, mal com-
» pris l'ordre qui vous a été donné, puisque je vous ai
» dit que vous restiez aux ordres du vice-roi pour com-
» mander plusieurs divisions ; mais, pour ne laisser au-
» cune incertitude à cet égard, je vous fais connaître
» les intentions de Sa Majesté.... Vous conservez le
» commandement en second du 4e *corps*, sous les or-
» dres du prince vice-roi qui commande plusieurs *corps*
» du centre ; mais le 4e *corps* étant à l'armée d'Italie,
» formée par le vice-roi, l'intention de l'empereur est
» que l'état-major de ce *corps* soit en même temps l'état-

» major de S. A. I. et R. comme commandant plusieurs
» *corps* du centre de la grande armée. Vous restez donc,
» monsieur le duc, commandant, sous les rapports mi-
» litaires, du 4e *corps*, aux ordres du vice-roi... L'em-
» pereur vous porte toute confiance, Sa Majesté vous
» aime... et moi je vous connais assez pour être per-
» suadé que cette assurance détruira les inquiétudes que
» vous paraissez avoir eues.

» Le prince de Neufchâtel, major-général,

» ALEXANDRE. »

Le style de cette lettre me parut si ridicule, pour ne pas dire plus, que j'eus besoin de *la relire* moi-même, après l'avoir entendue... C'était bien vrai... il y avait en outre des répétitions de mots, des phrases hors de sens... par exemple, il y avait certes assez de corps pour en faire *un corps* d'armée à eux seuls;... mais dans la circonstance qui nous occupait; c'était peu de chose... Le fond, la contexture de la lettre, voilà ce qui avait frappé Junot, et je le conçus à l'instant... ce n'était au fait qu'un reflet... que devait être *la lumière souveraine* qui envoyait un tel rayon?... Junot continua...

— Cette lettre me fit une vive impression; j'en accusai réception à l'instant, mais avec une amertume qui, bien qu'elle fût exprimée dans une seule ligne, racontait ce que je devais souffrir d'une manière si formelle et si officielle de correspondre avec un vieil ami, même pour une affaire de service... Berthier est vraiment bon, il est incapable de faire du mal à aucun de nous... Mais il n'est pas comme vous, mes amis!... il n'affronterait pas notre Jupiter.

Et l'excellent homme donnant chacune de ses mains à ses deux camarades, les regardait alternativement avec une tendresse fraternelle...

Mais enfin, tel qu'il était, le Berthier de l'armée d'Italie se remontrait encore quelquefois. A peine eut-il reçu ma lettre, qu'il m'en écrivit une de sa propre main, et la voici [1] :

Dresde, 28 mai 1812.

« Mon cher duc d'Abrantès, pourquoi vous affliger » sans motif? L'empereur vous aime... vous voilà sur » le champ de bataille, et là où il sera à même d'ap- » précier ses vrais amis... Nous sommes du nombre... » L'empereur n'a rien voulu de désobligeant pour » vous... vous restez au 4e *corps* comme commandant » ce 4e *corps*, sous les ordres du vice-roi. L'empereur » a ordonné que ce serait l'état-major de ce *corps*, qui » serait celui du vice-roi, comme commandant plu- » sieurs *corps*... vous avez donc ce qui est préférable, » le commandement militaire du 4e *corps*. Il n'y a eu en » cela qu'un objet d'économie pour avoir un état-major » de moins... Le 4e *corps* vient d'Italie, il a été formé » par le vice-roi.... et il est naturel que ce soit l'état- » major de ce *corps* qui soit le sien... plutôt que celui » des Bavarois... c'est-à-dire le chef d'état-major ordi- » naire [2].

[1] Toutes ces lettres seront déposées chez mon éditeur, M. Mame; en attendant, si quelqu'un désire voir quelques-unes de celles déjà citées, elles sont chez moi et à la disposition des curieux.

[2] Je n'ai pas suivi l'orthographe de la lettre; elle est singulière en ce qu'elle reporte à une époque même plus éloignée que celle où Berthier était jeune homme. — Il écrit vice-roi — avec un y — mille avec un seul l — et ainsi de suite. — Je répète encore que les pièces originales

» Soyez tranquille ; l'empereur, dans la conversation » qu'il a eue avec moi, m'a plus que jamais persuadé de » la confiance qu'il vous portait...... *Le général Junot* » *est dans son cœur..... Il se souvient de ses anciens* » *services... Il en espère de nouveaux.*

» Mille amitiés, mon cher duc.

» ALEXANDRE. »

Cette lettre me frappa ainsi que sa date..... Je fus à mon secrétaire, et j'y pris une lettre de Junot, que je donnai à lire à M. de Narbonne... Duroc la connaissait déjà.... elle était datée de *Plock,* du 30 *mai* 1812... et sous le n° 29 de la correspondance de Russie [1]... J'allais partir pour les eaux d'Aix... il le savait. Après m'avoir parlé de ma santé, il ajoutait ce paragraphe, qui m'avait alors vivement inquiétée :

» ... Tu as aussi quitté tes enfans, ma chère amie... mais au moins c'est pour peu de temps... tu en as souvent des nouvelles...... ton Napoléon les remplace en partie... mais leur pauvre père !... il n'a rien lui... il est bien loin... et qui sait ce qu'il va devenir ?... PATIENCE, COURAGE et CONSTANCE.... j'ai tout cela avec l'honneur suffisant pour les soutenir tous trois noblement... Quelque chose qui m'arrive, on ne m'entendra ni réclamer, ni me plaindre.

sont dans mes mains ; et qu'à la clôture des Mémoires, elles seront toutes chez mon éditeur, M. Mame.

Les Mémoires seront terminés à la prochaine livraison (Tomes XVII et XVIII). Je me suis alors retirée du monde, et ce que je n'ai *pas vu*, je préfère n'en pas parler. Je publierai mon voyage en Italie dans les années 1817, 1818 et 1819, pour faire suite à mes Mémoires. — C'est l'époque où la famille Bonaparte était toute réunie en Italie, soit à Rome, soit à Florence, la reine de Naples exceptée.

1 Les lettres que j'ai de Junot sont reliées, pour qu'elles se conservent mieux. — Celle-ci, comme toutes celles de Russie, sont dans le même volume que celles d'Espagne.

» Ce passage de ma lettre te fera de la peine, mon ange.... dans quelques jours il te sera expliqué..... J'ai confiance en celui qui doit décider mon sort; quel qu'il soit, je le supporterai... mon cœur est pur, et mes actions n'ont pu mériter aucun reproche... Je puis d'ailleurs supporter un grand malheur; ce que je ne supporterai jamais, *c'est une humiliation*... »

Junot ne se rappelait plus cette lettre... Il fut touché en la lisant... Deux jours après te l'avoir écrite, poursuivit-il, je reçus celle de Berthier que je viens de te lire; elle me rendit mon aveugle confiance dans l'attachement de l'empereur...

Il s'arrêta, passa sa main dans ses cheveux et les rejeta à côté, comme pour ôter un fardeau et donner de l'air à son front qui brûlait... Hélas! je le savais comme lui, qu'une parole avait suffi pour lui rendre toutes ses illusions!... il m'écrivait toujours de Plock, en date du 3 juin 1812, sous le nº 30 de la correspondance de Russie:

» J'ai reçu hier l'assurance que l'empereur me conserve sa confiance, et ses bontés sont portées au comble en remplissant toutes mes espérances; je suis sûr de faire cette campagne avec distinction, et n'être à même de prouver (aux dépens de ma vie s'il est nécessaire), combien mon dévouement et ma reconnaissance égalent dans mon âme les bienfaits de l'empereur...

» Adieu, mon amie; le courrier part.... ton ami est bien heureux ! il t'aime et t'embrasse de tout cœur. »

Au milieu *de cette joie*, il était parti, et s'était enfoncé dans la Pologne, puis enfin dans la Russie, et les lettres étaient devenues tous les jours plus rares. Cependant j'en reçus deux, l'une du 20 août, écrite au bivouac, au milieu des champs... l'autre [1], toujours au

[1] Sous le nº 34 de la correspondance de Russie.

bivouac, et le soir même de la bataille de la Moscowa.. Dans la première, il me parle longuement de l'affaire *générale* de Smolensk, mais point du tout particulièrement.

» Nous avons eu, m'écrivait-il, une grande affaire devant la ville de Smolensk; les Russes l'ont défendue, et nous l'avons prise... Cette ville fort grande, et très bien bâtie, mais en bois, a été entièrement brûlée par nos obus; et lorsque nous y sommes entrés, nous n'y avons trouvé que des cendres et des cadavres... Quelques rues ont échappé au feu, mais il n'y avait personne; toute la population, forte de quarante mille âmes, a suivi l'armée russe... Depuis cette bataille, j'ai toujours été en course, et j'ai, hier encore, eu une autre affaire; j'y ai perdu environ 500 hommes; les Russes en ont perdu beaucoup... J'ai été assez content de mes jeunes soldats[1].... ils ont surtout fait douze belles charges de cavalerie.

» Aujourd'hui nous nous reposons... L'armée marche, et notre tour viendra demain. Nous suivons la route de Moscow, et je pense que j'aurai le plaisir d'embrasser madame Diwoff[2] avant qu'il soit un mois. Connais-tu mon bonheur de trouver, après mille lieues de fatigue, une amie bonne et dévouée qui me parlera de sa petite sœur?... et qui me fera oublier tous les visages que je ne cesse de voir depuis mon entrée en Pologne. . . . .

. . . .

[1] C'étaient de jeunes Westphaliens, tous conscrits.

[2] Madame la comtesse *Diwoff*... c'était une de nos amies; elle s'était surtout fort attachée à moi, et m'appelait *sa petite sœur*, quoiqu'elle eût été grandement ma mère... elle était bonne et très-dévoué à ses amis... Elle a occupé long-temps l'hôtel de Lareignière, rue des Champ-Elysées, et tout ce qu'il y avait de meilleure compagnie russe et française se réunissait chez elle..., Non-seulement les Russes et les Français, mais tout

» ... Je t'ai écrit l'autre jour que j'avais reçu le portrait de Napoléon le jour de ta fête, et le plaisir que cela m'avait causé.... C'est sans doute le seul bonheur que j'aie eu depuis mon départ de Paris...

» Adieu, ma bien-aimée... Adieu mon amie... Embrasse ton fils pour nous deux... et dis mille choses aimables à Calò... »

Que d'inquiétudes, de peines, déguise et révèle tout à la fois cette lettre!.... Je connaissais trop Junot pour m'y tromper..... La lettre qui suivit ne contenait que trois lignes pour m'annoncer la victoire de la Moskowa [1]; puis ensuite il m'écrivit de Ghyat, à trente-huit lieues de Moscow... Je le suis ainsi pas à pas pour arriver avec lui au moment où nous sommes, et qui décida de sa vie... cette lettre de Ghyat était du 7 septembre, et la 33e de notre correspondance de Russie... elle était sérieuse et triste..... On voyait déjà la plaie, car l'appareil n'avait pas été mis par une main habile et amie...

« Quand te reverrai-je? ma chère Laure!.... quand te presserai-je, avec mes enfans, dans mes bras, contre mon cœur?... Que cet avenir est à désirer! mais qu'il peut être loin!... Nous serons bien mal... Nous n'avons *rien*.... et pour des poignées d'or on ne peut *rien* avoir non plus... pas une aune de drap... pas même une fourrure! Quant à moi, je n'ai encore manqué de rien..... mais mes provisions diminuent... etc.

» Ce qui me manque, c'est ma Laure chérie! ce sont mes enfans!... c'est tout ce que mon cœur aime... Hélas! quand je vous reverrai, je serai comme l'an passé, perclus de tous mes membres... Je suis déjà aussi souf-

ce qui arrivait à Paris d'étrangers de distinction s'y faisait présenter... Sa maison était alors la meilleure de Paris.

[1] Cette lettre est dans l'album d'autographes de madame Bering la mère, à Londres. C'est moi qui l'ai donnée à son fils.

frant qu'en revenant de Portugal... Juge de ce que ce sera quand l'hiver aura passé là-dessus.... »

Quelle tristesse amère et profonde!.... Chacune de ses paroles raconte une nouvelle souffrance en voulant la cacher.

Une autre lettre était de Mojaïsk même [1]... celle-là [2] était plus gaie. On voyait que des *lettres amies* avaient versé quelques gouttes de baume sur la blessure. En effet, je l'appris ensuite. C'était exactement une passion que le sentiment de Junot pour Napoléon. Il l'aimait avec un abandon de lui-même presque aussi entier que celui qu'il ressentait pour moi, qu'il aimait, je puis le dire, avec une profonde tendresse..... Il est incompréhensible pour moi que Napoléon n'ait pas apprécié Junot dans cette partie adorable de son être... Ce que devait valoir, mon Dieu! pour un souverain, une telle affection... aussi vraie, aussi dévouée!.... Mais à quelle valeur se pouvait-elle taxer!...

Une chose à remarquer, dans tout ceci, où je suis mon chemin pas à pas..... c'est une lettre de Berthier, datée de Wilna, le 6 juillet 1812... elle est tout entière de sa main... Il paraît que Junot avait eu quelque nouvelle peine pour son affaire du prince Eugène, et qu'il en avait encore écrit à Berthier... Il était assez simple de penser, et l'empereur le devait faire, que, quelle que fût l'amitié de Junot pour le prince Eugène, il ne se pouvait qu'il oubliât que dix ans avant il l'avait connu enfant et colonel dans la garde de son beau-père; que les antécédens de cela, étaient non pas une familiarité d'enfans, mais une sorte d'amitié presque protectrice, comme la pouvait avoir pour un jeune homme de

[1] Lieu de la bataille. Les Russes ne l'appellent pas bataille de la Moskowa, mais la bataille de la Mojaïsk.

[2] Datée du 13 septembre 1812, et sous le n° 34.

haute espérance comme Eugène, un homme déjà célèbre parmi les braves. De tout cela, il y avait surtout trop peu pour que sa tête, vieille de cicatrices, pût s'incliner avec résignation devant la jeune moustache de la vice-royauté : tous les prestiges de la souveraineté et de la puissance n'ont jamais eu leur effet dans la famille de l'empereur que sur sa propre personne. Il n'a jamais voulu se pénétrer de cette vérité qui était pourtant évidente. Il est résulté beaucoup de malheur de cette manière d'agir de la part de Napoléon.

« ... Mon cher duc d'Abrantès, disait Berthier dans une lettre écrite de sa main, j'ai parlé de vous à l'empereur... il a trouvé inutile que vous veniez ici, Sa Majesté devant en partir d'un moment à l'autre, et votre corps se mettre en mouvement demain matin.

» Continuez à commander le 4e corps pour la partie militaire ; l'empereur ne voulant pas former un nouvel état-major pour le vice-roi, doit se servir [1] de celui du 4e corps... *L'empereur vous aime... ne vous tourmentez pas... patientez ; Sa Majesté connaît votre position, elle vous saura gré de vous y tenir.* Vous combattrez à la tête du 4e corps, n'est-ce pas là le principal ?... n'est-ce pas le commander réellement ?

» Je vous embrasse, mon cher Junot... Bientôt l'empereur verra les corps du vice-roi... tout finira par s'arranger d'une manière qui vous contente.

« Vous connaissez mon amitié.

« ALEXANDRE. »

Cette lettre est remarquable, en ce qu'elle met à

[1] Ceci est pour moi fort obscur... Lorsque je lus cette lettre avec Junot, ce n'était pas cette phrase qu'il m'importait d'expliquer... et depuis je ne peux comprendre ce qu'elle veut dire.

jour, selon moi, tout ensemble, *ce reploiement* sur lui-même, qu'on remarquait depuis long-temps dans l'empereur, et pourtant ce raisonnement, qu'il lui faut conserver ses amis, et surtout ses amis dévoués, comme il savait que l'était Junot..... il connaissait sa tendresse pour lui, son dévouement, et savait qu'un mot amical de sa part pouvait tout à la fois le consoler et le rattacher... Dans une affaire aussi importante que celle que je retrace maintenant, je ne dois rien omettre. Il y a eu des erreurs graves qui ont été long-temps accréditées; je n'ignore pas que l'opinion de plusieurs personnes a été influencée par ces mêmes erreurs. C'est donc pour cela qu'il est de mon devoir de présenter les faits dans leur plus minutieuse exactitude; les probabilités morales trompent rarement, et ici elles sont nombreuses en faveur de Junot. Je dois donc, je le répète, tout mettre au grand jour. Je sais bien que ceux qui veulent trouver matière à remarque, et même à sarcasme à toutes choses, diront que ma légèreté française fait de ceci une affaire de mode, et que je ne devrais pas porter la main sur la statue du dieu que j'ai proclamé; mais je répondrai que j'écris l'histoire, et non le roman de la vie de Napoléon; que je dois dire la vérité de toutes les actions de cet homme, le plus grand sans doute que Dieu ait créé.... mais un homme enfin, qui, tout immortel qu'il soit dans sa renommée et dans sa prospérité, a fait des fautes, et des fautes de cœur comme des fautes de génie. Je ne flétrirai pas, pour parler avec la voix de ma conscience, ce que j'ai loué, admiré avec enthousiasme... je serai conséquente avec moi-même, car je serai vraie. Dans ce livre, Napoléon sera non pas comme sur un théâtre, environné d'illusions et de prestiges, mais avec sa propre grandeur.... la sévère et simple majesté de son génie; dans ce livre, son nom ne sera dit qu'avec une vénération qui ne

sera pas affaiblie par le dévoilement de quelques fautes, et peut-être la main qui le loua justement a-t-elle plus qu'une autre le droit de signaler ces mêmes fautes.

A qui, d'ailleurs, devait venir demander vengeance et justice une gloire outragée?....... n'est-ce pas à sa veuve?... Oui... c'était à moi à révéler la vérité... Je n'irai pas au-delà. Quand les faits parlent si haut, il faut bien se garder d'y rien ajouter... En parlant d'ailleurs de Napoléon, la veuve de Junot, de celui qui fut à la fois son admirateur et son disciple, doit par devoir s'étudier à parler comme son mari l'eût fait... s'appliquer à ne blesser aucune des parties vulnérables d'une grande mémoire, en retraçant des faits aussi importans qu'ils sont douloureux... il est une délicatesse de cœur que je dois ménager, sans diminuer toutefois l'effet de la chose... Voilà ce qu'il me faut chercher... et ce que je demande à Dieu de m'inspirer.

CHAPITRE XV.

Le calmant. — La lettre. — Le baron Desgenettes. — Amitié. — Bataille de la Moscowa. — Les boulets et les obus. — Les blessés. — Marmont. — L'ours en pâté. — Bulletin du 23. — Le volcan ! — Rancune du Vésuve. — Kœnigsberg et Elbing. — Une belle âme. — *Je souffré, mais j'aimerai !* — Lettre de Junot à l'empereur. — Le général Tharreau. — Le corps d'armée égaré. — Smolensk. — Le Boristhène. — Le combat. — LES BULLETINS SONT FAITS. — Injustice et douleur. — Tristesse et pressentiment. — Les discours. — Rougeur et pâleur de Napoléon. — L'imbécile !... — Le roi de Rome. — Respect et amour, MM. Barbé-Marbois et Muraire. — Abandon de l'armée par Murat. — Examen de la France depuis 89. — Brissot. — Robespierre. — Billaud-Varennes. — Barrère. — Institutions départementales. — M. de Lafayette. — M. de Bouillé. — Marat. — 18 fructidor et le général Bonaparte. — Fouché et Talleyrand. — Le père Bridaine et son sermon. — Le cardinal Maury. — Louis XIV. — Le retour. — M. de Lavalette. — Le juif et l'Autriche. — Mystification plaisante.

Après cette lettre de Berthier datée de Wilna, il paraît que Junot fut plus tranquille et plus heureux pendant quelque temps. *L'effet du calmant* avait été positif. Je reçus une lettre de lui, datée de Mojaïsk, qui était même gaie, et dans laquelle il me parlait presque en riant et du climat et des boulets russes. Cette lettre est curieuse en ce qu'elle montre à quel point Junot était impressionnable pour tout ce qui lui venait de l'empereur : une assurance d'affection, et il était heu-

reux... une seule parole injuste, et il était désespéré!

N° XXXIV de la Correspondance de Russie.

Mojaïsk. le 13 septembre 1812.

» Je t'ai écrit un mot, ma chère Laure, après la » grande bataille du 7, pour te faire voir que je n'étais » pas mort, et je te confirme aujourd'hui par ces pré» sentes cette bonne nouvelle. Je te dirai de plus que, » quoique nous ayons un temps du diable (c'est-à-dire » du nord) avec un vent et un froid terrible qui a *enr-» humé, humé et inhumé* un grand nombre de malin» gres affaiblis par la fatigue de la route et la pénurie » des vivres, cependant, moi, je me porte bien, et » même mieux que jamais. Ce matin j'ai mangé comme » quatre à déjeûner avec Desgenettes [1], qui était mort » de faim, et avec qui j'ai bu à ta santé; il se porte bien » malgré *sa mauvaise vie*, et je te prie de le faire dire à » sa femme.

» L'avant-garde de l'armée russe est tout au plus à

[1] M. le baron Desgenettes, médecin en chef de la grande armée. C'est un de mes plus anciens et de mes plus chers amis; il n'est pas un homme que j'estime au-dessus de lui; je l'aime comme un frère..... je l'aime avec une profonde affection... Il a un cœur parfait, et à l'âge où il est parvenu, il a conservé non-seulement son esprit, mais toutes les parties piquantes de cet esprit naturellement l'un des plus mordans que je connaisse. Je l'ai pressé de faire ses Mémoires... Ce qu'il a vu depuis le commencement de la révolution est prodigieux; il a surtout vécu longtemps près de l'empereur, et un tel homme examinant Napoléon, doit en donner un aperçu remarquable et tout-à-fait intéressant. Il a commencé à mettre en ordre ses documens, et il m'a lu les premiers chapitres de son ouvrage : c'est étincelant d'esprit et d'orignalité... il peint avec sa plume, et fait tout à la fois, et selon sa fantaisie vagabonde, un Raphaël ou bien un Callot. M. Desgenettes est tout ensemble le meilleur des hommes et le plus éminemment spirituel et le plus amusant que j'aie rencontré dans ma vie.

» dix lieues de Moscow. On dit que les Russes veulent » encore se battre une fois; soit, *nous n'avons refusé » de la vie une si galante partie*, et ils nous verront *là* » et quand ils voudront.

» L'empereur a été bien content de la conduite de » mon corps d'armée à la grande bataille.... Il est vrai » qu'ils se sont battus à merveille. Je n'ai de ma vie » entendu tant de boulets, de mitrailles, d'obus et de » balles, que ce jour-là....... Tous les officiers de mon » état-major qui étaient autour de moi ont été tués ou » blessés sans exception..... Ce pauvre Lagrave[1]!..... » Enfin Alexandre a eu un cheval grièvement blessé » d'un coup de canon, et un autre d'une balle. Pour » moi, je suis resté au milieu de tout ce fracas sans qu'il » me soit arrivé la moindre chose, et sans bouger, ex- » cepté pour le service : sans avoir mis seulement pied » à terre, et me voilà bien portant.

» Tu es sans doute à Paris[2] en ce moment; tu es au » milieu de tes enfans.... et moi je suis ici entouré de » plus de 3,000 blessés, russes, français, ou alliés..... » C'est un spectacle effroyable : Rapp, Grouchy, Nau- » souty, Friant, Gratien, sont du nombre, etc.

» Aimez-moi bien pour me consoler d'être si loin » de vous tous... Embrasse bien tes enfans pour moi; et » désire, ma bonne Laure, le retour de ton ami avec » autant d'ardeur qu'il désire, lui, se retrouver près de » toi, qu'il aime de tout son cœur.

» J'ai écrit à la malheureuse duchesse de Raguse[3] et » au maréchal... Demande-lui si elle a reçu ma lettre,

[1] On le crut tué, mais il ne l'était pas; il fut seulement envoyé prisonnier en Russie.

[2] Je revenais des eaux d'Aix en Savoie.

[3] Le maréchal avait été blessé aux Arapiles. La duchesse avait été le joindre en Espagne, c'est-à-dire à Bayonne, et n'était pas encore de retour.

» et donne-moi des nouvelles du maréchal s'il y en a » encore à donner.

» Mille choses à Calo et à Cherval[1]..... J'ai reçu sa » lettre. »

Quelle différence de cette lettre à la précédente seulement! Il est facile de voir comment il était au pouvoir de Napoléon de bouleverser cette âme noble et généreuse et surtout dévouée à lui.

Dans la suivante, en date toujours de Mojaïsk, et du 6 octobre 1812, il me dit :

» Il fait depuis deux jours un temps superbe, j'irai » peut-être à la chasse aux ours; si j'en tue un, je te » l'enverrai en pâté.... »

Maintenant, nous arrivons à l'action principale; le nœud se resserre, et l'intérêt est plus vif.

Je reçus une lettre de Junot, de Mojaïsk, toujours en date du 15 novembre 1812.., (36e de la correspondance de Russie) qui est trop importante pour l'omettre. Je vais donc la transcrire dans son entier, comme nécessaire à l'explication où je vais arriver.

Nº XXXVI de la Correspondance de Russie.

« Mojaïsk, le 15 novembre 1812.

» Je viens de recevoir, mon aimable amie, ta pre» mière lettre[2] de Paris du 22 septembre; si tu crois

[1] La baronne Lallemand.... Mes enfans l'avaient nommée ainsi, ne pouvant pas prononcer Caroline, et nous lui avions conservé ce nom dans notre intimité, qui était comme celle d'une sœur. — Et puis M. Legeard de Cherval, celui qui fut toujours l'objet d'une sorte d'hostilité entre l'empereur et moi.

[2] Ne pouvant faire des *fac simile* de toutes les lettres importantes, j'ai déjà prévenu qu'après la neuvième livraison, qui est la dernière, je déposerai les lettres de mon mari chez mon éditeur, ainsi que les autres.

» que je te laisse jouir sans jalousie de tout ton bon-
» heur, tu te trompes bien. J'envie les heures du jour
» où tu peux voir, soigner, embrasser tes enfans. J'en-
» vie les heures de nuit où tu reposes au milieu d'eux.
» Je ne puis me faire à l'idée que ce sera encore pour
» long-temps ainsi, sans que ton ami puisse partager
» ce bonheur avec toi, ce bonheur qu'il espère, le seul
» qu'il chérisse désormais. Je vois toujours avec bien
» de la peine que le moindre effet de ton imagination
» porte sur ton physique : ta santé n'est pas encore bien
» rétablie; pourtant je te conseille de ne pas te tour-
» menter du bulletin du 23[1]. Tu sais bien que beau-
» coup de victimes innocentes ont ressenti les *fureurs*
» *du Vésuve*. C'est un volcan dangereux; malheur à
» celui qu'il veut perdre, quand il se trouve à portée
» de son irruption,.. Mais Jupiter peut être trompé un
» moment abandonné à la RANCUNE du volcan..... Je te
» dirai tout cela un jour; tout ce que je te puis dire
» aujourd'hui, c'est que si le maître m'avait vu ce jour-
» là j'aurais été loué *beaucoup... beaucoup...* etc. »

Je joins ici le fac-simile de cette portion de lettre, parce qu'elle est importante pour contribuer à la clarté de ce qui suit. Je mets aussi le *fac-simile* de cette lettre d'Elbing.

« Elbing sur la Vistule, le 22 décembre 1812.

» Eh bien, ma chère Laure! voilà encore bien des
» jours passés sans avoir reçu de tes lettres, et toi aussi
» sans avoir rien reçu de ton ami. Tu m'as écrit, toi,
» et moi je n'ai pas même pu le faire. Hier à Kœnigs-

[1] Il croyait alors que je le connaissais; mais il n'en était rien, mes amis me l'avaient caché. J'étais inquiète de la tristesse de ses lettres; mais habituée à lire dans son âme comme dans un livre, j'y voyais de tristes et douloureuses pages.

» berg, j'ai reçu tes envois..... je t'en remercie; il ne » m'en faut plus faire, j'espère aller les chercher moi- » même. J'ai écrit à l'empereur l'état de ma santé, » l'exigence de mes affaires, ta maladie, qui me réclame » et qui s'augmente par mon éloignement, et la con- » naissance que tu as de ma pénible existence... Je lui » demande un congé qui m'est indispensable, sans le- » quel il m'est impossible ni de me rétablir la santé, » ni de renouveler les moyens de faire une autre cam- » pagne si je le puis... Demande une audience à l'em- » pereur, et sollicite-le pour nous, il ne peut pas te re- » fuser. Je puis encore le servir; mais si je ne me ré- » tablis pas, j'en suis incapable pour la vie.

» Cette lettre, ma Laure, va te faire de la peine, mais » je le dois [1]. J'ai pu te tromper quand nous étions en- » core plus mal, mais aujourd'hui il n'y a plus que la vé- » rité a dire... Je ne puis pas marcher sans canne, et il » m'est impossible de monter à cheval [2]. Ce climat est » affreux pour moi. J'ai tant vécu dans les pays chauds, » que je suis plus qu'un autre frappé de la rigueur pro- » digieuse de cette atmosphère, qui n'a au reste épar- » gné personne.

» Je me rends à Thorn, où j'espère recevoir ma per- » mission que j'ai demandée et que je réitère à l'empe- » reur; il ne peut me la refuser. Ce n'est pas le désir de » revoir Paris qui en est l'objet; mais quand ma santé, » la tienne, ma fortune sont les motifs qui me pressent; » quand je ne peux pas rentrer en campagne sans re- » nouveler mes équipages en entier [3], où prendrai-je

[1] Quelle aimable et bonne pensée !... Il y a de l'âme, et de l'âme de femme dans cette délicatesse craintive d'effrayer quand on souffre soi-même.

[2] Il n'avait que quarante et un an.

[3] Il avait perdu ses équipages tout entiers... Ils représentaient une valeur de plus de 200,000 fr., en y comprenant son argenterie de cam-

» ce qu'il me faut, si je ne vais moi-même faire un der-
» nier sacrifice de ce que j'ai, et qui peut n'être pas né-
» cessaire à l'existence... Ce n'est que sur vous que se
» reportent mes idées et que je crains pour l'avenir...
» pour moi, je n'ai besoin de rien..... Quand on a fait
» comme moi cette campagne sans se plaindre, je défie
» le sort d'imaginer la possibilité de me faire changer.
» *Mon âme, résolue depuis long-temps, l'est plus que*
» *jamais; et quoi que j'aie à souffrir, il ne me sera pas*
» *possible de cesser d'aimer.*

» Adieu, ma Laure chérie. Embrasse bien tes enfans
» pour toi et pour leur père; aimez-le bien, et souhai-
» tez pour vous et pour lui de le revoir bientôt.

» Je pars à l'instant pour Thorn. Il fait un froid
» cruel.

» Amour pour la vie.

» Ton ami,

» J.... »

Maintenant nous voici au moment d'expliquer la tristesse de Junot et le malheur qui l'avait frappé en apprenant que Napoléon n'était plus pour lui le général Bonaparte de Toulon... Peut-être la chose n'avait-elle suivi qu'une pente naturelle..... Mais Junot ne voyait pas ainsi avec son ame ardente et passionnée... Il voulait une réciprocité, qu'il exigeait même d'autant plus impérieusement dans ses rêves d'affection, qu'il sentait, *lui*, à quel point il aimait toujours... Il aimait L'HOMME, et non pas l'empereur... et il était toujours celui qui, à Marseille, voulut partager la captivité du général Bonaparte, lorsque la prison était le chemin de l'écha-

pagne; ses fourgons, ses chevaux et ses voitures... Il n'avait sauvé qu'une *calèche-dormeuse* et une caisse d'argenterie.

faud [1]... On peut alors se former une idée de ce qu'il dut éprouver en voyant paraître un premier bulletin où son nom était marqué par le doigt de la haine et de la haine injuste... A peine était-il revenu de son premier étonnement douloureux, qu'un second bulletin encore plus injuste que le premier achève de l'accabler.

Il voulut voir l'empereur, demanda la permission de quitter Mojaïsk pour aller à Moscow. Il lui semblait qu'un mot allait remettre sa conduite toujours noble, toujours pure, toujours si chevaleresque, dans son vrai jour... on lui refusa cette permission... mais Berthier lui écrivait toujours des lettres comme celle de Wilna, et le malheureux s'endormit sur la foi d'une sécurité trompeuse, mais qu'il n'était pas blâmable d'avoir.

Puis vinrent les désastres de Moscow... Il eut à gémir dans la gloire de celui qu'il aimait, et pour la première fois il comprit qu'il était pour lui un plus grand malheur que de souffrir par Napoléon, c'était de souffrir en lui... Que n'aurait-il pas donné pour avoir une puissance à mettre à ses pieds!... Oh! je puis parler des regrets douloureux de cette âme!... car j'ai entendu ses sanglots... j'ai vu toutes ses tortures...

Ce fut alors qu'il reçut un ordre du prince de Neufchâtel pour aller à Moladetchno. Voici sa réponse au prince de Neufchâtel; elle est suivie de sa lettre à l'empereur... Je ne l'ai pas publiée plus tôt, parce que j'attendais qu'elle eût ici sa place.

« Moladetchno, le 3 décembre 1812.

» MONSEIGNEUR,

« Je reçois l'ordre de votre altesse sérénissime de me

[1] Madame-mère ne voyait jamais Junot, ou ne me parlait jamais de

» rendre ici... j'y suis depuis hier soir, parce qu'il n'y » a pas un village sur la route, et pas une goutte d'eau; » la journée ayant été extrêmement forte, il est resté » plus du tiers de la cavalerie en arrière et à pied. Les » uns ont cherché des villages dans les chemins aboutissans à la grande route, d'autres ont pris le chemin » de Wislieka, et on assure qu'une autre partie de » troupes a suivi la route de Minsk.

» La première lettre de votre altesse sérénissime me » dit de me rendre à Moladetchno et d'y réunir cette » cavalerie, d'où j'en conclus qu'elle pensait que ce serait aujourd'hui que je ferais cette réunion, et ce » temps est vraiment nécessaire. J'en profiterai pour » les passer en revue, compter leurs armes, et rendre » compte de leur situation à votre altesse sérénissime... » elle verra ce que je dois espérer de gloire du commandement qui m'est confié pour finir cette campagne. Jamais personne de mon rang n'a été chargé de » pareille mission, et j'ose assurer sur mon honneur » que je ne suis pas en état de résister à cinquante, je » ne dis pas Cosaques, mais paysans armés et montés... » J'exécuterai l'ordre que j'ai reçu... mais, monseigneur, rappelez-vous vos bontés, et si je dois terminer ma carrière d'une manière aussi peu digne de ma » vie, mettez cette dernière preuve de dévouement aux » pieds de Sa Majesté pour qu'elle sache que si j'ai vécu » son plus fidèle et plus attaché sujet, je ne changerai » pas au dernier moment, et que je remets avec con-

lui, qu'elle ne rappelât les larmes aux yeux cet événement de la vie de son fils. C'étaient Albite et Salicetti qui l'avaient fait emprisonner avant de le destituer et de le mettre dans la cruelle position où nous le vîmes ensuite, ma mère et moi, dans les mois qui précédèrent le 13 vendémiaire. C'est alors qu'il garda le silence sur la fuite de Salicetti que nous sauvâmes.

» fiance entre ses mains le sort malheureux de mon in-
» téressante famille [1].
» J'ai l'honneur, etc. »

« *A l'Empereur.*

« Moladetchno, le 3 décembre 1812.

» Sire,

» Cette mémorable campagne va se terminer. Je l'ai » commencée avec un commandement fait pour donner » de la gloire, et je finis avec un commandement trop » au-dessous de mon rang et dans lequel je ne puis » qu'achever de me déshonorer... Deux bulletins m'ont » accablé, sire, je ne m'en suis pas plaint. Mais si l'opi- » nion publique n'est pas ce qui m'est le plus cher, celle » de Votre Majesté est ce à quoi j'attache plus de prix » qu'à la vie.

» Le bulletin qui parle de la marche de l'armée sur » Smolensk dit que *je me suis égaré et que j'ai fait un* » *faux mouvement*... Eh bien! sire, je ne me suis *point* » *égaré,* seulement j'ai fait, le second jour de marche, » six lieues au lieu de huit que je voulais faire (chose » facile à réparer dans les autres journées). Le général » Tharreau s'est perdu par *désobéissance*, et malgré » que je lui eusse laissé des plantons de cavalerie pour » le diriger sur Boullianow... A dix heures du soir, » lorsque j'envoyai chercher mes généraux pour leur

[1] Cette lettre, telle qu'elle est dans le *fac-similé*, a été trouvée par moi, ainsi que celle de l'empereur, dans les papiers de Junot, avec ses cahiers de correspondance; si la lettre eût été écrite plus tôt, le brouillon n'eût jamais été retrouvé, mais alors on était hors du trouble de la retraite, et la Providence permit que ces deux pages se retrouvassent.

» parler de notre marche, on ne trouva pas le général
» Tharreau à l'emplacement que je lui avais désigné.
» Je crus qu'il était resté en arrière, et j'envoyai au-
» devant de lui... L'officier chargé de cette mission ren-
» tra au camp à trois heures du matin sans l'avoir ren-
» contré; alors, me rappelant son opinion de la veille
» sur notre direction, et connaissant son caractère, je
» ne doutai pas qu'il n'eût *voulu* suivre la droite pour
» arriver sur la route de Mitislaw, que nous devions
» rejoindre. J'envoyai sur-le-champ M. le colonel Re-
» vest [1], mon chef d'état-major, qui le trouva en effet
» à plus de quatre lieues de nous, et il ne rentra au
» camp qu'après quatre heures du soir... J'avais appris
» que Votre Majesté avait eu lieu d'être mécontente de
» cet officier-général; j'espérais, à force de marcher,
» réparer ses torts, et pour ne pas perdre cet homme,
» j'ai supporté la punition de sa faute. Tout le 8e corps
» a été témoin de ce fait... mais il m'importe seulement
» que Votre Majesté sache la vérité : cet acte de justice
» m'a coûté bien cher [2].

» Le bulletin sur l'affaire du 19 août, devant Smo-
» lensk m'accuse de *n'avoir pas agi avec assez de fer-*
» *meté*... par conséquent j'ai donc eu PEUR?... Eh bien,
» sire, Votre Majesté va connaître à l'instant ma con-
» duite; elle a eu pour témoins dans cette journée, le
» général Valence, le général Sébastiani, le général
» Bruyères et beaucoup d'autres. Je reçus l'ordre d'al-
» ler protéger la construction des ponts sur le Boris-

[1] Beau-frère du général Mermet. Il vit encore, et habite ses propriétés dans le département de l'Hérault.

[2] Il serait absurde de dire ici que Junot se perdait à la place du général Tharreau; mais cet officier-général était déjà dans la disgrâce de l'empereur, Junot pensa qu'il était perdu s'il le faisait passer à un conseil de guerre, comme en effet il en méritait la peine, et il croyait être plus aisément pardonné... Encore une illusion!

» thène; je le fis, et nous passâmes ce fleuve assez lentement, à cause de notre artillerie, les rampes des ponts étant très-mauvaises... Les chemins que nous avions été obligés de faire nous ayant retardés beaucoup aussi, je ne pus déboucher du bois qu'à deux heures, et je pris position..... JE N'AVAIS REÇU AUCUN ORDRE DE COMBATTRE, j'ignorais même, sire, quelles étaient les troupes qui se battaient à ma gauche, mais après une demi-heure, et lorsque la divison Gudin arriva, le feu ayant recommencé beaucoup plus fort, Je montai à cheval et passai un grand ravin que j'avais devant moi avec deux bataillons d'infanterie légère et ma cavalerie, j'arrivai sur une superbe position en arrière de l'ennemi; la pleine où plutôt le plateau qui nous séparait de la position de l'arrière garde russe était couvert de tirailleurs et de cavalerie. Néanmoins, persuadés que nous pouvions être utiles à l'attaque de front, je fis passer ma petite avant-garde, qui reconnut que l'artillerie devait refaire un un pont dans un village à droite pour passer, ce qui fut exécuté, tandis que j'envoyais l'ordre au 8[e] corps de venir me rejoindre en entier et le plus promptement possible [1]. »

Junot manquant de fermeté et de volonté d'aller à l'ennemi paraissait si étrange, que même ses ennemis, et sa grande faveur lui en avait fait beaucoup, ne purent s'empêcher de trouver la phrase bizarre. C'était, au reste, le roi de Naples qui avait fait ce rapport à l'empereur.

— Allons, Junot, marche donc, lui disais-je; comment donc!... mais ton bâton de maréchal est là!...

[1] Il y a lieu de croire qu'il manque quelques lignes à cette copie de la lettre de l'empereur, mais elles sont peu importantes. . les deux affaires sont expliquées.

Voilà comment le roi de Naples racontait la chose; mais Junot, lui, la disait autrement, et le disait avec les preuves à la main... C'est cette affaire *avec le Vésuve* qu'il m'expliquait dans sa lettre de Mojaïsk du 15 novembre. D'abord, s'étant bien conduit, il s'attendait à ce que cette brume qui s'était élevée entre l'empereur et lui se dissiperait; il savait que l'affaire de Smolensk n'avait pas eu le résultat que voulait l'empereur, et l'humeur que cela devait lui donner lui paraissait une excuse suffisante pour ne pas même lui rendre justice à l'instant... il fallait un motif à d'autres fautes... mais cette justice, pour être tardive, n'en doit pas moins luire sur un front innocent!...... Junot attendit long-temps... trop long-temps peut-être!..... bientôt il crut voir que, malgré la connaissance que l'empereur avait dû avoir de toute l'affaire de Smolensk, il gardait le silence... le roi de Naples devait demeurer à la tête de l'armée au retour de l'empereur en France... Napoléon avait-il voulu ne pas le désobliger par un démenti formel donné à une fausseté avec une vérité?... Quoi qu'il en soit, Jnnot n'entendit aucune parole réparatrice se dire sur son nom... et un voile ténébreux cachera toujours les causes premières de l'espèce d'intrigue ourdie contre lui. Ce fut alors que l'armée étant en pleine retraite, Junot recut l'ordre du prince Neufchâtel, auquel il répondit, ainsi qu'on vient de le voir, et il écrivit pour la première fois à l'empereur sur toutes ces choses qu'il était bien difficile que Napoléon ne sût pas aussi bien que lui.... Il lut la lettre de Junot.... et il la lut avec beaucoup d'attention..... C'est fâcheux, dit-il enfin... LES BULLETINS SONT FAITS.

Il ne faut ici aucune réflexion... il ne faut pas même s'arrêter sur le motif qui a pu faire répondre un mot aussi dépourvu de toute justice à l'empereur... j'ai long-temps ignoré le fait en lui-même; ce n'est que dans

cette nuit, cette veille de la douleur, où Junot, vaincu par l'émotion qu'il ressentit à la vue de mes larmes, se laissa aller à m'instruire de tout.... J'ai remercié Dieu de ne l'avoir pas appris plus tôt; si je l'avais su le jour où j'obtins l'audience de l'empereur, il y aurait eu entre nous une explication qui peut-être eût été encore plus orageuse que celle où il eut *la bonté*, comme il le dit lui-même dans le *Mémorial de Saint-Hélène*, de se laisser traiter par moi comme *un petit garçon*...

Après avoir lu ensemble tous ces papiers :

— Voilà me dit Junot, ce qui s'est passé pendant cette malheureuse année!..... Voilà ce que j'ai fait aussi... mais *voilà la vérité*... Était-ce donc par la bouche de Napoléon que mon nom devait arriver sous une fausse couleur à la postérité?.... Cette pensée me tue!

— Mais enfin, dis-je à Duroc, quelle conduite faut-il tenir dans tout ceci?.... Il me semble qu'il y a quelque chose à faire... Autrefois nous aurions eu l'impératrice Joséphine... Mais le moyen d'aborder l'empereur par une personne comme Marie-Louise!

Ici, je m'arrêtai..... Je me rappelais la conversation que j'avais eue dernièrement avec Napoléon... celle de 1808..... et je ne dis plus rien..... Junot avait raison, l'empereur était changé.

[1] Voyez le chapitre intitulé : *De Junot et de sa femme*. Ce chapitre n'est pas tout entier de l'empereur. Il ne faut qu'avoir vécu quelques jours dans son intimité pour reconnaître qu'il n'y a ni façon de parler, ni même les locutions les plus communes. Il a dit sans nul doute plusieurs faits que renferme ce chapitre; c'est un canevas sur lequel on a fait ensuite une tapisserie *telle quelle*... Il y a des absurdités qu'il *est impossible* que l'empereur ait dites; comme, par exemple, que Junot *voyageait avec ses relais*... La chose est physiquement impossible, quand on dépenserait cent louis par heure. Il y en a vingt de cette force-là... Junot avait des relais pour aller à la Malmaison et à Saint-Cloud, comme tous les ministres; encore sommes-nous allés quelquefois en poste à la Malmaison.

Le résultat de cette matinée fut de procurer un adoucissement très grand aux peines de Junot, il put en parler avec moi... Nous en causions avec Duroc quand il s'échappait un instant de sa prison, qui commençait aussi à lui paraître lourde... Un jour, Junot lui prit la main, et lui dit :

— Mon cher Duroc, tu souffres comme moi. Je te l'ai dit l'autre jour, *nous souffrons tous*... et cependant nous l'aimons tant!...

Duroc était triste et bien autrement sérieux dans son humeur habituelle depuis son retour de Russie, qu'il ne l'avait été jusque là dans toute sa vie. Je le connaissais assez pour voir que ce n'était pas ici une chose qui le touchât personnellement. Je ne me trompai pas.... Il nous parla d'une foule d'inquiétudes, qui, en effet, devaient être de nature à faire à la fin naître de tristes pressentimens pour l'avenir que nous avions devant nous... Nous apprenions à connaître les alarmes...

En cherchant dans un carton où étaient plusieurs discours que l'empereur voulait revoir, il avait la veille même, nous dit Duroc, retrouvé celui que le préfet de la Seine avait prononcé le jour de son arrivée à Paris... Napoléon le prit, le relut en entier, et s'étant arrêté au mot de Moscow, il avait pâli... rougi... puis prenant le papier et le froissant avec colère, il l'avait ensuite foulé aux pieds et jeté dans le feu, en répétant :

— L'imbécile!... oh! l'imbécile!...

Et dans le fait, quoique l'épithète soit injuste, le discours était de force à exciter la gaieté de nos ennemis, et conséquemment nos larmes.

« Sire, disait le préfet de la Seine, nous étions dans
» la tristesse..... mais vos regards viennent tout vivi-
» fier... Quelle allégresse!... mais aussi, que de gloire
» pendant votre absence!.... Notre admiration suivait

» les pas de Votre Majesté lorsqu'elle volait de victoire » en victoire *planter ses aigles sur les tours de Moscow*, et dans ces momens plus glorieux encore où elle » montrait ce que peuvent contre le climat, la con- » stance et la force d'âme, qui lui ont assuré *le plus* » *beau triomphe qu'il soit donné aux mortels d'obte-* » *nir*..... »

Certes il est difficile de faire un plus maladroit discours; Napoléon aurait mieux aimé qu'il lui eût dit une injure... il aurait eu à punir, et voilà tout.

Le discours qu'il cherchait était celui du grand-maître de l'université... il n'était pas dans ce carton... Napoléon le fit chercher dans un autre; ne le trouvant pas, il dit au grand-maréchal d'aller voir chez lui s'il le trouverait dans ses papiers :

— Je suis sûr qu'il n'y est pas, sire, lui dit le grand-maréchal; mais si Votre Majesté l'ordonne, elle l'aura dans l'instant...

On eut le discours, et l'empereur le lut et le relut jusqu'à trois fois..... Que pouvait-il vouloir en faire? voilà ce qu'il ne disait pas .. Je ne le connaissais qu'imparfaitement ce discours, et seulement par ce que m'en avait dit l'archevêque de Paris, qui était le cardinal Maury, et que je voyais chaque jour, comme je l'ai déjà dit; il était en grande admiration devant ce discours, et le savait par cœur, bien qu'il n'aimât pas le grand-maître, et qu'il lui décochât un trait d'arbalète de sa lourde main quand il le pouvait, et avec quelques bonnes paroles bien amères..... mais ici c'était autre chose, et il avait raison. M. de Fontanes avait aussi fait de la louange, mais elle n'était pas offensante, et son discours était fait pour imposer, même dans les provinces et dans le midi de l'Europe. Ce que m'avait dit Duroc me donna envie de le lire, il était du reste au *Moniteur*, où il peut encore se voir tout entier.

« Permettez, sire, disait-il, que l'université détourne
» un moment les yeux du trône que vous occupez avec
» tant de gloire, pour les reporter vers cet auguste ber-
» ceau où repose l'héritier de votre grandeur... *Toute
» la jeunesse française environne avec vous de ses espé-
» rances et de ses bénédictions, cet enfant royal, qui
» doit les gouverner un jour*... Nous le confondons avec
» Votre Majesté dans le même respect et le même
» amour... Nous lui jurons d'avance un dévouement
» sans bornes comme à vous-même... Sire, ce mouve-
» ment qui nous emporte vers lui, ne peut déplaire à
» votre cœur paternel... car il nous dit que votre gé-
» nie ne peut mourir; qu'il se perpétuera dans vos des-
» cendans, et que la reconnaissance nationale doit être
» éternelle comme votre nom. »

Lorsque Junot lut ce discours, il fut touché de plusieurs expressions vraiment remarquables qui se trouvent dans quelques-unes de ces phrases... A peine l'eut-il parcouru, qu'il dit avec émotion :

— C'est en pensant à son fils que l'empereur a demandé ce discours; il est l'expression de la jeunesse savante, par l'organe de son grand-maître... Cette assurance de l'amour de la jeune génération qui produira des hommes faits au moment de l'avénement probable de Napoléon II, a touché l'empereur... Enfin je suis sûr que ce n'est que pour son fils qu'il a mis une telle instance à le relire.

Je crois que Junot avait raison.

Au milieu de *cette nécessité de louanges*, dans un moment où la décence nous imposait plutôt l'obligation du silence, je remarquai deux hommes qui, tout en demeurant dans une mesure parfaitement convenable, surent rester également dans l'attitude que leur commandait l'honneur national. Leur nom va faire comprendre

qu'on aurait tort de s'en étonner : c'est Barbé-Marbois [1] pour la chambre des comtes, et Muraire pour la cour de cassation... Ils ont été au pied du trône rendre au souverain de la France l'hommage qu'ils lui devaient, mais cette démarche n'eût rien de honteux, et ils ne bravèrent pas les larmes de quatre cent mille familles qui portaient alors le deuil en Europe, en célébrant avec des chants de joie un triomphe ensanglanté de quelques heures, d'autant plus regrettable et plus horrible qu'il luit d'une lueur sinistre à côté de la défaite honteuse où s'engloutirent et ce même triomphe et les débris de toute une armée...

Hélas !... les nouvelles que nous recevions de la Russie ne faisaient que donner une teinte encore plus sombre à l'avenir !... Murat avait abandonné l'armée que l'empereur lui avait confiée ; plus elle était en désordre, et plus il était de son devoir peut-être d'y rester jusqu'au dernier jour... Les besoins *de son royaume* le rappelaient chez lui, disait-il !... *Son royaume !*... Et quelle était donc cette magie qui avait soufflé son poison

[1] Il y a dans ces deux hommes une pureté de mœurs tout-à-fait antique... Je ne connais rien de plus beau que la conduite de M. Marbé-Marbois sous le directoire. Il me fait l'effet d'un de ces pères conscrits mourant sur leurs chaises curules. Rien n'est admirable comme la simplicité dans la vertu, au milieu des orages politiques. M. de Marbois a été sensible à une erreur qui, dans le temps, fut accréditée dans toute l'Europe, et que j'ai redite avec la France entière qui même le croit encore ; c'est l'histoire de l'ambassadeur de Perse. Je me suis chargée avec plaisir de la démentir dans cette note.

Quant à M. le comte de Muraire, c'est aussi un homme à la Plutarque, c'est un de ces caractères taillés largement et sur un échelle dont le compas et l'équerre sont perdus... Pour un tel homme, l'intérêt du pays est TOUT, l'intérêt privé RIEN... J'ai une profonde estime pour M. le comte Muraire. Elle est compagne de ma tendre amitié pour sa fille, madame la comtesse de Sussy. Elle est, comme lui, un être dont l'âme est de feu, mais de ce feu sacré qui fait conserver éternellement les amis, et vous en acquiert chaque jour de nouveaux... Et puis comme elle est française !... J'ai déjà parlé de ses rares qualités... Maintenant je le fais d'une voix plus haute... Deux ans de plus se sont écoulés depuis ce que j'en ai dit.

La France était alors dans un état extraordinaire qu'il est bon d'examiner, pour comprendre les évènemens subséquens comme ils doivent l'être.

Depuis 89, qu'avons-nous vu en France? Les révolutions de notre révolution, et à chaque mouvement une réaction s'élever comme force répulsive de celle qui attaquait. C'est ainsi que plus les révolutionnaires ont cru détruire, et plus les choses abattues ont pris une force réfractaire.

Il y a évidence non seulement dans les résultats, mais dans les rôles même des acteurs du grand drame révolutionnaire. Cette évidence se retrouve encore plus fortement formulée dans les deux périodes de la révolution ascendante et descendante. Cette sorte d'échelle est curieuse à monter et à descendre; et depuis le jour où le peuple prit la Bastille, et puis égorgea son gouverneur pour promener ensuite son cadavre en lambeaux dans Paris, jusqu'à celui où Napoléon Bonaparte revint d'Egypte pour panser et guérir nos plaies par son génie tout immortel, il existe de grandes choses, bien faites sans doute pour être étudiées et servir de leçon aux rois comme aux peuples, si les rois et les peuples pouvaient se corriger par l'exemple du passé. A cette première attaque du peuple en masse, il se leva un autre parti, composé aussi de Français; c'était tout ce qui comprenait l'*ancien régime*. Ce mot qui commence aujourd'hui à ne plus avoir une signification précise, en avait une alors. Il signifiait non seulement la noblesse [1] et la cour, mais tout ce qui tenait à la noblesse et à la cour, et dont les intérêts étaient communs avec ceux de la classe titrée.... Le 14 juillet

[1] On entendait par *ancien régime*, tout ce qui avait appartenu à la cour ou bien à une personne titrée. On pouvait donc ne pas l'être et faire partie de l'ancien régime, ce qui rendait cette classe très-nombreuse.

enfin sépara l'ancien régime du nouveau. Première réaction...... Puis vint celle de la noblesse...... celle du clergé, quand on l'abolit. Celle-ci fut spéciale et terrible... On peut même la diviser en deux parties égales, au supplice de Gobel[1], de Fauchet et de plusieurs évêques constitutionnels. Les institutions départementales en provoquèrent une autre parmi les administrés des provinces, en leur donnant une souffrance que rien ne venait adoucir..... C'était la réaction de la faiblesse lourdement active et s'élevant à côté de la force brutale et vexatoire.... La cinquième de ces réactions fut horrible dans sa provocation, et bien bizarre dans son effet. Ce fut le 10 août, et la déchéance de la royau constitutionnelle. A celle-ci vous voyez l'un des apôtre les plus chauds de la liberté et du systéme constitutionnel, M. le marquis de Lafayette enfin, après avoir accepté un commandement de la force armée, et l'avoir guidé lui-même à Versailles les 5 et 6 octobre, abjuré

[1] Si j'avais la place et le temps nécessaires, je montrerais encore Brissot, cet agitateur qui donnait *l'absolution* aux égorgeurs d'Avignon, qui mit en vente les biens des émigrés, ordonna l'incendie des châteaux, et qui commit à lui seul plus de vexations et d'horreurs que beaucoup d'hommes de cette époque réunis... Eh bien, vous le voyez changer subitement au 20 juin.... Après le 10 août il voulut même sauver le roi !... parce que ces hommes qui avaient été ses pairs, devenaient ses maîtres et qu'il ne le voulait pas. Il succomba dans la lutte, quoiqu'il fût plus habile que ceux qu'il voulait abattre; mais il en est toujours ainsi en révolution, parce que l'individu lutte presque continuellement seul contre des masses, isolées à la vérité, mais toujours plus forte que lui .. Parmi les cordeliers, Danton et les organisateurs de septembre, las de boire du sang et de marcher parmi des cadavres, méditèrent le 9 thermidor, sans pouvoir l'exéuter; et pourtant il était de beaucoup supérieur à Robespierre et à Saint-Just. Robespierre lui-même voulait détruire la Montagne; et Legendre qui voulait dépecer le corps de Louis XVI pour envoyer un membre de lui aux départemens de l'ouest pour bannière, André Dumont, une foule de ces monstres de la funeste année, ont tous fléchi devant les systèmes conservateurs et fait eux-mêmes une contre-révolution, une réaction, ce que vous voudrez, de leur première révolution. La France vivait dans ces paroxismes continuels..

sur l'autel de la patrie ses titres de noblesse, parlé de *l'insurrection comme du devoir le plus saint*, présenté *les Droits de l'homme* à l'assemblée, après avoir constitué Louis XVI prisonnier du château des Tuileries, écrire à M. de Bouillé des paroles repentantes, avec le langage de la répression de l'anarchie qui commençait à se montrer hideuse et formidable, faire fusiller au Champ-de-Mars les pétitionnaires de la déchéance du roi, et terminer sa première période révolutionnaire par sa démarche à l'Assemblée nationale pour lui demander compte de la violation de la personne du roi dans la journée du 20 juin, se disputer avec le côté gauche, qui le renvoie dans le côté droit, dont à son tour il est repoussé, et finir par émigrer!..... Belle conclusion!..... Quant à la seconde période de sa vie, elle n'appartient pas à cette partie de mes Mémoires... J'en parlerai à l'époque voulue...

Ce que je veux démontrer ici, c'est que, depuis la révolution, nous avons toujours eu deux décompositions par factions. On pourrait même comparer cette chose bizarre à l'effet purement mécanique opéré par la *décomposition chimique* par laquelle les hommes de chaque secte ont éprouvé une telle altération dans leur nature et dans leur moralité intérieure, qu'on ne retrouvait plus en eux au dehors le même individu, c'est-à-dire la même espèce. Abusé par ce qu'il avait vu lui-même, l'empereur fut entièrement dans l'erreur sur l'état moral de la France au moment du péril... Il avait comprimé avec sa main puissante, pendant quatorze années, toutes ces opinions, toutes ces réactions, et il croyait la France régie par une seule volonté, qui était la sienne... Sans doute il avait beaucoup fait pour user la force révolutionnaire, non pas celle de 89 et même de 91, mais celle de 93 et de 94, celle qui était destructive et mortelle dans son action. Il l'avait toujours

combattue et avec une sorte de haine. L'affaire de Malet était venue corroborer son opinion pour lui donner une nouvelle preuve que les révolutionnaires de la seconde époque existaient toujours en France avec les mêmes principes subversifs de tout ordre et tendant continuellement à détruire... mais uniquement par intérêt personnel, et surtout par une ignorance complète des besoins du pays et des volontés de ce même pays... Joubert, le républicain le plus habile que la révolution ait donné à la France, et qui eût tenu secondairement la place de Napoléon à un 18 brumaire (qu'au reste il voulait faire), voyait bien comme je viens de le dire... Marat, qui, tout monstre sanguinaire qu'il était, avait des moyens, voulait aussi faire une réaction dans son parti; il était convaincu qu'il fallait une concentration de pouvoir, et il se disait hautement. Au 13 vendémiaire même, Bonaparte avait vu devant lui la Gironde et la Montagne, qui jusque là s'étaient livré un combat à mort, cesser de s'entr'égorger pour fusiller les agitateurs du moment, qui étaient alors des royalistes... Le 18 fructidor, qu'il organisa également de l'armée d'Italie où il était alors, lui présentait Tallien ou du moins son parti, déportant ou fusillant des Girondins [1], et des Girondins déportant ou fusillant des Thermidoriens [2]. Napoléon avait donc été trop tôt persuadé que les différens partis de la révolution s'étaient détruits par eux-mêmes. Sans doute il y avait quelque vérité de cela pour les hommes de 93; encore Fouché

[1] Les Girondins, c'est-à-dire ceux qui étaient de ce parti dans la Convention et dans les deux conseils après le 13 vendémiaire. Ceux dont je veux parler ici sont Aubry et Saladin.

[2] Le Thermidorien est Bourdon de l'Oise.... On pourrait bien le mettre, sans courir le risque d'être démenti, en tête de ce qui restait de 93. Quant à Billaud-Varennes, il vivait encore il y a deux ans, et demeurait sur le Boulevard du Temple.

était-il au ministère, M. de Talleyrand avait-il une des grandes charges de la couronne, et Barrère et Billaud-Varennes se promenaient-ils tranquillement sur le boulevard d'une ville dont on aurait pu paver les rues avec les crânes de ceux qu'ils avaient fait périr... Oh! mille fois honte sur nous!... et pourtant nous sommes un peuple *aimable, doux*, BON MÊME!... enfin...

Cependant il faut dire pour notre honneur que l'autorité ne demeura pas dans ces mains teintes du sang, et du sang innocent des Français. Ces factions révolutionnaires, même les plus énergiques, n'ont jamais obtenu d'autorité permanente. La leur a été éphémère... et, chose bizarre, la stabilité fut plutôt donnée par le sort aux réactions qu'elles avaient produites; tant il est vrai que la force réfractaire est bien autrement *force* que toute autre. Il y a dans elle une souffrance et puis une inertie qui la multiplient et la rendent redoutable quand elle se lève... C'est un don du malheur; mais il est de fait que l'insulte et la cruauté se sont usées sur ces réactions produites par la proscription et la mort. Les premières ont passé comme un orage dévastant tout, ravageant jusqu'aux plus jeunes plantes... Mais le champ demeurait là, lui... Il y demeurait pour reproduire... Ce champ, c'était le pays...

J'ai dit tout à l'heure que Napoléon avait une trop grande sécurité relativement aux différens partis qui, après tant d'années, bouleversèrent la France... Parce qu'il avait comprimé, il croyait qu'il n'y avait plus rien;... parce qu'il avait arrêté la presse, il croyait qu'on ne pensait pas... Il était loin de juger sainement cette importante partie du gouvernement moral. Un soir je l'entendis parler sur cette question de la liberté de la presse, et il en raisonnait admirablement, comme de tout ce qui était traité par lui; mais mon opinion était autre que la sienne dans une telle matière, ainsi

je ne puis rien prononcer. Et puis, Napoléon avait peut-être raison en quelque point. Néanmoins cette raison était alors, selon moi, bien peu importante en proportion de l'immense bien que peut faire la pensée exprimée librement.

L'empereur, en parlant de la liberté de la presse, je ne sais plus à qui, je me rappelle seulement que c'était à Saint-Cloud [1], l'empereur disait que la liberté de la presse ne pouvait être que funeste en France par l'usage insensé que les écrivains journalistes faisaient de leur plume [2]. » Les actions les plus simples du gouvernement, disait l'empereur, sont soumises, non pas à leur enquête, mais à l'examen le plus indécent ; et souvent, le plus sot premier venu, échappé d'un banc de collége, est tout heureux de s'attaquer à plus haut que lui..... Grand bonheur, comme nous le savons tous, à l'âge où tout est *beau* et *brillant*... Cela est même à un âge plus avancé, parce que l'esprit français est éminemment tourné à l'opposition, et même à l'opposition railleuse. Un Français ne sait pas résister à un bon mot, ce bonheur dut-il même lui coûter un emploi, un héritage... Ouvrez le *Moniteur*, voyez depuis 87, époque de sa fondation, jusqu'à 1799, voyez qu'elle est la pensée qui dirige la plus grande partie des discours prononcés !... Toujours cette tendance à l'opposition, et à l'opposition railleuse, je le répète... Nous avons le besoin de faire effet. Nous sacrifions à notre vanité pour cela l'intérêt même du pays qui souvent se trouve blessé dans

[1] Je ne me rappelle plus le nom de l'interlocuteur. C'était un conseiller-d'état et de la révolution, peut-être Réal, mais je n'en suis pas sûre.

[2] A cette époque surtout, c'était la plus indécente licence que l'on pût voir L'abbé Sieyes qui était au directoire, à la fin ennuyé de cette attaque quotidienne, fit suspendre *ou pendre*, je ne sais lequel des deux, un grand nombre de journalistes en 1798. — Il avait aussi *le talent du spectre, le bonhomme Sieyes.*

sa convenance d'être ainsi mis à jour devant des étrangers..... C'est partout et en tout chez les Français..... Croyez-vous donc que le père Bridaine venait prêcher, comme il le faisait à Paris. pour convertir les gens de Versailles !... Vraiment... c'était bien là son but ! Tant mieux s'il le menait là..... mais ce qu'il voulait, c'était de faire l'effet, et certes il était bien sûr de lui en parlant comme il le faisait devant des gens dont les oreilles étaient closes à toutes les vérités un peu dures... Ne pensez-vous pas ainsi, monsieur le cardinal, dit-il au cardinal Maury qui était ce jour-là à Saint-Cloud ?... »

Le cardinal avait une profonde vénération pour le talent du père Bridaine ; il répondit à l'empereur que le père Bridaine était *un apôtre* dans toute la force du mot, et qu'il était d'une entière bonne foi et vraiment animé de l'esprit, quand on le fit prêcher à Saint-Sulpice, je crois, ou bien à Saint-Germain-l'Auxerrois... Et tout-à-coup voilà le cardinal qui se lève, et, avec cette voix large et sonore, cet accent qui n'était qu'à lui, il se met à nous dire ces belles et adorables paroles du père Bridaine, ce sermon sur la pauvreté et sur les grâces à attendre de Jésus-Christ pour récompense, faisait précéder cette partie d'une peinture de l'enfer.

« Mais qu'ai-je fait ô mon Dieu !... Je suis entré sous le chaume, et j'ai parlé de votre sévérité, ô mon Dieu ! à qui doit tout attendre de votre bonté !... J'ai prêché l'abstinence à des malheureux qui n'ont pas de pain !... J'ai parlé d'humiliation à l'humble dont la poussière est la couche. J'ai crié contre les joies du monde à des oreilles qui n'entendent que la plainte du désespoir... que le cri de la misère....... Pardon, pardon, ô mon Dieu !... si j'ai contristé des cœurs à vous ; si j'ai affligé vos vrais enfans !... C'était ici, mon Dieu !... dans cette ville impure, où le vice fait sa demeure... où Satan fait ses recrues pour son royaume infernal... ici, où main-

tenant les yeux fixés sur la chaire de vérité, des femmes impudiques, des hommes perdus attendent de moi quelques paroles qui chatouillent peut-être leur amour-propre de grands....... leur vanité nobiliaire. Non, je leur dirai qu'ils sont MAUDITS pour avoir oublié le pauvre au jour de l'affliction, pour l'avoir oublié comme ils ont oublié Dieu..... Mais lui aussi vous a rejetés, et vos prières ne sont plus un encens qui fume au pied de son trône. Vous êtes RÉPROUVÉS!... ALLEZ, MAUDITS!... vous êtes RÉPROUVÉS!... »

En finissant cette phrase, le cardinal lança toute sa voix qui roula pour ainsi dire sous la voûte de la galerie comme les éclats d'un tonnerre... Mais ce qui est étonnant, c'est l'effet qu'il produisit sur chacun [1]... L'empereur lui-même fut frappé d'une sorte d'impression momentanée sans doute, *mais positive*. Le silence suivit la dernière phrase, mais au bout de quelques instans, l'empereur s'approcha du cardinal et lui dit :

— Ce n'est pas du père Bridaine, ce que vous venez de nous dire là, monsieur le cardinal, n'est-ce pas?

[1] Le père Bridaine avait en effet une éloquence remarquable, surtout avec son ignorance : mais ce qu'il disait venait du cœur; cet homme avait ensuite du génie, en voilà plus qu'il ne faut pour donner de belles choses. Un jour il prêchait dans une petite ville, c'était pour le dimanche de la Passion. Il se plaça comme toujours dans sa chair, et, assis comme dans sa chambre, il avait l'air soucieux. Après avoir fait la prière et le signe de croix : — Mes frères, dit-il aux gens qui l'entouraient, il vient d'arriver une bien triste aventure dans notre pauvre petite ville voisine... Vous connaissez tous le fils de ces honnêtes artisans, ces bons N...? Eh bien, leur fils qui était, comme vous le savez tous, l'honneur de notre province et la joie de ses parens, ce bon et excellent jeune homme, ayant appris que des mauvais sujets allaient être pendus pour leurs méfaits, fut leur caution, les sauva, les rendit à la Société... Eh bien! mes frères... ce pauvre jeune homme!... ils l'ont abandonné! renié!... il a péri à leur place. — Et comme il n'y avait pas de bourreau... c'est un de ceux qu'il avait sauvés qui en a servi!... Oh! mes frères, dit l'apôtre en pleurant, le jeune homme, c'est Jésus-Christ!... et nous, nous sommes ceux qu'il a sauvés!...

— Je demande pardon à Votre Majesté, répondit le cardinal; ce n'est pas le même arrangement de phrases, mais ce sont les mêmes pensées... Ce sermon est d'ailleurs très connu (c'était vrai, et je le connaissais); il est plus long et parfaitement beau..... C'était l'homme de Dieu, sire, que le père Bridaine..... Votre Majesté dit qu'il prêchait ainsi pour faire de l'effet, mais il passait sa vie dans les villages, dans les chaumières, dans des lieux non pas déserts, mais habités par des gens simples, par ceux enfin à qui le royaume des cieux est promis.

— Eh bien, je vous passe le père Bridaine..... encore... mais enfin; quant aux autres, je sais *ce qu'ils valent*... Et le mot est plus juste qu'on ne croit, dit de ma bouche, ajouta-t il en ayant l'air de dire qu'il savait ce que *valaient* le silence et le bavardage.

— La liberté de la presse fut fort demandée aux états-généraux, dit le conseiller-d'état...

— Ah! ah! dit l'empereur... Puis, comme s'il eût ri lui-même de son étonnement, il reprit aussitôt :

— Je le crois, pardieu, bien..... C'était sûrement la corporation des imprimeurs?...

Je fus fâchée pour lui de ce mot.

— Non, sire, répondit le conseiller-d'état..... ce n'était pas la corporation des imprimeurs.... Les trois ordres avaient des cahiers où les volontés s'exprimaient librement...... M. le cardinal doit s'en souvenir.

— Oui, oui, répondit le cardinal, que cette sorte d'interpellation ennuyait fort... Comment diable! M. le comte, allez-vous vous rappeler que les trois ordres parlaient par cahiers?...

— Et que disaient vos cahiers? demanda l'empereur avec humeur...

— Sire, Rennes [1] demandait par le cahier de son tiers-état la liberté de parler, d'écrire [2] et d'imprimer, à la charge seulement [3] de mettre le nom de l'imprimeur, et de ne jamais attaquer l'homme en place dans sa vie privée et dans sa conduite d'homme du monde... Ces demandes, sire, furent faites par les cahiers seulement du tiers-état de plusieurs provinces, mais aussi par la noblesse et le clergé de beaucoup d'autres...... L'Auxois. Nismes, l'Agenois, le bas Limousin... L'Agénois surtout se distingua par ses demandes admirables faites par sa noblesse, l'une des plus anciennes, et la plus pure de France [4]...

— Que voulaient-ils donc? demanda l'empereur qui prenait intérêt à la conversation, quoique peut-être le sujet ne lui plût pas.

— Sire, la noblesse de l'Agénois demanda que les magistrats seraient responsables des faits à leur charge à la nation assemblée... Il y a plus; cette demande fut unanime dans les trois ordres [5]... Votre Majesté ignore peut-être un fait assez curieux, c'est que les cahiers de la noblesse de Paris portent la demande de la démolition de la Bastille [6].... La noblesse d'Arras demanda

[1] Rennes. — *Tiers*. — Art. 45 — unanimement demandé.

[2] Paris. hors les murs. — Tiers. Article 14.

[3] Mont-de-Marsan, Gascogne — page 7. — Il y avait dans la demande, que l'auteur ne serait tenu à aucune peine, à la charge seulement par l'imprimeur de mettre son nom. On mettait aussi des bornes à la haine particulière, en empêchant de parler de la conduite privée des gens en place.

[4] J'entends même par là une partie de Toulouse; quant à l'Agénois, sa noblesse était en 89 ce qu'elle fut toujours, brave autant que loyale, et l'amie du pays. — Voilà la vraie noblesse, et lorsqu'à de pareils sentimens il s'en joint d'autres produits par une longue suite d'aïeux honorables, on peut les pardonner.

[5] L'Angoumois se montra aussi admirablement; les cahiers de sa noblesse sont bien beaux et curieux à étudier.

[6] Noblesse. — Paris, page 14.

que le secret des postes ne fût plus violé. L'abolition des lettres de cachet, des lettres closes, fut demandée à *l'unanimité* par les trois ordres..... La traite des noirs abolie, également unanime... Le droit de propriété sacré et garanti par tout ce que les lois ont de plus fort, sans que jamais un individu, *quel qu'il fût*, pût en être privé, *même* pour l'intérêt public, sans en être dédommagé aussitôt à dire d'experts.. cette dernière demande était également unanime. Une chose fort remarquable, poursuivit le cardinal, et dont se doutent à peine les gens qui parlent sans savoir ce qu'ils disent, raisonnant sur une époque qu'ils n'ont pas vue et dont la plupart du temps ils n'ont rien lu, c'est qu'à l'ouverture des états-généraux, la noblesse et le clergé avaient depuis long-temps des vues non seulement philantropiques, mais philosophiques, dans le bon sens du mot; c'est-à-dire une volonté ferme de faire du bien et d'accroître les lumières. Tous les grands propriétaires avaient des plans les plus vastes pour l'éducation et la prospérité du pays... beaucoup avaient déjà établi des manufactures particulières... Et un autre fait, c'est que pour l'établissement de ces mêmes manufactures, quelles étaient les entraves? C'étaient les ouvriers et leurs maîtres; c'était le fléau des corporations, celui des jurandes... des syndics... de tous ces vampires de l'ouvrier simple, lui-même abusé par eux.

— Comment! dit l'empereur.... je le crois bien!.... Vous êtes bien instruit, monsieur le cardinal... J'ai là-dessus des détails bien curieux, et si avant 1787 la pauvre France a eu quelques manufactures, elle le doit à la seule providence, et à la force ascendante de son industrie, qui a surgi malgré le manteau de plomb jeté sur elle... C'est votre bon ami saint Louis, ajouta-t-il en riant et en frappant sur l'épaule du cardinal, tandis qu'ils montaient et descendaient le grand salon bleu de

Saint-Cloud... Votre bon ami saint Louis n'a pas toujours été une perfection.

— Mais, sire, reprit le cardinal qui défendait son favori, saint Louis ne fit autre chose que mettre les ouvriers en corps et de faire de cette réunion plutôt une école *d'enseignement mutuel* qu'une corporation... Le fisc, qui se met partout, se mit là comme ailleurs; et les *confréries* devinrent bientôt un moyen *d'emprunts* et même d'exactions.

Napoléon était attentif, et quelquefois il s'arrêtait, regardait le cardinal avec ce regard profond et tout scintillant de feu et de génie, quand son âme rêvait quelque grande pensée.

— Quel est le roi de France qui le premier *fut donc ainsi le tyran du peuple*[1]?... Il faut demander cela *à la savante ici*... Junot, où est-donc ta femme? Je n'étais pas loin..... je m'avançai. Le cardinal, qui savait tout cela bien mieux que moi, s'était tu très obligeamment jusqu'à ma réponse, qui fut d'abord celle d'une sotte. Je m'embarrassai bien plus que si l'empereur m'eût dit un mot désagréable, et ce ne fut qu'après avoir entendu répéter la question, que je pus répondre que je croyais que c'était *un Valois*... mais je n'étais pas sûre du nom. Cependant la mémoire me revint, et je pus dire que c'était Henri III..... Un premier édit de lui *impose* les corporations... Un autre édit déclare *que la permission de travailler est un droit royal et domanial*[2].

[1] J'écrivis cette conversation en rentrant chez moi, quoique malade et fatiguée, tant elle me parut extraordinaire et remarquable.

[2] Cet édit est bien curieux par la teneur, et ceux qui le suivirent le sont encore davantage. On prescrit par ces édits *la manière de travailler*, les outils dont on doit se servir. — La forme, la qualité du chéf-d'œuvre pour l'admission, le temps à demeurer compagnon ou maître. — Ensuite l'*hérédité* mettait les rêveries jusque là ; l'enfant d'*un maître compagnon*, fût-il une bête, était plutôt reçu : ensuite l'argent faisait tout et tarissait le talent même, parmi les ouvriers eux-mêmes. — Les jurandes et

— Allons, ce n'est pas mal, dit l'empereur, ce n'est pas mal..... Car en vérité Henri III est comme un roi étranger parmi nous. Il se trouve placé à côté de Henri IV, qui est demeuré l'idole de la nation, tandis que lui n'en eut que le mépris sous plus d'un rapport, dont PAS UN n'est injuste... Ainsi donc, qu'il ait fait une action de plus ou de moins lâche et honteuse dans sa vie corrompue, cela est bien égal... mais ici c'est autre chose...... Ce n'est pas encore lui dont je veux parler comme le roi qui a fait le plus de mal à la France, sous le rapport indiqué tout à l'heure. Allons, madame Junot... aidez-moi... allons... voyons...

Cette fois j'y étais parfaitement; mais je voyais que lui aussi se rappelait très-bien son homme, et il eût été bien maladroit à moi de lui en ôter le plaisir... aussi je n'eus garde... Il sourit, se remit à marcher, et, prenant une prise de tabac, il dit tout en cheminant :

Eh bien! c'est Louis XIV!... votre GRAND ROI, qui est cause de cette sorte d'anarchie dans les corporations; car il ne faut pas se dissimuler que les maux de cette nature ne s'effacent pas avec une entière volonté de le faire... on se ressent aujourd'hui encore de ce malheureux effet des corporations.

— Votre majesté est toujours bien sévère pour Louis XIV, dit le cardinal.

— Et cependant, répondit l'empereur avec un sourire plein de grâce, je ne suis *pas jaloux* de lui, quoiqu'on l'ait prétendu... Sans doute je suis sévère pour Louis XIV, poursuivit-il plus sérieusement, parce que je sais qu'il a fait à la France des plaies qui saignent encore aujourd'hui....... Ce sont de grands malheurs,

les syndics étaient eux-mêmes les fléaux de la classe ouvrière. — L'envie et la jalousie parmi eux faisaient le reste.

monsieur le cardinal, que ceux qui sont imposés à une nation pour satisfaire des passions effrénées... Et sans doute apercevant sur la physionomie du cardinal une expression singulière que tout son savoir de courtisan ne pouvait dissimuler, il ajouta :

— J'ai fait souffrir la France sans doute, dans cette dernière et malheureuse guerre... mais mon intention était au contraire de lui donner du bonheur et de la gloire..... Je ne l'ai pas pu faire, parce que la volonté de l'homme n'a qu'une quantité de forces, et que ces forces ne peuvent lutter contre la trahison et la mauvaise foi [1]...

Le cardinal, très-contrarié d'avoir été peut-être deviné, ne savait que répondre... Il savait que s'excuser pour une chose tacite, c'est faire une faute bien autrement maladroite que la première, qu'on peut toujours désavouer... L'empereur, content d'avoir répondu, ne fit plus paraître qu'il eût compris le mouvement de lèvres et de sourcils du cardinal, et reprit :

— Ce fut pendant la guerre qui précéda celle de la succession d'Espagne... cette guerre qui amena le traité de Ryswich... cette guerre injuste, autant que mal faite et mal conduite, et qui coûta des millions à la France, que Louis XIV, dépourvu de toutes ressources, créa des offices qui se multiplièrent ensuite à l'infini. Mais ce fut surtout pendant la guerre de la succession que ces offices n'eurent aucune mesure... La seule année 1704 vit créer quinze maîtrises... Quand on songe à leur destination surtout, il est impossible de n'avoir pas une profonde pitié d'un peuple imposé si cruellement au nom de celui qui doit être son père... Du moins, si je suis sévère avec lui, moi, je lui donne ce

[1] J'ai déjà dit que j'écrivis cette conversation en rentrant chez moi, parce qu'elle me frappa vivement.

là-dessus. Je tiens de l'empereur lui-même, qu'à l'époque où le M**** était dans son intimité, il avait appris de lui-même le dessein qu'il avait formé depuis longtemps de refaire une université, et de mettre un grand-maître à la tête... Le M**** se jugeant d'une valeur assez haute, probablement, pour se faire beaucoup payer, avait imaginé ce système d'opposition, qui au fait réussit quelquefois... Mais ici le but fut manqué, parce qu'il écrivit imprudemment; et l'empereur, en lisant ses lettres, prit à son égard un parti qui a été constamment suivi.

— Savez-vous bien, dis-je à Lavalette, que c'est une bien horrible chose que de violer ainsi le secret des familles?... car en ouvrant une lettre et en la lisant pour voir s'il n'est pas question de l'empereur, vous y voyez bien des affaires tout-à-fait étrangères à la politique.... Ainsi lorsque je vais au spectacle, un commis très subalterne dans votre administration aura le droit de me fixer avec insolence, parce qu'il aura mes secrets....

Lavalette se mit à rire.

— Que voulez-vous que je vous dise?.... La morale de cela, c'est qu'il ne faut pas que les jeunes femmes aient des secrets.... Mais, reprit-il plus sérieusement, vous vous trompez sur la manière dont ce fait ce travail-là. Il est aussi consciencieux que possible... L'empereur *seul* même lit les lettres importantes.... Et puis je vous jure que cette lanterne magique qui nous passe devant les yeux chaque jour, nous rend bien indifférens sur les intérêts privés de chacun... Et puis si vous croyez que nous ne sommes pas à même de faire quelquefois du bien, vous vous trompez... Je vais vous raconter une aventure arrivée après la bataille de Wagram, et dans laquelle l'empereur joue un rôle admirable. Comme je ne vous nommerai personne, cela ne vous mènera à la connaissance d'aucune chose....

L'empereur venait d'arriver de la campagne de Wagram; il était à Fontainebleau. Un matin, j'étais encore couché, lorsqu'un page arrive au galop dans ma cour, et m'apporte l'ordre de me rendre *immédiatement* auprès de Sa Majesté. Je fis venir des chevaux de poste qu'on attela à ma voiture, parce que je ne voulus pas croire le petit diable de page qui voulait m'emmener à franc étrier.... C'était pour se moquer de moi.... Hein!... Oui... Je crois que c'était pour se moquer de moi.... J'arrivai auprès de l'empereur, qui me parut de très bonne humeur. Il avait devant lui quelque lettres ouvertes. L'une d'elles était d'une écriture de femme, et remplie sur les quatre côtés par une écriture fine et serrée comme des pieds de mouche.

— Voilà une petite personne bien imprudente, dit l'empereur en me mettant la lettre dans les mains. Lisez cela, et puis rappelez-vous ensuite ce que je vais vous dire, monsieur le comte, poursuivit-il avec un sérieux qui m'aurait fait peur si je n'avais été le plus sage des hommes.

Le cardinal et moi, nous nous mîmes à rire si bruyamment, que le bon Lavalette en demeura tout stupéfait..... Je le tirai par la manche et je lui dit tout bas :

— La lettre n'était donc pas de madame F*****?... et le cardinal, le tirant par l'autre bras, lui dit un mot très court que le bruit de la voiture m'empêcha d'entendre, mais qui produisit un singulier effet sur Lavalette, car il bondit comme un volant sur le coussin heureusement bien moelleux de la voiture... Et se retournant de mon côté, il me regarda d'un air tout aussi effaré, reportant alternativement ses petits yeux que l'étonnement voulait rendre plus grands sans y parvenir.

— Allons, allons, calmez-vous, disait le cardinal

avec son gros rire, sa grosse voix et sa grosse figure rouge, même à côté de sa soutane, mais toujours avec cet accent d'un esprit supérieur, même dans une raillerie... calmez-vous, mon cher comte, et finissez votre histoire.

— Eh bien donc, reprit Lavalette avec assez d'assurance, l'empereur me dit de lire cette lettre. Le curieux de la chose, c'est que je connaissais l'écriture.... Cette lettre, écrite d'un château à dix lieues de Paris, était adressée à un officier de la maison de l'empereur; elle contenait des détails terribles pour le mari, qui était aussi attaché à l'empereur, mais dans sa garde, et dont le grade était même assez élevé... Ces détails compromettraient pour toujours le repos de l'intérieur de cet homme... L'empereur me dit de prendre à l'instant même des informations pour savoir si la jeune femme avait des enfans de son mari.

— Allons, va vite et reviens de même, me dit l'empereur. Je t'ai envoyé chercher parce que, devant plus tard voir cette lettre, il était inutile d'avoir un confident de plus.

Et il me poussait par les épaules..... Mais comme je pouvais répondre à la question sans aller plus loin, je ne faisais pas un pas, et je réfléchissais. L'empereur n'aime pas beaucoup qu'on réfléchisse, comme vous savez, surtout quand il donne un ordre; il le répéta d'une voix plus sévère....... Alors je me retournai vers lui et je lui dis :

— Sire, elle n'a pas d'enfans.

Il ouvrit non seulement de grands yeux, mais de grandes oreilles... Je dis encore une fois :

— Sire, elle n'a pas eu d'enfant depuis sept ans qu'elle est mariée; elle est jolie... elle est jeune... et sans employer ici le style du roman, elle a été *sacrifiée*.

— Bhrrrr, s'écria l'empereur... Et toi aussi, mon vieux ami, tu deviens romanesque ! Tu vois des *victimes*, des *tyrans*, des *sacrificés*, là où il n'y a que des jeunes filles très-contentes d'abord d'avoir une voiture, des diamans, d'être présentée à la cour, et de courir toutes seules toute la journée pour faire des visites et montrer les atours de la corbeille et du trousseau... Oh ! je connais tout cela... Mais ici, c'est tout une autre affaire... et comment la connais-tu donc ?...

— Comme on connaît les gens, sire... Je connais ses parens... je l'ai presque vue naître.

— Ah, ah ! eh bien, dis-lui donc de ne pas *conspirer* contre moi, et de ne pas chercher à détacher de mon service des hommes dont je suis sûr... Qu'elle use de son empire comme femme, et comme femme amoureuse, mais qu'elle ne dépasse pas la ligne tracée par la nature, même à tout ce qui porte une cornette... Au surplus, ses propres affaires devraient assez l'occuper, car, d'après cette lettre, elle est au cinquième mois d'un événement qui peut troubler à jamais sa vie... et cependant... c'est bien une tête de femme !... voilà qu'elle va s'occuper du meilleur moyen de me tuer...

Je fis un cri !...

— Oui, oui, poursuivit l'empereur, elle écrit à ***, et elle lui dit dans une sorte de chiffre, qu'un enfant du reste pourrait comprendre, que le temps approche... que l'exemple du jeune fanatique de Schœnbrunn doit donner du courage à des Français qui doivent être encore plus fatigués que lui de leur *esclavage* et *de ma cruauté*...

Je tenais cette lettre dans ma main et je la parcourais sans comprendre. Je savais bien que l'opinion de la famille de cette jeune femme était extrêmement royaliste ; mais qu'elle eût influé sur la jeune femme elle-même, voilà ce qui me confondait et devenait inintel-

ligible. Elle était un composé d'enfantillage, de grâces, d'esprit; mais voilà tout... C'était un monceau de rubans, de fleurs et de gaze, d'où pouvait sortir une belle opale à couleurs changeantes, mais un rubis, un diamant... jamais... Enfin je lus la lettre... elle paraissait n'être pas la première. J'en fis l'observation... l'empereur me dit que c'était la cinquième qu'il lisait...

— Et Votre Majesté ne m'en a pas parlé!...

— A quoi bon?... Je *savais* que tu la connaissais...

— Vous le saviez, sire, m'écriai-je en faisant un bond sur moi-même, et me rappelant surtout sa surprise précédente...

— Sans doute, je le savais... Tu t'étonnes de tout aujourd'hui... Que peut-il y avoir de surprenant que je connaisse tes relations avec cette famille?... Tu crois peut-être que je t'en veux, parce qu'ils sont royalistes?... Eh! mon Dieu, où en serais-je donc, si je m'allais fâcher contre tous ceux qui voient le faubourg Saint-Germain? Ce n'est donc pas pour cela que je t'ai mandé... Mais d'après la lettre de ce matin, la petite imprudente est au moment de tout voir se découvrir... Je ne veux pas d'esclandre dans l'intérieur de mon palais... Je veux que tout se passe convenablement, et surtout avec un grand respect pour les mœurs et les convenances... C'est toi que je charge de toute cette affaire, Lavalette. Tu vas aller *aujourd'hui même* chez madame ***. Tu lui parleras, mais *seul*, entends-tu bien... SEUL... Je ne veux là-dedans ni mère, ni oncle, ni cousine... Il paraît, d'après ses lettres, qu'elle n'a que sa femme de chambre pour confidente... Qu'elle n'en prenne pas d'autres... Tu es là, toi, en cas de besoin; tu serais utile... Quant à son amant, *il faut qu'elle le considère comme mort pour elle*, à moins que son mari soit enlevé par une balle ou un boulet de canon... A cette condition, j'écris au maréchal *** pour qu'il

donne une mission au mari, et qu'il ne puisse être de retour que lorsque son repos et celui de tous les siens ne pourra être troublé par la connaissance d'une chose qui serait un coup mortel pour lui...

— J'étais si attendri en l'écoutant, poursuivit Lavalette, que, (vous ne me croirez peut-être pas,) eh bien, je pleurais... je pleurais comme un enfant...

— Ah! je vous crois... je vous crois sans peine, lui dis-je en riant, quoique très-émue moi-même... et je vous crois d'autant mieux, que vous m'en donnez la preuve en ce moment, plus que par toutes les paroles du monde...

Il avait la figure couverte de larmes... Quant au cardinal, il se barbouillait le nez et le menton avec son tabac d'Espagne, et répétait en souriant :

— Qu'il est habile, cet homme, qu'il est habile!... Je suis sûr que cette famille a été gagnée à sa cause à tout jamais, n'est-ce pas monsieur le comte?

— Ma foi! je n'en sais rien, répondit le brave homme avec une sorte de rudesse qui ne lui était pas habituelle; ou plutôt... Oh!... j'ai tort... on la croirait ingrate... Oui, sans doute, elle s'est attachée à l'empereur... Et ce que votre éminence doit trouver plus exemplaire et plus digne d'attirer son attention, c'est que la jeune femme s'est repentie de ses fautes, ou, pour parler juste, *de sa faute*, et qu'elle est aujourd'hui la femme la plus respectable que je connaisse, bien certainement; et j'ai le droit de m'y connaître, j'espère...

Il semblait que le digne homme se réfugiât dans la vertu de sa femme, et qu'il eût d'avance une révélation de ce qu'elle serait un jour!...

— Oui, oui, dit le cardinal, je suis fort édifié sans doute de la vertu de votre jeune madame, mais je crois, MOI, que l'empereur, en faisant ce qu'il a fait, ne songeait ni à la dame, ni à sa vertu : il était ce qu'il est tou-

jours, l'homme le plus habile que Dieu ait fait, et certes il prouvait ce que je dis là en agissant ainsi que vous venez de le dire .... Du reste, mon favori Louis XIV, comme le dit Sa Majesté, a été clément de la même manière... seulement sa vie n'était pour rien dans l'aventure..... Cet épisode rend le pardon et la conduite de l'empereur sublimes en même temps qu'habiles.

— Votre *favori* Louis XIV, monseigneur, dit Lavalette, est celui qui nous a fait le présent indigne de tout gouvernement honorable, le violement du secret des lettres.... C'est M. de Louvois qui le premier imagina cette infamie... Depuis lui, on a trouvé très commode de savoir, sans beaucoup chercher, ce qui était important pour l'Etat; l'on s'est donc mis à ouvrir les lettres, et cela sans pudeur... sans aucun discernement même, et violant dix cachets pour arriver au bon..... Louis XV exigeait de M. Choiseul un *compte rendu, surtout dans la partie scandaleuse*, ensuite M. de Choiseul lui-même avait un *abrégé* de cet *abrégé*, qu'il commentait avec son esprit fin et railleur, et dont il charmait les loisirs de madame la duchesse de Grammont [1] et de cinquante oisifs rassemblés dans son salon..... Mais une chose qui vous surprendra, c'est que l'époque où les lettres furent le plus couvertes, ce fut pendant les années 93, 94, 95, 96, 98 et 99... 93 surtout fut une véritable inquisition, moins le bûcher, mais il avait une digne supléante.... Il existe à la poste des preuves de ce que je vous dis là, qui feraient l'étonnement de bien des gens..... Le directoire ne s'en faisait pas faute, comme vous pouvez le croire; mais sous son règne anarchique rien n'étonne, parce que tout y était dans une telle proportion de mal, que ce

[1] Sœur de M. de Choiseul.

serait plutôt la chose contraire qui surprendrait...... L'empereur ne fait donc que ce qui est fait partout d'ailleurs et bien moins adroitement qu'en France.

Je fus de l'avis de M. de Lavalette, et je lui racontai à ce sujet une anecdote du temps de l'ambassade de Junot à Lisbonne.

J'écrivais assez souvent en France; mais comme l'infidélité de la poste nous était connue, Junot envoyait fréquemment des courriers à l'empereur ou bien à M. de Talleyrand. Cependant j'écrivais quelquefois par la poste, mais alors il était rare que je ne m'en repentisse pas. Un jour je reçois une lettre de la vicomtesse de Puthod, l'une de mes amies les plus intimes et que j'aimais chèrement; cette lettre avait plusieurs pages, et était écrite sur du papier vélin satiné venant de chez *Coiffier*[1], alors le Suisse de la papeterie élégante de Paris. Madame de Puthod, très soignée dans tout ce qui l'approchait, était surtout d'une propreté exquise et recherchée. J'étais donc bien certaine que les huit pages toutes souillées, froissées, que j'avais dans les mains, n'étaient certes pas sortie des siennes dans cet état; mais ce fut bien autre chose lorsque voulant continuer ma lecture, je fus arrêtée par une page qui manquait.... Le commis chargé de lire le grimoire français de ces *révolutionnaires* maudits, que l'*antechrist* envoyait en ambassade dans leur pauvre royaume, y avait mis tant de temps et de soins qu'il était demeuré détenteur de la dernière page de ma lettre; et comme c'est une grande affaire, quand on est à cinq cents lieues l'une de l'autre, qu'une page de plus ou de moins entre deux amies, je fis grand bruit, et M. Le-

[1] Coiffier était le père de mademoiselle Mezerai, actrice *très* et *toujours* mauvaise, de la Comédie-Française. Son magasin était où se trouve aujourd'hui celui de Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré.

goy, second secrétaire d'ambassade, eut la bonté d'aller à la poste pour moi, et d'y faire tapage; mais ce fut en pure perte. Ils nièrent d'abord que la page eût été perdue, parce que la lettre n'avait pas été lue. Cela était assez pour ne pas insister, mais pas assez pour me convaincre; aussi, écrivis-je à la vicomtesse :

« Je ne puis vous donner aucun détail sur ce que vous voulez savoir, il me faudrait pour cela vous parler du pays, et sauf quelques exceptions très remarquables [1], je n'ai pas grand'chose à en dire, si ce n'est du mal. Or, je me rappelle qu'étant petite, ma gouvernante me recommandait toujours d'être polie avec les gens quand je me trouverais *avec eux* et *chez eux*, il y a bien une toute drôle de morale là-dedans, mais enfin, je suis chez le Portugais, je ne puis donc pas vous dire tout ce que j'en pense, surtout depuis que je vois qu'ils ouvrent les lettres assez maladroitement pour employer un commis qui perd les feuilles, et les lit ayant les mains sales... etc. »

Comme je n'irai pas jusqu'en 1818, époque où se passe le fait qu'on va lire, je le place ici, parce qu'il y est parfaitement en son lieu, en raison de l'à-propos.

Quelques mois après les événemens fabuleux de la restauration, événemens qui avaient remis l'Italie sous le joug autrichien, il arriva que dans une ville, que je crois être Milan, sans être assez sûre du fait pour l'affirmer, des agens de la poste chargés d'ouvrir les lettres qui pouvaient donner quelques inquiétudes par le nom que portait la suscription, furent étrangement empressés en ouvrant une lettre adressée à l'un des premiers

[1] En tête de ces exceptions, je me ferai un devoir de mettre la duchesse de Cadaval, le marquis de Valence, le comte Sabugal, le marquis d'Alorna, Dom Thomas de Noronha, M. d'Araujo et M. d'Anadia. Quant à M. de Villaverde, il avait de l'esprit... Eh bien, il avait de l'esprit... et beaucoup même.

personnages marqués à l'encre rouge, de trouver une lettre écrite EN HÉBREU. C'est un chiffre comme un autre... mais l'hébreu, ne le lit pas qui veut... c'est une langue d'*agrément* peu usitée dans le jargon social : aussi messieurs de la poste furent-ils dans une sorte de désespoir de n'être ni assez habiles pour traduire cette pièce importante au salut de la ville, qui devait sans doute se trouver compromise, et dont le grimoire en lettres devait donner la clef... Mais la personne à qui elle était adressée refusa de recevoir la lettre, disant que ce n'était pas pour elle. Ma mémoire, qui me revient à mesure que j'écris, me dit que la ville était Trieste....... Or, dans Trieste, ce n'est pas un personnage bien difficile à trouver qu'un juif... qu'il soit allemand, polonais, russe, il importe peu; s'il sait lire le Talmud, c'est ce qu'il faut... On fit donc battre la chamade pour déterrer un Israélite, et enfin, dans une petite rue près du port, tout en haut d'une vilaine maison bien noire et bien sale, on trouva un petit vieillard, presque diaphane, collé contre une lampe à la lueur de laquelle il faisait des chiffres, et puis encore des chiffres..... On lui raconta comme quoi il fallait suivre ceux qui le venaient chercher, chez le commandant de la ville... S'il avait pu pâlir, le petit juif, il en serait devenu comme une figure de cire... mais un petit juif, cela ne pâlit jamais. Il suivit donc les envoyés du commandant, et, arrivé chez lui, il se mit à déchiffrer le grimoire, qu'il lisait couramment comme feu Moïse... Mais c'était alors qu'il aurait pâli s'il avait pu pâlir !... A mesure qu'il lisait, il jetait autour de lui un de ces regards de juif qui cherchent à tout prendre, et sont tous quêteurs... Il s'y joignait une anxiété terrible. Il était évident que le petit juif avait trouvé un grand, un terrible secret dans la feuille ébraïque, et tout le conseil du commandant se mit à pâlir de concert avec lui.

— Juif, dit le commandant d'une voix sévère, qu'as-tu trouvé dans cette feuille qui te fasse trembler comme tu trembles?... Allons, traduis-nous cela et finissons.

— Excellence, s'écria le petit juif en se jetant à genoux et joignant les deux mains, excellence, je vous en conjure, ne me faites pas traduire cette page maudite!... Au nom du Dieu vivant, brûlez ce papier, et ne me forcez pas, moi pauvre malheureux, à vous dire ce qu'il renferme.

— Comment, maraud, mécréant maudit! il y a sur ce papier quelque chose que tu n'oses pas me lire! C'est un peu fort! Sais-tu bien qu'il y a des moyens de te délier ta langue de Judas! de quel pays es-tu?...

— De Varsovie, monseigneur... Et le petit juif s'inclinait si bas... si bas... qu'il entrait en terre...

— Varsovie!.... Ah! pardieu!.... Et voilà précisément la chose!... Tous ces juifs polonais sont autant de fléaux, partout où ils se trouvent, même dans leur propre pays, où l'on ne veut pas d'eux... Ah! ça, veux-tu lire et promptement?... autrement... tu auras affaire avec l'autorité..... et tu sais que la nôtre ne plaisante pas...

Le petit juif, tout tremblant, se mit en devoir d'obéir; il prit ses lunettes... en frotta les verres, les rendit nets et luisans, et puis il voulut commencer... Mais il fallut se moucher... tousser... et puis il n'y voyait pas assez clair... Enfin il prit son parti comme un poltron qui se lance au milieu d'un danger... et d'une voix aigre et perçante, il jeta ces paroles aux oreilles du commandant et de son conseil :

« Canailles que vous êtes... »

Et puis il s'arrêta comme tout étonné lui-même de ce qu'il venait de dire..... Il leva son petit œil chassieux, et rencontra le regard flamboyant du commandant.

— Excellence, excellence, s'écria-t-il en laissant tomber le malencontreux papier..... ce n'est pas ma faute!....... je ne voulais pas vous dire cette impertinence....

— Continue, dit le commandant, et fais promptement.

Alors le petit juif reprit le papier, et lut cette fois tout ce qu'il contenait sans interruption :

Canailles que vous êtes!..... comment pouvez-vous aussi être assez imbéciles pour croire que si je voulais conspirer contre vous et votre baraque de ville, j'irais me servir d'un moyen aussi stupide que celui-ci pour cacher mes desseins? Au moment où l'on vous lit cette *carte* politique, ce chiffre tant redouté par vous, Il est certain que vous avez perdu plus de temps et surtout plus de considération à en chercher la clef, à le faire traduire, que bien certainement il vaut. J'aurai donc le plaisir de me moquer de vous, et cela sans que vous sachiez si je *suis* ou *non* l'auteur de votre mystification. Cela vaut bien, j'espère, le déshonorant plaisir de violer les choses les plus saintes, et de vexer d'honnêtes gens dans les actions les plus simples de leur vie sociale..... Que la leçon vous profite... si jamais une leçon donnée a corrigé d'un défaut comme celui que vous avez. »

Jamais on ne put découvrir l'auteur de la mystification... Quant au petit juif, il regagna son sixième étage en disant : Si, comme moi, ils ne recevaient ni n'écrivaient de lettres, cela ne leur arriverait pas.

CHAPITRE XVI.

Ma correspondance d'Espagne. — Etoile de Napoléon. — Maladie, guerre, ASSASSINAT. — Notre situation en Espagne. — Rapp et Junot. — Les coups de canne. — VIVANT. — VINGT-DEUXIÈME BLESSURE ! — Doigts gelés. — Ressemblance. — Pie VII à Fontainebleau. — Les deux maîtres. — Les sœurs de charité. — La quête. — Le jeune abbé. — Madame Menou. — Madame V..dé. — L'emprisonnement. — La duchesse Chevreuse. — Troubles de Caen. — Libelle. — Les chenilles. — Jeunesse de Napoléon. — Le maître de chant. — Proclamation de Louis XVIII. — Distractions. — Aroun-al-Raschid. — Le magasin d'albâtre. — Triomphe d'une mauvaise pensée. — *Le petit homme.*

L'année 1813 avait commencé sous les plus tristes auspices... les désastres de l'armée de Russie semblaient en appeler d'autres, et le midi leur répondait d'une voix lugubre par d'autres malheurs et d'autres morts... J'avais encore beaucoup d'amis en Espagne, et chaque semaine je recevais des nouvelles, non par l'estafette ni par la poste, mais par quelque officier qui rentrait en France et m'apportait une lettre qu'il entourait encore de tout ce qu'il pouvait me dire d'intéressant pour ajouter à ce qu'on m'écrivait. Ces relations verbales et écrites étaient désespérantes !... et pourtant nos maréchaux avaient une conduite bien admirablement belle dans des circonstances aussi terribles, ne se maintenant qu'avec des peines infinies, même après les plus glo-

rieux combats. Le maréchal Suchet avait toujours conservé le littoral de la Méditerranée....... le maréchal Soult, par de savantes combinaisons, savait encore soutenir le roi Joseph dans un royaume battu en brèche de toutes parts, et ne demeurant encore debout que par une suite du bonheur de l'ancienne étoile de Napoléon, qui demeurait encore attaché à son sort et à ceux des siens, malgré que la fortune se fut retirée de lui et de ses entreprises. L'Espagne, encore couverte de nos bataillons, ne l'était plus de nos soldats..... les régimens étaient bien là, mais ce n'étaient plus les mêmes hommes!...... c'étaient des enfans succombant à la fois sous les trois fléaux de la maladie du pays, de la guerre, et de L'ASSASSINAT : cette dernière mort surtout était ce qui frappait le plus droit au cœur, parce que l'agonie en était continuelle, par la terreur dans laquelle vivait la victime. Il est inutile de considérer la quantité de troupes qui inondent l'Espagne..... Cette vérité reconnue n'est-elle même qu'une preuve de plus de notre faiblesse... Notre position était à cette époque si étrange en Espagne, qu'un de mès amis m'écrivait :

«..... Quelque malheureux que nous fussions lorsque vous étiez ici, rien n'approche de notre position actuelle... L'homme le plus courageux se sent anéanti... Comment voulez-vous avoir le désir de vaincre, lorsque la victoire d'hier est nulle aujourd'hui?... Je l'ai écrit à l'empereur encore avant-hier..... les Espagnols seront vaincus, on pourra même les détruire... mais les conquérir, les subjuguer, jamais... Il n'y a pas de trêve, pas de paix à espérer avec un peuple dont la haine et le fanatisme sont les véhicules, dont la résistance politique et religieuse est entretenue et renouvelée par ces mêmes véhicules..... Savez-vous ce qu'ils ont fait dernièrement dans les montagnes de Soria et du côté de Zamora?..... on les a désarmés..... on leur a pris tous

leurs fusils et ces piques, ces lances faites, si vous vous le rappelez, pour s'habituer aux lances des Polonais et n'en avoir plus peur... eh bien ! ils ont refait des munitions en moins de huit jours... ils ont établi des forges dans la montagne... ils ont forgé des piques et des sabres, ils ont fondu des balles avec du plomb qu'ils ont pris je ne sais où... Quant aux fusils, je crois qu'ils ont des démons avec lesquels ils fraternisent et qui leur en donnent....... Il est fabuleux de dire à combien se monte le chiffre de ce qui leur en a été ôté... Au reste, toute arme leur est bonne... S'ils n'avaient pas de fer, ils trouveraient moyen de faire des haches de pierre et des canons de bois [1], avec lesquels ils nous tueraient tout aussi bien qu'avec d'autres..... et puis l'assassinat peut se faire sous tant de formes !... Seulement rappelez-vous que plus il sera cruel, plus il sera populaire. »

Cette lettre, écrite par un homme qui connaissait bien l'Espagne, me fit un grand mal... J'aimais alors ma patrie comme je l'aime toujours aujourd'hui... et ses malheurs trouvaient un retentissement bien douloureux dans mon âme... Hélas ! tandis que nous gémissions sur l'Espagne, le Nord se couvrait de nuages d'où la foudre devait tomber sur nous !...

Rapp était en correspondance suivie avec Junot... Junot avait éprouvé une reconnaissance profonde du refus que Rapp avait fait du commandement de son corps d'armée ; lors de la mauvaise humeur de l'empereur, et lorsque Rapp retourna à Dantzick, Junot lui dit :

— Tu es mon frère d'armes, toi... tu es l'homme

[1] Il n'est pas du tout absurde de supposer que les Espagnols pourraient faire des canons en bois. En 1793, les royalistes de la Lozère gagnèrent une grande bataille sur les républicains avec des canons en bois cerclés en fer. — On a trouvé dans l'arsenal de Salsbourg des canons en cuir.

d'honneur et de loyauté que je rêvais pour lui donner ce nom-là... Je n'oublierai jamais ton action.

Rapp, selon lui, avait fait une chose tout-à-fait simple, et s'étonna fort que Junot lui en parlât seulement ; il lui serra la main et lui dit :

— Eh bien, oui ! entre nous, vois-tu, ce sera à la vie et à la mort.

Junot mettait donc un extrême intérêt à suivre la marche de Rapp à travers la vie dangereuse qu'il menait en Russie. Un jour il reçut une lettre de lui qu'il m'apporta, et qui est bien remarquable par la profonde tristesse qu'elle déguise et révèle en même temps... Après le passage de la Bérésina, qu'il traversa avec l'empereur, il s'était dirigé avec lui sur Wilna... mais à Smorgoni, l'empereur lui confia qu'il partait pour la France pour chercher des ressources, réveiller le patriotisme national : — Car, vois-tu, mon cher Rapp, ils veulent envahir notre beau pays... et je ne veux pas qu'il perde *un seul de ses joyaux, moi !*...

— Oui, me disait Rapp en me racontant sa séparation avec l'empereur, oui, s'il a quitté l'armée, c'était pour en sauver les débris... c'était pour élever une barrière entre nous et les Prussiens et les Russes, et non pas parce *qu'il avait froid,* comme le disent encore ici des hommes à qui je ne serai content que lorsque je leur aurai coupé leurs deux oreilles...

C'était en 1818 qu'il me disait cela... Pauvre Rapp!... En 1813 il écrivit à Junot une lettre qui n'est pas de son écriture, parce qu'elle est dictée à un secrétaire, à cause du mauvais état de ses mains... Cette lettre fit une peine extrême à Junot...

.... Lorsqu'à Smorgoni l'empereur dit adieu à Rapp, il lui dit qu'il désirait qu'il retournât à Dantzick, mais auparavant il devait rallier l'armée de concert avec Ney et le roi de Naples. A Wilna, il fit des prodiges, non

seulement de valeur, mais d'humanité... Il comprenait bien, lui, le vieux soldat quoique l'homme jeune, il comprenait bien que des misérables qui n'avaient reçu dans l'espace de deux mois que trois distributions [1], fussent sourds à la voix de leurs chefs; mais, quel que fût leur délire, ils entendaient toujours celle de leur camarade : ce fut celle-là qu'il leur fit entendre... Toujours ferme cependant à côté de l'indulgence, on l'a vu dans cette journée remarquable, portant sur ses épaules un sous-officier blessé qui ne pouvait marcher, et, pendant qu'il le portait, il donnait des coups de canne à un soldat qui assommait une vivandière, pour avoir un pain que cette femme venait de payer QUINZE FRANCS!... Voulant obéir à l'empereur, il songea à partir pour Dantzick; mais comment faire? Il fallait passer le Niémen, et le froid était si rigoureux, que les Russes eux-mêmes tombaient sous sa terrible action... Cependant Rapp voulait obéir, et surtout rejoindre sa place de Dantzick, dont le péril était manifeste depuis nos revers... Il se détermina enfin à se confier à deux juifs qu'il loua à Wilna pour qu'ils le menassent jusqu'au Niémen. Ce fut la relation de ce voyage que reçut Junot par un officier que Rapp envoyait à l'empereur pour lui dire qu'il ne se rendrait jamais VIVANT, à moins qu'il ne le lui ordonnât. Cet officier nous raconta ce qu'il avait souffert par l'intensité du froid; cela fait frissonner. Le malheureux était déjà couvert de blessures [2], et le froid lui gela deux doigts de la main droite, et une partie du nez... Il avait surmonté tous les obstacles et de la nature et des hommes pour se jeter dans Dant-

[1] A Smolensk, à Orcha et à Kowno.

[2] Il avait reçu sa vingt-deuxième blessure la veille de la bataille de Mojaïsk. M. de Narbonne me disait que l'empereur l'envoyait lui-même tous les jours pour savoir de ses nouvelles. — On était alors à Moscow, où les flammes le forcèrent d'errer de maison en maison.

zick. Il y parvint, mais par une sorte de miracle, nous dit cet officier...

« Au reste, mon cher Junot, écrivait-il, j'ai trouvé ma pauvre place dans un état affreux..... Tout y était en pleine désorganisation..... Je m'y suis renfermé maintenant, et bien habile sera celui qui m'en fera sortir. On dit que les Russes veulent venir pour le tenter, avec le duc de Wurtemberg..... Je les attends de pied et surtout de *main ferme*, quoique leur diable de *général Morosow* m'ait presque coupé les deux doigts et m'ait emporté le nez... C'est que si cela arrivait, sais-tu bien, les jolies femmes ne me prendraient [1] plus pour toi... etc... »

Nous eûmes à cette époque à peu près une de ces nouvelles jetées à la société pour pâture, et sur lesquelles elle s'exerce largement.... ce fut le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Fontainebleau, où était le pape Pie VII depuis plusieurs mois [2], après avoir subi une sorte de captivité à Savone. Sa conduite à Fontainebleau avait été admirable... celle d'un apôtre.... du véritable vicaire de Jésus-Christ.... En l'approchant, l'impératrice se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction, que le saint père lui donna comme à sa fille..... L'empereur, toujours dans la question, fut avec le pape comme s'il venait d'arriver de Rome pour le couronnement de 1804..... En reconnaissance d'avantages temporels accordés par la France, le pape promit l'institution canonique au grand nombre d'éclésiastiques qui, depuis la rupture du saint-siége avec

[1] Il y avait beaucoup de ressemblance entre eux, quoique je ne puisse pas dire en quoi elle consistait, mais il y en avait. Junot était plus élancé que Rapp, et plus distingué de tournure et de manières.

[2] Le pape était à Fontainebleau depuis le mois de mai 1812; l'empereur fut dans le mois de janvier à Fontainebleau... vers le 15 ou le 16, je crois. Il partit de Paris comme pour aller faire une chasse à Grosbois, chez Berthier, et partit de Grosbois pour Fontainebleau...

la France, avaient été nommés évêques... L'empereur rendait également sa faveur et ses bonnes grâces aux évêques et aux archevêques qui avaient encouru son déplaisir. De ce nombre était le cardinal Fesch, qui était exilé dans son archevêché de Lyon. Il était oncle de l'empereur cependant; mais Napoléon n'avait pas de liens de famille sous ce rapport-là.

Ce nom du cardinal Fesch me rappelle que dans l'énumération des noms des membres de la famille impériale qui étaient à Aix en Savoie, l'année précédente, et que j'avais nommés dans mon volume précédent, j'ai omis de parler du cardinal Fesch. Son caractère est pourtant aussi honorable que son cœur est bon et dévoué. Il ne voulut pas faire, par complaisance pour son neveu, parce qu'il était empereur, ce que l'autre exigeait assez impérativement de lui.

— J'ai deux maîtres avant vous, dit-il à Napoléon... Dieu d'abord.... et puis le pape... Vous voulez que je prenne possession du siége de Paris, je ne le ferai que lorsque mes bulles de Rome seront arrivées. Or, comme l'empereur était brouillé avec le saint-siége, il n'était pas probable que les bulles vinssent de sitôt. Le cardinal Fesch ne voulut pas céder... L'empereur insista, et le résultat de la lutte fut l'installation du cardinal Maury, comme *archevêque nommé*, et l'exil du cardinal Fesch dans son diocèse de Lyon. Il s'y rendit, y vécut saintement et comme un excellent homme, qu'il est en effet, et ne parut pas disposé à céder. Il était fort bien établi dans son palais *archiépiscopal*, et il y tenait fort bien sa cour d'archevêque, lorsque Madame-mère vint à Aix en Savoie; le cardinal vint la voir, et passa six semaines avec nous. Il y eut une particularité dont je me rappelle, qui n'a de prix que parce que le personnage est devenu depuis un homme très remarquable dans le clergé.

Madame-mère était protectrice de toutes les institutions de charité existantes alors en France; les sœurs de charité, comme on le pense, devaient être au premier rang... il n'y en avait pas à Aix. Comme il y avait un hospice, les autorités de la ville demandèrent à Madame de leur donner des sœurs de charité. Quatre sœurs et une supérieure suffisaient pour desservir l'hospice. Madame accorda volontiers la demande, mais il fallait une quête pour subvenir aux premières dépenses de leur installation. L'occasion était belle. Il y avait précisément alors à Aix une grande quantité de gens riches qui, par vanité, si ce n'était par charité, devaient donner. La reine d'Espagne, cet ange de miséricorde et de bonté, sa sœur, qui avait beaucoup de ressemblance avec elle, l'impératrice Joséphine, la princesse Pauline, moi, M. et madame de Rambuteau, une foule d'autres personnes, devaient nécessairement donner pour un tel motif. On arrêta donc de faire une sorte de cérémonie de cette quête. Mais il fallait quelqu'un pour prêcher...

— Mon dieu, nous dit le cardinal, j'ai ici un tout jeune homme qui s'essaie dans sa chambre à parler seul *et haut*, il a des moyens. Parlez-lui du projet, je vais le faire appeler.

On fit venir le jeune abbé. C'était la plus ravissante figure que j'eusse jamais vue.... Il avait à peine vingt-quatre ans. Il était, malgré sa beauté et sa jeunesse, tout en Dieu et tout recueilli; fort modeste, paraissant aimer profondément son protecteur.... Ce jeune et bel abbé... c'était l'abbé Feutrier.

Lorsque le cardinal lui eut expliqué ce que nous attendions de lui, il prépara un discours qu'il prononça dans la petite église d'Aix, et qui ne produisit pas l'effet qu'on en attendait. Le jeune abbé pouvait être très

beau, mais pour bon prédicateur, c'est autre chose.

Je m'en étais douté, je ne sais trop pourquoi; si ce n'est pourtant au sourire continuel que l'abbé mettait toujours avant et après ses phrases. Je doute que l'abbé Combalot et l'abbé Lacordaire sourient autrement qu'en appelant à l'ineffable bonté de Dieu, et encore le sujet devient-il si sérieux, que le sourire est toujours de trop. Pour obvier en conséquence au peu d'impression que pouvait faire l'abbé Feutrier, je proposai d'avoir *une quêteuse*. Ce sont de ces petits moyens humains qu'il ne faut jamais négliger. Nous avions à Aix une charmante personne dont j'ai déjà parlé, madame de Menou. On la pria de se charger de la quête, ce qu'elle accepta avec reconnaissance, comme participation à une bonne œuvre. Elle fut donc placée à la porte de l'église d'Aix, ayant un voile de dentelle sur la tête, et plus jolie qu'aucune madone de Raphaël..... Je me rappelle que, ne pouvant trouver une bourse dans la ville d'Aix, je fus obligée de prêter une jatte en vermeil qui était dans mon nécessaire de voyage, et ce fut dans cette sorte de coupe que se fit la quête, qui fut très abondante, grâce à notre belle quêteuse, et bien un peu aussi à la charité des *aumôniers*. Mais pour le sermon, il fit rire, et voilà tout... Le cardinal le comprit bien, mais il était fort engoué du jeune abbé; et puis il comprenait mieux l'italien que le français, s'il faut le dire... Lorsque je passai par Lyon, et que je m'y arrêtai pour voir madame Récamier, il était déjà de retour dans son palais archiépiscopal; il m'engagea à dîner chez lui, ainsi que tous mes amis, M. et madame Alexandre Doumerc, madame Lallemand, et M. de Geouffre, mon beau-frère. Il nous fit *grand' chère*, comme aurait dit Brantôme. Entre autres *raretés* et *primeurs*, il nous fit servir des merles de Corse qu'il prétendait sentir le myrthe, mais qui, en réalité, sen-

taient fort mauvais, parce qu'ils étaient venus pendant le mois d'août, et que la grande chaleur avait produit son effet naturel... Il fut, du reste, ce qu'il a toujours été, bon, hospitalier, et le plus accueillant des hommes.

Puisque je reparle de Lyon, il faut que je relève ici une erreur bien coupable, parce qu'elle est faite avec une pleine connaissance de cause... J'ai lu, l'autre jour seulement, et encore par hasard; une histoire racontée par madame de V..dé, dans les *Mémoires de Constant*, où l'on a intercalé une relation d'elle qui est en grande partie relative à l'empereur, et mensongère d'un bout à l'autre, respirant la haine et la vengeance, et tout cela parce que l'empereur n'a pas voulu que madame de V..dé demeurât dame du palais, ni payer cinquante mille francs de dettes qu'elle avait. Elle écrivit une lettre très pathétique à l'empereur, en lui disant qu'elle allait *s'empoisonner* si ses dettes (dettes d'honneur s'il en fut jamais, c'était une dette de jeu) n'étaient pas payés dans les vingt-quatre heures. L'empereur, comme on a pu le voir, n'était pas très susceptible de cet entraînement romanesque qui porte à un premier mouvement, mais il était bon, et surtout très *donnant* pour prévenir un malheur de réputation, et bien plus encore pour empêcher une catastrophe aussi terrible. Il envoya donc aussitôt l'aide-de-camp de service pour prendre quelques informations relativement au genre de la dette. L'aide-de-camp qui, je crois, était Rapp, arriva à Auteuil, où madame de V..dé avait une maison, et la trouva disposée à tout autre chose qu'à se tuer... *Sa démission lui fut demandée*, et rien ne put fléchir l'empereur, qui était avec raison très susceptible sur de pareilles affaires. Madame de V..dé devint son ennemie la plus acharnée après cette démission donnée. Elle écrivit un libelle qui forme une centaine de pages, qu'on a mis au travers du troisième volume

de Constant. Il est impossible d'imaginer l'effet que produit cette longue suite de pages couvertes d'injures, en contraste avec cette bonne simplicité franche de Constant... C'est le tableau recevant l'ombre... Les injures je ne les relèverai pas, parce qu'elles sont si ridicules que je ne puis assez les oublier; mais il est des faits, des mots attribués à Napoléon, que je dois rectifier; c'est un devoir.

Madame de V.. prétend que madame de Chevreuse étant exilée à Caen (où elle fut effectivement quelque temps, parce que son humeur toute mobile ne lui permettait pas de demeurer six mois dans la même ville), y fut fort malade, et que l'empereur ayant envoyé des troupes pour apaiser les émeutes qui eurent lieu pour les grains dans le Calvados, le général qui les détruisit, lui ayant demandé *pour récompense* de faire revenir madame de Chevreuse dans sa famille, parce qu'elle était fort malade, et malade à mourir, l'empereur avait répondu :

» *Eh bien! elle mourra aussi bien à Caen qu'à Paris.* »

Et madame de V... ajoute :

» *Et l'infortunée mourut peu de temps après cette cruelle réponse.* »

Il y a erreur sur erreur dans toute cette histoire..... Madame la duchesse de Chevreuse, que du reste je regrette fort, parce qu'elle était une spirituelle et bonne personne, et dont je trouve la punition injuste et cruelle, a bien été à Caen, mais non pas dans le temps indiqué par madame de V... Les troubles du Calvados qui eurent lieu pour les blés, eurent lieu pendant que l'empereur était en Russie; il n'était pas à Paris, et ne pouvait donc pas donner une récompense au général qui avait terminé ces affaires. Il est ensuite plus que douteux que l'empereur eût donné une récompense,

même en paroles, pour une telle chose, parce que la manière dont ces troubles furent apaisés, en tuant, par exemple, des femmes, des vieillards et des enfans, cette manière fut non seulement blâmée par l'empereur, quand il l'apprit en Russie, mais il en fut excessivement mécontent, et certes il n'aurait pas donné une *récompense* pour de telle besogne... Madame de Chevreuse n'était pas ensuite à Caen à cette époque, qui était 1812.... si ce n'est tout au commencement de l'année, et encore je n'en suis pas sûre; ce dont je suis certaine, c'est qu'au mois de septembre 1812, madame la duchesse de Chevreuse était à Lyon, où elle est morte dans le printemps de 1813... Elle n'est donc pas morte à Caen, et le général dont je veux oublier le nom, qui apaisait les émeutes de gens *qui ont faim et demandent du pain*, en fusillant des vieillards et des femmes, n'a pas demandé sa récompense à l'empereur dans les termes employés par madame de V...

C'est une bien misérable haine que celle qui se manifeste envers Napoléon, et la manière dont la témoigne madame de V... Il est visible que cette haine est *personnelle*. On voit clair dans ces pensées à moitié retenues, qui révèlent une âme remplie d'un fiel produit par une cause qu'elle ignore, mais qui n'est pas probablement à l'honneur de la personne qui en use ainsi sans pitié ni vergogne.... Madame de V... devrait se rappeler qu'elle *a accepté* la place de dame du palais qui lui fut donnée à la suite de longues sollicitations faites par elle-même auprès d'un grand personnage qui occupait alors un poste très remarquable comme confiance auprès de l'empereur..... Madame de V... n'a jamais *eu le droit* de se plaindre de l'empereur Napoléon, comme j'aurais pu l'avoir, moi, ou tout autre dans ma position. L'empereur devait de la reconnaissance à la mémoire de nos maris... il en devait à nous-mêmes pour

avoir partagé leurs malheurs, leurs fatigues et leurs souffrances, lorsqu'ils rentraient dans l'intérieur de la vie domestique... Mais qu'était madame de V...?...... qu'était M. de V...?... Elle, une fort belle femme, lui, un fort honnête homme (probablement, car je ne le connais pas); mais ensuite qu'est-ce que tout cela faisait à Napoléon? Je ne veux même plus répondre à ce libelle, parce que cela donne de la colère *à devenir dinde*.

Ceux qui habillent l'empereur avec une peau de tigre, comme lui-même l'a fort spirituellement dit à Sainte-Hélène, ne le connaissent guère... C'est pitié en vérité de voir une renommée aussi colossale être livrée à des chenilles qui la souillent de leur bave impure.... L'empereur n'avait peut-être pas une grande sensibilité, encore l'amour qu'il avait pour son fils prouve-t-il que cette grande âme avait été créée bien complètement par la divinité... Elle ne se trompe pas dans ses œuvres... et le moule où fut jeté Napoléon était bien de ceux dont on sort avec la perfection.

L'empereur avait des goûts qui dénotent la bonté. Aussi je crois qu'il est né avec le germe d'une extrême sensibilité, et que le malheur de sa position, car il n'était pas heureux dans les premiers années de sa jeunesse, lui imposa presque une autre nature. Ensuite l'ambition et toute sa sècheresse égoïste est venue envahir une âme qui était d'abord formée pour aimer et être aimée.... C'est une autre vie que celle qui s'offrit à Napoléon en sortant de l'enfance, et celle qu'il a suivie... Il ne pensait pas, lorsqu'il était lieutenant d'artillerie à Marseille, qu'un jour cette ville ferait partie de son vaste empire..... Il avait dix-sept ans...... Il était alors dans toute la verdeur de la jeunesse, et conséquemment des illusions.... Mais comment un rêve, même un rêve de jeune homme, pouvait-il se bercer

devant une couronne.... devant un trône! devant une puissance!..... A cette époque il n'en reconnaissait *qu'une seule*, c'était celle exercée par deux yeux parlant d'amour, par une voix harmonieuse.... Alors il se laissait aller volontiers au charme d'une magie séductrice, de cette magie qui nous enlace et nous enchante, lorsque surtout elle vient à nous fortifiée de mille illusions... C'est pour cela que la séduction du théâtre est si redoutable... Ce fut celle-là que l'empereur, encore presque enfant, ressentit à Marseille [1] pour madame Saint-Huberti. On sait qu'elle excellait dans le rôle de Didon.... Napoléon la vit, l'entendit, et son cœur de feu palpita aux accens de cette voix qui révélait, dit-on, les peines de l'âme avec une telle vérité,–qu'on pleurait en l'écoutant... mais de ces larmes si douces... de ces larmes qui sont à elles seules une volupté........ Après avoir entendu madame Saint-Huberti dans ce rôle de Didon, Napoléon, transporté et profondément ému, composa les vers que je mets ici... Ces vers sont peut-être les *seuls* qu'il ait faits dans sa vie...... et j'en puis garantir l'authenticité.

« Romains qui vous vantez d'une illustre origine,
» Voyez d'où dépendit votre empire naissant :
» Didon n'eut pas d'attrait assez puissant
» Pour arrêter la fuite *où son amant s'obstine*;
» Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
» Eût été reine de Carthage,
» Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux,
» Et votre beau pays serait encore sauvage [2]. »

Il y a de la poésie dans ces vers-là. En ajoutant à ce goût pour les vers qu'ont seules les âmes tendres, cette

[1] On dit à Marseille, d'autres à Aix, mais la différence est si légère que le mieux est de ne pas s'y arrêter.

[2] Ces vers sont parfaitement authentiques ; je les tiens de M. le duc de Bassano, qui a la certitude qu'ils sont réellement de l'empereur.

préférence pour les œuvres ossianiques...... cette tendance à la rêverie, ce charme à écouter les cloches lorsqu'elles tintent vers le soir.... et tout cela sans affectation, sans rien qui dénote le comédien ou l'homme ayant un masque..... voilà qui prouverait que l'empereur fut d'abord créé pour être comme Lucien, un composé *de fer et de feu*, et dont l'âme aimante et toute remplie de cette force d'amour qui développe en nous la bonté et la pitié, fut d'abord altérée par un *premier sentiment méconnu*, et puis cette ambition dévorante qui ravagea toutes les passions douces en lui, et les remplaça par des volontés violentes et des affections qui, bien loin d'être la douceur de sa vie, ne furent plus que secondaires et très peu importantes dans sa grande marche au travers du monde qu'il s'en allait bouleversant... Je ne suis pas injuste pour Napoléon... je ne suis pas *une fanatique séide* non plus..... étant aussi raisonnable qu'il est grand, je le juge comme doit l'être un colosse de gloire tel que lui... par ses actions présentées à la postérité.

Ce qui m'était arrivé lorsque j'avais reçu la nouvelle de la bataille de Busaco, et que l'empereur me fit gronder de ne pas la lui avoir communiquée, me revint en tête en recevant de Londres une pièce bien curieuse, avec un paquet de musique que m'envoyait Naldi [1], ce bon Naldi, mon maître de chant à Lisbonne; il me faisait parvenir souvent de la musique, et lorsqu'il quittait momentanément l'Angleterre, il chargeait quelqu'un de confiance de ce soin. Cette fois la chose était grave, quoiqu'elle ne le fût pas relativement de lui à moi, parce que Naldi connaissait mon attachement à

[1] Le plus digne des hommes et le plus loyalement probe. Naldi est un de ces hommes qui sont rarement placés sur la scène du monde; il était fait pour être à la première place bien plus que tant d'autres. — Il est le père de la comtesse de Spare.

l'empereur, ainsi que l'amour dévoué de Junot. Lui, ou son mandataire, ne m'envoyèrent donc cette pièce, qui me parvint alors, que comme une rareté, attendu qu'en France elle serait probablement *peu connue*.

Cette pièce était la fameuse proclamation de Louis XVIII, datée d'Hartwel, la maison de campagne qu'il occupait près de Londres [2]..... Cette proclamation me surprit au dernier point. Je me rappelle qu'à cette époque je la pris pour une œuvre de folie... Rien ne me révélait le péril venant de ce côté, et, pour dire la vérité, c'est qu'alors il n'y avait pas plus de chances pour Louis XVIII que pour Louis-Philippe. Encore celui-ci avait-il plus de sympathie avec la nation dans ce temps-là.... Je ne crois pas qu'au moment de la restauration, il y eût dans toute la France dix mille personnes sur les quarante millions d'habitans qu'elle renfermait, qui voulussent décidément cet ordre de choses [3]..... La proclamation de Louis XVIII était fort bien faite. Elle exprimait des idées *toutes constitutionnelles*, et annonçait des volontés *toutes paternelles*. C'était le résumé de la charte donnée un an plus tard, avec des principes plus développés.

Je pensais d'abord à ce que j'allais faire de cette pièce : la montrer à Junot n'était utile à rien..... elle l'aurait violemment agité, et voilà tout !... Après quelques réflexions, je me décidai à envoyer chercher le duc de Frioul, et je la lui remis entre les mains. Elle était datée du 1er février, et nous étions au 8. Je de-

[1] La proclamation était renfermée dans les duos d'un opéra de Winter, fait pour la Bellington et la Grassini, intitulé : *Proserpine*. — Ces morceaux sont ravissans, surtout un duo qui commence ainsi : *Vaghi colli ameniprati*.

[2] Près de Londres, dans le Bruckingham-Shire.

[3] Il y en a beaucoup dans le faubourg Saint-Germain qui ont regretté vivement l'empire.

mandai à Duroc[1] s'il croyait que l'empereur ne l'eût pas. Il me dit que, quant à lui, il en ignorait l'existence...... qu'il allait l'emporter, mais qu'il croyait ne pas devoir me recommander la discrétion la plus absolue... cette parole dite par un ami qui devait si bien me connaître..... qui me lisait comme un livre, me fit de la peine... je le lui dis... Je suis pour l'empereur, en cette circonstance, ce que vous et Junot êtes pour lui, dis-je au duc. Jugez-moi donc d'après vous et d'après lui....... et maintenant dites-moi si vous ne seriez pas blessé si je faisais cette recommandation....

— J'ai tort, me dit-il.... j'ai tort.... mais si vous saviez ! Si vous pouviez voir comme moi toute l'horreur de l'intérieur de quelques âmes. Mon Dieu! que je serais bien vite pardonné! Oh! ma pauvre amie, quel avenir se lève devant nous !...

Il emporta la proclamation, et moi je n'en conservai que le souvenir.... Je le revis quelques jours après, et l'ayant questionné relativement à cette pièce, il me répondit :

— N'en parlons pas..... J'espère que vous me tiendrez votre parole...

Je ne répondis qu'en lui serrant la main... Mais j'ai été fidèle à ma promesse, car Junot lui-même ne sut rien de cette pièce, qui au fait demeura inconnue pour tout ce qui tenait à l'empire jusqu'au moment de l'entrée des alliés...... Je n'en parlai pas à madame Lallemand. Ni à Narbonne qui, par sa position, aurait pu me donner de curieux éclaircissemens relativement au

[1] J'ai déjà fait remarquer qu'il était bien extraordinaire qu'une amitié aussi vive, aussi pure, se fût établie entre moi et Duroc à l'âge que nous avions tous deux, sans que dans le cours de notre intimité la moindre pensée contraire à notre devoir soit venue se placer entre nous, et il est de fait que cette amitié fut toujours celle d'un frère pour sa sœur, mais en même temps très-profonde et très-tendre.

plus ou moins de fondement que pouvait espérer *le comte de Lille*. L'empereur ne le nommait jamais autrement..... A quelques jours de là, je fus au cercle malgré mon état de maladie qui me retenait au lit jusqu'à six ou sept heures du soir.... Lorsque l'empereur fut vis-à-vis moi, il s'arrêta, me regarda fixement en laissant reposer son œil de tout son poids sur le mien, comme pour descendre dans ma pensée et déchiffrer ce qui s'y passait..... Enfin au bout de deux ou trois minutes, il me dit, mais avec une expression tellement distraite, qu'il était évident qu'il pensait à autre chose :

— Comment vous portez-vous, madame la duchesse?...

Et se rapprochant de moi, il me dit, en me regardant encore plus fixement que la première fois :

— *C'est bien... très-bien...*

Et puis comme si cette idée eût été attachée à l'autre...

— Votre oncle est-il ici ?...

— Lequel, sire?... (Je faisais cette question exprès, comme il faisait aussi la sienne.)

— Comment lequel !...

— Oui, sire.

— Mais vous n'en avez qu'un...

— J'en ai trois, sire...

— Ah oui, l'abbé Commène!... vous savez très bien duquel je veux parler.

Il m'avait deviné comme je l'avais deviné...

— Sire, il y a plus de DOUZE JOURS que je ne l'ai vu.

La proclamation avait été remise par moi à Duroc, il n'y avait pas quatre jours... L'empereur sourit et passa plus loin... Mais qu'il était changé et que son sourire était triste !... Ah! toutes les horreurs de Sainte-

et de l'avis de tout le monde... Elle accorda en conséquence à l'empereur toute facilité pour s'habiller à sa mode et surtout à sa guise, disant qu'elle aimait l'empereur *autant d'une manière que de l'autre*... Je crois qu'elle ne mentait pas, et qu'elle voulait seulement dire *qu'elle ne l'aimait pas plus d'une manière que de l'autre*.

Avec cette redingote faite ainsi que je viens de le dire, à la grâce de Dieu, il avait un chapeau rond posé sur ses yeux, parce qu'il ne voulait pas être reconnu, et le chapeau planté tout droit. Cette redingote boutonnée et mise en *façon d'étui*, tout cela joint à une grande *déshabitude* des façons du monde, faisait, comme on peut le croire, un ensemble assez comique, où rien du héros ne se retrouvait. La servante des albâtres jugea dans un coup-d'œil rapide que le personnage ayant une redingote et un pareil chapeau, ne pouvait vouloir acheter qu'un serre-papier ou quelque autre misère de dix à quinze francs, ce qui ne valait certes pas la peine d'aller réveiller sa jeune et belle maîtresse... Mais l'empereur, qui ne jugeait pas de même, après s'être à son tour diverti de la tournure de la Fatime du balai, lui demanda avec un ton de maître s'il y avait là quelqu'un pour lui répondre.

La jeune sœur de M. L*** ayant entendu le colloque de sa servante et de l'empereur, se hâta de passer une robe, et de descendre dans son magasin. En la voyant, l'empereur fut frappé de l'aspect de sa figure et de sa tournure, toutes deux aussi nobles, aussi distinguées que celles des femmes les plus élégantes de la cour impériale.

— Pardieu, madame, lui dit l'empereur en touchant le bord de son chapeau, mais évitant de l'ôter pour n'être pas reconnu, il me semble que vous n'êtes guère matinale ; ce n'est pas ainsi qu'une bonne marchande doit tenir son magasin.

— Vous auriez raison, monsieur, répondit mademoiselle L*** si nous vendions et si le commerce allait. Mais qu'importe ou non que nous soyons dans notre magasin!... La vente n'en va ni plus ni moins...

— Le commerce est donc bien malade? dit Napoléon en regardant différentes choses placées sûr des tablettes...

— Perdu, monsieur!... perdu!... Et comment serait-il autrement?... Nous devons périr à la peine.

— Vraiment!... Comment la France est dans un état aussi alarmant!... Je suis étranger, je voudrais faire quelques emplettes, et en même temps je désirerais qu'une aussi agréable personne me donnât quelques éclaircissemens sur ce qui se passe en France... Comment appelez-vous la forme de ces vases?

— Ce sont de vases forme *Médicis*, répondit mademoiselle L***...

— Ceux-ci sont fort beaux; à quel prix les mettez-vous?...

Mademoiselle L*** ouvrit à la fois les yeux et les oreilles... Les vases étaient marqués *trois mille francs*. Elle le dit à Napoléon; il fit seulement un signe de tête, puis il reprit:

— Vous dites donc que le commerce ne va pas... Quelle en est la raison?

— Eh! monsieur, *tant que nous aurons un petit homme* aussi enragé que l'est celui-là pour faire la guerre, comment voulez-vous que nous ayons, non pas des jours, mais des heures tranquilles!... Et la jeune et belle fille se laissa tomber comme accablée sur le banc de son comptoir... L'empereur la regardait avec complaisance, mais avec une sorte d'intérêt respectueux, car j'ai déjà dit qu'elle imposait seulement en marchant dans son magasin.

— Est-ce que votre mari est à l'armée? dit-il à mademoiselle L***...

— Je ne suis pas mariée, monsieur, je suis sous la protection de mon frère, et je l'aide dans son commerce... Nous ne sommes pas Français, nous sommes Suisses...

— Ah! ah! Et l'empereur dit ce mot avec la même distraction qu'il aurait mise à bâiller, ou telle autre chose, et pourtant il écoutait bien...

— Je vous achète ces deux vases *Médicis*, dit-il à mademoiselle L***... On viendra les chercher à onze heures, vous aurez soin qu'ils soient prêts...

Il dit ces derniers mots avec le vrai ton du maître, et touchant de la main le bord de son chapeau, il s'élança hors du magasin en faisant signe au duc de Frioul de le suivre.

— Eh bien! j'ai eu *mon fait*, j'espère, dit-il, lorsqu'ils furent sortis du passage, où les boutiques commençaient à s'ouvrir!... Sais-tu bien qu'elle est fort distinguée cette jeune fille!... Lorsqu'elle m'a dit qu'elle était Suisse, j'ai cru voir une des femmes ou l'une des sœurs des hommes de *Reutly* [1]... Crois-tu qu'elle m'ait reconnu?...

— Je suis sûr du contraire, sire... Sa parole était trop calme et trop assurée... Non, elle ne sait pas qui vous êtes.

L'empereur fut pensif pendant quelques instans, et puis relevant sa tête, son regard parcourut ce qui l'entourait avec un calme orgueilleux... Duroc, qui me racontait cette scène, me dit qu'il était certain que

[1] C'est le nom de la prairie où se prêta le serment de Guillaume Tell, Walther Furst et Staufacher.

l'empereur avait eu quelques mauvaises pensées dont ensuite il avait triomphé...

Oh! son âme était grande et forte!...

A onze heures, mademoiselle L*** vit arriver des porteurs avec un brancard, et un valet de pied à la livrée de l'empereur... Il était porteur d'un petit billet qui disait que mademoiselle L*** devait accompagner les vases pour en toucher le montant.

— Et où dois-je aller! dit la jeune fille toute tremblante, car elle commençait à regretter ses paroles du matin, en voyant la livrée impériale.

— A l'Elysée-Napoléon, mademoiselle, dit le valet de pied. Son frère, qui apprit l'aventure en même temps que la conclusion, car il rentrait seulement, voulut accompagner sa sœur. Il fit charger les vases avec le plus grand soin, et se mit en marche derrière eux avec sa sœur qui tremblait comme une feuille de bouleau, et pourtant elle ne se doutait pas de l'entière vérité.

Arrivés à l'Elysée Napoléon, ils furent introduits à l'instant même dans le cabinet de l'empereur.... Il prit lui-même trois billets de mille francs dans son bureau, et les remettant à mademoiselle L***, il lui dit en souriant :

— Une autre fois ne murmurez pas autant de la stagnation du commerce...

Et faisant signe de la main d'une manière gracieuse, il rentra dans son appartement intérieur.

Le frère et la sœur étaient deux êtres faits pour comprendre cette conduite généreuse. Ils la sentirent avec une âme à l'unisson d'une belle action. J'ai vu longtemps après mademoiselle L*** raconter cette histoire, et toujours d'une manière aussi simple et aussi à son avantage, sans le savoir. Elle avait appris depuis cette matinée, que le commerce pouvait souffrir sans que ce

fût immédiatement la faute du chef de tous. Elle était juste. Aussi *le petit homme* avait bien grandi dans son esprit, non pas en lui achetant une paire de vases de trois mille francs, mais en oubliant une parole qui, pour tant d'autres, eût été une offense.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DIXIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. — Le roi d'Espagne. — Sa lettre à l'empereur. — Autre lettre à sa femme. — Beau caractère de Joseph. — Le ministre anglais Hamilton. — Le comte Charles de Chatillon. — La trahison britannique. — Le maréchal Suchet. — Le brevet. — *Apporte!* — Ma conversation avec l'empereur. — M. Lajeard de Cherval. — M. de Talleyrand. — Les grands vicaires de Reims. — Mes ennemis. — M. et madame Juste de Noailles. — Le comte Louis de Narbonne. — L'homme *malheureux* et l'homme *heureux*. — Madame Campan. — Victoires faciles en Espagne. — Revers de la médaille en allant à l'Ouest. 1

CHAPITRE II. — L'Europe s'obscurcit. — Contre-coup dans le Nord. — M. Pitt se survivant. — Fêtes aux Tuileries. — La princesse Pauline ravissante dans le costume de Ciorindes — Ridicule de celui de la reine de Naples. — Quadrille des *Heures* et des *Saisons*. — *Flore, l'Amour* et *Apollon*. — Mort d'une rose. — Le général Shérer.. — Madame Legrand. — Le général Legrand. — Inaction terrible de la Russie. — Le boudoir de Catherine. — 1811. — La récolte. — Le duc de Bassano. — M. de Montalivet. — *Le pain ne manquera pas, mais il sera cher*. — Belles paroles de l'empereur. 23

CHAPITRE III — Nuit de Noël. — Sermon. — L'abbé Fournier à Charenton. — Députations envoyées à l'empereur. — *Il serait mort martyr*. — Nouveau régime calmant. — Couvent des capucins. — L'abbé Fournier nommé aumônier de l'empereur. — Caractère. — M. de Boulogne. — L'abbé Bernier. — L'empereur Napoléon surnommé Théodore-le-Grand, Charlemagne, etc. — Par qui. — Son opinion sur le clergé en général. — L'évêque de Montpellier chez le préfet de police. — L'oubli des principes. — Christophe, roi d'Haïti. — L'oint d'huile de cacao. — Duc de Marmelade, etc. — Dessalines. — Parodie. — Retour aux affaires de l'Europe.

— Lettre du duc de Bassano à M. de Krutsmarck. — Traité entre la France et la Prusse. — Junot reçoit de l'empereur la direction des troupes d'Italie. — Traité entre la Suède et la Russie. — La Norwége. — Bernadotte. — Suchet, *duc d'Albuféra*. — Nouveaux combats en Espagne. — Prochain départ de Napoléon. — Douces émotions. — Jeux et sommeil du royal enfant. — Réfutation d'une calomnie. — Dénombrement. — Etat des corps d'armée qui pénètrent en Russie. — Cérémonie religieuse à Moscow. — Image miraculeuse de saint Serge. — Le czar. — Réunion aux eaux d'Aix en Savoie. 52

CHAPITRE IV. — Entrevue de l'empereur avec François II. — *La Russie entraînée par la fatalité*. — Reconnaissance des Cortès d'Espagne par Alexandre. — Charles IV. — Lettre de M. de Rovigo. — Inconvenance. — Sollicitude de Napoléon. — M. de Cailhé. — 300,000 francs. — *L'Ours et la Pierre*. — Joséphine. — Toilette. — Vases fêlés. — Porcelaines du Japon. — *Bric-à-brac*. — Mauvais goût de Marie-Louise. — Madame-mère. — Souvenirs de la patrie. — Chant du chevrier. — Savéria. — La demande à dîner. — Repartie heureuse. — M. d'Arlincourt. 71

CHAPITRE V. — Haute-Combe. — Talma. — *Je n'aime pas le grec*. — Comparaisons. — Bobèche et Desbureaux. — M. de Forbin. — Bonnes façons. — Recette pour ne pas crotter ses souliers. — La reine d'Espagne. — Empire de la mode. — Mots de Louis XIV. — Les brouillards. — M. de Rambuteau. — Qualités essentielles d'un homme d'Etat. — Le cardinal de Retz. — *La borne de cuivre de la place Vendôme*. — La colonne Vendôme. — Colbert. — *Flamme tombée du ciel*. — M. de T .... n'est pas un homme d'Etat. — Les vingt sermens. — Opinion de l'empereur à ce sujet. — Madame de Mesgriny, sous gouvernante du roi de Rome . . . 84

CHAPITRE VI. — Madame Doumerc. — Rires fous. — Ma DIGNITÉ. — Fenêtre ouverte. — *Amenez-moi madame Doumerc*. — Thiémetz, l'improvisateur, chez sir Arthur Bowles. — Mystification. — Anecdote. — Soirée chez une princesse. — Amusement par ordre. — La colique. — Soupe sans sel. — Les jambes en forme de *grissins*. — Colonnes torses. — Talma à Chambéry. — Le caniche sur la scène. — Dîner à Bonport à l'occasion de ma fête. — Le bouquet. — Cordon de perles fines et de rubis d'Orient. — Concert sur le lac du Bourget. — Tableau pittoresque. — Feu d'artifice. — Réprimande. — Poésie italienne. — Abbaye de Haute Combe. — La Dent-du-Chat. — La duchesse de Raguse. — Pressentimens. — Nouvelles affreuses reçues au milieu d'un bal. — Bataille des Arapiles. 104

CHAPITRE VII. — La reine d'Espagne. — M. Balincourt. — Conspi-

ration contre Joséphine. — Je refuse d'y prendre part. — Persécution contre les femmes. — Exil de madame Récamier. — Je vais la visiter à Lyon. — Intérieur. — Romance de Boïeldieu. — Correspondance de Russie. — Le grenadier de la vieille garde au berceau. — La vierge *della Sedia*. — Funestes présages. 132

CHAPITRE VIII. — Les femmes proscrites. — Réflexions sur Napoléon à ce sujet. — Venise. — La marquise de Salvo. — La comtesse Attems. — Sa sœur, femme de Spencer-Smith, frère de l'amiral. — Ce qu'elle était. — Importance que l'empereur attachait à elle. — Le maréchal Lauriston. — M. de La Garde, directeur de la police, à Venise. — Le théâtre San-Samuel. — La comédie. — La jolie femme. — L'interrogatoire et les gendarmes. Projet de fuite. — Les deux enfans et le précepteur. — *Fusina*. — Ils partent. — Lettre du marquis de Salvo à madame Spencer-Smith. — Elle refuse. — Il lui écrit de nouveau. — Elle accepte. — Ils partent. — Ils sont escortés par cinq gendarmes. — Amédée, leur chef. — Vérone. — Description de Vérone. — *Roméo et Juliette*. — Les Arènes à minuit. — L'ami prudent. — Brescia. — Fausse nouvelle. — Le lac de Guarda. — Salons. — Le marquis arrange la fuite. — L'opium. Encore les gendarmes. — L'échelle de corde. . 144

CHAPITRE IX. — Arrivée à Trente. — Le commissaire de police. — Vive inquiétude. — Les fugitifs sauvés par le maître d'auberge. — Le chariot de campagne. Souffrance de madame Smith. — Ils fuient. — La vallée et les broussailles. — Madame Smith se décourage. — La maison isolée. — La jeune femme. — Le dîner. — Le mari et l'espingo... — Seconde fuite. — Berthold Skalden. — Le lac de Zell. — L'ermitage. — La Gazette de Trente. — L'auberge au nord du lac. — La chapelle. — Les régimens et la peur. — Signalement et danger. — La frontière de la Styrie. — La barrière. — La princesse et le garçon libraire. — La femme blonde et l'homme brun. — Le déguisement. — Les habits de berger. — Arrestation. — Départ pour Sainte-Marie. 170

CHAPITRE X. — Campagne de Russie. — M. de Caulincourt. — Erreurs funestes. — *La retraite est difficile*. — Conséquence de la bataille de la Moskowa. — Kutuzow. — *Rostopchin*. — *La Ville Sainte*. — Incendie de Moscow. — Bulletins de l'armée. — Police de Paris. — Conspiration de Malet. — MM. le duc d'Otrante, prince de Talleyrand et général Servant, consuls de la future république. — Projet d'enlèvement. — L'abbé Lafond. — Caractère de Malet. — Sa bravoure militaire. — Développement de la conspiration. — Les premiers 100,000 francs, et les premiers 1,000 hommes. — M. Frochot. — Les généraux Guidal et Lahorie. — Savary. — Frayeur. — Etre fantastique. — L'EMPEREUR EST MORT. — Le petit sergent. — Allocution toute militaire. — MM. Pas-

quier et de Rovigo à la Force. — Visite au général Hulin. — Coup de Pistolet. — M. Doucet, chef d'état-major. — Laborde, adjudant de place; et Pasques, inspecteur de police. — Arrestation de Malet. — MM. Pasquier et de Rovigo réintégrés dans leurs fonctions. — Commission militaire. — Condamnation à mort. — Exécution. 197

CHAPITRE XI — La conspiration. — L'impératrice Joséphine. — La comtesse de Thalouet. M. Hervé. — Les diamans donnés. — L'archichancelier. — La campagne de Belleville. — *Le monstre*. — Découverte. — Exil de M. Hervé. — L'empereur en rit. — Mystification du comte R. de S. et de M. de Nisas. — Le voyage à Fontainebleau. — Colère de l'empereur. — Ordre au préfet de Police. — Les experts jurés. — M Aubusson. — M. de Lavalette. — *Il est innocent!!!* — Le prince et la princesse Louis. — Le duc de Bassano. — Asker-Kan. — *Le narguilé*. — La part du malheur. — La promenade. — La lettre. — La mère et le fils. — Le protecteur inconnu. — Les degrés de noblesse. — Mot remarquable de Junot. — *Nous sommes des aïeux!* — Diplomatie du *Moniteur*. — Waterloo. — Le maréchal Grouchy. — Souvenirs de 1811. — L'homme *Soufflet*. — Le grand maréchal. — L'homme Soufflet n est qu'un fou. — Qui en fait un assassin?. 219

CHAPITRE XII. — Tristesse et souvenirs. — La robe noire à l'Opéra. — Mes vrais amis. — Le brisement de cœur. — Les regrets. — Marie-Louise. — La fille de l'empereur d'Autriche. — L'archichancelier. — Le régicide. — Encore le général Malet. — Le roi de Rome. — *Le tour de force* et M. Pasquier. — Rostopchin et Christophe. — Moscow et ses flammes. — La retraite. — La guerre *éternelle*. — JAMAIS et TOUJOURS. — Départ de l'empereur. — Arrivée à *Ochsmiana*. — Auguste de Caulaincourt. — Sa mort. — Son mariage. — Bulletin du 19 décembre à Paris. — Son effet. — Arrivée de Napoléon à Wilna. — Le duc de Bassano. — Arrivée à Varsovie. — L'hôtel garni. — L'abbé de Pradt. — L'homme d'esprit ridicule. — Le petit salon. — Promenade de l'empereur. — à Paris. — IL EST MINUIT. — Bonheur du retour. — Le roi de Rome. — Encore Marie-Louise. — L'archichancelier Frochot. — Instruction criminelle. — Le traître. — Conversation de Junot avec Napoléon. — La belle pensée de l'empereur. — *Si j'étais mort!* — Affection de Junot. — Souvenirs d'Henri IV. — Le cardinal Maury. — Position de l'empereur expliquée par lui. — Le *figuier* et les *pommes* — Les hommes de la révolution. — Mécontentement de Junot. — Ma maladie. — Je suis fort mal. 237

CHAPITRE XIII. — Mon danger. — Inquiétude de mon frère et de mes amis. — Le docteur Portal. — Le bain. — L'évanouissement. — Madame Lallemand. — La robe de crêpe rose. — Les douleurs.

— Arrivée de Junot. — Joie de la famille. — Alfred et Napoléon. — Joséphine et Constance. — Joie paternelle. — Albert. — Changement de Junot. — Récits de la retraite de Moscow. — Le maréchal Ney. — Le comte Louis de Narbonne. — *Sa frisure*. — Corvisart. — Le duc de Bassano. — Son courage. — Corvisart et Portal. — L'opium et les bains de viande. — Encore madame Lallemand. — Le docteur Kappeler. — Son talent et sa bonté. — Sa ressemblance *médicinale* avec Corvisart. — Junot, gardemalade. — L'insomnie. — La confidence. — Les larmes du brave. — La souffrance. — La lettre et la maîtresse. — Le changement d'adresse. — Noble action méconnue. — Flatterie *courtisanière*. — Le duc de Lafeuillade et Louis XIV. — Mes hommages à M. le dauphin. — La starostie de 1,200,000 fr. de rentes donnée à Davoust. — Fermentation de Paris. — Les calembourgs. — Colère de l'empereur. — Il est mauvais jardinier. — *Les grenadiers et les lauriers*. — *Les plats*. — La colonne. — Le tyran sur l'*échasse*. — Fond à vendre! — La petite armée. — La rue de l'Ouest. — Junot, Malet et Hulin. — Le gouvernement de Paris. 289

CHAPITRE XIV. — Kutusow et *Morosow*. — Ce que sont devenus les 400,000 hommes composant l'armée de Russie. — Nuit désastreuse de la Bérésina. — Ney toujours brave. — Avenir effrayant. — Blessures. — Le général Valence. — Douces émotions. — Incrédulité. — *L'empereur vous aime*. — Doutes. — M. de Narbonne et Junot. — Lettres de l'empereur. — Récit. — Correspondance de Berthier. — Madame Diwoff. — Extraits de lettres. — But que je me propose en écrivant ces Mémoires. 343

CHAPITRE XV. — *Le calmant*. — La lettre. — Le baron Desgenettes. — Amitié. — Bataille de la Moscowa. — Les boulets et les obus. — *Les blessés*. — Marmont. — L'ours en pâté. — Bulletin du 23. — Le volcan! — Rancune du Vésuve. — Kœnigsberg et Elbing. — Une belle âme. — *Je souffre, mais j'aimerai!* — Lettre de Junot à l'empereur. — Le général Tharreau. — Le corps d'armée égaré. — Smolensk. — Le Boristhène. — Le combat. — LES BULLETINS SONT FAITS. — Injustice et douleur. — Tristesse et pressentiment. — Les discours. — Rougeur et pâleur de Napoléon. — L'imbécile!... — Le roi de Rome. — Respect et amour, MM. Barbé-Marbois et Muraire. — Abandon de l'armée par Murat. — Examen de la France depuis 89. — Brissot. — Robespierre. — Billaud Varennes. — Barrère. — Institutions départementales. — M. de Lafayette. — M. de Bouillé. — Marat. — 18 fructidor et le général Bonaparte. — Fouché et Talleyrand. — Le père Bridaine et son sermon. — Le cardinal Maury. — Louis XIV. — Le retour. — M. de Lavalette — Le juif et l'Autriche. — Mystification plaisante. 332

CHAPITRE XVI. — Ma correspondance d'Espagne. — Étoile de Napoléon. — Maladie, guerre, ASSASSINAT. — Notre situation en Espagne. — Rapp et Junot. — Les coups de canne. — VIVANT. — VINGT-DEUXIÈME BLESSURE ! — Doigts gelés. — Ressemblance. — Pie VII à Fontainebleau. — Les deux maîtres. — Les sœurs de charité. — La quête. — Le jeune abbé. — Madame Menou. — Madame V..dé. — L'emprisonnement. — La duchesse Chevreuse. — Troubles de Caen. — Libelle. — Les chenilles. — Jeunesse de Napoléon — Le maître de chant — Proclamation de Louis XVIII. — Distractions. — Aroun-al-Raschid. — Le magasin d'albâtre. — Triomphe d'une mauvaise pensée. — *Le petit homme*. 380

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DU DIXIÈME VOLUME.







